LES FRONTIÈRES DU CŒUR[1]

DEUXIÈME PARTIE [2]

IV

A travers les hautes fenêtres ouvertes sur le boulevard du Mail, la magnificence du soir entrait, et en même temps la confuse rumeur d'Amiens en fête, les musiques lointaines de la foire Saint-Jean. Ce n'était pas encore la nuit avec son répit de fraîcheur, mais cette heure indécise où le jour se prolonge et où pourtant déjà les étoiles scintillent. L'azur peu à peu se foncait, tournait à l'ombre, sans que la chaleur s'apaisât. Pas un souffle d'air dans la lourde masse des arbres, déjà noirs. Aux bouts de table d'argent, la flamme des bougies brûlait immobile et droite.

Nul ne parlait, et il régnait néanmoins, dans la salle à manger en fête, une douceur profonde faite du rapprochement des cœurs; ils s'entendaient dans ce silence!... Les regards attendris de M. et Mme Ellangé se posaient sur Marthe. Elle avait bien changé... Pourtant dans le visage plus plein, plus grave, les traits d'autrefois leur apparaissaient; la malice des yeux rappelait cette jeunesse qui, il n'y avait pas si longtemps, bousculait tout, ici. Jacques et Louis, de chaque côté de leur sœur, goûtaient, après le bavardage du jour entier, leurs intarissables

(1) *Copyright by* Victor Margueritte, 1911.
(2) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

confidences, une joie émue à la retrouver enfin, presque telle qu'ils l'avaient connue. D'abord, quand elle était arrivée avec Otto, il y avait eu, entre tous, et en dépit des embrassades, une espèce de gêne, de froideur inévitables. Elle s'y attendait. Son mari n'était-il pas, pour chacun des siens, doublement étranger? Ils le connaissaient à peine... Et d'ailleurs mal, avec des préventions, leurs préjugés... Elle comptait sur son second séjour, quand il viendrait la retrouver en août. Alors, avec sa bonté, sa belle humeur et sa science, il conquerrait la famille en secret jalouse, il se ferait définitivement accepter, bientôt aimer... Elle éprouvait, par elle-même, la nécessité que quelques heures passassent, le temps de reprendre, avec les habitudes d'aujourd'hui, celles d'autrefois, de se découvrir à nouveau... Une circonstance imprévue avait, en ce qui la concernait, précipité la fusion : Otto, souffrant de violentes névralgies, avait dû se coucher en arrivant, garder le lit le lendemain... Tandis qu'il reposait, elle avait eu ainsi de longues heures à donner, successivement à la curiosité et à l'affection de tous.

— C'est mon tour, Marthe, disait Mme Ellangé, quand le Procureur ou ses fils l'avaient accaparée, plus du temps normal...

Le Commandant, qui, à la droite de sa bru, tirait avec vivacité sur sa pipe, — signe indéniable d'émotion, — embrassa d'un bref coup d'œil la table familiale, où Marthe faisait vis-à-vis à sa mère, puis, ayant expiré d'un long souffle toutes ses bouffées à la fois, il déclara :

— C'est tout de même bon de se sentir les coudes !... Sais-tu qu'on t'avait crue perdue, petiote !... Te revoilà, c'est l'important.

Elle souffrit moins de ce que ces paroles disaient, que de ce qu'elles ne disaient pas. La justesse même du reproche le lui faisait trouver plus injuste... Oui, elle avait peu écrit et pensé moins encore, elle avait manqué de tendresse et de confiance vis-à-vis d'eux... Et cependant, elle ne se sentait point honteuse, ayant obéi à la loi la plus forte, celle de son instinct de femme. Les devoirs de l'épouse ne passent-ils pas avant ceux de la fille et de la sœur?... Elle souffrit aussi, malgré sa joie d'être là, dans leur tendresse partagée, qu'Otto n'y fût point. Et qui sait si cette absence ne contribuait pas, peut-être, à leur satisfaction.

— J'espère, dit Mme Ellangé, toujours bonne, qu'Otto écrira

dès demain à Marbourg, pour que son congé soit prolongé! Au moins le temps de se remettre... Quel dommage que ses cours ne soient pas terminés encore!

Jacques observa :

— Il aurait mieux fait de te laisser venir seule, avec Frida; cela lui aurait évité la fatigue d'un voyage.

Dans la gentillesse de l'attention, un peu d'ironie perçait : le dédain du militaire, fier de sa santé et de sa force. Et puis, un médecin malade! Il y avait là quelque chose d'un peu comique... Il se leva, bien pris dans son uniforme. Marthe ne put s'empêcher de lui sourire. La tunique, évidemment, lui seyait mieux qu'à Otto

— Elle va bien, Mlle Lehmann? s'enquit Louis.

Plus artiste et plus cultivé que son frère, l'avocat avait toujours eu une sympathie pour l'ancienne gouvernante. Il la taquinait, mais il l'aimait, à cause de sa crédulité et de sa gaucherie.

— Elle aussi on la reverra avec plaisir!

Frida, discrète, avait, sous prétexte d'achats et de visites, quitté à Paris ses compagnons de route. Elle rallierait Amiens un peu plus tard.

Le Commandant, en l'honneur de Marthe, tendit alors son petit verre à Mme Ellangé, qui faisait mine de refermer, avec la vieille clef pendue à sa chaîne de cou, le couvercle de la cave à liqueurs, posée devant elle.

— Du kirsch! On a bu au papa et à la maman. Il faut maintenant trinquer à un sacré petit diable de bonhomme dont il me semble qu'on n'a pas beaucoup parlé encore!

— Grand-père a raison, dit M. Ellangé. Un peu de kirsch aussi, pour moi.

— Et nous!...

Gaiement, les deux frères réclamaient du cognac, tandis que Marthe consentait à reprendre une larme de cacao.

— Là! à peine!... Merci!

— C'est de la veuve Amphoux, tu sais! fit Mme Ellangé en soulevant avec précaution le carafon carré. Ma foi, j'en reprends aussi.

— A mon arrière-petit-fils! prononça le Commandant. A Jean-Pierre Rudheimer. Ce gaillard-là sera un buveur de kirsch!

Marthe revit un autre repas, elle réentendait les paroles d'un autre toast. Les bons visages du pasteur et de sa femme se dessinèrent dans l'intimité de la petite salle à manger de Marbourg. Là aussi était sa famille. Son cœur allait, troublé, de l'une à l'autre. Mais un lien plus fort la rattachait, à cette minute, à ceux de qui elle était née. Elle se leva et vint embrasser sa mère. Tandis qu'elles causaient à mi-voix, les hommes, ayant vidé leur verre d'un trait, reprenaient le débat qu'avait interrompu le dîner. Jacques disait le mauvais effet produit, sur les officiers du 43e, par le discours de Jules Favre, prononcé le 30 juin au Corps législatif, à propos du projet de loi appelant sous les drapeaux 90 000 hommes de la classe 70. Il venait d'être reproduit par *le Mémorial d'Amiens*. Louis prit sur le guéridon le numéro du jour, dimanche 3 juillet, le déplia avec une moue. Républicain, autant par conviction que par ce penchant naturel de la jeunesse à être et à faire de l'opposition, à prendre le contre-pied des idées reçues, il lisait, de préférence, *le Progrès de la Somme*.

— Voyons ça !

— Thiers, au moins, dit le lieutenant, fait amende honorable. Ce n'est pas comme tes gueux de rouges ! Il avoue que le maréchal Niel avait raison, au lendemain de Sadowa, en voulant augmenter nos effectifs. Il reconnaît que la condition de la paix, c'est notre force. Au lieu d'être, comme jadis, en face d'une Allemagne fédérale impuissante à l'attaque, nous sommes en présence d'un pouvoir militaire formidable. Pas plus que ton Jules Favre, je ne vois l'intérêt qu'aurait la Prusse à se jeter sur nous, avec les quarante millions d'hommes qu'elle représente, depuis ses traités offensifs avec les États du Sud... Mais de là à bêler au désarmement, ainsi que font ces messieurs de l'opposition, et à refuser de voter le chiffre du contingent, il y a un abîme !... N'est-ce pas, père ?... Tu as beau hocher le tête, mon petit Louis... Tu défends Favre par amour-propre d'avocat. Regarde à terre ! et souviens-toi de la fable. C'est avec ces billevesées, que l'astrologue se réveille au fond du puits.

— M. Thiers a beau n'être qu'un orléaniste impénitent, opina le Procureur, il est ici dans le vrai : on ne respecte que les forts. Aussi suis-je tranquille ! Si gourmande que soit la politique de M. de Bismarck, elle balancera avant de s'attaquer à un aussi gros morceau que la France : *faucibus hæsit*...

Le Commandant allumait une nouvelle pipe. Il grommela :

— Pas malin de faire une bouchée de l'Autriche... Ça s'était vu déjà. Vienne!... Peuh! On a promené ses guêtres plus d'une fois sur le Prater. Mais Blücher aux Champs-Élysées, c'est une autre paire de manches! Ça ne se voit pas deux fois dans un siècle. Et puis, ils s'étaient mis à plusieurs, pour l'Invasion! Un roi de Prusse, c'est vrai. Plus deux Empereurs... la Sainte-Alliance!

— Je ne voudrais pas, reprit le lieutenant, faire de peine à Marthe, en insistant sur un sujet dont l'idée seule doit la bouleverser. Mais elle sera la première à te rappeler, grand-père, qu'il peut y avoir une Sainte-Alliance plus redoutable que celle des souverains, c'est celle des peuples de même race, armés pour le même combat... Notre sœur vient de vivre deux ans en Allemagne, elle sait bien ce qu'on y pense.

Il se tut. Chacun attendait, tourné vers Marthe. Mais elle, comme frappée de stupeur, regardait au fond de sa pensée l'affreux spectre se lever. Ainsi, à peine arrivée, et le cœur plein de douces choses, toute au souvenir et à l'espoir, voilà qu'elle se heurtait à ce cauchemar... Il prenait forme, chacun l'envisageait comme une réalité possible, probable même, une échéance dont la date seule était obscure. Ainsi la monstruosité dont son père, naguère, l'avait si durement avertie, et dont, avec force, afin de préserver son bonheur, elle avait presque toujours réussi jusque-là à repousser l'image, voici qu'elle surgissait, et s'imposait!... Il avait suffi de quitter le nid où elle s'abritait, la tête cachée dans son amour, sans vouloir entendre ni voir. Il avait suffi qu'elle touchât du pied le sol de son enfance, et qu'elle rentrât dans la maison de sa jeunesse, pour sentir sol et maison trembler, dans un souffle de catastrophe.

Jacques attesta :

— N'est-ce pas, Marthe, qu'il n'y a de l'autre côté du Rhin, — de quelque nom qu'on la divise, Prusse, Bavière ou Saxe, — qu'une seule terre : l'allemande, et que tous les Allemands sont prêts à verser leur sang, pour l'unité?

— Oui, murmura-t-elle... *Fur Deutschland's Vertheidigung!*

Les mots sonnèrent, mystérieusement, ainsi qu'une formule fatidique.

— Pour l'unité de la terre allemande... c'est cela! Tu entends, grand-père...

— J'entends, fit le Commandant, et toi, écoute...

Il se mit à siffloter, brèche-dents, un vieil air de marche. C'est au son de cette musique-là qu'on était entré dans Berlin et dans Vienne! Ses yeux riaient, narquois.

Louis soupira :

— C'est une grande force, qu'une grande idée!

Mais M. Ellangé conclut :

— Il y a quelque chose de plus fort encore qu'une grande idée; c'est une grande force, au service d'une grande idée. Je souhaite comme toi la paix, parce qu'il n'y a pas d'idée plus belle, et parce qu'au fond, malgré tant de guerres survenues à la traverse, l'Empire, c'est la paix; mais j'ajoute, avec M. Thiers : la paix, c'est la force. Or, nous avons la force. Donc...

Il dédaigna d'achever, satisfait de son syllogisme, et proposa :

— Si nous montions un peu, près d'Otto, au cas où nous ne le fatiguerions pas trop?...

Mais Jacques obvia une réunion inévitable, un punch d'adieu, à un camarade qui permutait. Il n'avait aucune sympathie, décidément, pour la personne ni pour les idées de ce gros homme roux, qui était son beau-frère.

— Je vais avertir, dit le Commandant.

Il demeurait, à quatre-vingt-un ans, un habitué fidèle du Cercle militaire. Son égoïsme sénile, un moment réjoui de revoir Marthe, avait repris le dessus. Sa vie était réglée, minutieusement, comme un cadran, tournait dans un cercle de petites occupations invariables. Marthe baisa gentiment la vieille peau, grenue comme de la pierre. Une longue poignée de main l'unit à Jacques.

— Bonsoir à Otto, fit-il.

Elle évoqua, face à face, dans leurs uniformes ennemis ces deux hommes : son frère et son mari... Allons! quelle folie... quand rien ne menaçait... et lorsque tant de sujets de conversation...

Ce soir-là, après que M. et Mme Ellangé se furent retirés avec Louis, et que, le Commandant étant rentré vers minuit, tout bruit dans l'hôtel eut cessé, Marthe, déshabillée, demeura longtemps à la fenêtre.

Le souffle inégal, la chère présence d'Otto, derrière elle, emplissaient la chambre. Une tiédeur flottait, éparse, avec le

parfum de la nuit. Elle entra, et en même temps qu'elle, la grande paix silencieuse, la beauté de la ville endormie, les champs où la moisson se hérissait drue, la fraîcheur des hortillonnages, tout le décor familier du paysage natal... Que d'heures elle avait ainsi passées à rêver, jeune fille, durant les insomnies de l'été! Elle retrouva, sans effort, ses pensées anciennes, tout ce qui avait été son premier moi, du temps qu'elle avait des jupes demi-longues, et une natte dans le dos; Frida n'était pas encore entrée dans sa vie... Elle allait à la pension de Mlle Lavergne, rue des Corps-Nuds-Sans-Têtes. Elle récitait La Fontaine et le catéchisme. Ses frères étaient les modèles des hommes... Elle ne croyait pas qu'on pût devenir autre chose qu'un magistrat ou qu'un officier. M. Ellangé, alors avocat général, le Commandant, héros de l'épopée napoléonienne, limitaient pour elle l'horizon de la société, comme Amiens celui du monde. Sa mère, avec son dévouement, sa grâce soumise, incarnait tout le rôle et la mission de la femme... Et puis, avec Mlle Lehmann, étaient venues d'autres idées... la découverte... Plus de frontières, ni d'entraves. Joie de tout voir, tout aimer, tout comprendre... Volonté de se réaliser selon son rêve... de n'épouser que l'être élu...

Elle se pencha sur le sommeil de son mari. Il respirait avec peine, oppressé par un mauvais rêve, qu'il chassait machinalement de la main. Elle se fit toute petite, s'allongea dans le vaste lit. Elle retrouvait avec délice des matelas épais, un sommier souple. Demain avec le jour elle se lèverait, pour la première messe de la cathédrale. Elle en avait revu avec émotion la masse surgir, écrasante, du seuil de la petite place, cet entassement de portails, de pignons, de galeries, de tours, énorme futaie de pierre qui l'avait ressaisie toute, autant par la simplicité de sa grandeur mystique que par sa floraison fabuleuse. Mais, distraite par la présence et les saluts de la ville entière, elle n'avait pu se recueillir. Seule, dans l'abside déserte, elle prierait avec l'officiant... Elle demanderait à Dieu de permettre que son bonheur continuât... que rien n'en vînt troubler la quiétude... Elle essaya en vain de s'endormir, se retourna nerveusement, en pensant à la seconde vie qui s'agitait en elle, et qui attestait sa force, en la martelant à coups sourds.

Otto, après avoir traîné jusqu'au mercredi avec un peu de

fièvre, reprenait bonne mine, et quittait la chambre. Une dépêche de Marbourg lui avait enlevé tout tracas : le recteur voulait qu'il se guérît, ne revînt qu'à son heure. Mais, pressé par le devoir, il parlait déjà de repartir à la fin de la semaine. Ce ne serait qu'une allée et venue... Aux premiers jours d'août, il serait là. Quel bon temps on passerait au bord de l'Hallu, dans le jardin de Pont-Noyelles! Il avait gardé un souvenir délicieux de la vieille maison, — bien de famille des Ellangé, où ils avaient séjourné le mois de leurs fiançailles, — et du verger aux pruniers bas, dont les branches lourdes traînaient dans l'herbe.

— Tu te souviens, après l'Exposition?...

Leurs lèvres partageaient le fruit juteux, et sa saveur odorante se mêlait au goût furtif de leur baiser...

Ce fut le jeudi matin que Mlle Lehmann arriva, ayant prolongé ses courses à travers les magasins de Paris... Otto et Marthe allèrent la chercher à la gare. D'étranges nouvelles, depuis la veille, circulaient. Il n'était bruit que de la candidature, au trône d'Espagne, d'un prince prussien. Le maréchal Prim la lui avait offerte; l'acceptation de Léopold de Hohenzollern n'était suspendue, disait-on, qu'à l'assentiment du chef de la maison, le roi Guillaume.

Au dîner, la veille, M. Ellangé avait discuté avec Otto les périls de cette éventualité. Où le docteur ne voyait qu'une offre flatteuse pour son pays, sans retentissement possible sur la politique générale, le Procureur, avec son sens avisé des lois historiques, démêlait une possibilité brusque de conflit : eh quoi, un proconsul de Berlin aux Pyrénées!... Des voyageurs, revenus de Paris dans la soirée, avaient même colporté les termes d'une énergique déclaration que le duc de Gramont aurait lue à la tribune... Plutôt que supporter un prince allemand sur le trône de Charles-Quint, plutôt que voir rompre ainsi l'équilibre européen, et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France, « nous saurions, messieurs, remplir notre devoir sans hésitations ni faiblesse... » Sur quoi, Louis n'avait pu s'empêcher de s'écrier :

— Mais alors, papa, le bel espoir du plébiscite?... Le pays assoiffé de travail et de paix?... Car la masse n'avait voté qu'en souvenir de la vieille chanson, tu sais?... « L'Empire, c'est la paix?... » Il me semble bien plutôt que l'Empire, c'est, de plus en plus, la guerre.

—Et après?... avait tranché le Commandant...

Et après! Marthe entendait encore le froid de ces mots dans ses entrailles, en lisant, dans *le Mémorial*, sur le quai de la gare, les termes du belliqueux discours du ministre des Affaires étrangères...

Otto, sombre, replia le journal. Si la candidature du prince se confirmait, avec le belliqueux point d'honneur de la France et l'ombrageuse ambition prussienne, c'était l'irréparable. Qu'allait-on devenir?... Le train au loin siffla, sa fumée parut; les plaques tournantes bientôt sous les lourds wagons résonnèrent. Frida Lehmann montrait à la portière son visage rougeaud, encadré de boucles blanches.

Elle arrivait toute trépidante de la fièvre qui agitait Paris. Elle se prenait le front, comptait avec affairement ses innombrables paquets. « Je n'ai rien oublié? Si!... Ah! mon Dieu, mon sac à main, sur la banquette!... Et mon billet? Où est passé mon billet?... Tu as mon carton à chapeau, chère Marthe? *Mein Gott!* mon pauvre Otto, ces nouvelles sont épouvantables!... » Elle semblait une vieille enfant, désemparée et bruyante. Sa mise, son accent faisaient tourner les têtes. On chuchotait, et de mauvais regards déjà enveloppaient leur groupe. La tournure d'Otto, quelques mots échangés en allemand les signalaient à l'hostilité sourde. Déjà l'idée de la guerre gagnait de proche en proche, le feu couvait, courait...

Les jours passèrent dans un malaise lourd, une anxiété grandissante. On évitait d'aborder, à table, ce sujet qui les obsédait tous, de sa hantise. Marthe, toute blanche, dévorée de crainte, feignait l'entrain, mais sa gaieté fébrile sonnait faux, et l'on retombait en de profonds, intolérables silences, où les pensées se donnaient si violemment cours que les mots, bientôt d'eux-mêmes, reprenaient... Phrases banales, dont chacun essayait de tromper son tourment, et qui ne trompaient personne. Seuls, Jacques et le Commandant gardaient un visage riant. Le vieux en avait vu bien d'autres! Quant au lieutenant, il avait beau prendre sur lui, quand il rentrait, surexcité, de la caserne... il ne pensait égoïstement qu'à l'aventure, à sa carrière, à la gloire. Sa confiance lui masquait l'envers... Otto, ne sachant que décider, inclinait à se mettre tout de suite en route, — savait-on ce qui pouvait survenir? Mais, répugnant à laisser

dans ces conditions sa femme derrière lui, il hésitait, tardait, d'heure en heure... Il se possédait mal, ne parvenait pas à s'imaginer regagnant Marbourg sans Marthe... Marthe! Sa place, en temps de guerre, était au foyer, près des vieux. A la femme de garder la maison du mari...Mais l'emmener ainsi, sur de simples bruits, déformés, amplifiés sans doute, écourter inutilement ses vacances, ce séjour dont elle se promettait tant de plaisir?... Il gardait pour lui ses réflexions. Pourtant il ne doutait point qu'elle ne se soumît, spontanément, à son devoir... Mais à quoi bon lui faire d'avance de la peine? En parlant de ses maux, on leur donne forme, on les irrite.

Un moment on respira; le prince de Hohenzollern renonçait à sa candidature, et le roi de Prusse approuvait ce désistement. Ce fut, sur tous les visages, une éclaircie. Les yeux brillèrent, d'un espoir ardent. Marthe se prit, stupéfaite, à chanter un vieil air populaire, dont elle avait perdu le souvenir, et qui surgissait soudain, d'une case de sa mémoire... M. Ellangé répéta, en se frottant les mains, une phrase de l'Empereur, que venait de lui répéter à lui-même le préfet.

— Sa Majesté, en apprenant que l'ambassadeur d'Espagne venait d'apporter au duc de Gramont la bonne nouvelle, a déclaré : « La guerre deviendrait maintenant une absurdité, sans nécessité. »

On déboucha le soir une bouteille de champagne. Et tous, gaiement, trinquèrent. Mlle Lehmann assise à côté de Louis ne put retenir ses larmes quand en silence on leva les verres. Un poids écrasant s'envolait de tous les cœurs. On envisageait avec soulagement l'avenir. Il semblait qu'Otto fût redevenu de la famille. Les Ellangé, inconsciemment, lui faisaient fête, comme s'ils eussent voulu effacer la mauvaise impression des derniers jours, et comme si, malgré eux et malgré lui, Otto, depuis cette probabilité de guerre, était devenu virtuellement l'Ennemi, eût incarné toutes les préoccupations, toutes les animosités.

Court répit. L'horizon redevenait subitement noir. On chuchotait que le parti de l'Impératrice voulait la guerre, que le duc de Gramont avait demandé au baron de Werther, le chargé d'affaires prussien, une promesse écrite du Roi, un engagement d'empêcher toute candidature ultérieure d'un prince de sa maison; que Benedetti, notre ambassadeur, avait ordre d'en

réclamer, à Ems, la garantie... De nouveau, Marthe vit son existence suspendue, le fléau déchaîné, tout perdu. On vivait dans une intenable atmosphère d'hostilité déguisée, mais si sensible que Mlle Lehmann elle-même, pour hors du monde qu'elle fût, la ressentit.

— Je partirai dès demain, dit-elle à Marthe. Crois-moi, ma chérie, il est temps de retourner chez nous...

Elle avait dit ces mots dans la simplicité de son cœur ; mais, mesurant leur portée au bouleversement de Marthe, elle se reprit, balbutia :

— Pardon ! j'oubliais que tu es une Allemande de fraîche date, et que tu laisseras ici une partie de ton cœur...

Marthe baissa la tête, sans répondre. Elle n'avait fait jusque-là que souffrir, sans essayer de voir clair en elle. Jamais encore elle ne s'était posé la question... Et voilà que la question surgissait, terrible. Si demain la guerre était déclarée, si Otto était appelé sous les armes, il faudrait le suivre... Sa place désormais était là-bas, dans la patrie nouvelle... Elle ne discutait point cette nécessité. Ainsi le voulait la loi, et son cœur... Et pourtant, à l'idée de rester seule, avec les vieux Rudheimer, dans la petite maison de la Burgerstrasse, à l'idée de se sentir isolée, loin d'Otto, et loin d'Amiens, une douleur la déchirait... Tandis que son mari suivrait l'armée, en soignant les blessés, elle attendrait fiévreusement les nouvelles... Où les batailles se livreraient-elles ? Secrètement elle souhaitait que ce ne fût pas sur la terre française... qu'une douleur de patriote fût épargnée à sa douleur d'épouse !...

En vain, le Commandant, pour la rassurer, arguait-il d'une foudroyante campagne :

— Ton mari ne craint rien, petiote. Ce n'est pas un vrai combattant... Alors !... Et quant au résultat, tu peux être tranquille, cette querelle-là sera réglée en cinq sec... Une promenade militaire !... Le temps de leur rendre leur Sadowa !...

Mais elle secouait la tête, en essuyant ses yeux...

Elle était en train d'aider Frida à bourrer sa malle, quand Otto, ayant frappé avec hésitation, entra. Il tenait à la main une dépêche. Elle était de son père... Il la tendit, sans rien dire, à sa femme. Elle la prit en tremblant, et lut : « Vous conseille retour immédiat, chacun ici se prépare... »

— Qu'en penses-tu ? interrogea Otto au bout d'un instant.

Elle chercha son regard, y plongea franchement le sien. Otto la contemplait avec tristesse, mais avec une entière confiance. Si grand que fût le sacrifice, — tout ce qu'elle allait laisser derrière elle! — elle fut, tout de suite, résolue; elle se montrerait digne de tant d'estime et d'affection.

— Je suis prête à te suivre, dit-elle.

Il lui prit les mains, l'attira contre sa poitrine.

— Ce sont de cruelles heures, chère Marthe. Nous saurons les supporter avec courage.

Il élevait son âme vers le Très-Haut. Il ne ressentait nulle haine contre qui que ce fût, un peu de surprise peinée seulement d'être traité chez les Ellangé, ses parens, comme un hôte à charge, un intrus dont à la fois on espérait le départ, tout en le redoutant, puisque avec lui s'en allait Marthe!... La France babillarde et légère, il n'avait contre elle nulle rancune, malgré la colère sourde qu'il voyait autour de lui, et contre tout ce qui portait le nom d'allemand, grandir. Hier encore, la guerre, fantôme lointain, comme à tout homme sensé, lui faisait horreur; mais aujourd'hui où elle se dressait tangible, inéluctable, le sentiment profond de la discipline, et surtout la vision de la grande entité prenant corps se substituaient à sa pensée individuelle. L'image de la patrie allemande, le vaste rêve collectif près de se réaliser, la Germanie debout, dans son unité victorieuse, cela effaçait, dominait, justifiait tout!

On était le 15 au matin, les malles étaient bouclées et le départ fixé à trois heures de l'après-midi. Dans la salle à manger, M. et Mme Ellangé échangeaient avec Otto et Marthe des propos décousus. Depuis la veille, les événemens se précipitaient. Une dépêche du comte de Bismarck aux diverses chancelleries avait coupé les ponts. « Le roi de Prusse, annonçait-elle, se refusait à recevoir dorénavant l'ambassadeur de France. » Les visites s'étaient succédé les derniers jours, sans résultat. Guillaume se dérobait, définitivement, à l'outrageante exigence. Cette fois, sans rémission possible, c'était la guerre. « *Alea jacta est,* » avait dit solennellement M. Ellangé...

Tous avaient les yeux rouges, et plus d'émotion encore qu'ils n'en laissaient voir. Louis se promenait nerveusement de long en large, tandis que le Commandant, assis à une petite table devant la fenêtre ouverte, nettoyait avec minutie, en sifflotant, sa pipe. Il passait, dans le tuyau de merisier, un fil d'archal,

puis soufflait après avoir gonflé ses joues. Rien d'autre au monde, pour le vieillard, n'existait.

— Mlle Lehmann ne rentre pas, dit enfin le Procureur. Si l'on se mettait à table?...

Elle était sortie vers onze heures, pour faire ses adieux à la cathédrale et au musée.

— Et Jacques? s'enquit Marthe.

— Il a dit qu'on ne compte pas sur lui. Il est si occupé...

Tous pensèrent à la caserne, bourdonnante comme une ruche; bien que la mobilisation n'eût pas été décrétée encore, on s'y préparait à force. Distributions, revues, Jacques ne savait plus où donner de la tête... Et ce fut une évocation si pénible que Louis, pour faire diversion, se mit à plaisanter Frida absente, sa distraction légendaire...

— A table, décida Marthe. Tu viens, grand-père?

— Voilà! voilà!

Le Commandant, ayant essayé sa pipe par quelques aspirations, se levait, alerte, quand un bruit confus monta, du boulevard du Mail.

— Qu'est-ce que c'est? fit Louis.

Et se penchant, à côté de son grand-père, sur la barre d'appui de la fenêtre, tous deux regardèrent.

— Oh!

— Diable!...

Au double cri, on se levait vivement, des chaises tombèrent. Mme Ellangé inquiète, gémissait : « Ah! mon Dieu! » Elle était devenue d'une excessive nervosité depuis les derniers événemens, allait toujours au pire. M. Ellangé gardait, au contraire, jusque dans les mouvemens les plus vifs, une froideur affectée, la majesté professionnelle.

— Encore quelque prétendu espion, déclara-t-il, ou bien quelque porteur de fausses nouvelles...

La rue en était perpétuellement agitée. Des bruits sensationnels la parcouraient, propageant leurs ondes. On s'attroupait, on repartait. Remous tournoyans, stagnations brusques... De la foule frémissante montait un incessant murmure, coupé de vociférations et de chants... « A Berlin!... Vive la France!... *Allons! enfans de la Patrie!...* » Cette fois ce n'était pas l'habituelle troupe de badauds. On ne distinguait pas à travers les arbres ce qui se débattait, au milieu du groupe hurlant qu'une

centaine de curieux escortaient. Mais les clameurs de colère, les menaces se percevaient nettement : « A mort la Prussienne! C'est une espionne! Il faut la pendre... »

Ce fut Marthe qui, la première, reconnut Frida, à sa capote de paille ornée de cerises. Des poings se tendaient vers elle, essayaient de la frapper au visage. Elle marchait, blême comme un linge, elle d'ordinaire si rouge, entre deux agens de police qui avaient le plus grand mal à la défendre. Ses grands yeux tendres, écarquillés d'effroi, contemplaient avec égarement la meute déchaînée. Otto, les poings serrés d'indignation, les lèvres blanches, considérait la scène, sans un mot.

— Frida, s'écria Marthe... C'est une indignité!... Oh! père, tu ne toléreras pas une abomination pareille!

M. Ellangé, révolté, jetait sa serviette qu'il tenait encore à la main, et s'élançait, au secours de l'excellente fille. Derrière lui le Commandant et Louis se précipitèrent...

— Les misérables! criait l'avocat. Si on les laissait faire, ils déshonoreraient la France.

— Reste, grand-père! supplia Marthe.

Mais déjà le Commandant avait franchi le seuil. Marthe bientôt le vit déboucher sur le boulevard, se hâtant pour rattraper le Procureur et Louis, qui couraient vers le cortège gesticulant. Il n'était plus qu'à une soixantaine de mètres et M. Ellangé allait le rejoindre, avec Louis, quand Marthe poussa un cri perçant, Frida venait de s'affaisser, entre les bras des agens de police... — « C'est une frime!... Elle est morte!... A la lanterne!... Qu'on l'achève!... »

Le tumulte subitement s'enfla, puis s'apaisa presque aussitôt. Les groupes s'ouvraient. On avait reconnu le Procureur... On attendit, avec une curiosité encore houleuse, mais qui vite tournait à la stupeur et au désarroi... Les noms, la présence, la caution des trois Ellangé, aimés et connus, du grand-père au petit-fils, agissaient sur la foule prompte aux reviremens. Mais plus encore la vue du pauvre gros corps plié en deux, comme une loque. Les agens le soutenaient avec peine, tête en avant et bras ballans, les cerises du chapeau balayaient la poussière. Louis relevait Frida, on l'étendit. M. Ellangé ausculta le cœur, épia le souffle, et se redressa tout pâle... « C'est fini... Elle est morte. » Alors on s'écarta, on se découvrit.

Otto et Marthe, cramponnés à la fenêtre, comprirent... Ils se

taisaient, le cœur étouffant. Pourtant ils n'y pouvaient croire. Mme Ellangé se tordit les mains. Précédé du Procureur et du Commandant, le groupe funèbre venait vers eux. Un des agens tenait les pieds; Louis avec l'autre agent était à la tête...

Les deux femmes, descendues en hâte, reçurent au seuil du vestibule ce qui restait de Frida Lehmann. On coucha la dépouille sur un canapé du salon, en attendant qu'un lit mortuaire fût dressé. Otto inutilement essaya des tractions de la langue, une piqûre... Il se releva, montra le ciel splendide, à travers les carreaux.

— Elle est là! dit-il.

Et comme Mme Ellangé sanglotait : « Est-ce possible? » il ajouta :

— L'émotion, la terreur... Une embolie, sans doute!

Des heures passèrent, dans l'affairement de la besogne sinistre, les détails de la suprême toilette.

— Et votre départ, mes enfans? dit Mme Ellangé, comme cinq heures sonnaient.

Otto jeta un coup d'œil sur le corps inerte. Quelle décision prendre? Le ramener à Marbourg? Mais la longueur des formalités, l'embarras, l'impossibilité peut-être du transport, pour peu que la situation se compliquât?... L'enterrer à Amiens?... Oui, plutôt? Il eût voulu pouvoir rester quelques jours avec sa femme, rendre à leur vieille amie les derniers devoirs... Mais d'autres devoirs, plus impérieux, le requéraient. Mme Ellangé devina ses scrupules, et supplia :

— Au moins, laissez-moi Marthe, si vous ne pouvez prolonger votre propre séjour... Elle vous rejoindra, dès que ce sera possible...

La brutalité et le coup sur coup des sensations étourdissaient Otto. Il balança s'il différerait son retour jusqu'après la triste cérémonie, plutôt que de laisser Marthe en arrière... Après tout, une lueur de raison retiendrait peut-être les deux peuples, sur la pente du gouffre? La collision était-elle absolument inévitable? Il se prenait à espérer, quand Louis rentra à la fin de l'après-midi avec M. Ellangé. Ils arrivaient du Palais, où le premier président leur avait appris que le sort en était jeté. Au Sénat, à la Chambre, l'après-midi même, le ministre des Affaires étrangères et le garde des Sceaux avaient lu la déclaration du Gouvernement; ils avaient été acclamés. Thiers de-

mandant qu'au moins on prît le temps de la réflexion, Jules Favre et E. Arago, réclamant communication du texte des dépêches, avaient été réduits au silence, couverts de huées et d'injures. — « Pourtant, observa Louis, nous avions gain de cause, sur le fond. C'est pour une question de forme, comme a eu le courage de le dire Thiers, que vont être versés des torrens de sang ! » Il se tut. Le Commandant rentrait, en chantonnant : *Veillons au salut de l'Empire!* Il était émerillonné par deux verres de vermout, pris à la santé de Sa Majesté et au succès de ses armes.

On se mit à table, sans Jacques. Il avait fait dire qu'il dînait au cercle, où l'enthousiasme était grand. L'entrain du Commandant tomba vite. On mangea dans un silence glacé. La mort n'y pesait pas moins que l'inconnu. Au chagrin du jour s'ajoutait l'épouvante du lendemain. Les mets dépêchés, et comme on pliait les serviettes, sans se soucier du grand-père qui n'en était encore qu'au rôti, et continuait de mâcher, avec une lenteur méthodique, on apporta une dépêche.

— Pour M. Rudheimer, dit la femme de chambre, à mi-voix.

— Vous permettez ?

Il rompit la bande. Tous les regards étaient fixés sur lui. L'attente parut longue. Il relut par deux fois, plia le papier, et posant dessus sa lourde main, il dit enfin :

— Mon père m'avertit que j'ai reçu mon ordre de mobilisation. Je dois partir.

Il se leva. Et à l'exception du Commandant, qui attirait à lui le compotier de pêches, tous firent de même. Mme Ellangé avait de grosses larmes qui lui coulaient le long de la joue. Le Procureur toussa, pendant que Louis, s'approchant de Marthe, lui mettait les bras autour du cou.

— Et toi, sœurette?

— Je suivrai Otto.

Elle dénoua le bras de son frère, et vint se ranger, simplement, auprès de son mari. Face à face, les deux groupes se tenaient immobiles, et les yeux baissés. On n'entendait qu'un bruit régulier de mastication. Le Commandant dégustait sa pêche, après l'avoir soigneusement pelée... Le silence parut interminable, au déchirement de leurs douleurs. Otto enfin prononça :

— Merci, chère femme. Mais je partirai seul... Reste auprès de ta mère, afin de l'aider. Dès que Frida Lehmann reposera dans le sein de l'Éternel, alors tu te mettras en route... Peut-être serai-je encore à Marbourg. Sinon tu devras m'y attendre. Car là désormais est ta place.

Le mot tomba comme un couperet. Chacun l'écoutait descendre dans sa chair saignante : il tranchait, creusait... Le Commandant s'était levé. Son regard allait, sans émotion apparente, d'un groupe à l'autre, Les Rudheimer, les Ellangé !... En eux s'opposaient deux nations et deux races. Ils étaient si près qu'ils eussent pu se toucher, comme s'il n'y avait pas entre eux la scission définitive, presque un abîme déjà... Quelles phrases eussent exprimé ce qu'ils sentaient?... Ils savouraient, jusqu'à la lie, leur impuissance, connaissant que tout, à présent, était vain, et quelle fatalité tragique était sur eux.

V

Une fièvre intense avait accablé Marthe, après l'enterrement de Frida. Elle avait dû s'aliter, au retour du cimetière. Elle passa une nuit brûlante, du délire succédait à ses torpeurs.

— Qu'est-ce qu'elle a, docteur?

Avec anxiété, Mme Ellangé interrogeait le bon Nichamy. Il descendait lourdement les marches. Il s'arrêta sur le palier, et avec un regard à l'étage en dessus, — on pouvait l'entendre? — il déclara :

— Je crains un érysipèle.

— Grave?

— J'espère que non. Si elle ne se tracasse pas trop...

Mme Ellangé haussa les épaules :

— Comment voulez-vous?... Et dans son état?...

Médecin de l'Hôtel-Dieu, et depuis trente ans soignant la famille, le docteur Nichamy, savant et bon, cachait, sous son épaisse enveloppe de pachyderme, la délicatesse la plus affectueuse. Il prit les mains de Mme Ellangé.

— Ma pauvre dame! Mais Marthe est jeune. La belle santé prendra le dessus... A quel mois de sa grossesse en est-elle?

Mme Ellangé compta :

— Le cinquième... C'est pour novembre.

M. Nichamy esquissa un geste rassurant.

— D'ici là!... Elle a le temps de rejoindre Marbourg.

Mme Ellangé leva les yeux au ciel... Quelle calamité!... Et cette guerre! C'était à devenir fou.

— Bah! bah!... Elle sera finie depuis belle lurette, à ce moment. Vos fils vont bien? Jacques?

— Il part demain matin, avec le 43e.

— Où vont-ils?

— Thionville, dit-on... 4e Corps, général de Ladmirault.

— Dieu soit avec eux!... Je partage tous vos tourmens.

Le docteur Nichamy s'éloigna, courbant son vaste dos. Il se réjouissait à cette heure de n'être qu'un vieux garçon, sans enfans... Partout, dans chaque famille, c'étaient les mêmes angoisses... Pauvres gens!... Nulle part, pourtant, le drame n'était plus déchirant qu'ici... Le visage torturé de Marthe l'obsédait...

On l'avait, pour la commodité des soins, installée dans son ancienne chambre de jeune fille, communiquant avec celle de Mme Ellangé. Par intervalles où la fièvre la laissait prostrée, mais lucide, elle contemplait avec étonnement les murs, le papier aux rayures roses, les fleurs des rideaux qu'elle avait tant de fois comptées, les cuivres clairs de la commode, et, dans son cadre d'or fané, le doux et brun visage de la grand'mère... L'étrangère!... Ses yeux luisaient, avec une malice heureuse. Rien! jamais, n'en avait troublé le calme. Aucun tourment n'avait bouleversé sa vie... Et Marthe songeait : « Ma destinée ne ressemble pas à la sienne! Pourquoi toutes les douleurs à l'une? Ce n'est pas juste! »

Par momens, elle se croyait redevenue petite. Alors, la tête renversée sur l'oreiller, les tempes bourdonnantes, avec la stupeur d'être la même et pourtant une autre, — tellement une autre! — elle revivait certaines heures de sa vie passée, une maladie qu'elle avait faite, à seize ans... la longue convalescence d'une typhoïde... Est-ce que ce temps-là avait existé vraiment, est-ce qu'elle avait été cette pâle silhouette dont une photographie, déjà jaunie, lui rappelait l'image, là, sur la cheminée?... Pouvait-on changer à ce point, d'apparence et d'âme?... Et puis, par bouffées, la fièvre lui montait au visage. Un tourbillon d'idées rouges et noires lui voilait le jour. Elle revoyait Frida titubant au milieu de ces fous; Jacques, dans la fumée, brandissait un drapeau, elle entendait le crépitement de la fusillade,

le lourd tonnerre des canons... Otto devant lui surgissait, et lui enfonçait un sabre, en pleine poitrine... Son mari, son frère !... Et pourquoi, oui, pourquoi ?

Les coups de marteau de la céphalalgie lui broyaient le front, de lancinantes douleurs la traversaient, en zigzag d'éclairs... Et puis, une volonté brusque la dressait sur son séant. S'habiller, prendre le train, partir... Il fallait à tout prix rejoindre Otto,... là-bas, où était sa place.

Elle venait de s'assoupir, brisée, quand la porte s'entrebâilla.

— Chut! fit Mme Ellangé, du seuil. Elle dort.

— J'aurais pourtant bien voulu l'embrasser.

Marthe reconnaissait les voix, dans l'espèce d'évanouissement où elle flottait... Sa mère, Jacques... Elle ouvrit les yeux. Le lieutenant s'était approché. Debout près du lit, il l'enveloppa d'un long regard d'adieu. Elle y lut la tendresse et la pitié, soudain reprit conscience d'elle-même en même temps que de ses maux.

— Tu pars? murmura-t-elle.

— Demain matin, à quatre heures... Au revoir, Marthon, je suis peiné de te laisser malade, et pourtant je suis content que tu sois là, près de nous...

Elle perçut l'intention. Mais, assez consciente pour en souffrir, elle se sentait trop lasse, pour riposter. Elle tournoyait comme une épave, au gré des événemens. Il continua :

— Je ne sais quand je te reverrai, maintenant...

La phrase ouvrit son double sens, ainsi qu'un carrefour d'ombre... Marbourg si lointain... Et aussi l'inconnu formidable, les chausse-trapes du lendemain sanglant ! Son frère, ce hardi garçon, plein de force et de vie, vers quel destin s'en allait-il?... Et le reverrait-elle seulement jamais?... Toute leur enfance se leva... Les jeux militaires, à Pont-Noyelles, lui, l'aîné, général d'armée, le gentil Louis, soldat, elle cantinière... Un jour, Jacques l'avait menée au cirque, et, dans la bousculade d'une alerte d'incendie, il l'avait sauvée, tenue en l'air à bout de bras... Une autre fois, pour lui cueillir une branche de jasmin, il s'était foulé le poignet en escaladant le balcon du premier... Il lui avait appris à ramer sur l'étang; les rames se prenaient dans les longues tiges des nénuphars, et il riait, en recevant au visage le rejaillissement des gouttelettes.

Elle eut un pauvre sourire et soupira :

— Espérons!

Il brusqua l'au revoir, avec cette vivacité qui cache chez tant d'êtres rudes une émotion profonde. De tout son cœur fervent, elle le suivait, l'accompagnait... Elle se réveilla au petit matin, quand Mme Ellangé traversa la chambre, sur la pointe du pied. Elle allait à la gare avec toute la famille, la vieille Julie resterait près de Marthe. Son bonnet tuyauté, sa vieille face ridée, semblable à une pomme de reinette grise, se montrèrent timidement.

— Entrez! entrez! Julie, dit Mme Ellangé. Je n'oublie rien?

Elle vérifia son sac; une gourde plate, pour la poche, pleine de vieux rhum, mille francs en billets dans un portefeuille, et une médaille bénite, cousue dans la doublure... Marthe se retourna :

— Embrasse-le bien, maman.

Des portes claquèrent. La maison retomba au silence. Un ciel vert pâlit, à la fente des rideaux. On entendait, par instans, les cuivres d'une musique en marche... Le 43e, Jacques en tête de sa section!... Ils devaient passer place Saint-Denis... Marthe, éveillée, compara le départ presque honteux d'Otto. Il avait pris congé de tous, froidement, le soir, à la porte du salon mortuaire où Frida reposait, à la lueur des cierges... Et elle l'avait, seule, mené à la gare. Ils s'étaient promenés sur le quai, près d'une heure, en attendant le train. Enfin la minute cruelle avait sonné, ils s'étaient étreints en pleurant, et, tandis que les wagons s'ébranlaient, elle suivait avec détresse le buste penché, le visage déjà confondu dans la nuit... La lanterne rouge d'arrière à son tour fila, se rétrécit, disparut... Il lui sembla que sa vie s'en allait à vau-l'eau, sombrait... Il lui avait fallu toute sa force morale pour réagir. Dans trois jours, sa besogne funèbre accomplie, elle partirait, à son tour... Mais ce serait pour trouver à Marbourg une séparation nouvelle... Quelle vie mènerait-elle, sans Otto, dans sa maison déserte? Quel accueil réserverait la petite ville à sa nationalité d'emprunt?... N'y serait-elle pas alors vraiment la Française, l'ennemie?... N'importe? Le devoir avant tout... Et voilà qu'elle était immobilisée là, maintenant, pour des semaines peut-être... Sans l'avoir une dernière fois serrée contre son cœur, Otto s'éloignerait de la maison où elle était née à l'amour, où la petite existence qui se

façonnait en elle était née à la vie. Vie précaire, comme toutes les vies à présent, dans cet imbécile ouragan, cette tourmente de mort! Elle finit par rouler au sommeil, comme une pierre au gouffre. L'aurore empourprait le ciel, d'une splendeur écarlate.

Elle vécut des journées animales... Les nouvelles lui parvenaient, mais dénuées de sens. On conta devant elle le triomphant départ du 43e. Porté par des jeunes gens, un arc de feuillage, balançant ses lanternes vénitiennes, précédait les tambours. Partout des habitans aux fenêtres, des feux de Bengale au coin des rues où s'échelonnait la garde nationale mobile... Les poignées de main, les vivats, l'espoir qui exaltait tous les cœurs... Elle se laissait aller, le long des heures, comme une barque au courant. L'énorme tumulte de la nation retentissait dans le calme quotidien, à toute heure troublée ; bruits des premiers coups de fusil, chaos des approvisionnemens, du matériel, des formations de guerre... Des sociétés de secours aux blessés s'organisaient. Les souscriptions allaient leur train. Louis, qui eût pu se faire remplacer, avait pris son service à la citadelle, demandé à être inscrit pour le grade de caporal, à la batterie d'artillerie de la garde mobile. Excellent chasseur, il devait à son grand-père des notions et le goût de la balistique, faisait partie depuis longtemps, de la Société de Tir Amiénois. De temps à autre, il se montrait, élégant, dans son uniforme de mobiles : la capote retouchée, le pantalon noir à bande rouge, tombant bien.

Marthe, la tête emmitouflée d'ouate, avait pris son mal en patience. Elle vivait hors de l'heure présente, redevenue l'enfant faible, que sa mère câline. Une semaine ainsi passa. Bien que les armées ne fussent pas encore aux prises, elle commençait à s'inquiéter de n'avoir pas encore reçu de lettre d'Otto, à qui on avait télégraphié sa maladie, l'impossibilité où elle était de bouger, avant longtemps... Enfin, un billet de lui arriva... Il disait sa peine de la savoir malade, loin de chez elle. Qu'elle se soignât bien, et se rétablît vite, pour retourner, aussitôt qu'elle le pourrait, à Marbourg! Il ne serait tranquille que lorsqu'il la saurait au port... De lui, peu de détails. Les troupes de Hesse, Nassau et Thuringe formaient un corps dans l'armée du Prince Royal de Prusse. Il était attaché au lazareth d'une division d'infanterie. Il allait bien, écrirait chaque fois qu'il le pourrait...

Au commencement d'août, Marthe, le visage désenflé, la fièvre réduite, voulut se lever. Elle avait hâte que la convalescence vînt; l'arrière-pensée de son retour ne la quittait pas, Mais elle était si faible qu'elle put à peine aller, en chancelant. jusqu'à sa chaise longue. A mesure qu'elle s'éloignait de la commotion brusque : Frida s'affaissant sous les poings tendus et les cris de mort, elle sentait sa tristesse et son écœurement grandir. La révolte tournait au dégoût. Une neurasthénie profonde l'envahissait... Ainsi c'était à ce niveau de brutes que des Français pouvaient tomber... Cette irascibilité, cette crédulité, cette sauvagerie, voilà quelles étaient aujourd'hui les mœurs de ce peuple-enfant, incapable de maîtriser ses nerfs et de diriger sa pensée!... Elle jugeait avec une sévérité, non de Française, mais d'Allemande, influencée dans sa critique par le parti pris germain dont, inconsciemment, elle subissait la force. Les vraies vertus de la race, gaie, chevaleresque, généreuse, prompte à la colère, mais moins qu'à la pitié, étaient pour elle oblitérées; elle voyait noir, à travers le crêpe épais de son deuil.

Août commença, avec la torpeur de chaudes journées. Les mouches bourdonnaient, piquaient, irritantes. Marthe les chassait, d'une main moite et lasse. On subissait, volets clos, la longueur des heures. Elles étaient suspendues à l'arrivée des journaux. Plus de lettres, sinon d'inintéressantes. Fiévreusement, on guettait les cachets, l'écriture... Et puis on laissait tomber, tournoyer le pli, comme une feuille morte... On se souciait bien de tout ce qui n'était pas la guerre, le gigantesque chaos de ces centaines de mille hommes achevant de s'amasser aux frontières, et dans ce confus grouillement de fourmilière, les êtres chers... Otto!... Jacques!... La vie quotidienne avait cessé d'être. M. Ellangé n'allait plus au Palais de Justice que comme à une corvée, sans intérêt, sans but... Existait-il encore des procès? Comment des gens s'acharnaient-ils à leurs petites affaires? Quels différends valaient d'être examinés, quand un pareil débat dressait face à face deux grands peuples, et qu'une cause seule importait : le présent, l'avenir, la vie de la France...

Louis, tout à son métier nouveau, était plein de fièvre et d'entrain. Les galons de laine de caporal tranchaient vivement sur le drap sombre de ses manches. On le voyait peu, et Marthe le regrettait. Si brèves que fussent ses visites, elle en recueillait

un apaisement, tant il mettait de délicatesse aux moindres phrases, évitant le rappel de tout ce qui l'eût pu blesser...

Mais tout, en dépit de l'attention des siens, la blessait. C'était le reproche tacite de son père, la secrète amertume qu'elle devinait : « Si tu m'avais écouté, si tu n'avais pas voulu ce mariage!... » C'était la perpétuelle, unique pensée de sa mère : elle ne tremblait que pour un seul, n'avait que cette hantise : Jacques! Otto, pour elle, ne comptait pas... C'était surtout la froide et dure sérénité du Commandant. Depuis l'Exposition, il avait bien changé. C'était étonnant à quel point il s'était racorni, durci!... Sa partiale tendresse d'antan, pour sa petite-fille, — le portrait de Pépita! — s'était évanouie, avec toute une part de souvenirs. Il y avait, dans la mémoire du vieillard, d'inquiétantes lacunes, de grands trous d'ombre. Les années les plus proches étaient celles qu'il se rappelait le moins. Il ne vivait plus qu'avec les souvenirs lointains de sa jeunesse, le temps glorieux de l'Empire. Il tournait le dos aux siens, aux tristesses et aux inquiétudes de l'heure présente. Nulle émotion sur ce visage aux traits glacés. Jean-Pierre Ellangé ne se chauffait plus qu'au soleil des morts. Son existence se passait au Cercle, à d'interminables parties de dominos ou de manille, avec de vieux officiers en retraite. Il n'apparaissait aux repas que pour vaticiner Iéna, l'écrasement de la Prusse. Le piètre succès de Sarrebrück lui parut l'annonce de la plus foudroyante campagne. Quand il disait : « L'Empereur... », la lourde image de Napoléon III vieilli s'effaçait; au fond des yeux hallucinés surgissait l'Autre, avec la redingote et le petit chapeau! Les victoires volaient, dans une rumeur de tocsins, une gloire d'apothéose...

Marthe, les yeux fixés sur le petit calendrier où mélancoliquement elle rayait un jour après l'autre, piqua, de la pointe de son crayon, le lundi 8. Elle était assise dans son lit, déjà lavée, coiffée pour la visite matinale de M. Nichamy.

— Après-demain, docteur?... Ne croyez-vous pas que je serai assez bien pour commencer mon voyage?

M. Nichamy haussa les épaules et dit :

— Peut-être, peut-être... Mais par où passeriez-vous?

Il darda ses petits yeux perçans, sous les grosses paupières tombantes. Marthe anxieusement l'interrogeait. Alors il se détourna, vers Mme Ellangé. Elle tournait la cuiller, dans un bol

de lait, afin de faire fondre le sucre. Elles ne savaient rien?

— Vous n'avez donc pas lu le journal? M. Ellangé ne vous a pas dit?...

— Non! s'écria Marthe, agitée. Qu'y a-t-il?

— Eh bien! la voie de Strasbourg me semble impossible. Il y a eu avant-hier, le 4, un grand combat, à Wissembourg. La division Abel Douai a été battue, le général tué. L'armée du Prince royal de Prusse a envahi le territoire... Le maréchal de Mac-Mahon occupe une forte position, une grande rencontre est imminente. Il est impossible à une femme seule de se hasarder de ce côté. Les trains sont encombrés par les transports militaires. Marchent-ils encore seulement?

— C'est effrayant! gémit Mme Ellangé.

Une stupeur l'assommait : Battus? On avait été battus?... Et les Prussiens étaient en France!...

— Et par Metz? demanda Marthe.

— Même affolement... Vous tomberez en pleine bagarre. Je ne prends pas sur moi de vous autoriser, déprimée comme vous êtes, à prendre ce chemin.

— Alors je passerai par la Belgique...

— Oui, par la Belgique, peut-être...

Mme Ellangé posa vivement le bol sur la table de nuit. Et s'armant de courage :

— Mais dites-lui donc, docteur, que c'est de la folie! J'ai essayé de la raisonner. Elle n'est pas en état de supporter une pareille fatigue. Et puis quand elle arriverait, malade, à Marbourg, la belle avance! Pour n'y trouver que ses beaux-parens!... Des étrangers, en somme!... Pour végéter, seule, loin de tout, de tous... sans aucune nouvelle de nous, de ses frères, de son pays!... N'est-ce pas qu'elle ferait bien mieux de venir se reposer, pendant tout le mois, à Pont-Noyelles?... Voilà les vacances judiciaires qui vont commencer. Nous serions au frais, dans la vieille maison... Elle pourrait s'allonger sous les sapins ou bien dans le verger, le soir, au bord de l'Hallu...

Mais Marthe obstinément faisait signe que non, en agitant la tête. Alors Mme Ellangé, à bout de force et d'argumens, se tut.

— On en recausera dans deux jours, reprit M. Nichamy. Les heures en ce moment comptent triple. Qui sait ce qui peut se produire, d'un instant à l'autre?... Qui sait ce qui se passe sur la Sarre, à Metz, Strasbourg?...

— De grandes choses, mon bon ami, de grandes choses!

C'était le Commandant qui, descendant de sa chambre, avait entendu leurs voix, dans la chambre de Marthe. Il jetait la réponse, en passant, et l'on entendit décroître, dans l'escalier, son pas alerte et son sifflement. Il se jouait ainsi, sans arrêt, d'anciens airs militaires, sonneries de caserne ou refrains de bivouac.

Marthe, le surlendemain, se remémorait, avec une ironie rageuse, les paroles de son grand-père. Le *Mémorial d'Amiens* tremblait dans sa main... Oh! cette scène! Elle la reverrait longtemps. On était en train de prendre le petit déjeuner, dans la salle à manger, et un silence de blâme pesait... « Je partirai décidément mercredi, venait-elle d'annoncer. Par Bruxelles, Liège et Cologne... — Tu es libre! » avait répondu sèchement M. Ellangé. Alors Julie était entrée portant le courrier... Rien que des journaux, toujours... M. Ellangé avait fait sauter la bande, et aussitôt poussé un cri. Marthe, d'un élan, était près de lui, avait arraché le journal, lisait... A Forbach, le corps d'armée du général Frossard, à Reichshoffen, l'armée de Mac Mahon avaient subi deux grandes défaites.

— Qu'est-ce que tu dis, petite, qu'est-ce que tu dis? murmura le Commandant.

D'une voix blanche, le cœur battant, elle reprenait. Une à une tombaient, comme un glas, les dépêches signées : Napoléon. Et à chaque fois que le nom illustre résonnait, au bas des notifications de désastre, un tic douloureux faisait tressaillir le visage fossile du grand-père. Il semblait qu'une balle l'atteignait. Bientôt il baissa le front, et, farouche, s'absorba dans son mutisme.

Le choc était d'autant plus inattendu que la veille d'étonnantes rumeurs avaient agité Paris : prise de Landau, du Prince royal de Prusse et de vingt mille prisonniers! Un délire s'était emparé de la capitale. Tandis que la rente montait à la Bourse, les fenêtres se pavoisaient de drapeaux. Partout on chantait victoire; Marie Sasse, reconnue dans une voiture, jetait à la foule les accens triomphans de *la Marseillaise*. Elle retentissait sur toutes les places. En vain, vers une heure, une dépêche de Metz, disant que Mac Mahon n'avait point bougé, calmait l'enthousiasme, en vain cinq cents énergumènes, furieux du coup exécuté à la Bourse, se ruaient dans la corbeille et la saccageaient; l'impression demeurait bonne. On espérait. C'est là

dessus que tombaient, coup sur coup, les écrasantes nouvelles. Inlassablement Marthe relisait. D'abord c'était l'appel de l'Impératrice-Régente au courage de la France ; puis, par bribes, télégraphiées au fur et à mesure du Grand Quartier Impérial, la vérité dans son décousu tragique. Aux deux extrémités du front, sous la poussée formidable des armées allemandes, depuis longtemps exercées et prêtes, s'émiettaient, se disloquaient nos forces.

Si quelques corps intacts se groupaient encore autour de Metz, l'Alsace était éventrée. L'armée du Prince royal, déjà victorieuse à Wissembourg, achevait de culbuter ce qu'elle avait devant elle. Mac Mahon en déroute reculait sur Nancy... Forbach, Reichshoffen, double coup de tonnerre, au bruit duquel on se réveillait! Jusque-là, engourdie dans son habitude de la victoire, la nation avait attendu que ses héros lui moissonnassent l'ordinaire brassée de lauriers. L'extraordinaire désarroi du début, les lenteurs et l'enchevêtrement de l'organisation, partiellement révélés, ne l'avaient nullement troublée. Tout s'arrangerait... Et voilà qu'au contraire soudain tout s'effondrait! Le gouvernement impérial, hier si impérieux encore, balbutiait comme s'il sentait sous ses pieds le sol brusquement manquer, un abîme s'ouvrir...

M. Ellangé, désillusionné, blême, errait dans la pièce, avec un pas silencieux d'ombre. Le Commandant, sans mot dire, était sorti. Marthe pleurait, dans une affreuse incertitude. Otto?... Qu'était-il devenu? Pourvu qu'il n'eût pas pris part à la bataille, qu'il n'eût pas été blessé!... Et en même temps elle songeait, avec une douleur et une humiliation dont l'aigu la surprit, à la douleur et à l'humiliation de la patrie... Ainsi, l'armée de la Prusse était entrée, elle avançait en France... et sans que Marthe sût pourquoi, elle sentait au fond de son cœur comme un piétinement, il lui sembla qu'on l'arrachait, qu'on la chassait hors d'elle-même. Mme Ellangé, aplatie, ne bougeait point. Mais une joie la consolait, dans son chagrin. Le 43e, le corps de Ladmirault n'avaient pas donné... Jacques ne craignait rien.

On vécut, cette semaine-là, dans une exaltation constante. D'heure en heure, l'étendue des revers et la gravité de la situation apparaissaient mieux. Une courte scène, très pénible, mit aux prises M. Ellangé et Louis. Il était venu, entre deux exercices, goûter à la maison, prendre une heure de repos. La veille, une séance tumultueuse avait eu lieu au Corps législatif. Sénat

et Chambre avaient été rappelés, par décret, et une session extraordinaire ouverte. Une autre guerre mettait aux prises le régime vaincu et l'opposition, la France frémissante. Le ministère Ollivier avait démissionné. L'Impératrice avait dû improviser, en hâte, un ministère Palikao. Aprement, M. Ellangé critiquait l'attitude de Jules Favre, sa proposition de rappeler à Paris l'Empereur, inutile aux armées, et de donner pleins pouvoirs à une Commission de quinze représentans du peuple... Qu'on armât toutes les gardes nationales de France, y compris la sédentaire, fort bien! Mais que la Patrie en danger ne donnât point au monde, à cette heure solennelle, le spectacle de ses dissensions politiques.

— On ne tente pas de jeter bas un gouvernement, quand il essaie de sauver le pays! déclara M. Ellangé.

— Mais quand il le perd? objecta Louis.

— C'est un crime qu'une révolution en présence de l'ennemi!

— A moins que ce ne soit une nécessité vitale.

— Messieurs les républicains prennent une lourde responsabilité. Je pense comme Granier de Cassagnac. Si j'étais au pouvoir, je les livrerais sur-le-champ au Conseil de guerre...

— Père, le langage de la force n'a de sens que s'il s'appuie sur la force...

— Nous l'avons encore.

— Dieu t'entende!...

Marthe penchait, de cœur et de pensée, pour son frère. Avec ce besoin qu'a la jeunesse de prendre le contre-pied des lois établies, et par sympathie aussi pour Louis, dont les convictions généreuses répondaient davantage à sa nature, elle redevenait, comme autrefois à la maison, avant son mariage, de l'opposition. M. Ellangé personnifiait l'Empire et le passé! Louis c'était la République et l'avenir... Elle se trouvait d'anciennes colères, sa foi de jadis. Toute à la succession précipitée de la minute, elle ne reparlait plus d'un immédiat départ, y pensait moins. Et puis, si lasse encore, avec le fardeau qu'elle sentait peser un peu plus lourd à son flanc, était-ce si prudent d'affronter le difficile voyage, l'inconnu du lendemain?... M. Nichamy le lui déconseilla, avec une insistance affectueuse. Qu'elle suivît l'idée excellente de sa mère!... Une quinzaine à Pont-Noyelles, dans le silence, dans la verdure, lui feraient le plus grand

bien, achèveraient sa convalescence. Alors, sans crainte, elle pourrait dire adieu aux siens, si elle estimait que sa conscience l'exigeât.

Sa conscience? Marthe n'y descendait plus qu'avec trouble. Évidemment, elle était mieux soignée, elle se tourmentait moins peut-être ici qu'elle ne l'eût fait à Marbourg. Si elle avait eu des nouvelles d'Otto, elle eût été moins harcelée de doutes. Pourtant son silence ne lui semblait pas de mauvais augure. S'il avait été, par impossible, blessé à Reichshoffen, elle le saurait à présent. Que devenait-il? Que faisait-il?... Elle l'imaginait amaigri par son dur métier de veilles, de soins, de dévouement. Elle eût voulu être fixée. Ainsi elle eût pu attendre, avec non moins d'angoisse, certes, mais avec plus de résignation, que les heures passassent... Elles couraient au-dessus d'eux comme des nuages noirs, dans un ciel d'orage. Une électricité agitait chacun; on ne tenait pas en place, les nerfs vibrans, sous l'attente incessante de la foudre. Les nouvelles se succédaient, en éclairs, ouvraient dans l'ombre des perspectives sinistres. Trois lettres de Jacques arrivèrent, dépeignant l'énervement des troupes, le haut commandement affolé, l'Empereur à charge. M. Ellangé évitait de parler de lui, ou, lorsqu'il avait à le faire, n'employait plus l'appellation de naguère. « Sa Majesté » lui semblait un anachronisme. Une dérision! alla jusqu'à dire Louis, sans que le Procureur osât protester, autrement que pour la forme. On eût pu croire qu'il n'y avait plus de Napoléon, si les décrets signés de l'Impératrice régente n'en avaient évoqué le fantôme. Mais ces papiers mêmes, et le nom d'Eugénie, n'éveillaient point d'écho. Les souverains se survivaient ainsi que des ombres, seule comptait la Nation, le grand corps de la France surprise, mais debout, rassemblée par le malheur, se préparant, s'armant...

Le 15 août, M. Ellangé, après avoir assisté à la messe de la Saint-Louis, rejoignit, à Pont-Noyelles, sa femme et sa fille. On ne célébra pas la fête de l'Empereur. Ni réception ni feux d'artifice, ni salves. Un tel rite eût semblé injurieux, au deuil universel. Le Procureur, avant de monter dans son cabriolet, recommanda à la vieille Julie de veiller sur le Commandant. Il avait avec entêtement refusé de quitter Amiens, et sa chambre, où, depuis la déroute de Mac Mahon, il vivait enfermé, prenait ses repas. Il ne desserrait les dents, le reste du temps, que

pour sa pipe, assis dans son vaste fauteuil à oreillettes, au milieu d'un nuage de fumée. Il regardait au loin, d'un regard sans expression, qui inquiétait.

Marthe, dans le vieux logis de son enfance, se détendait, reposée. Elle restait allongée des après-midi entières, sous les arbres du verger. Les fruits juteux embaumaient, la reine-claude dorée, pointillée de rouge, et les prunes violettes, veloutées de gris. On avait installé pour elle, sous un vieux cerisier, un énorme parasol rayé, écru et rouge, et des fauteuils d'osier. Elle descendait souvent jusqu'à l'Hallue. Une grande prairie marécageuse dévalait en pente douce vers la petite rivière, tout ondulante d'herbes et coulant lente, sous les nénuphars. Des peupliers en ligne frissonnaient, au plus léger souffle. Une fraîcheur montait de la terre humide. Heures de bien-être, où son âme se dissolvait petit à petit, où son corps souple reprenait force. Elle cueillait des brindilles odorantes, une fleur de sauge ou de centaurée, les mâchait, sans penser à rien. Elle participait à la vie confuse des choses, elle se sentait enveloppée de la sérénité du sol et de la douceur du ciel. Comme on tient aux lieux où l'on a grandi, où l'on s'est éveillé à l'émerveillement de vivre! Elle comprit que ce paysage et ce pays faisaient partie d'elle, comme elle faisait partie d'eux. Elle avait pu s'en croire détachée. Elle y restait liée par de ténus, mystérieux liens. Un matin, en allant jusqu'au cimetière ombreux où dormait sa grand'mère, elle croisa des petites filles qui jouaient et qui à sa vue s'arrêtèrent.

— Je vous fais peur? dit-elle.

— Oh! non, madame.

Alors ayant éclaté de rire, elles se mirent à sauter sur place, en battant des mains. La plus grande, du bout de ses doigts, frappait tour à tour la poitrine des autres et la sienne en disant, à chaque fois: « Mis-tram-gram-piké-piké-kolégram-bouré-bouré-ratatam-as-tram-gram... » La voix claire égrenait très vite les syllabes singulières. La dernière touchée sortait du cercle; bientôt il n'en resta qu'une, et l'essaim pépiant s'envola, en chantant:

Une poule sur un mur,
Qui picotait du pain dur,
Picoti-Picota,
Lève la queue et puis s'en va!

— Ah ! ah ! ah ! ah !...

Marthe entendait, du fond de son être le plus lointain, le rythme sautillant s'élever. A cette place même elle avait comme ces petites prononcé les mots du jeu, elle s'était sauvée en chantant : « Picoti-Picota ! »

Elle rêva longtemps, dans le cimetière à l'abandon. Deux ou trois mausolées, autour de celui des Ellangé, quelques sépultures récentes attestaient seuls qu'on s'y souvînt des morts, et ce souvenir même, avec la pauvreté des couronnes de perles, les fleurs fanées, paraissait si précaire ! Les dalles disjointes et verdies, éparses dans l'herbe haute, les débris de croix, les inscriptions rongées de mousse et çà et là la terre bossuée de tombes anciennes disaient si haut la vanité de la vie, l'irrésistible et lent nivellement de l'heure !... Elle lut, à mi-voix, sur la plaque de marbre noir scellée au mur de leur petite chapelle, la longue liste familiale, les noms des Ellangé d'autrefois... Ils remontaient à plus de deux cents ans... Ce sentiment de l'ancienneté de la famille lui fut consolant... Marthe se soudait ainsi à un passé lointain, et en même temps elle agrandissait sa vie... Elle n'était pas une forme éphémère, inutile, mais un chaînon de la frémissante chaîne... Et déjà, le chaînon suivant se façonnait en elle, l'enfant qui la continuerait... A coups sourds il attestait sa présence... Il disait : « Je suis là !... »

Elle porta la main à son flanc. Un Ellangé ? Non, un Rudheimer !... Et autant elle se sentait ancrée, par ceux de sa race qui reposaient là, à quelque chose de stable, qu'elle ne définissait pas bien, mais dont elle éprouvait la douceur et la force, autant par celui qui viendrait, elle se sentait comme arrachée au loin, dispersée et flottante... Ce coin de Pont-Noyelles, où elle renaissait avec une surprise heureuse à son moi primitif, cette parcelle de France où, depuis deux siècles, des êtres de son sang et de son nom avaient vécu, aimé, souffert, comme ils étaient sortis de sa mémoire, et comme ils y rentraient, sans effort, à l'heure décisive !... Marthe, grâce au petit cimetière délaissé, se retrouvait située, dans la famille et dans la patrie. Mais à la même minute, le sursaut d'un Rudheimer lui retentissait en pleine chair, lui signifiait qu'elle avait de plein gré renoncé... La chaîne ancestrale, à laquelle il lui était si réconfortant de tenir, avec elle se rompait net. Elle avait choisi une autre famille, une autre patrie. Et c'est de

celles-là que serait son fils ou sa fille... Ni Français, ni Ellangé... Mais Prussien, mais Rudheimer... Pour la première fois cette certitude lui fut pénible... Elle écarta l'avenir... Elle avait en elle-même un assez vaste champ de souffrance. L'heure suffisait à son déchirement. Marthe s'en voulut. Elle n'avait pas regretté la France heureuse et triomphante... Et voilà qu'elle mesurait, en la voyant malheureuse et vaincue, à quel point elle était une Française, une Ellangé...

Le bruit de grands combats aux environs de Metz se confirmait. Marthe devait oublier ses propres préoccupations pour rendre un peu de courage à sa mère. Elle ne se possédait plus depuis qu'étaient arrivées les nouvelles du 14. On avait su, dès le lendemain de l'arrivée de M. Ellangé à Pont-Noyelles, que les troupes allemandes avaient profité du mouvement de l'armée de Bazaine, quittant Metz avec l'Empereur, pour attaquer ses arrière-gardes. Une bataille indécise s'était livrée sur la rive droite de la Moselle : les corps des généraux Decaen et Ladmirault avaient été engagés... On apprit quelques jours après, mais de la façon la plus confuse, que les communications étaient coupées, que de nouvelles batailles avaient eu lieu, cette fois sur la rive gauche, autour de Rezonville et de Gravelotte. L'Empereur, auparavant, aurait quitté l'armée, pour aller rejoindre à Châlons les troupes nouvelles qui s'y formaient, le gros des corps de Mac Mahon. Les bruits les plus contradictoires couraient. De source anglaise ou française, c'était pour nos armées un sanglant, mais considérable triomphe. Une partie de l'armée prussienne aurait été culbutée dans les carrières de Jaumont. Les dépêches de l'ennemi disaient au contraire le succès des armées de Steinmetz et de Frédéric-Charles, Bazaine coupé de sa retraite, rejeté sous Metz... De part et d'autre le chiffre des pertes était reconnu formidable. On ne parlait de rien moins que de trente mille morts ou blessés.

Un pressentiment sinistre hantait la mère. Mme Ellangé répétait sans trêve :

— Je suis sûre que Jacques a été tué !

M. Ellangé n'y tenant plus fit atteler, le 25. Il allait aux nouvelles à Amiens, verrait en passant Louis et le Commandant, puis filerait jusqu'à Paris... Là, peut-être, on le renseignerait, on saurait.

Seules, les deux femmes, dans la maison trop grande,

erraient comme des âmes en peine. En vain Marthe essayait de distraire sa mère, l'attirait avec son ouvrage, sous les sapins. Elles emportaient les journaux du jour et de la veille, ceux d'Amiens et de Paris. Ils arrivaient après le déjeuner, qu'elles dépêchaient silencieusement, sans faim. Alors Mme Ellangé installée dans son vieux fauteuil Gibraltar, et tricotant un de ses éternels cache-nez, Marthe épuisait les feuilles, une à une. Elle lisait tout, parfois relisait... A travers les vagues récits, un nom, un détail accrochaient leurs pensées. Elles cherchaient à se figurer, à voir... Et puis l'incertitude affreuse les ressaisissait... A force de partager les craintes de Mme Ellangé, Marthe songeait moins à Otto. Son frère seul était en danger. Elle eut pourtant un coup au cœur quand, avec les journaux, le facteur, au-devant de qui elles allaient tous les jours, sitôt levées de table, — agita de loin une grande enveloppe.

— Une lettre pour Mme Rudheimer !

Elle était timbrée de Marbourg. Marthe reconnut l'écriture tremblée du pasteur. Elle décacheta en hâte ; il y avait, avec la lettre de son beau-père, trois billets d'Otto. Il les avait adressés Burgerstrasse, supposant qu'aussitôt rétablie, Marthe aurait réintégré leur petite maison. C'est ce qu'expliquait, entre deux versets de la Bible, M. Rudheimer. Il formait, avec sa femme, des vœux pour le prompt et complet rétablissement de leur chère bru. Qu'elle vînt ! Tout l'attendait... Marthe parcourut précipitamment, les yeux brouillés de larmes, les feuillets arrachés au calepin d'Otto. Griffonnés au crayon, ils avaient été écrits, quittés, repris, au hasard de l'heure, dans la bousculade et l'affolement... Les ambulances regorgeaient... Toujours des blessés nouveaux, un cauchemar d'opérations... Otto vivait dans le sang et la sanie... Le dernier billet, daté du 20 et pensé plus à loisir, n'était qu'un cri vers la fin de cette épouvante, la tendresse de la vie recommençante, la paix... Du train dont allait la guerre, Otto espérait qu'on en serait bientôt quittes. Il souhaitait que son beau-frère Jacques s'en tirât sain et sauf, comme lui. Il se félicitait qu'il servît du côté de Metz, contre une autre armée. Ainsi une grande horreur était épargnée... Ah ! quand pourrait reprendre une bonne existence bien calme ?... Sa chère femme atteindrait, sans secousse nouvelle, l'heure bénie de sa délivrance. Il l'embrassait tristement, le cœur soulevé d'un espoir très doux, à cette idée.

Comme elles retraversaient la salle à manger, pour aller s'asseoir sous les sapins :

— Tiens, maman ? dit-elle. Tu veux lire ?

Sans réflexion elle lui tendit les lettres ; Mme Ellangé les prit de même. Mais à peine y eut-elle jeté les yeux, elle les repoussa, avec vivacité :

— Je ne sais pas l'allemand, moi !

Marthe soupira, et se mit à traduire... Mais elle s'aperçut aussitôt que sa mère l'écoutait sans entendre... Qu'était Otto, pour elle ?... l'étranger, l'ennemi... Un seul être existait : Son fils !... Jacques !... Et, pliant le premier billet sans l'achever, Marthe le serra avec les autres... L'image de son mari s'estompait, s'effaçait. Celle de son frère surgit, précise, obsédante... Mais quelque effort qu'elle fît, elle ne parvenait pas à s'imaginer Jacques, tel qu'à cette heure il pouvait être. Elle le revoyait, penché sur son lit, et l'étreignant, comme elle murmurait : « Espérons ! »

Machinalement elle répéta :

— Espérons !

Mais le mot sonna si faux que s'étant regardées, Mme Ellangé et Marthe détournèrent la tête, en éclatant en sanglots. Un pas à ce moment craqua sur le parquet du vestibule. La porte s'ouvrit ; c'était M. Ellangé, qu'elles n'avaient pas vu venir tout à l'heure, sur la route.

Il était si pâle, si défait, que le cœur maternel devina... Mme Ellangé s'élança, les bras en avant, avec un grand cri.

— Jacques ?... mon fils ?...

Il baissa la tête sans répondre.

— Mort !...

Marthe la voyant chanceler, l'avait déjà saisie à la taille. Mais avec un geste de répulsion instinctive, comme si sa fille eût eu aux mains un peu de sang fraternel, Mme Ellangé se dégagea :

— Non ! non ! Laisse-moi...

— Maman !... Oh ! maman...

Marthe, bouleversée, comprit : Jacques !... Son frère !... C'étaient les frères de son mari, c'était Otto, qui l'avaient tué !

VI

Dès lors Marthe sentit peser sur elle, à toute heure, l'incessant reproche. Il s'élevait des silences, des allusions, des réticences. Les murs de la maison, les arbres du jardin, les choses naguère par Jacques touchées, sa chambre close, leurs vêtemens noirs, tout dressait contre elle l'injuste et tenace accusation. Un seul payait pour tous : Otto incarna la race exécrée, il fut l'invasion et le meurtre.

D'abord, dans l'égarement des premières minutes, la communion de la douleur avait rapproché, après le geste involontaire de Mme Ellangé, la mère et la fille. Elles écoutaient, hagardes, le récit entrecoupé du père. A Paris, au ministère, on ne savait rien, on n'avait rien pu lui dire. C'est à Amiens, en rentrant, que le Procureur avait trouvé une lettre du lieutenant Charbalyé, le camarade de promotion, l'ami de Jacques... M. Ellangé, en prononçant ces mots, ne put s'empêcher de regarder Marthe... Elle rougit, tant les sentimens les plus différens se mêlent, jusque dans le paroxysme. Charbalyé, pauvre garçon ! Oui, si elle avait obéi au vœu des siens, si elle l'avait épousé, au lieu d'Otto, moins de rancœur eût infecté leur peine... D'un doigt tremblant, le père avait déplié le papier froissé, maculé. Charbalyé, fait prisonnier à Gravelotte, le 17 août, et dirigé sur Mannheim, avait pu en cachette écrire dans le train ces lignes hâtives, les adresser à un de ses parens, à Genève. Après six jours de trajet, elles arrivaient enfin, comme une balle assassine à son but...

« Monsieur, si cruelle qu'elle soit, j'accomplis la promesse que nous nous étions faite, réciproquement, votre cher Jacques et moi... Il est tombé en brave, frappé en plein cœur, le dimanche 14, à huit heures et demie du soir. Nous nous battions depuis quatre heures de l'après-midi, et la journée semblait gagnée, quand nous avons été attaqués à l'improviste, dans la nuit qui venait, par une masse compacte d'infanterie. Il y a eu un moment de panique, et notre compagnie se débandait. Jacques et moi nous avons réussi à arrêter le mouvement de nos sections et à nous reporter en avant, pendant que de toutes parts on sonnait la charge. Nous courions à côté l'un de l'autre,

quand je l'ai vu porter la main à sa poitrine et s'affaisser, brusquement... Je n'ai pu m'arrêter alors, mais lorsque les Prussiens eurent été repoussés, j'ai retrouvé son corps, déjà froid, une demi-heure après, à la même place. Je lui ai fermé les yeux, et jamais je n'oublierai, monsieur, l'expression sereine de son visage, cet air de fierté et d'apaisement. Il n'a pas souffert. Heureux ceux qui meurent ainsi en croyant à la victoire ! Je l'envie presque. Il n'a pas vu ce que nous voyons : la rage de la défaite et la honte de la captivité. Je suis de cœur, monsieur, avec votre chagrin et celui des vôtres...

« HENRI CHARBALYÉ. »

« *P. S.* — Le corps de votre fils a été enfoui, avec ceux des autres morts du régiment, dans une tranchée au pied d'un sapin que j'ai repéré, le long du chemin de Mey à Villers-l'Orme. Je vous montrerai l'endroit, Dieu sait quand... »

La triste lettre, que de fois elles en avaient repu leur désespoir. Mme Ellangé la portait sur elle, dans son corsage... Elle l'en tirait, les premiers jours, à tout moment. Et quand Marthe lui disait : — « Voyons, maman ! Tu te fais mal... donne-la-moi !... » elle jetait à sa fille un tel coup d'œil que celle-ci n'insistait plus, baissait la tête... « Qui es-tu ? disaient les yeux de Mme Ellangé... la sœur de Jacques ?... Non ! La femme d'Otto ?... C'est un de ses pareils qui a fait le crime... vous en êtes complices !... » A ces minutes-là, Marthe avait envie de tout laisser, de fuir, comme une bête blessée... Marbourg et son calme l'attiraient... La provinciale petite ville morte, où ne restaient plus que les vieux... Elle s'y enfoncerait, dans le mutisme de sa douleur, elle serait moins tenaillée, moins torturée... Puis, à mesure que tombait l'exaltation de sa mère, et qu'une torpeur douloureuse engourdissait la pauvre femme, Marthe se sentait ici plus nécessaire.

Mme Ellangé, comprenant son injustice, s'efforçait d'écarter toute cause d'irritation, entre elles ; elle s'en voulut de l'avoir blessée, comme si Marthe avait pu être rendue responsable, comme si, d'un côté aussi bien que de l'autre, ils n'étaient pas, tous, les jouets d'un aveugle, impitoyable Destin ! Insensiblement la chrétienne en venait, après le premier tressaillement de révolte, à l'humiliation désespérée aux pieds du Christ, à la

soumission aux volontés divines... Elle s'en allait, chaque matin, pleurer à la petite église, restait des heures affalée à son banc, la tête dans ses mains.

Marthe, moins croyante, ne se résignait pas à cette acceptation sans réserve des lois de la Providence: Se pouvait-il qu'elle se manifestât, par ces voies impénétrables? Elle accompagnait sa mère jusqu'au porche, une vieille voûte romane, où des giroflées poussaient, dans l'interstice des pierres. Tout le temps que durait la prière de Mme Ellangé, Marthe se promenait dans les allées étroites du cimetière. Son mur surplombait la route, et l'ombre d'un gros tilleul découpait son rond sur la pierre chaude. L'odeur amère du buis se mêlait à la senteur avivée des fenouils qui poussaient par hautes touffes, dans un angle abandonné. Elle s'asseyait, la cervelle vide. Autour d'elle, les petites filles menaient leurs rondes. Leurs voix argentines bruissaient, avec une fraîcheur de source. Elles chantaient de très vieux airs, dont les paroles montaient du fond de l'enfance de Marthe, berçaient, de la douceur de leur réminiscence, le désarroi de son âme. Elle se laissait aller à en suivre le rythme, répétait les paroles anciennes :

Bonjour, madame la Marjolaine,
Avez-vous des filles à marier,
Avez-vous des filles à marier?

J'en ai une qui est bien belle,
Qui porte de l'or, de la dentelle,
Mais je ne puis vous la donner,
Mais je ne puis vous la donner...

Ni pour l'or, ni pour l'argent,
Ni pour l'or, ni pour l'argent.
Ni pour les grilles du couvent!

Ou bien, c'était le mélancolique et sautillant refrain, au son duquel la vieille Julie l'avait tant de fois fait danser, sur ses genoux :

File, file, ma quenouille!
Le temps passe, le temps va.
File, file, ma quenouille!

Le temps passe, le temps va.
Si le fil brouillé s'embrouille,

Nous le débrouillerons...
File, file, ma quenouille!
Le temps passe, le temps va.

Le temps passe, le temps va... Marthe, souvent, se prenait à psalmodier l'obsédante ritournelle... Le temps passe, le temps va!... Il les emportait, pauvres choses inertes, épaves impuissantes... Sa grande vague les roulait, dans les ténèbres... Où allait-on?... M. Ellangé, seul, s'efforçait de réagir contre le pessimisme déprimant qui les avait envahis. Depuis que la Mort s'était abattue, couvrant leur vie de son aile d'ombre, il avait appelé à lui tout son stoïcisme. Il se raidissait contre la douleur. Les yeux secs, il vaquait à ses occupations, s'en créait. Il rouvrait des dossiers en attente, s'absorbait dans la lecture d'ouvrages d'histoire ou de droit; il avait remisé Horace, dont la philosophie souriante lui était inopportune, feuilletait Lucrèce. Il faisait mine de se désintéresser des journaux, de la confusion sinistre des nouvelles. Mais il les emportait tous, le soir, dans sa chambre. Et, le matin, il paraissait avec des paupières gonflées et rouges. Il pleurait, la nuit.

On ne savait rien, sinon que l'armée du Prince royal de Prusse descendait vers Paris. Strasbourg, bombardé, incendié, n'était plus qu'un îlot, sur l'Alsace submergée. De Bazaine, et de Metz, nul signe de vie. Mac Mahon demeurait le seul espoir. En attendant, par la brèche large ouverte, l'invasion ruisselait. Partout la stupeur, le désarroi, l'abandon. Quatre uhlans avaient conquis Nancy, et cinq, Châlons. Paris voyait déjà les casques à pointes surgir. La capitale s'approvisionnait, s'armait, dans l'immense rumeur de la garde nationale, soudain constituée, résolue à soutenir le siège, à l'abri des forts... La province suivait l'exemple. De l'enthousiasme des premiers jours on était tombé à une fièvre morne, on redoutait le pire. Le silence, qui suivait le formidable et sourd tonnerre des grandes batailles sous Metz, encore mal connues, était gros de cauchemars et de menaces. Noir prélude du fracas suprême de l'orage. Puis, aux tout derniers jours d'août, Paris, la France respirèrent : l'armée du Prince royal rebroussait chemin, se détournait vers l'Est. On parlait d'opérations heureuses : Mac Mahon et Bazaine manœuvraient de concert et, leur jonction faite, écraseraient les vainqueurs d'hier, disséminés... Passion-

nément, Marthe suivait les péripéties de la lutte. Sans qu'elle s'en fût rendu compte, au creuset de l'épreuve, le rapide travail s'était accompli. Son assimilation allemande chaque jour s'évanouissait davantage. Elle se retrouvait uniquement Française de cœur et de pensée. Pourtant elle ne cessait pas d'aimer Otto. Mais autant par affection profonde que par équité, elle le séparait, elle l'isolait de son milieu...

Un matin de septembre, c'était le dimanche 4, M. Ellangé, énervé, disait-il, par les étranges bruits qui de nouveau couraient, proposa d'aller déjeuner à Amiens. On serait ainsi plus à portée... Et puis on embrasserait le grand-père et Louis. Mme Ellangé acquiesça, d'un geste las. Rien ne lui était plus. Elle demeurait ployée sous le coup... Nulle vie ne brillait, à ses yeux enfantins, ses pâles prunelles bleues. Elle avait l'inconsistance et le glissement d'une ombre. Tandis que la victoria les emmenait, vers l'hôtel du boulevard du Mail, Marthe, étonnée, contemplait son père. Assis sur le strapontin, il affectait sa sérénité coutumière. Mais, au tic nerveux qui lui tiraillait la joue, l'émotion, malgré lui, perçait.

— Qu'y a-t-il, père?

Il finit par avouer, comme on allait atteindre Amiens :

— J'ai reçu, à mon réveil, un petit mot, porté par exprès, du président de la Cour d'appel. Il était hier soir à Paris, il a vu le secrétaire du ministre de la Justice.

— Eh bien?

— On dit que Bazaine n'aurait pu franchir les lignes de Metz, où les Prussiens l'encerclent, et que l'armée de Mac Mahon, rejetée vers Sedan, aurait subi un désastre...

— Oh!

Blanche, tout le sang au cœur, Marthe joignit les mains.

— Ce n'est pas tout; le Maréchal, grièvement blessé, aurait dû céder le commandement au général Wimpfen... l'armée entière aurait capitulé, avec la ville... L'Empereur serait aussi prisonnier...

— L'Empereur prisonnier? balbutia Mme Ellangé... Mais alors, Lucien...

Il eut un haut-le-corps : oui, c'était le régime à bas, la révolution certaine... le Procureur impérial? Sa place? Qu'importait?... Il servait son pays depuis trente-cinq ans, il avait bien droit au repos... Il n'aspirait qu'à vivre désormais en solitaire,

avec ses livres et son chagrin... Est-ce que les préoccupations individuelles comptaient, dans une catastrophe semblable?... Il était bien question de lui!... Il reprit, la voix altérée :

— Oui, Marthe, voilà où nous en sommes.

— Tu as été prophète, père. Tu avais tout prévu...

— Pas cela! non, pas cela...

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Au bruit, une croisée s'était ouverte. Julie parut :

— C'est-il possible!

Son placide visage s'émut. Qu'un Empire croulât, elle ne s'en souciait guère, mais que ses maîtres survinssent à l'improviste, sans déjeuner commandé, c'était la grande affaire. Elle refermait en hâte, parut sur le seuil. Elle aidait Mme Ellangé à descendre de la victoria, saluait Marthe. Dévouée comme un chien, elle n'avait d'autre horizon que celui de sa servitude, d'autre liberté que la longueur de sa chaîne... Elle portait une robe de deuil, toute neuve.

— M. Ellangé est là?

— Oui, monsieur le Procureur...

Pour M. Ellangé lui-même, il n'y avait, dans sa propre maison, d'autre M. Ellangé que le Commandant. Il n'était, lui, que M. le Procureur... — pour combien d'heures encore? — ou, plus familièrement, M. Lucien.

Julie, avec sa rude franchise de vieille servante, se toucha le front :

— Il est là, mais la tête...

Tandis que M. Ellangé montait chez son père et que Julie se démenait, en bougonnant, à la cuisine, les deux femmes mettaient le couvert. Bientôt Louis parut. Elles ne l'avaient pas revu depuis leur départ à Pont-Noyelles. Une longue étreinte les unit. Les mots entre eux étaient inutiles. Mme Ellangé ne pouvait se rassasier de le contempler; il était à présent le seul de ses enfans qui lui restât; il incarnait, compensait les deux autres : Jacques, pour jamais perdu, Marthe mariée, et qu'elle perdrait encore, à nouveau...

— Ma pauvre Marthe! fit Louis.

Ils se tenaient par la main. Et Marthe aussi éprouvait qu'elle l'aimait pour deux... Elle lui savait une gratitude infinie de la plaindre au lieu de la blâmer. Elle se faisait humble, les épaules serrées. Tout en elle disait : « Tu es bon de me par-

donner, de comprendre que ce n'est pas ma faute... » Louis s'écarta vivement :

— Chut ! recommanda-t-il.

Il venait d'entendre l'escalier craquer sous les pas de son père et de son grand-père. Le Commandant ignorait... Sa raison n'était pas déjà si solide... Qu'on lui en épargnât le plus !

— J'ai décidé grand-père à descendre, dit M. Ellangé, en entrant.

Il soutenait par le bras le Commandant dont la haute taille s'était étonnamment voûtée. Il marchait presque courbé en deux, en s'aidant d'une canne. Il avait maigri. Et sa barbe que, depuis trois semaines, il laissait pousser, donnait au visage pierreux, avec les grosses moustaches, un air revêche et hérissé, l'aspect d'un sanglier blanc. Il dévisagea sa bru et sa petite-fille, soupçonneux. Mme Ellangé impressionnée se cacha, pour essuyer ses larmes.

— Bonjour, grand-père.

— Tu ne nous embrasses pas?

Louis et Marthe s'approchaient, tendaient leurs fronts. Il parut se souvenir, leur tapota les joues...

— Oui, oui, tu es une belle petite fille, Marthon... Mais pourquoi est-elle en noir, le jour de sa première communion?... Bonjour, Jacques... Ah ! ah ! voilà le nouvel uniforme de Saint-Cyr?... Caporal, déjà?... Mes compliments... Et Louis?... où est Louis?... je ne le vois pas... Au collège, un jour pareil ! Tu aurais dû le faire sortir, Lucien !...

Il s'assit à sa place, regardant toutes choses à la dérobée. Et tandis que Julie posait au milieu de la table une omelette dorée, il se frotta les mains et fit craquer ses os :

— Rien n'a changé, ici, depuis mon retour du Brésil... Ah ! ah ! Voilà une belle omelette au lard !... L'Empereur n'en mange pas de pareille, à Saint-Cloud.

Il passait goulûment sa langue, avec une joie d'enfant, sur sa lèvre pendante. Et ce spectacle était si triste que chacun, oubliant sa propre douleur, ne pensait plus qu'au malheur public, dont tous leurs maux étaient faits... Au-dessus du dérisoire repas, au-dessus des phrases banales et des mots évasifs, l'image de la France planait...

On venait d'installer le Commandant, avec sa pipe, dans le fauteuil devant la fenêtre, lorsque M. Nichamy entra...

— J'ai vu passer votre voiture de loin, dans la rue de Noyon... Eh bien! vous savez?

— Non, fit M. Ellangé, avec un clin d'œil, en désignant son père, j'allais justement sortir... aux renseignemens...

— Grand-père dort, dit Louis.

Le Commandant, la nuque renversée au dossier, ronflait légèrement; la pipe éteinte avait roulé sur ses genoux. M. Nichamy, essoufflé, dit très vite :

— Je sors de la Préfecture. M. de Guigné est à Paris. Il paraît qu'il y a une séance de nuit, à la Chambre, où Jules Favre a déposé une proposition de loi proclamant la déchéance, et la nomination d'une commission exécutive... On s'est séparé sans rien décider. On doit se réunir à deux heures...

— Alors, dit M. Ellangé, c'est certain? Mac Mahon? l'Empereur?

M. Nichamy tira de sa poche un papier.

— Tenez, j'ai pris copie à la Préfecture... cela vient d'arriver.

M. Ellangé, après s'être assuré que le Commandant ne pouvait entendre, lut à haute voix : *Proclamation du Conseil des ministres au peuple français...* « Français, un grand malheur frappe la patrie... Après trois jours de luttes héroïques... » Une à une les phrases brèves assénaient leur coup : la capitulation signée... 40 000 hommes et l'Empereur captifs... Mais Paris était en état de défense, une armée serait bientôt prête sous ses murs; une autre s'organisait sur les rives de la Loire... La voix de M. Ellangé scanda : « Le gouvernement, d'accord avec les pouvoirs publics, prend toutes les mesures que comporte la gravité des événemens. »

M. Nichamy s'épongea le front :

— C'est la fin!

— Oui, gémit le Procureur. *Finis Galliæ!*

— Non, père, la fin de l'Empire, voilà tout. La France reste. La vraie guerre commence!

La voix de Louis tremblait d'enthousiasme et de colère.

— En attendant, réfléchit M. Nichamy, je ne vois pas quelles mesures le gouvernement...

Louis l'interrompit :

— Il n'y a pas d'autres mesures que de proclamer, avec la République, la patrie en danger... Comme en 92!... Que ce gouvernement d'incapables disparaisse!

— Mais, murmura le Procureur, l'Impératrice-Régente et le Prince Impérial...

— Pourquoi pas Marie-Louise et le Roi de Rome? En fait de sauveurs, n'est-ce pas?

M. Ellangé allait protester, quand Marthe lui posa la main sur l'épaule :

— Regarde, père.

Tous se retournèrent, stupéfaits. Une voix caverneuse, et qui semblait sortir de la tombe, proféra :

— 1815... l'Invasion!

Une tragique minute les immobilisa... Le Commandant, réveillé aux premières lignes de la Proclamation, avait tout entendu. Un long effort l'avait redressé, mis debout, ainsi qu'une statue du passé. Les mots avaient d'abord bourdonné, sans suite ni sens, à ses oreilles dures. Puis le jour sinistre en son esprit s'était fait... Mais la commotion était trop brusque. Les idées se levaient en tumulte, dansaient dans son cerveau puéril. Napoléon... l'Invasion... Passé, présent, se confondaient. Une souffrance intraduisible lui ravageait la face... En même temps que le sang lui montait au front, en vague rouge, de grosses larmes coulaient silencieuses, au coin de ses yeux morts. Il voulut parler, battit des mains... Mais il ne sortait plus de ses lèvres ouvertes que des sons rauques. Avec la raison qui lui revenait, un peu de sa vie mourait; l'hémiplégie frappait tout le côté droit. La bouche de travers, il s'affala.

Aidé de M. Nichamy, de Louis et de Marthe, M. Ellangé remontait dans sa chambre ce grand corps qui gardait, dans sa ruine, une majesté. Personne ne songeait plus à se rebeller contre l'acharnement du sort. On subissait, têtes basses, volontés à la dérive. Marthe et sa mère s'installaient en gardes-malades auprès du Commandant, auquel le docteur avait prodigué de menus, d'inutiles soins... Une tisane tiédissait sur la table de nuit, dans la bouillotte-veilleuse. Marthe rêvait, les yeux grands ouverts, assise au chevet du lit où le vieillard reposait, calme, après une période agitée. Les trois hommes étaient sortis, traînant du Palais à la Préfecture, et de la Préfecture à la gare, leur fébrile désœuvrement. Une foule anxieuse emplissait les rues. On avait décidé de ne pas rentrer le soir à Pont-Noyelles, d'attendre les événemens. Il fallait aussi deux ou trois jours pour pouvoir y transporter le Commandant...

Il était nuit, depuis longtemps, quand le Procureur rentra, seul. Louis, dès cinq heures, avait dû, à l'expiration de sa permission, réintégrer la citadelle... En compagnie du docteur et de leur ami, le premier président, M. Ellangé avait attendu à la Préfecture... Enfin, à huit heures et demie, une dépêche était arrivée. Il en avait relevé le texte, pour la beauté du document, expliqua-t-il. Et sarcastique, tandis que sa femme et Marthe surveillaient le dormeur, il en détailla le libellé :

« République française... Ministère de l'Intérieur... La déchéance a été prononcée au Corps législatif. La République a été proclamée à l'Hôtel de Ville. Un gouvernement de défense nationale, composé de onze membres, tous députés de Paris, a été constitué, et ratifié par l'acclamation populaire. Les noms sont : Emmanuel Arago, Crémieux, Jules Favre, Jules Ferry, Gambetta, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Pelletan, Picard, Rochefort, J. Simon. Le général Trochu est à la fois maintenu dans ses pouvoirs de gouverneur de Paris et nommé ministre de la Guerre, en remplacement du général de Palikao.

« Pour le gouvernement de la Défense nationale,

« Le ministre de l'Intérieur,

« LÉON GAMBETTA. »

Trois jours après, M. Ellangé apprit, sans surprise, sa destitution. Il était remplacé par René Goblet, l'un des avocats les plus estimés du barreau d'Amiens. Un républicain, dévoué à Gambetta, Jules Lardière, dès le 5, avait succédé, à la préfecture, à M. de Guigné. Et comme Mme Ellangé gémissait sur la brutalité de ces changemens.

— C'est bien ainsi, dit-il simplement. A des temps nouveaux, il faut des hommes nouveaux... Nous allons pouvoir repartir pour Pont-Noyelles.

Pourtant il retarda jusqu'au 11. Il ne parvenait pas à se désintéresser si vite des affaires de la cité. D'abord, ce fut M. Nichamy, nommé au renouvellement du Conseil municipal, qui le retint... Quel était, en cette occurrence, le devoir du Conseil. Se retirer?... Ainsi l'on évitait les conflits probables, au milieu des haines et des ardeurs politiques... Le maire, M. Dauphin, hésitait. M. Nichamy, pacifique et gras, penchait

pour la retraite. Mais M. Ellangé l'en détourna : « Non, vous êtes utiles à la commission des ambulances et des secours. Vous devez rester, Dauphin et vous tous; on vous estime, on vous connaît... Dieu sait ce que notre pauvre Amiens est appelé à voir. Vous, au moins, vous ferez face à tous les dangers, ceux de l'invasion étrangère, et ceux de l'anarchie intérieure... » Ce fut ensuite, après les élections des officiers de la garde nationale mobilisée, leur reconnaissance et leur présentation, en grande pompe, sur la place de l'Hôtel-de-Ville... Avec Louis, M. Ellangé y assista, mêlés à la foule. Un enthousiasme patriotique la soulevait... Peut-être son fils avait-il raison, et la vraie guerre allait-elle commencer, seulement? Par raison, M. Ellangé eût souhaité que l'on pensât plutôt à la paix... Qu'attendre d'armées improvisées, quand les troupes de métier n'avaient pu obtenir la victoire? En traitant aujourd'hui, on obtiendrait des conditions moins onéreuses... La République n'héritait pas des fautes de l'Empire, si fautes il y avait eu... En s'appuyant sur Metz et l'armée du Rhin, formidable encore, et même sur les nouveaux corps en formation, le gouvernement pouvait entamer, avec honneur, des pourparlers...

— Et crois-tu, objecta Louis, que l'ennemi réponde? Ce qu'il veut, — il l'a crié assez haut, — ce n'est rien moins que l'Alsace et la Lorraine. Peut-on les céder de gaieté de cœur, quand Paris est debout, quand Bazaine a cent quatre-vingt mille hommes du modèle de Jacques, et quand, à l'abri de ces remparts-là, la France entière s'arme?... Chère France! l'Empire l'a perdu, la République la sauvera!...

Cet élan du pays, M. Ellangé y assistait avec un orgueil mêlé de tristesse et de craintes. Il enviait la jeunesse et l'activité de Louis; il eût voulu pouvoir se dévouer comme lui à une tâche utile, il souffrait d'être vieux, prisonnier de son âge, de sa vie, de ses opinions passées; il souffrait de sentir taxer de « bonapartisme suspect » ce qui n'était que fidélité aux convictions et au malheur... Sa dignité glacée s'en raidissait d'autant. Il dissimulait, sous un masque ironique et dur, son visage de détresse et de douleur.

Dans le verger de Pont-Noyelles resplendirent les lumineuses après-midi de septembre. Tandis que le Commandant, étendu dans un fauteuil à roues, chauffait sa carcasse au soleil, l'ex-procureur et sa femme, rapprochés l'un de l'autre par la

tourmente, se tenaient immobiles, sous le parasol rayé. Ils ne prononçaient que de rares paroles, mais leurs désolations s'entendaient. Parfois, ils se prenaient la main et se la serraient. Ils pensaient au cher disparu, à sa mort glorieuse, au tertre anonyme, sur la route de May à Villers-l'Orme... Ils pensaient à Louis, aux dangers qu'il pouvait courir si le flot envahissant s'étendait jusqu'au Nord, gagnait Amiens. Ils pensaient à Marthe, la suivaient d'un long regard, quand, après s'être penchée sur le fauteuil du malade, elle s'éloignait, la taille épaisse dans sa robe de crêpe, reprenait son éternelle promenade dans l'allée basse, au bord de l'Hallue... Pauvre Marthe! femme et mère douloureuse! C'était encore elle qui portait le fardeau le plus lourd... Sous quelles réflexions ne pliait-elle pas? Quel faix écrasant courbait sa nuque, dont la délicate blancheur au loin faisait tache, entre ses cheveux et sa robe sombre?... Et cet enfant, qui bientôt naîtrait, ce fils d'Otto?... M. Ellangé le détestait déjà, comme il détestait le père, ce Prussien qui était venu leur enlever leur fille, et qui maintenant achevait, dans le sang et la ruine, sa conquête!

Marthe, quand elle fut hors de vue, cachée par les hauts peupliers, tira de sa poche les deux dernières lettres d'Otto. L'une écrite après Sedan, et vibrante de l'exaltation qui s'était emparée alors de tout cœur allemand, saluait, dans ce triomphe sans précédent, la fin de la guerre. Otto ne savait pas encore les malheurs qui les avaient frappés... Jacques, le Commandant... Il comprenait que, fatiguée, elle eût prolongé son séjour parmi les siens, il se réjouissait de leur réunion proche. La seconde lettre, également transmise de Marbourg, par M. Rudheimer, répondait à celle où Marthe annonçait la mort de son frère et sa décision d'attendre à Amiens la fin des hostilités... En termes d'une haute et ferme pitié, Otto s'associait à son deuil, et, prévoyant une longue campagne encore, à cause de l'agitation de Paris et de la Province, il suppliait Marthe, dès que ses soins seraient inutiles à Pont-Noyelles, de regagner Marbourg, par la Belgique, de reprendre sa place au foyer. Il finissait en citant les belles paroles de Gœthe, la fin d'*Hermann et Dorothée* : « Que notre union, dans ce bouleversement général, soit d'autant plus solide et durable ; opposons ensemble aux malheurs notre courage; songeons à conserver des jours qui doivent nous être chers, et la possession des biens qui peuvent

les embellir. Celui dont l'esprit vacille en ces temps où tout s'ébranle, étend le désastre; mais celui dont l'âme est inaltérable se crée lui-même un monde où il règne. »

Elle froissa nerveusement le papier, dont une large tache de sang maculait le verso... Sans doute Otto avait-il transcrit les vers du poète sur le coin de quelque table d'opérations, mal essuyée... Elle eut un mouvement de colère contre tant de sérénité... Il était facile de se montrer supérieur dans la victoire!... Pour la première fois depuis leur séparation, elle ressentait, à l'égard de son mari, une impression nouvelle... Jusqu'ici elle avait gardé en elle son image et son amour intacts. De toute cette boue rouge, rien n'avait rejailli sur la chère noble figure...

Elle s'arrêta, saisie. Otto, un instant, cessa d'être l'homme qu'elle adorait, dans sa chair et dans son esprit, son mari, son compagnon, le père du doux petit être qui tressaillait, respirait en elle... Il fut un Allemand, l'Allemand... il fut l'ennemi. Elle étouffa un cri. Non! Pas cette folie, cette injustice!... Et appelant à elle toute sa raison, elle se dit : — « Je ne veux pas, je ne dois pas... Nous ne sommes ni l'un ni l'autre responsables, nous ne sommes que des malheureux, nous devons opposer ensemble au malheur notre courage!... Qu'au moins notre affection, notre confiance réciproques sortent sans accroc de ces heures déchirantes!... » Mais à l'idée de s'en aller, seule, à Marbourg, une asphyxie l'étreignait. Elle mourrait là-bas!... Elle avait besoin de l'air de France!... Tant que ce cauchemar durerait, il fallait qu'elle fût là, à sa place de Française, dans le pays et la maison de son enfance... Et puis, elle était indispensable à sa mère désemparée!... Qui veillerait, qui soignerait ainsi qu'un enfant le grand-père, qu'à toute heure il fallait voiturer, changer, nourrir?... Otto le comprendrait. Elle allait le lui écrire, dès ce soir...

Et sans qu'elle écrivît, les jours coulèrent. Leur monotonie, à la fois interminable et brève, tournait autour du Commandant dont le corps, petit à petit, s'affaiblissait. L'âme pourtant couvait, au fond des yeux de fièvre, ainsi qu'une flamme de veilleuse. Il avait, en perdant une partie de son être, recouvré une partie de sa raison. La main gauche derrière l'oreille, son regard tendu, il prenait part à tout ce qui se disait autour de lui; il exigeait qu'on ne lût point à haute voix le journal sans

lui. C'est ainsi que sous les pruniers de Pont-Noyelles, dans la clarté chaude de ces beaux jours d'été, les trois générations ressentaient, à pleine âme, tout le vertigineux bouleversement des heures. Elles aboutissaient, avec leur tumulte, dans la paix du petit verger et dans la consternation des cœurs. Elles apportaient, ainsi qu'un grondement de marée, l'écho toujours rapproché de l'invasion en marche.

Dès le lendemain de Sedan, l'armée du Prince de Saxe et celle du Prince royal de Prusse, — l'armée d'Otto! — s'étaient ébranlées, sur un vaste front. Si le 5, Montmédy avait repoussé un coup de main, le VIe corps allemand était entré à Reims sans défense, et, le 8, Laon et sa citadelle capitulaient sans avoir tiré un coup de fusil... Lavague noire s'enflait, montait de ville à ville. Le 15, elle était à Villers-Cotteret, à Senlis, à Château-Thierry. Devant elle, se rétrécissait, par la destruction des voies ferrées, le cercle au centre duquel haletait Paris... Du 17 au 19 enfin, couronnant les hauteurs, barrant les routes, la ligne d'investissement se fermait. Amiens et le Nord étaient coupés de la capitale, isolés de la France... Seuls, trois membres du gouvernement, Crémieux, l'amiral Fourichon et Glais-Bizoin, délégués à Tours, avaient charge d'organiser la défense en province, de maintenir les relations avec les puissances étrangères, qu'allait consulter et solliciter, en mission officieuse, M. Thiers. Mais la nation n'avait plus à compter que sur elle. Jules Favre, le 20, s'était heurté aux exigences voraces du vainqueur : Bismarck n'accepterait rien moins, avant tout armistice, que ces conditions inacceptables, tant qu'il y aurait des soldats et des armes : reddition de Bitche, Toul, Strasbourg, la garnison de cette dernière prisonnière de guerre, l'occupation d'un fort de Paris, les hostilités continuant devant Metz!...

M. Ellangé s'avoua que les prévisions de Louis n'étaient que trop justes. C'était demander, tout cru, l'Alsace et la Lorraine... Aussi la réponse de Jules Favre lui sembla-t-elle, — quelle que fût son absence de sympathie pour l'avocat, — digne du ministre de la France : « Pas une pierre de nos forteresses, pas un pouce de notre territoire. » Cependant, le 27 septembre, Strasbourg en feu succombait. Soissons était investi. Autour des légions de la garde nationale sédentaire, qui défendaient Amiens, Abbeville et Péronne, une armée se formait, sous l'action du préfet Testelin, commissaire général de

la défense dans le Nord, et de son adjoint le colonel Favre...

Le 8 octobre enfin, on apprenait que Gambetta, parti de Paris en ballon pour aller galvaniser la Province et ses collègues de Tours, était tombé près de Clermont et avait gagné Amiens, dans la nuit. M. Ellangé, n'y tenant plus, s'empressa, malgré la douceur de l'automne, de quitter Pont-Noyelles, et de rallier la ville.

L'air était si doux, ce matin-là, qu'après avoir installé sa mère auprès du Commandant, dans la calèche, Marthe monta, avec son père, dans le cabriolet. La carriole fermait la marche, avec les gens et les bagages, M. Ellangé montra, du bout de son fouet, les tours de la cathédrale, qui de loin surgissaient, dominant l'étendue de la ville, violette et brune, avec ses toits d'ardoises et de tuiles.

— Tu te souviens, Marthon, quand tu avais dix ans? Nous sommes montés un jour dans la galerie qui, au-dessus de la forêt des contreforts et des clochetons, fait le tour de l'édifice?... C'était un matin d'automne comme celui-ci... Les martinets criaient en voletant autour de la flèche, je te tenais par la main pour que tu n'aies pas le vertige. Tu m'as dit, en me montrant Amiens et, jusqu'à l'horizon, ce qu'on voyait de terre : « — Alors, papa, tout cela, c'est la France?... »

— Je me souviens... et aussi de ce que tu m'as répondu : — « Tout cela, d'abord, et ensuite mille fois et mille fois autant... »

Elle se tut, songeuse. M. Ellangé reprit :

— C'était trop grand. Ça ne te disait rien. Alors tu as ajouté, en ouvrant tes petits bras : — « Non, pour moi, la France, c'est ce qu'on aperçoit d'ici, tiens, ce que j'embrasse, contre mon cœur ! » Et tu as refermé l'étreinte sur le cercle de l'horizon...

Elle baissa les paupières, pour contenir son envie de larmes... Comme elle le comprenait aujourd'hui, ce que lui avait soufflé son instinct d'enfant!... Elle eut un brusque élan :

— Écoute, père. J'écrirai demain à Otto. Avec la tournure que prennent les événemens, nul ne peut dire, maintenant, quand finira la guerre. Elle peut durer des mois et des mois... Je ne vous quitterai pas, tant qu'il y aura des soldats allemands, aussi loin que s'étend la France...

Elle enveloppait, d'un regard passionné, l'étroit horizon au

centre duquel la cathédrale se dressait, avec ses deux hautes tours et sa flèche, et par delà, jusqu'aux frontières, l'image immense de la Patrie. Elle eût voulu, comme quand elle était petite, là-haut, ouvrir ses bras, et serrer contre son cœur la douce terre sanglante... Marbourg, la quiétude des soirs d'intimité, sous la lampe, le piano dans la salle à manger de la Burgenstrasse, la ville féodale perchée avec un air italien sur sa colline, les tours si pures de Sainte-Élisabeth, les Rudheimer levant à sa santé les verres de Bohême où étincelle le vin du Rhin, Wilhemshöhe et son parc où à présent se promène Napoléon III déchu, le lit aux rideaux blancs noués d'un ruban couleur d'espérance, comme tout cela est loin, s'estompe et s'évanouit!... On approche d'Amiens, on longe la Citadelle où Louis à cette heure travaille, sous l'uniforme de guerre; on croise des voitures pleines d'armes, des gardes nationaux qui font l'exercice, sur la Chaussée Saint-Pierre... Une foule s'empresse, de l'Hôtel de Ville à la place Périgord; rue des Robinsons, le cabriolet est forcé d'aller au pas, en longeant la Préfecture et le Musée, tant les curieux y sont massés; M. Ellangé glisse un regard résigné aux façades où naguère s'éployaient les aigles. Des cris, des acclamations retentissent : « Vive la République, vive Gambetta! » Une voiture découverte sort de la cour de la Préfecture. Les bras se lèvent, on se découvre, les chapeaux s'agitent. Garés le long du trottoir, M. Ellangé et Marthe contemplent avec émotion l'ardente et grave figure du jeune ministre de l'Intérieur, ses cheveux longs, ses yeux de feu... Ils croient voir passer un de ces conventionnels héroïques qui portaient aux armées l'âme de la nation... Et sans réfléchir, debout du même sursaut, ils communient avec l'âme populaire, ils crient, de toutes les forces de l'instinct :

— Vive la France!

VICTOR MARGUERITTE.

(La troisième partie au prochain numéro.)

MADEMOISELLE DE GOURNAY

Il faut remercier M. Mario Schiff, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Florence, de nous avoir donné un excellent petit livre sur Mlle de Gournay, contenant : 1° une notice sur Mlle de Gournay; 2° le traité de Mlle de Gournay sur l'*Égalité des hommes et des femmes*; 3° le *tract* de Mlle de Gournay intitulé *Grief des dames;* 4° le portrait que Mlle de Gournay a fait d'elle-même sous ce titre *Peincture de mœurs.*

Mlle de Gournay, depuis Tallemant des Réaux et Saint-Évremond jusqu'à Sainte-Beuve, a toujours excité la curiosité. Cette « fille d'alliance du grand Montaigne, » ce premier éditeur (après la mort de Montaigne) des œuvres du grand philosophe, cette adoratrice *pendant soixante-cinq ans* de l'auteur des *Essais*, a pris sa place, pour ainsi parler, dans la galerie des *veuves* illustres, dont elle a toutes les qualités touchantes et quelques-uns des ridicules. Saint-Évremond a bien saisi cela quand il montre Mlle de Gournay *perdant une dent* (non point celle qu'elle avait contre Malherbe, car elle ne pouvait perdre celle-ci) et disant :

> Montaigne en perdit une à cinquante-sept ans
> — J'aime à lui ressembler, même à perdre les dents.

Mlle de Gournay se considérait comme la gardienne de la mémoire de Montaigne et de sa gloire. Elle avait eu pour lui le coup de foudre lorsque, âgée d'environ dix-huit ans (à ce que l'on peut supposer, car elle dit tout d'elle, sauf la date de sa naissance), elle lut les *Essais* dans l'édition de 1580. Elle était à

Paris, Montaigne y était aussi; elle lui demanda audience, elle le vit. A partir de ce moment sa vocation était décidée; elle était sa future veuve.

Elle lui plut beaucoup. Il lui rendit sa visite à Gournay-sur-Aronde, où il séjourna quelques mois avec Mlle de Gournay et sa mère. Depuis ce moment, elle fut sa « fille d'élection. » Elle publia un petit recueil de Souvenirs de ce séjour de Montaigne à Gournay sous le titre de *Proumenoir de M. de Montaigne*. Elle s'arrangeait déjà pour que du nom de Montaigne le nom de Gournay fût inséparable.

Elle eut, par la suite, des amis presque aussi illustres, entre autres le savant Juste Lipse qui l'estimait fort, qui l'admirait même et qui disait d'elle, ne souriant qu'à demi : *Videamus quid sit paritura ista virgo*. Mais rien n'égalait, bien entendu, dans l'âme de Mlle de Gournay, l'ami de La Boëtie.

Quand il mourut, son secrétaire, de Brach, sur l'ordre de Montaigne, envoya à Mlle de Gournay les papiers du défunt, et c'est de là que Mlle de Gournay a tiré l'édition de 1595. C'est dans cette première édition posthume que paraît pour la première fois, enchâssé dans les *Essais* (livre II, chapitre XVII, *ad finem*, après les mots « homme de guerre très expérimenté, » et avant les mots : « Les autres vertus ») un très bel éloge de Mlle de Gournay.

L'histoire de cet éloge est intéressante. Il paraît en 1795 dans l'édition de Mlle de Gournay pour la première fois et sous cette forme : « *J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ai de Mlle de Gournay-le-Jars, ma fille d'alliance et certes aimée de moi beaucoup plus que paternellement et enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être; je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette très sainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encore : la sincérité et la solidité de ses mœurs y sont déjà bastantes; son affection vers moi plus que surabondante et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'appréhension qu'elle a de ma fin par les cinquante et cinq ans auxquels elle m'a rencontré la travaille moins cruellement. Le jugement qu'elle fait des premiers* Essais *et femme et en ce siècle et si jeune et seule en son quartier, et la véhémence fameuse dont elle m'aima et me désira longtemps sur la seule*

estime qu'elle en prit de moi longtemps avant m'avoir vu, sont des accidens très dignes de considération. »

Or, dans l'édition que la même Mlle de Gournay procura quarante ans après, en 1635, l'éloge dont il s'agit reparaît, mais singulièrement modifié; et c'est à savoir sous cette forme : « *J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ai de Mlle de Gournay-le-Jars ma fille d'alliance et certes aimée de moi paternellement. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses. Le jugement qu'elle fit des premiers* ESSAIS *et femme et en ce siècle et si jeune et seule en son quartier et la bienveillance qu'elle me voua sur la seule estime qu'elle prit de moi longtemps avant qu'elle m'eût vu, sont des accidens de très digne considération.* »

Les différences entre ces deux textes sont très considérables et semblent très significatives. Ce qui disparaît de l'un à l'autre, ce sont les expressions où l'affection de Montaigne pour Mlle de Gournay et celle de Mlle de Gournay pour Montaigne sont peintes comme passionnées : « Enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être;... je ne regarde plus qu'elle au monde... la véhémence fameuse dont elle m'aima et me désira longtemps... »

Pour quelle raison Mlle de Gournay a-t-elle ainsi éteint en 1635 le texte de 1595? On ne dira pas que ce fut pour que Mme de Montaigne ne prît point ombrage et chagrin des expressions vives que nous venons de souligner, puisqu'en ce cas, c'est en 1595 qu'elles auraient dû être effacées, et en 1635, Mme de Montaigne étant morte, qu'elles auraient dû reparaître.

Ce refroidissement du texte est-il l'effet d'un accès de modestie qui aurait pris Mlle de Gournay en 1635? Tout ce qu'on sait de Mlle de Gournay ne la présente pas à nos yeux comme étant d'une modestie facile à effaroucher. Il y aurait plutôt à croire qu'une certaine crainte de quelque ridicule a porté Mlle de Gournay à atténuer les hyperboles vraiment étranges du premier texte (surtout le *je ne regarde plus qu'elle au monde.* »

Et ce remaniement si profond rend à mes yeux *les deux textes* très suspects. Au fond, il faut dire les choses comme elles sont, mon opinion secrète est que l'un et l'autre textes sont de Mlle de Gournay, qui, — exemple, son édition de Ronsard, — n'avait pas des scrupules d'éditeur intransigeant; qu'elle a d'abord rédigé (peut-être sur un texte oral de Montaigne) l'éloge

pindarique de 1595; qu'ensuite, un peu moquée peut-être pour ce passage-là, elle s'est résignée à le *pâlir* en 1635.

L'exemplaire de Bordeaux me donnerait bien, ce me semble, un peu raison. L'exemplaire de Bordeaux ne contient ni l'un ni l'autre des textes ci-dessus rapportés. Dans l'exemplaire de Bordeaux il n'y a rien que, ajouté à la main, après les mots : « événemens de mon temps, » les lignes : « comme aussi... homme de guerre expérimenté » qui se rapportent à La Noue ; mais entre : « ... homme de guerre expérimenté » et « comme aussi... » il n'y a rien du tout.

Il est vrai qu'après « événemens de mon temps » il y a dans le texte imprimé un signe (I) renvoyant à l'ajouté manuscrit de la marge et qu'il y a, après l'ajouté manuscrit marginal, une (+) et enfin, que, depuis cette croix jusqu'au bas de la marge gauche et débordant sur la marge d'en bas, il y a une forte maculature pouvant faire supposer un béquet, comme nous disons, ou un brevet, comme on disait alors, qui aurait été collé sur ces deux marges.

Il faut tenir compte de cela ; mais évidemment il n'autorise point à assurer qu'il y eût à cette place un éloge de Mlle de Gournay, ni surtout l'un ou l'autre des éloges ci-dessus transcrits. J'incline toujours à penser que ces éloges sont de Mlle de Gournay elle-même.

Ce n'est pas l'avis de M. Strowski, à qui j'ai soumis mes doutes, qui, avec une bonne grâce dont je lui suis très reconnaissant, s'est remis à étudier cette petite question et qui, avec une photographie de la page dont il s'agit de l'exemplaire de Bordeaux, m'adresse la lettre suivante :

«... Au point de vue paléographique, je n'ai rien à ajouter à la note très exacte de M. Schiff (pages 13 et 14). Il est très vrai que l'éloge de Mlle de Gournay manque dans le manuscrit. Il est très vrai aussi qu'à cette même place il y a un signe de renvoi et que la marge maculée laisse à supposer que quelque bout de brouillon, quelque brevet, avait été justement collé en cet endroit... Mais on peut se demander pourquoi Montaigne a collé ce brevet au lieu de le recopier. La marge est assez grande pour contenir la copie. Or, s'il a quelquefois recours au brevet et à la colle, c'est quand la marge, trop petite, ne peut contenir ce qu'il y veut mettre. Concluons donc que le brevet date d'un moment où Montaigne n'avait plus la force de re-

copier avec soin sur son cher exemplaire ce qu'il griffonnait sur ses brouillons, — à moins que le brevet n'ait jamais existé, que les taches ne soient pas des taches de colle et que le signe de renvoi ne soit qu'une supercherie : tout cela n'est pas impossible. Et il faut chercher ailleurs la solution de cette difficulté. Passons donc de la paléographie à l'histoire. M. Reinhold Dezeimeris (je regrette que M. Schiff, toujours si exact et si aimable, ne l'ait pas cité) a prouvé que Mlle de Gournay n'était pas venue en Guyenne avant d'avoir achevé l'édition des *Essais* de 1595 et qu'elle avait donné cette édition sur une copie que lui avaient envoyée Mme de Montaigne, Pierre de Brach (et j'ajoute : probablement Florimond de Rœmond). Elle se flatte d'avoir reproduit avec une religieuse fidélité le manuscrit de son « père. » C'est vrai. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'un ouvrage inachevé, publié deux ans à peine après la mort de l'auteur, d'une façon si exacte et si complète. Je me permets de vous renvoyer respectueusement à l'appendice III du tome I de « l'édition municipale. » Je suis assuré que les altérations du texte de Montaigne sont dues plutôt aux déchiffreurs de Bordeaux qu'à Mlle de Gournay. Elle n'aurait donc manqué à la fidélité d'éditeur, cette bonne demoiselle, elle n'aurait pris sur elle de modifier gravement le texte, que pour introduire son éloge? Mais alors qu'aurait pensé la famille de Montaigne? Qu'aurait pensé Mme de Montaigne, si maltraitée en un passage des *Essais*, que le manuscrit même a été, par d'autres mains que celle de Montaigne, rayé et raturé? *Et, justement, Mlle de Gournay devait, une fois l'édition parue, venir au château de Montaigne, et elle y est venue.* Bien plus, après son voyage à Montaigne, elle a donné une nouvelle édition des *Essais*, en 1598, laquelle édition suppose une revision, — ou plutôt une édition du manuscrit lui-même, que Mlle de Gournay [avant son voyage en Guyenne] n'avait pas encore eu en mains. Or cette édition donne tout au long l'éloge. Je ne crois donc pas que Mlle de Gournay ait composé et inséré elle-même le passage que nous discutons.

« Et je m'explique facilement que, vieille et tout près de mourir, refaisant quarante ans plus tard une édition *retouchée* des *Essais*, elle ait bravement retouché les pronostics que Montaigne avait fondés sur les promesses de son adolescence. Sa conscience d'éditrice était moins neuve, moins scrupuleuse, sa susceptibilité plus grande ; elle a craint le ridicule d'une

prédiction qui ne s'était peut-être pas entièrement réalisée. Que vous en semble? Et, puisque je suis en veine de faire des suppositions, en voici une: Mlle de Gournay nous dit dans la grande préface de son édition de 1595 qu'au moment de sa mort, Montaigne lui a fait envoyer, « de la main du sieur de la Brousse » (frère de Montaigne) « un tendre à-Dieu. » Qui sait si ce tendre à-Dieu qu'elle n'a jamais publié n'est pas justement cet énigmatique éloge? Montaigne l'aurait dicté sous une forme plus directe au sieur de la Brousse pour qu'il fût transmis à Mlle de Gournay; il l'aurait fait ensuite rédiger à la troisième personne; il aurait indiqué la place où il fallait le mettre dans son manuscrit; il l'aurait peut-être fait coller sous ses yeux, donnant ainsi un rang parmi les grandes âmes de son temps à celle qu'il admirait si fort. Excusez-moi d'avoir été si long... — F. Strowski. »

La jolie consultation de M. Strowski fait sur moi une très grande impression, comme on peut le croire. Je réagis pourtant un peu. Je ne suis pas très sensible au premier argument: devant aller voir Mme de Montaigne, ce qui arriva en effet, comment Mlle de Gournay aurait-elle eu le front d'altérer si gravement le texte, et après l'avoir été voir, comment aurait-elle persisté en une seconde édition dans cette altération du texte? Je dis là-dessus: elle ne savait pas, en préparant sa première édition, qu'elle irait voir Mme de Montaigne; l'altération a pu lui être pardonnée en considération du soin extrême qu'elle avait mis à procurer l'édition si complète, si exacte d'ailleurs, si minutieuse, si excellente, véritable grand service rendu à la mémoire de Montaigne; elle a pu lui être pardonnée en considération de la vraie modestie, très touchante, avec laquelle Mlle de Gournay, en sa préface, annonce ce texte la concernant: « Lecteur, n'accuse pas de témérité le favorable jugement qu'il a fait de moi: quand tu considéreras en cet écrit-ci combien je suis loin de le mériter: lorsqu'il me louait, je le possédais: moi avec lui, et moi sans lui, sommes absolument deux; » et si elle lui a été pardonnée, Mlle de Gournay a pu aller voir Mme de Montaigne et faire chez elle un long séjour, et après le long séjour, bien sûre des bons sentimens de Mme de Montaigne à son égard, rééditer tranquillement, dans sa seconde édition, l'éloge qu'on avait accepté. Après tout, cet éloge, quoique hyperbolique et blessant, je le reconnais, pour Mme de Montaigne

(« je ne regarde plus qu'elle au monde ») est moins dur pour Mme de Montaigne que d'autres passages la concernant qu'elle a laissés passer ; car, si elle en a fait raturer, elle en a laissé qui sont encore assez forts. Oui, il est possible que l'éloge de Mlle de Gournay, quoique rédigé par Mlle de Gournay, ait été toléré par Mme de Montaigne.

Je ne suis pas très sensible non plus au second argument : en 1635, Mlle de Gournay a pu rougir un peu des pronostics de Montaigne sur elle, fondés sur les promesses de son adolescence et si peu vérifiés par la suite des choses. Je dis là-dessus : d'abord Mlle de Gournay n'a jamais cru que les espérances qu'on avait conçues relativement à son talent eussent été démenties ; ensuite, ces pronostics de Montaigne sur elle, *c'est précisément ce qu'en 1635 elle n'efface pas.* Elle efface « enveloppée dans ma solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être ; » elle efface l'incroyable « je ne regarde plus qu'elle au monde ; » elle efface, chose curieuse, le pronostic sur la perfection de cette très sainte amitié qu'il était si naturel qu'elle laissât ; mais elle laisse : « si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses. » Enfin comme je le disais dès le début, elle efface en 1635 ce qu'il eût été rationnel qu'elle effaçât en 1595 pour ne pas blesser Mme de Montaigne et rétablît en 1635, n'ayant plus risque de la blesser. Ce n'est donc pas pour éviter le ridicule des pronostics non vérifiés qu'elle a amputé en 1635 son texte de 1595.

Je suis beaucoup plus touché par l'hypothèse, jolie à souhait, de M. Strowski que par ses argumens. Avant d'avoir lu sa lettre, je supposais, par un effet de cette charité chrétienne qui ne me quitte jamais, un texte *oral* de Montaigne, que Mlle de Gournay aurait transformé en texte écrit. Et entre texte oral et texte écrit je ne voyais rien de possible. Entre texte écrit et texte oral, il y a quelque chose de possible, et quelque chose, M. Strowski me l'apprend, qui a eu lieu, un texte dicté par Montaigne à son frère pour Mlle de Gournay. Or ce texte a pu : soit être inséré par Mlle de Gournay dans le 17 du II, soit être inséré par Montaigne lui-même à cet endroit, soit être inséré à cet endroit par le frère de Montaigne avec autorisation de Montaigne. Cela me séduit très fort, a un grand air de vraisemblable dans l'hypothétique ; et puis c'est si ingénieux !

Une chose me frappe encore plus et véritablement m'ébranle.

C'est l'*énormité même*, non pas de l'éloge, mais de la déclaration d'amour que Mlle de Gournay copie, si le texte est de Montaigne, inventerait, à supposer que le texte soit d'elle. C'est le « *je ne regarde plus qu'elle au monde.* » Que Montaigne entre sa femme, sa fille et son frère, dise et écrive : « Je ne regarde plus au monde que Mlle de Gournay, » c'est un peu fort ; mais que Mlle de Gournay, de sa grâce, le lui fasse dire et écrire, c'est bien plus fort encore ; cela dépasse les bornes connues, je ne dis pas les possibles, de l'irréflexion et de l'inconscience. Je ne réponds de rien ; mais je crois difficilement que Mlle de Gournay ait inventé cela.

Je suis donc ébranlé.

Mais encore cette absence, malheureuse, du texte concernant Mlle de Gournay dans l'exemplaire de Bordeaux et ces deux textes si différens, on ne voit pas décidément bien pour quelles raisons, dans deux éditions de Mlle de Gournay, ne laissent pas de continuer à m'inquiéter fort. Il n'y a pas à dire. Le moyen essentiel de paraître faux, c'est d'être double. Enfin j'ai mis sous les yeux les pièces du procès, et c'est tout ce que je voulais faire.

Mlle de Gournay a tracé son portrait moral dans la pièce intitulé *Peinture de mœurs*, avec une naïve complaisance qui rappelle le joli vers de Boissière :

> Quand je parle de moi je n'y mets pas de haine;

mais, en somme, d'après tout ce que nous connaissons de Mlle de Gournay, avec une assez sûre connaissance d'elle-même. La pièce est adressée à M. le président d'Espaignet, conseiller d'État *avec qui elle avait fait le voyage à Montaigne.*

> Notre abord commença lorsque du grand Montaigne
> J'allai voir le tombeau. La fille et la compagne
> Voyageant avec toi...

Or le voyage ayant eu lieu en 1596, et Mlle de Gournay disant que vingt ans se sont écoulés depuis

> Puisqu'en te pratiquant vingt ans j'ai vu passer

et Mlle de Gournay étant née vers 1565, c'est le portrait de Mlle de Gournay à cinquante ans que donne ici Mlle de Gournay elle-même. D'après le dernier vers de ce poème, on pourrait la croire beaucoup plus âgée, puisqu'elle écrit : « Ayant sur mes

ans mûrs sept lustres épuisés, » mais le calcul qui précède est exact et il faut croire que, par *ses ans* mûrs, Mlle de Gournay entend sa quinzième ou seizième année, ce qui du reste est un sens beaucoup plus juste que celui que nous donnons d'ordinaire à ce mot, car enfin on est mûr quand on est digne d'être cueilli, et non pas quand on tombe. Donc, portrait de Mlle de Gournay à cinquante ans :

Elle s'avoue irascible et rancunière :

> . . . . . Je suis d'humeur bouillante,
> J'oublie à peine extrême une injure preignante,
> Je suis impatiente et sujette à courroux;

sans toutefois marquer toujours cela au dehors; mais de s'empêcher de le sentir cruellement au dedans « cela lui est impossible. » Elle est ferme et tenace dans la dispute,

> Parfois en conférant il advint que j'embrasse
> La raison et ses droits d'une humeur trop tenace.

Elle reconnaît qu'elle n'est pas suffisamment pieuse :

> Qu'à servir le grand Dieu mon esprit est trop froid.

Qu'encore elle a quelque estime d'elle-même,

> Pour m'estimer un peu je ne mérite blâme;

qu'elle est peu économe :

> Je ne m'accuse pas du défaut de ménage,
> De ce reproche en vain le vulgaire m'outrage
> Pour me voir sans moyens, sans ménage on me croit.
> J'en aurais à plein fond quand mon bien le vaudroit.

[c'est-à-dire *si* mon bien valait la peine qu'on le ménageât].

A côté de ses défauts elle range ses qualités. Elle a le culte de la justice et de l'honneur, l'honneur et le caractère égal, sauf dans les assauts de l'adversité; une indépendance d'esprit qui fait qu'elle « ne juge de rien par coutume vulgaire ; » elle n'est ni pédante, ni charlatan ; elle « ne croit pas de léger ; » mais elle est véritable et de bonne foi; elle ment très rarement et, quand elle le fait,

> C'est sur le coup précis d'une importante affaire.

Elle est amie très sûre [et Montaigne a donc eu raison, d'après elle, de dire qu'elle était « capable de cette très sainte amitié où

nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encore »], point ingrate, point injurieuse (ou point capable de mauvais office, car le mot a les deux sens).

L'injure plus qu'à nul à mon cœur est amère ;
J'aimerais mieux pourtant la souffrir que la faire,

elle déteste les grimaces de cour, l'oisiveté ; elle est charitable quoique avec plus de discernement qu'elle ne l'a été, depuis qu'elle connaît les hommes ; elle n'est ni indiscrète ni importune.

Donc, si j'ai des défauts, ils ne blessent que moi.

On connaît la position littéraire qu'elle prit et c'est même d'elle ce qu'on connaît le mieux. Elle fut résolument surannée. Elle défendit jusqu'en 1645 Montaigne, Ronsard et la Pléiade. Montaigne n'avait guère besoin d'être défendu puisque, de 1595 à 1635, il eut *dix-sept* éditions, peut-être plus ; mais encore on l'attaquait assez souvent, de différens côtés, et il n'était pas inutile de répliquer. Quant à Ronsard, il était complètement délaissé en France, juste au moment où, — voir Sidney Lee, *The french Renaissance in England*, — il était, lui et son école, en souverain honneur en Angleterre. C'est un grand, un très grand honneur à Mlle de Gournay, qui n'avait pas les mêmes raisons de l'aimer qu'elle avait eues de chérir Montaigne, d'avoir rompu en visière pour lui à toute la génération nouvelle.

Elle détestait la réforme arrogante de Malherbe, souvent avec beaucoup de raison, trouvant par exemple absurde de proscrire l'hiatus, qui souvent est très harmonieux et de prescrire la *rime pour les yeux*, ce qui, en effet est une manie de typographe : « Veut-on rien de plus plaisant, dit-elle, veut-on mieux défendre de poétiser en commandant de rimer ? Car comment serait-il possible que la poésie volât au ciel, son but, avec telle rognure d'ailes et qui plus est écopement et brisement ? Puisqu'il est vrai qu'on ne peut substituer nulles meilleures rimes en la place de ces premières : *action*, *passion*, *pansion*, ni si bonnes en celle de ces dernières : *blâme*, *âme*, *flamme*. Faut-il pas dire aussi qu'ils ont, non bonne oreille mais bonne vue pour rimer ; dont il arrive qu'il nous faille un de ces jours écrire des talons et danser des ongles ? » On n'étudiera jamais trop les idées littéraires de Mlle de Gournay. Elles sont toutes de très bon sens. Mlle de Gournay fait mentir le proverbe : « Tu

te fâches, donc tu as tort. » Elle se fâche toujours, mais elle a toujours raison.

Mlle de Gournay a pris position dans l'éternelle querelle du féminisme et, assez naturellement, elle a pris position en faveur des femmes. Il est à remarquer que c'est naturel, comme je le dis; mais que cependant cela peut lui coûter un peu; car sur ce point elle se séparait de son Dieu, Montaigne ayant toujours été contempteur des femmes à peu près autant qu'il est possible de l'être et tout particulièrement des femmes savantes.

Je sais bien qu'on pourrait un peu discuter ce que je viens de dire et m'objecter, non sans quelque raison, que dans le passage même, si fameux, contre les femmes savantes, Montaigne concède aux femmes *seulement* la poésie, la philosophie et l'histoire, et que c'est autant, sinon plus, que les féministes en demandent; encore est-il qu'on ne peut guère tenir Montaigne ni pour un partisan des femmes savantes, ni même pour un grand ami des femmes.

Mlle de Gournay les défend, elle, avec vigueur. M. Schiff ajouterait même, s'il ne l'ajoute en effet dans son livre : avec originalité. Il fait remarquer qu'avant Mlle de Gournay on soutenait *soit* la supériorité de l'homme sur la femme, *soit* la précellence de la femme sur l'homme, et que Mlle de Gournay est la première à soutenir l'égalité ou l'équivalence entre les deux sexes, ce qui est la vérité. Il ne faudrait pas trop peser sur ce sillon-là et l'on trouverait, je crois, assez facilement la thèse de l'égalité plaidée avant Mlle de Gournay; mais il importe très peu et l'essentiel est de voir comment cette thèse de l'égalité a été plaidée par elle.

Son *Grief des dames* est un petit *tract* très court et sans aucune importance. Son *Égalité des hommes et des femmes* est un ouvrage très médité et très sérieux. Sans mériter ni le mépris de M. Ascoli, ni l'honneur trop grand que lui fait M. Joran en traitant son auteur de « chef de file » et de « mère du féminisme moderne » (*videamus quid sit paritura ista virgo?* — Le féminisme. Non c'est trop dire), l'*Égalité des hommes et des femmes* est un petit livre très nourri, très ferme et d'une discussion sereine et forte sous la phraséologie du temps. Mlle de Gournay *semble* n'y faire que de l'érudition, qu'entasser des textes favorables à son opinion; mais faites-y attention : sous chaque citation, par la manière de citer, il y a un raisonnement qui

appartient bien à l'auteur. C'est ainsi que, rapportant l'opinion de Plutarque que la vertu de l'homme et de la femme est même chose et l'opinion de Sénèque que nature a doué hommes et femmes de pareille faculté à toute chose honnête et louable et l'opinion de « ce tiers chef du triumvirat de sagesse humaine » à savoir Montaigne « qu'il se trouve rarement des femmes dignes de commander aux hommes, » elle ajoute très ingénieusement : « N'est-ce pas les mettre en particulier à l'égale contrebalance des hommes et confesser que, s'il ne les y met pas en général, il craint d'avoir tort; bien qu'il pût excuser sa restriction sur la pauvre et disgraciée nourriture de ce sexe. » Vous voyez assez tout le raisonnement : si Montaigne, qui ne peut avoir tort, déclare que rarement les femmes sont au-dessus des hommes, c'est qu'il confesse qu'elles y sont quelquefois ; or si l'on tient compte de la façon dont la plupart des femmes sont élevées, et de ce que, malgré cette pauvre nourriture, il y en ait quelques-unes non seulement à égalité avec les hommes, mais dignes de leur commander, la conclusion n'est-elle pas qu'au total elles valent les hommes ? — La déduction est louable.

Autre exemple. Saint Paul défend aux femmes de prêcher. Est-ce mettre les femmes au-dessous des hommes ? Point du tout : « S'il fait cette interdiction, il est évident que ce n'est point par aucun mépris ; mais bien seulement de crainte qu'elles n'émeuvent les tentations par cette montre si claire et publique, qu'il faudrait faire en ministrant et prêchant, de ce qu'elles ont de grâce et de beauté plus que les hommes; et je dis que l'exemption de mépris est évidente, puisque cet apôtre parle de Thesbé comme de sa coadjutrice en l'œuvre de Notre-Seigneur... » Et voilà encore qui est déduit très congrûment.

Mlle de Gournay n'est rien moins et est beaucoup plus que la compilatrice dont M. Ascoli fait si peu d'état.

A tous les égards, ce n'était pas une femme de génie; mais c'était une femme très intelligente, de goût beaucoup plus sûr que les gens de goût de son temps, vive et spirituelle, et qui a eu le plus charmant des ridicules, celui de rester fidèle pendant soixante-cinq ans à un homme de génie qu'elle avait fréquenté quelques mois pendant sa jeunesse.

ÉMILE FAGUET.

LETTRES D'UN PHILOSOPHE

ET D'UNE

FEMME SENSIBLE

CONDORCET ET MADAME SUARD

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

I

L'AMITIÉ TENDRE

Le 5 germinal an II, redoutant pour son héroïque logeuse, Mme Vernet, les suites d'une perquisition domiciliaire, Condorcet, à dix heures du matin, quittait la maison de la rue Servandoni, où, proscrit par la Convention, il avait pendant neuf mois trouvé un sûr asile. Il était en carmagnole et bonnet de laine; il suivit la rue de Vaugirard, franchit la barrière du Maine et, dans la plaine de Montrouge, se sépara de son compagnon, le géomètre Sarret. Resté seul, il prit son chemin vers Fontenay-aux-Roses. Il y rencontrerait des amis de vingt-cinq ans, le ménage Suard. Dans les derniers temps, leurs relations, comme beaucoup d'autres en ces époques troublées, s'étaient détendues, mais sans jamais se rompre. Condorcet pouvait évoquer tant de souvenirs de leur jeunesse! les années passées sous le même toit, les libres causeries sur tous les sujets avec son confrère, l'académicien Suard, et surtout l'intimité délicate, l'amitié tendre qui jadis avait fait de Mme Suard sa confidente et sa conseillère...

Cette amitié de Condorcet et de Mme Suard j'essaierai de

la retracer ici d'après un document de premier ordre, la correspondance qu'ils échangèrent depuis le début de leurs relations jusqu'en pleine Révolution : cent-dix lettres de Condorcet, souvent copieuses, avec les réponses de Mme Suard. C'est un premier attrait de cette correspondance, qu'elle s'étende sur un plus long espace de temps qu'aucune autre série de lettres de Condorcet, de l'année 1771 à l'année 1791. C'en est un autre que lettres et réponses y alternent, et que nous puissions entendre les deux voix du dialogue. Il est d'ailleurs aisé d'en apprécier la valeur inestimable. Dans la correspondance de Condorcet publiée jusqu'à ce jour — et qui n'est pas parmi les plus importantes que nous ait laissées le XVIIIe siècle, — on trouve peu de ces lettres intimes où chaque mot peint celui qui les a écrites. Les lettres à Turgot forment un recueil de grande valeur; mais ce sont des lettres adressées à un homme, à un haut fonctionnaire épris de science; les questions politiques et scientifiques y tiennent, comme il est juste, beaucoup de place. Nous avons les lettres de Mlle de Lespinasse à Condorcet, et elles sont bien curieuses; mais nous n'avons pas les lettres de Condorcet à Mlle de Lespinasse. Ici les deux correspondans causent, la plume à la main, et sans surveiller leur plume. Ils échangent les nouvelles qu'ils ont recueillies et les commentent en tout abandon. Ils s'entretiennent du livre qui vient de paraître, de la pièce qui vient d'être jouée, du discours qui vient d'être lu, et en donnent leur impression toute vive. Amie ou ennemie, mainte silhouette contemporaine y est dessinée au passage, au hasard de la rencontre, par touches et retouches successives. Surtout ils nous renseignent sur eux-mêmes, sur l'état de leur âme, sur les aventures de leur sensibilité : le portrait auquel ils reviennent sans cesse, c'est le leur. Peut-être se fût-on passé de faire une aussi longue connaissance avec Mme Suard; on aurait eu bien tort; mais nulle part ailleurs on ne pénètre aussi avant dans l'intimité de Condorcet; il est ici peint par lui-même, au naturel; on voit l'homme, son caractère, sa complexion, son humeur; on saisit les traits essentiels, les dispositions premières qui expliquent toute une vie.

Ces lettres, toutes recopiées de la main de Mme Suard, mises en ordre, et annotées par elle, vraisemblablement en vue de la publication, forment trois cahiers en parfait état, conservés dans les riches archives du château de Talcy. Mme Suard avait gardé

les lettres de Condorcet et les brouillons de ses réponses. C'est dans les dernières années de sa vie, à l'époque où elle rédigeait l'*Essai de Mémoires sur M. Suard*, en réponse à l'ouvrage de Garat, qu'elle se livra à ce travail de copie et de classement. Elle y éprouva quelques difficultés. « Ces lettres sont sans date, remarque-t-elle, et j'ai pu en déplacer plusieurs. » Cette insouciance de Condorcet à l'égard de ce que la nouvelle Sorbonne appelle la « datation » des lettres, nous était déjà connue. Mlle de Lespinasse lui en faisait reproche : « D'abord, monsieur, vous avez tort de ne pas dater vos lettres. » Et il est vrai que Mme Suard, à si longue distance, s'y est parfois un peu embrouillée. Mais il est presque toujours possible de réparer l'erreur, soit grâce aux allusions faites à des événemens publics, soit par la comparaison avec la correspondance déjà publiée de Condorcet. Le 11 décembre 1771, Condorcet écrit à Turgot : « On m'a parlé d'un nouveau roman de Mme Riccoboni et des sottises de l'abbé de Voisenon. J'ai demandé le roman et même les sottises si elles sont courtes. » Or Mme Suard lui avait écrit : « Lisez-vous les romans? Il me semble que vous devez les aimer. Il en paraît un de Mme Riccoboni que j'ai lu avec le plus grand plaisir; je n'ai pu ni manger, ni m'habiller, ni dormir avant que de l'avoir fini... Vous savez sans doute toutes les vilaines petites sottises que vient de faire l'abbé de Voisenon. Je ne puis vous envoyer toutes ces petites vilainies, car il ne les a pas fait imprimer... » Ces rapprochemens sont continuels; ainsi ces lettres se placent dans l'ensemble de la correspondance de Condorcet; elles la complètent et l'éclairent.

Mlle Valentine Stapfer, héritière des papiers de Mme Suard, — et qui veille avec une piété admirable sur les trésors de toute sorte que contient l'historique demeure de Talcy, — a bien voulu nous communiquer ces précieuses lettres. Nous en tirons la substance des pages qui vont suivre (1).

I

A l'époque où s'engage la correspondance, — avril 1771, — Condorcet a vingt-huit ans. Il est déjà célèbre. Des travaux remarquables l'ont fait entrer à l'Académie des Sciences dont il

(1) Toutes les citations pour lesquelles nous ne donnons pas d'indication de source sont extraites de cette correspondance.

deviendra bientôt le secrétaire perpétuel. Il aurait pu être un grand géomètre. Mais il est d'un siècle où les esprits les mieux doués ont la tournure encyclopédique, et plutôt que de se confiner dans l'étude des mathématiques, il s'est lancé dans les travaux de vulgarisation avec, pour fin dernière, le bonheur du genre humain. « Causez avec lui, dira Mlle de Lespinasse, lisez ce qu'il a écrit; parlez-lui philosophie, belles-lettres, sciences, arts, gouvernement, jurisprudence... il n'ignore rien, pas même les choses les plus disparates à ses goûts et à ses occupations : il saura les formules du Palais et les généalogies des gens de la Cour, les détails de la police et le nom des bonnets à la mode (1)... » D'Alembert, avec qui l'avait mis en rapports la nature de ses premiers travaux et sur qui de bonne heure il se modela, idées et sentimens, est celui qui exerça sur sa destinée, et de toutes manières, l'influence décisive. Il l'enrôla dans la troupe encyclopédique, le mena à Ferney, le présenta dans le monde, et l'attacha comme « second secrétaire » à la personne de Mlle de Lespinasse, auprès de qui il remplissait lui-même, de la manière qu'on sait, les fonctions de premier secrétaire et de factotum irremplaçable. Celle-ci, par un juste échange de bons procédés, s'est chargée de faire l'éducation sociale et mondaine du géomètre philosophe, et de le former aux usages. Elle va au plus pressé : « Je vous recommande surtout de ne point manger vos lèvres, ni vos ongles, rien n'est plus indigeste, je l'ai ouï dire à un fameux médecin... quand vous parlez, de ne pas vous mettre le corps en deux, comme un prêtre qui dit le *Confiteor* à l'autel... Je vous recommande aussi vos oreilles qui sont toujours pleines de poudre (2). » Condorcet est alors très répandu, très occupé, très invité, en correspondance ou en conversation avec de fort belles dames éprises de philosophie ou des philosophes. Il brille peu, tout marquis de Condorcet qu'il soit, et en dépit des précieuses recommandations de Mlle de Lespinasse. Elle le reconnaît dans le portrait qu'elle a tracé de lui, portrait si pénétrant et où la vérité perce si bien sous le vernis conventionnel du panégyrique ! « Sa physionomie est douce et peu animée; il a de la simplicité et de la négligence dans le maintien. Ceux qui ne le verraient qu'en passant diraient plutôt : Voilà un bon homme, — que : Voilà un homme d'es-

(1) Mlle de Lespinasse. *Portrait de Condorcet.*
(2) Mlle de Lespinasse, *Correspondance.*

prit... On ne peut donc pas dire qu'il soit d'une bonne conversation, au moins en société, car il paraît presque toujours ou distrait, ou profondément occupé... Il écoutera le récit d'un malheur avec un visage calme et quelquefois riant... » Il avait l'air d'un sot. N'était-ce qu'un air ? Cette niaiserie que traduisait toute la personne n'allait-elle pas plus loin que l'expression du visage et l'attitude? Dans quelle mesure était-elle synonyme de cette « bonté » sur laquelle amis et amies ne tarissent pas? Toujours est-il que cette bonté est « la qualité la plus distinctive et la plus absolue de son âme. » Et c'est là qu'il faut toujours en revenir. Cette bonté est universelle et s'étend à quiconque en a besoin, comme elle prend toutes les formes et embrasse tous les genres. « Avec cette bonté il pourrait se passer de sensibilité; eh bien! il est d'une sensibilité profonde (1)... » Bref, dans un siècle qui est celui de la vertu autant que des lumières, et où tout le monde est bon, depuis Berquin jusqu'à Robespierre, il a trouvé le moyen de se faire une espèce de monopole d'une qualité si généralement répandue. Il est *le bon Condorcet.*

Amélie Panckoucke était la plus jeune sœur du fameux éditeur. Elle avait passé à Lille, sa ville natale, toute sa jeunesse. Quand son frère vint s'établir à Paris, en 1764, elle l'accompagna. Elle avait vingt et un ans. Les premiers temps du séjour parisien avaient été assez tristes pour la petite provinciale dépaysée, « quand M. Suard parut. » Cinquante-quatre ans plus tard, Mme Suard pouvait encore écrire : « Sa coiffure, la couleur de ses habits, son bras en écharpe (il sortait d'un violent accès de goutte), mais surtout ses manières, ses regards, la conversation intéressante qu'il eut avec moi, tout m'est resté présent (2). » C'était un homme des plus séduisans, qui était arrivé à se faire dans le monde des lettres, avec peu d'œuvres et beaucoup d'agrément personnel, une situation brillante. Il avait trente-deux ans : les âges étaient en proportion. Panckoucke demeurait près de la Comédie-Française; Suard avait ses entrées à ce théâtre : ce lui fut une occasion de voir souvent la jeune Amélie. Mais Panckoucke, — deuxième de la dynastie, — s'il était par ses idées du parti des philosophes, était, par la nature de ses affaires, surtout par le *Journal* de Fréron, lié avec tous leurs

(1) Mlle de Lespinasse, *Portrait de Condorcet, passim.*
(2) Mme Suard, *Essais de Mémoires sur M. Suard.* Paris, 1820.

ennemis. Il avait des préventions contre Suard. Cependant la jeune fille maigrissait, dépérissait. La résistance de Panckoucke dura six mois; Buffon et d'Holbach s'entremirent; enfin il consentit et fit le nécessaire : « Mon frère m'habilla parfaitement et me donna 2 000 écus (1). » Le mariage fut célébré le 17 juin 1766.

Il faut lire les termes dans lesquels Diderot annonce la nouvelle à Mlle Voland :

« M. Suard est marié d'hier. Depuis environ un mois qu'il m'a confié cette folie qu'il vient de consommer, je porte un malaise dont je ne suis pas encore quitte. Suard est un homme que j'aime; c'est une des âmes les plus belles et les plus tendres que je connaisse; tout plein d'esprit, de goût, de connaissances, d'usage du monde, de politesse, de délicatesse. Qu'un Carmontelle, qu'un comte de Nesselrode, qu'un Grimm même se marient, je ne serai point inquiet de leur bonheur. Les premiers sont des pierres, et le dernier, quoique sensible, a tant de courage, de ressources et de fermeté! Mais Suard, le triste, le délicat, le mélancolique Suard! S'il n'a pas le cœur blessé de cent piqûres avant qu'il soit un mois, il faut que sa femme soit capable d'une attention bien rare. Lorsqu'il me consulta, je lui tins deux propos bien effrayans, ce me semble. « N'avez-vous pas été, lui dis-je, autrefois renfermé dans un cachot? Eh bien! mon ami, prenez garde de vous rappeler ce cachot et de le regretter. » J'ajoutai que je l'avais vu, il y a quelque temps, rôder sur les bords de la rivière; que, quoiqu'il me fût cher et que je fusse vivement touché de son état, il m'avait causé moins d'inquiétudes qu'aujourd'hui; car, après tout, ce n'était qu'un mauvais moment. Je l'invitai ensuite à venir passer une matinée chez moi, où nous causerions plus à notre aise d'une affaire qui demandait d'autant plus de réflexion qu'elle ne laissait à l'homme malheureux aucune ressource; il me promit, et ne vint pas. J'ai entendu dire depuis qu'il y avait des raisons d'honneur et de maladresse. On ajoute que sa femme est très jolie et que, quand on était occupé à lui démontrer qu'on l'aimait, rien n'était plus facile que de pousser la démonstration trop loin. Mais j'ai l'âme malade. Je n'ai pas le courage de plaisanter. Il a peu de fortune; ce qu'il en a est

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

précaire; elle n'en a, elle, ni précaire, ni autre. Il est paresseux, fastueux, élégant, généreux ; elle est jeune, folle, gaie, dissipatrice, fastueuse, élégante. Les enfans viendront. Plus j'y réfléchis, plus cet homme me paraît perdu. Grimm prétend que s'il ne s'est pas noyé, ce n'est qu'une partie remise. Il y a quelques jours que je disais à la Baronne que ce maudit mariage était un de ses forfaits (1). » Toute la grossièreté du personnage s'étale dans ces quelques lignes.

En dépit des calomnies de Diderot, Mme Suard reçut tout de suite dans la société de son mari, qui devint la sienne, l'accueil dont elle était entièrement digne. Citons en premier lieu les Necker, des amis qui seront des bienfaiteurs, Mlle de Lespinasse et d'Alembert, Mme de Marchais et son amant M. d'Angivilliers, Saint-Lambert et son amie Mme d'Houdetot : « Elle louchait horriblement et il était difficile d'apercevoir la personne sur laquelle s'arrêtaient ses regards (2). » Seule Mme Geoffrin, qui avait désapprouvé le mariage de Suard, pour insuffisance de dot, bouda deux ans. Elle rencontra Mme Suard chez les Necker, comprit le mari, invita la femme. « Peu de jours après, notre portière me remit un rouleau où je trouvai une robe superbe (3). » Dans la suite, elle les accabla de cadeaux... Mais il est temps de dégager de ce paquet de lettres intimes un portrait de Mme Suard, aussi ressemblant qu'il sera possible.

C'était une charmante femme, et bien de son temps, quoique honnête. Elle était jolie; tout le monde en convenait, même les femmes. Son genre n'était ni la beauté, ni la grâce mutine, ni l'ingénuité provocante; mais elle avait une expression de douceur et de naïveté, un de ces regards limpides et transparens qui donnent la sensation presque physique qu'on lit jusqu'au fond de l'âme. C'était, au gré de Condorcet, son charme incomparable. Il y revenait chaque fois qu'il parlait d'elle : « Elle a dans l'âme et dans la figure la candeur la plus pure et la sensibilité la plus touchante (4). » C'était le thème des complimens qu'il lui adressait : « Vous êtes la seule jolie femme dont les yeux peignent le sentiment tel qu'il est et ne trompent jamais. » Qu'en savait-il ? Mais il la voyait ainsi.

(1) Diderot, *Lettres à Mlle Voland*, 18 janvier 1766.
(2) *Mémoires* de Mme Suard.
(3) *Mémoires* de Mme Suard.
(4) Lettres à Turgot, publiées par M. Ch. Henry, Paris, 1882.

Elle le laissait dire, et y trouvait du plaisir, comme il est naturel. Comme il est naturel aussi, elle était coquette. Elle l'était, en qualité de jolie femme et pour son compte personnel, mais aussi parce qu'elle était femme et pour le sexe tout entier. « M. Thomas nous a lu son morceau sur les femmes; il me semble qu'il ne leur refuse ni aucune des vertus, ni aucune des grâces, ni aucun des talens que la nature leur a donnés. Personne ne nous a mieux traitées encore, mais il nous juge et ne nous sent point. Il n'a point la chaleur de son sujet, il n'en a point la sensibilité ni le charme. On peut, en nous disant beaucoup d'injures, nous plaire davantage. Nous sommes comme cette femme russe qui ne croyait point que son mari l'aimât à moins qu'il ne la battît. M. Deleyre, qui serait capable de les battre, lui a dit, après l'avoir entendu : On voit bien que vous ne les aimez pas. » Suard ne la battrait jamais, il fallait en désespérer ; c'est pourquoi elle rêvait d'un peu de violence. Elle avait, depuis son mariage, et s'il faut l'en croire, côtoyé la grande passion. « Il y a eu un homme qui a été assez fou pour m'aimer avec passion en voyant tous les jours celle que j'avais pour mon bon ami. C'était un acharnement et comme une destinée... » Peut-être qu'elle exagère. Les choses ne furent peut-être pas aussi terribles qu'elle les imagine. Mais il est facile de voir qu'elle serait désolée de n'avoir pas eu à repousser cet amour fatal.

Elle était un peu maniérée; et voici une page qui eût fait pâmer l'hôtel de Rambouillet par le mélange de la préciosité avec la galanterie. Un soir qu'elle est auprès de Suard — le bon ami — et de La Harpe fort absorbés dans une partie d'échecs, elle écrit à Condorcet : « Je viens de leur faire une petite dissertation sur les baisemens de mains qui les a fait rire tous les deux. M. de La Harpe, qui venait de baiser la mienne, y a donné lieu. Il prétend qu'il n'y met que de la politesse et qu'il a l'air de baiser une main de marbre. Je leur disais que j'étais disposée à juger de la manière d'aimer d'un homme par celle dont il baise la main d'une femme. Ne riez point, je vous assure que c'est un indice assez certain. Je vous ai cité comme un modèle de délicatesse dans ce genre. « Il ne m'a jamais baisé la main, leur disais-je, que je n'aie senti toute son âme sur cette main... » Il y a un homme dans le monde dont je n'avais nulle opinion pour la manière d'aimer, mais qui, depuis qu'il

m'a baisé la main, tient un rang distingué dans mon estime. L'abbé Arnaud, qui a plutôt des momens de fougue que de tendresse douce, ne prend la main d'une femme que pour la fouler, lui donner des crampes et la mordre. Il me joue sans cesse de ces tours-là et me fait jeter les hauts cris. Rien ne m'effraie plus que cette manière d'aimer. Je ne crois plus avoir un homme auprès de moi, mais un satyre. » Allons! Il ne fallait pas grand'chose pour l'effaroucher.

Nous n'avons donné encore que l'impression première, un crayon superficiel de cette gracieuse physionomie. Mais voulez-vous connaître maintenant le fond de la nature? Amélie Suard est tout sentiment. L'émotion, qui chez d'autres est un trouble passager, lui est un état habituel. Amour, amitié, enthousiasme, pitié, reconnaissance, espoir, tendresse, tout ce qui monte du cœur à la tête et fait travailler l'imagination, c'est de quoi elle est sans cesse occupée. Rien n'existe pour elle, hors ce qui « intéresse. » Aussi bien on le devine aux airs penchés, à l'attitude rêveuse qui lui est familière. « Je crois vous voir, lui écrit Condorcet, assise tranquillement sur un banc, un livre devant vos yeux que vous ne lisez point, uniquement occupée d'aimer. Je voudrais que votre peintre vous vît dans ce moment. Combien votre portrait y gagnerait! » Ce livre qui lui échappe des mains est peut-être un roman, dont elle était grande liseuse. Mais aux romans des livres elle préfère encore ceux de la réalité. Non contente de ses propres complications, elle se dépense pour les affaires sentimentales de son entourage. Elle en vit les péripéties. « Votre âme est trop agitée : jamais elle n'est indifférente, » lui dit Condorcet. Et elle répond : « Ah! ce n'est pas toujours pour son plus grand bonheur que l'âme éprouve cette variété et cette vivacité d'impressions. La mienne, souvent bien agitée, se consume de sa vie, de sa chaleur, de son bonheur et de ses peines. » Ame inquiète, petite âme en proie à une continuelle et vaine agitation. *Animula vagula.*

Le sentiment engendre la mélancolie. Mme Suard est toujours près de s'attendrir et d'abord sur elle-même. Comme elle est parfaitement heureuse, il lui reste à s'apitoyer sur ses malheurs passés et sur cette époque de sa vie où elle avait besoin de tout son courage pour supporter les maux qui l'accablaient. Entendez par là les six mois que mit Panckoucke à consentir à son mariage. Elle a aussi la ressource de larmoyer sur son bonheur

présent. Car enfin puisque ce bonheur ne peut plus croître, il ne peut donc que décroître. Et c'est là pour une âme tendre une pensée insupportable. On ne plaint pas assez les gens heureux.

Avec ce goût pour la rêverie, la solitude et les douces larmes, vous vous attendez que l'aimable petite bourgeoise se croira née pour la simplicité des champs. Vous avez prévu juste. « J'étais faite pour vivre loin du monde et près de la nature, pour n'avoir d'autres soins que les soins champêtres, d'autre travail que celui de cultiver des fleurs et des fruits. Combien la vue d'une ferme, qui me rappelle toujours les seuls plaisirs que j'aie goûtés dans mon enfance, me cause une impression plus douce que la vue du palais le plus élégant où jamais mon imagination n'a pu placer d'heureux habitans, tandis que tout naturellement je suis disposée à croire l'homme heureux sous un toit de chaume ! Ce sentiment ne m'est point particulier ; il se trouve dans l'âme de tous ceux qui ne sont pas trop éloignés de la nature ; et il prouve qu'elle nous avait appelés à un bonheur plus facile que celui que nous cherchons par tous les travaux du luxe. Combien aussi leurs ateliers sont moins agréables à voir que les travaux des laboureurs à qui nous devons tant de biens et que tous, je crois, seraient heureux, s'ils recueillaient une plus grande partie pour eux de ce qu'ils sèment pour tous ! Mon ami, M. Helvétius, avait raison de m'appeler *la bergère Suard.* »

Après cela, vous ne vous étonnerez pas de trouver sous sa plume des expressions telles que celles-ci : « Il me semble que je ne vous ai pas vu hier : *mon âme n'a pas parlé à la vôtre*... Mon âme naturellement inquiète se plaît souvent à étendre le bienfait de votre amitié sur toute ma vie : *c'est votre sein qu'elle va chercher dans ses douleurs.* » Telle était en cette fin du XVIIIe siècle, après Richardson et Jean-Jacques, au temps de Gessner, des économistes et de Mme Riccoboni, la *femme sensible*.

II

Entre le *bon* Condorcet et la *sensible* Suard, qui ne voit combien il y avait d'affinités ?

Du plus loin ils auraient été attirés l'un vers l'autre. Mais, d'ailleurs, ils fréquentaient les mêmes sociétés : ils ne pouvaient

manquer de se rencontrer. Leur intimité ne date pourtant que de trois ans après le mariage de Mme Suard. Je ne sais sur quoi se fonde M. Antoine Guillois, le biographe de la marquise de Condorcet, pour écrire : « Ce n'était un mystère pour personne qu'avant le mariage de Mme Suard, Condorcet en avait été éperdument épris. Suard le savait et ne le pardonna jamais à Condorcet. » Pure invention. Leurs relations datent de 1769. « Il avait vingt-six ans au commencement de ma connaissance avec lui. Nous étions de même âge, à six mois près que j'avais plus que lui. » Tout de suite ils se plurent. Mme Suard se reprochera de lui avoir donné ses idées romanesques ; mais il riposte qu'il les avait bien sans elle. Chacun d'eux se retrouvait dans l'autre, ce qui est l'unique façon qu'on ait de se comprendre. Et lui aussi il pleurait aux romans ! Leur sentimentalité s'amalgama. Une crise que traversait Condorcet leur fut l'occasion de se rapprocher. « J'ai besoin d'une âme sensible qui me plaindrait, même quand j'aurais tort de me croire malheureux, devant qui je pourrais passer sans raison du sentiment du malheur à celui du bonheur et retourner bientôt à mon premier état, sans craindre de devenir à ses yeux un objet ridicule. » Ce rôle, c'était précisément celui auquel Mme Suard avait été de tout temps destinée par un décret nominatif de la Providence — à laquelle Condorcet ne croyait pas.

Elle y entra tout naturellement. Ce furent de doux entretiens pleins de confidences. Bientôt Condorcet ne supporta plus d'en être privé, même par l'absence : la correspondance servit à les continuer. Elle s'engagea lors d'un séjour qu'il fit chez sa mère, à Ribemont, près de Saint-Quentin, au printemps de 1771.

CONDORCET A MADAME SUARD

Vous m'avez permis, madame, de vous parler de mes peines et de mes regrets. Vous n'attendez pas de moi une correspondance bien agréable, mais vous aimez à être intéressée comme la plupart des femmes aiment à être amusées. Lorsqu'à Paris mon âme était souffrante ou agitée, votre conversation la consolait ou la calmait. Celle que nous eûmes ensemble, la dernière fois que je vous ai vue, a changé la disposition où me jetait mon départ. J'ai senti, en vous quittant, que j'étais plus affligé, mais qu'il y avait moins d'amertume dans ma tristesse. En me peignant votre situation, vous me traciez l'image d'un bonheur que la fortune m'a peut-être refusé pour toujours, et dont la nature m'a fait un besoin, et je voyais avec plaisir que

du moins il avait été accordé à deux personnes bien dignes de le goûter et que j'aime bien tendrement. A présent, vos lettres me feront une partie du bien que me faisaient vos discours, mais elles ne vaudront pas la douceur de vous voir et de vous entendre...

DU MÊME A LA MÊME

Je suis, madame, dans une petite ville de province où nous n'avons de lettres que deux fois la semaine et où un messager ivrogne les apporte quelques heures, et souvent un jour plus tard qu'il ne devrait. Je n'ai pas le sens commun ces jours-là ; je demande à chaque instant si cet homme est arrivé, je ne parle point d'autre chose ; le cœur me bat quand je le vois et les gens froids qui m'environnent croient que le ton du monde et la manie du bel esprit m'ont tourné la tête... Je suis assurément fort éloigné de l'état des gens qui n'aiment rien. Toute ma vie, j'ai presque toujour-aimé quelque chose. A présent j'aime bien mes amis, mais... nous voulons être trop heureux. Nous sommes pour le sentiment comme les gens avides sont pour la fortune : il ne leur suffit pas d'être très riches, ils connaissent des fortunes plus grandes encore. Les trésors de l'amitié sont bien grands, ils suffisent aux besoins d'un cœur sensible, mais il y a d'autres trésors, et tant qu'ils manquent, on ne jouit qu'à demi des premiers...

Adieu, vos lettres me sont bien douces, elles me donnent un plaisir de l'âme qui y reste et qui la change. Mais toutes ne sont pas aussi consolantes que les vôtres.

MADAME SUARD A CONDORCET

... Vous êtes avide d'un bien dont votre sensibilité vous rend digne, je vous trouve heureux d'y placer la plus grande partie de votre bonheur. J'aimerais mieux, je crois, une passion malheureuse que le vuide du cœur : il est si doux d'avoir un sentiment profond habituel qui occupe toute votre âme, toutes vos pensées, qui est un motif, un encouragement à toutes vos actions, qui vous fait vivre sans cesse sous les regards d'un objet adoré, qui vous donne à chaque instant des craintes, des espérances, ou des souvenirs, qui exerce l'âme, l'imagination et la pensée de la manière la plus vive et la plus étendue ! Ah ! lorsqu'on a connu ce bonheur, qu'il est difficile d'en envisager un autre ! Si je pouvais en être privée, je crois que je consentirais à le racheter par trois années aussi malheureuses que celles qui l'ont précédé. Mais croiriez-vous qu'il y a dans mon bonheur quelque chose que je regrette ? La vivacité des peines qui accompagnent cette passion rend les momens de bonheur qu'il procure si enchanteurs !

Il y a ainsi entre deux amans je ne sais quel charme que l'habitude de se voir sans obstacle rend moins sensible. Le désir de se plaire est aussi plus vif (du côté des hommes) parce qu'ils sentent toujours le désir d'accroître l'opinion, l'estime qu'ils inspirent. Et puis ce n'est point un homme qu'un amant, c'est un dieu. Cette autorité douce et puissante qu'il exerce sur l'âme, cette soumission profonde et sans borne qu'on lui voue sont encore des sources d'une foule de plaisirs aussi vifs que flatteurs. Je m'ex-

plique mal sans doute : c'est la première fois que je tâche de me rendre compte de ce regret romanesque. J'espère que vous ne me plaindrez point : je suis heureuse, très heureuse, quoique M. Suard soit actuellement un homme pour moi. C'est l'homme le plus aimable, le mari et l'amant le plus délicat. Vous voyez cependant que d'après cette manière de sentir je ne puis croire très malheureux un homme qui aimerait beaucoup. Il a dans son sentiment tous les moyens de bonheur; le plus malheureux des hommes est celui qui ne peut rien aimer, celui chez qui les sources de la sensibilité sont taries.

Cela continue longtemps et cela recommence souvent ainsi. J'avouerai, si l'on y tient, qu'il y a un peu de pathos dans cette prose que n'illumine plus pour nous le regard langoureux d'une jeune femme de vingt-huit ans. On tirerait de ces lettres toute une « théorie du sentiment, » d'où il ressort que le tout de la vie est dans la faculté d'émotion, dans l'imagination, dans l'exaltation de la sensibilité. Nous sommes en plein XVIIIe siècle — et en plein romantisme.

Après ce qu'on vient de lire, a-t-on besoin d'être averti que Condorcet est amoureux ? « Dans sa jeunesse, il avait aimé jusqu'à vouloir s'ôter la vie, » rapporte son premier biographe, Diannyère. Depuis deux ans, à peu près, il était entré en relations avec la famille de Meulan, qui était de la société Lespinasse. Charles-Jacques-Louis de Meulan, receveur général des finances de la généralité de Paris, avait épousé, le 26 août 1762, Marguerite-Jeanne de Saint-Chamans, fille du marquis de Saint-Chamans. Mme de Meulan, la jeune, — qu'on désigne ainsi pour la distinguer de sa belle-mère, — est une jeune femme riche, élégante, presque une grande dame, très lancée dans la vie mondaine la plus brillante, et, comme on disait alors, dans la dissipation (1). Avec la maladresse qui le caractérise, c'est elle que le philosophe a choisie pour s'en amouracher. Ses assiduités ont été remarquées. Mme de Meulan la mère s'est aperçue qu'elles n'étaient pas pour elle; Mme de Meulan la jeune traite son nouveau soupirant avec cette bonne grâce à l'usage de tous, où les amoureux s'empressent de voir le signe d'une préférence qui leur est personnelle. Très troublé, inquiet, en proie à toutes les contradictions de la passion, sentant vaguement qu'il ne pourra jamais toucher ce cœur, mais comptant sur l'impossible, l'infortuné Condorcet, — qui devait passer le mois de septembre dans une terre des Meulan, à Ablois, près d'Épernay, et se promettait

(1) Elle eut sept enfans, dont Pauline de Meulan (Mme Guizot).

d'y profiter des loisirs et de la liberté de la campagne pour pousser sa pointe, — attendait de ce séjour tout le bonheur de sa vie.

Ce fut un désastre.

Le philosophe amoureux avait déployé toutes ses grâces, et même il avait appelé Sénèque à son aide : « Je me suis amusé ici à traduire du Sénèque, tant bien que mal, pour Mme de Meulan, la jeune. » Mais Sénèque, même traduit par Condorcet, n'avait pas beaucoup « amusé » Mme de Meulan, la jeune. « C'est là un divertissement un peu triste pour notre âge (1). » Finalement, il avait brûlé ses vaisseaux. Quels furent les termes de sa déclaration, jusqu'où il étendit ses prières, à quoi il borna ses prétentions, nous n'ignorons rien de tout cela, grâce au rapport qu'il en fit à Turgot. On ne s'attendait guère à rencontrer l'intendant du Limousin en cette affaire. Mais dans cette société de philosophes ils ont un prurit de faire tout haut leurs confidences et de raconter à tout venant leurs secrets de Polichinelle : c'est une indiscrétion bruyante, une familiarité de vie en commun. Et puis Turgot est si bon, — lui aussi ! Donc, et tout bien pesé, voici l'arrangement auquel s'était arrêté Condorcet, et qui lui paraissait tout concilier. Il serait autorisé à aimer, et à aimer d'amour, puisqu'il était amoureux, mais d'un amour platonique. Mme de Meulan ne serait tenue qu'à l'amitié. Nonobstant, elle s'engagerait à n'éprouver d'amour pour aucun autre homme. Excellente formule, si les problèmes du sentiment se résolvaient par l'algèbre ! Ah ! il l'a bien ignoré, celui-là, le cœur de la femme !

Cette lettre adressée à Mme Suard par Condorcet, à la veille de quitter Ablois, nous renseigne sur l'accueil qui attendait ces belles propositions.

DE CONDORCET

Votre lettre, madame, m'a été chercher à R[ibemont] et je ne l'ai reçue qu'hier. Le bonheur dont je jouis vous console, dites-vous, de notre séparation, mais il ne faut pas plus tromper ses amis sur son bonheur que sur sa santé, et je dois vous dire que je suis loin d'être heureux. Je n'ai point à me plaindre de Mme de Meulan, elle me donne tout ce qui dépend d'elle, mais l'amitié est un sentiment qu'on ne commande point, que les égards les plus touchans ne peuvent imiter longtemps, et je me vois à la fin forcé de m'avouer que ce sentiment, dont je m'étais flatté, n'existe point pour

(1) Condorcet à Turgot. — Ablois, 26 septembre. Ed. Ch. Henry.

moi dans son âme. Il m'aurait rendu aussi heureux qu'il m'est possible de l'être. J'aurais cru que je pouvais l'espérer, qu'un entier dévouement, une manière d'aimer aussi désintéressée et aussi vraie pouvaient suppléer à ce qui me manque de qualités aimables. Je me suis trompé. J'ai jugé d'une femme jeune et vivant dans le monde, par ce que j'avais éprouvé de la part de quelques philosophes et de deux femmes encore plus dignes de ce titre : il fallait pour donner dans cette erreur la bêtise réunie d'un géomètre et d'un solitaire.

Vous allez me dire encore que c'est à présent que je me trompe. Vous m'aimez assez pour croire qu'il est impossible de ne pas sentir pour moi quelque amitié, lorsque je la demande comme une grâce, à quelqu'un que je préfère à tout. Mais défiez-vous de cette illusion de votre amitié. Tous les yeux ne sont pas pour moi aussi indulgens que les vôtres. Votre âme n'a besoin que d'aimer et de consoler vos amis, il vous suffit qu'ils soient sensibles et honnêtes, votre amour-propre est flatté de leur amitié, et non de l'opinion qu'ont d'eux les gens du monde ; l'homme qui vous intéresse est celui qui vous amuse le plus.

Placée dans d'autres circonstances, Mme de Meulan eût pu vous ressembler ; elle m'a cru digne de son amitié, elle s'est efforcée de m'aimer, mais elle m'a toujours préféré des gens qui l'aiment comme on aime dans le monde, qui n'ont d'autre but dans l'amitié que de trouver des moyens d'arriver un peu plus agréablement à la fin de chaque journée, et qui croient que lorsqu'on n'a pas eu un moment de vuide, l'âme doit être remplie. Je partirai d'ici mardi aussi malheureux de quitter Mme de Meulan que de n'être point son ami.

De ces deux femmes dignes d'être appelées philosophes, Mme Suard prévient le lecteur dans une note que l'une était « Mlle de Lespinasse amie de M. Dalembert. » Il va sans dire qu'elle était l'autre. Évidemment la frivole Meulan a peine à supporter la comparaison avec de tels modèles. Et Mme Suard ne se cache pas de tenir en petite estime une femme qui n'est pas sensible. Cette atteinte à l'idole contriste la dévotion de Condorcet, qui y répond par cette seconde lettre, plus lamentable encore que la précédente.

CONDORCET A MADAME SUARD

Ce serait un malheur de plus pour moi si mes peines nuisaient à l'estime que vous aviez pour Mme de Meulan. Je suis malheureux par elle, il est vrai, mais ce n'est point sa faute. Occupée sans cesse du bonheur des autres, même aux dépens du sien, faisant gaiement toute la journée des choses qui la contrarient, elle n'est pas soutenue par ces sentimens profonds qui savent adoucir tout ce qu'on fait pour ceux qui en sont l'objet. Elle n'est pas heureuse et ne m'a jamais affligé volontairement. Je m'étais flatté d'une amitié tendre, j'y avais attaché le bonheur de ma vie : je n'ai

reçu que ce qu'elle a cru devoir à l'estime et à la pitié. Ses marques d'amitié me semblent quelquefois des espèces de devoirs qu'elle me rend. Il y a dans cette conduite une générosité qui me désole. Je ne fais qu'ajouter à sa vie des peines et des contradictions et j'aurais voulu faire son bonheur !

Ma santé est moins mauvaise ; j'ai éprouvé à Ablois des étouffemens et des convulsions : ce sont des effets qu'une douleur continue fait éprouver au diaphragme. Ces maux n'ont aucun danger ; ils ne sont pas douloureux, et même (vous m'entendez sûrement) je ne les éprouve pas sans plaisir. Si j'avais un sentiment médiocre, je serais coupable d'avoir affligé du spectacle de ma passion celle qui en est l'objet ; en voyant que cette passion a influé sur ma santé, j'ai une preuve physique de sa force. Je pense sans remords à la peine que j'ai vu que mon départ a causée, peine qu'on a voulu me cacher, mais dont j'ai surpris des marques. Je suis sûr d'aimer assez pour ne pas craindre de trop intéresser. J'attends avec impatience une lettre qui peut ou m'affliger ou me consoler beaucoup. La seule chose qui m'ait fait quelque peine dans la vôtre, c'est le conseil de ne plus tant aimer. [J'avais appris que le cœur de Mme de Meulan était engagé à un autre et il avait beaucoup de raisons de le soupçonner, mais il se gardait bien de me confier ce qui m'aurait donné trop d'avantages pour le combattre. (*Note de Mme Suard.*)] J'ai vu avec douleur que vous qui mettez tant de prix à la douceur d'aimer, me conseillez cette triste ressource que vous aviez regardée dans une passion malheureuse comme la chose la plus cruelle. Qu'importe d'où nous viennent les obstacles ? Il n'y en a point qui puisse me faire désirer de perdre le sentiment que j'éprouve. La crainte de troubler le bonheur ou le repos de Mme de Meulan pourrait me faire sacrifier le plaisir de la voir, mais je ne vois pas de raison de renoncer à celui de l'aimer.

Il est impossible de réaliser plus complètement le type de l'amoureux transi et l'idéal du « parfait amant. » C'est Jocrisse à Cythère.

Quant à la lettre attendue, elle arriva sans retard et telle que Condorcet lui-même pouvait la prévoir. Elle lui apportait les instructions formelles, les ordres de sa reine. Il n'était pas autorisé à aimer Mme de Meulan qui, de son côté, ne s'engageait pas à n'aimer personne. On l'invitait à se guérir, et, comme remède, on lui prescrivait l'absence. Puisqu'il était à Ribemont, qu'il y restât, trois mois environ, à faire de la géométrie où il s'entendait beaucoup mieux qu'en amour !

Sitôt qu'on apprit, dans l'entourage de Condorcet, comment il s'était comporté à Ablois, ce fut une clameur universelle, une indignation générale, un *tolle*. Il avait été pitoyable et toute la coterie avait part à l'humiliation. Il discréditait la philosophie. Mlle de Lespinasse fut chargée de lui adresser une verte semonce : elle s'acquitta de la commission avec toute la franchise et toute

la rudesse désirables : « Vous êtes, en fait d'expérience, comme lorsque vous êtes sorti du collège. » Elle lui faisait honte : « Il y a une sorte de faiblesse qui flétrit l'âme à attacher son bonheur à un objet qui ne sera rien pour vous, tant que vous ne vous réduirez pas à la simple amitié. » Qu'est-ce que ces souffrances morales qui se convertissent en souffrances physiques ? Oui, Ribemont, la géométrie, tout enfin lui vaudra mieux que la conduite qu'il tient depuis deux mois.

Dans les semaines qui suivent, Mlle de Lespinasse revient à la charge et ne craint pas d'insister. Pour Dieu ! qu'il ne reparaisse pas avant la guérison radicale. On n'est pas maître de ses sentimens, mais on l'est de ses actes. « Tâchez seulement d'éviter le ridicule attaché au rôle de sigisbé : ils ne sont pas d'usage en France (1). » Le conseil était admirablement en situation. Et quelle saveur délicieuse il prend, quand on songe que la lettre sur le ridicule du rôle de sigisbé a été dictée par Mlle de Lespinasse à d'Alembert, écrite sous la dictée de Mlle de Lespinasse par d'Alembert, — qui, chaque matin, fait les courses de Mlle de Lespinasse et, avec les sentimens d'un mari dont il n'a pas les prérogatives, va bientôt éprouver pour M. de Guibert la même sympathie et la même confiance émue que lui inspire déjà M. de Mora (2).

Mme Suard fut loin de se montrer aussi sévère. A côté de Mlle de Lespinasse qui tenait pour l'énergie, elle représentait le parti de l'indulgence. Cet amour, timide, respectueux et plaintif, ne lui paraissait pas si ridicule. Il enchantait son âme romanesque. C'était aimer « comme les anges. » Et qui sait si l'on n'arriverait pas au succès avec un peu d'adresse? L'aventure valait la peine d'être tentée et elle était prodigieusement intéressante. Mais Condorcet ne s'y débrouillerait jamais à lui tout seul. Il avait besoin qu'on vînt à son aide. Contre la résistance d'une femme il fallait mettre à son service la diplomatie d'une femme. Décidément, il avait eu bien raison de la prendre pour directrice de conscience, puisqu'elle le dirigeait dans le sens où il avait envie d'aller !

Le premier point était de ne pas tant étaler sa souffrance. « Je suis sûre qu'elle vous aimera davantage quand elle ne vous

(1) Mlle de Lespinasse, *Lettres à Condorcet*, publiées par M. Ch. Henry, *passim*

(2) Voyez les belles études publiées ici même par M. le marquis de Ségur sur *Julie de Lespinasse*.

croira point malheureux par elle. » Au lieu de rester docilement éloigné *par ordre*, son avantage est de revenir en promettant tout ce qu'on voudra : ce sont promesses d'amoureux. On n'autorise que l'amitié; mais l'amour à la Condorcet en a toutes les apparences : « Ne pourriez-vous lui montrer votre amour sous ce nom? » Ce manège ne laissa pas de donner quelques résultats. Condorcet de retour à Paris fut mieux traité. Maintenant qu'elle n'avait plus, comme à Ablois, à redouter une importunité de tous les jours, Mme de Meulan redevenait la mondaine accueillante et souriante. D'ailleurs, la recherche d'un homme célèbre n'était pas sans flatter sa vanité et elle souhaitait ne pas écarter tout à fait un soupirant de cette qualité. L'heureux Condorcet ne manquait pas de reporter aux conseils de son alliée tout l'honneur de ses petits succès, et promettait de n'agir que par ses avis. Il lui communiquait les lettres qu'il envoyait, celles qu'il recevait. Soudain revinrent les mauvais jours. Ce furent des retours de froideur, des rendez-vous manqués. Il aurait fallu jouer au plus fin et Condorcet s'affolait. Soufflé par Mme Suard, il s'était fâché : le lendemain, à la première heure, il écrivait pour demander pardon! Mme Suard commençait à se lasser : « Si vous continuez, vous me ferez mal au cœur à force de faiblesse. Pourquoi avoir écrit ce matin? Il fallait attendre. Vous aviez montré de l'humeur, j'aurais voulu savoir ce qu'elle aurait produit... » Avec un tel homme, aussi ingénieux à gâter ses affaires, ne valait-il pas mieux renoncer?

Un « accident » vint brusquer le dénouement. Au mois de juillet, comme il était retourné à Ribemont, Condorcet reçut de Mme Suard la nouvelle que Mme de Meulan venait de faire une fausse couche, et d'ailleurs ne s'en portait pas plus mal. Son désespoir fut comique : « Je n'ai appris l'accident de Mme de Meulan qu'en même temps que sa sécurité. Vous êtes une amie charmante, vous seule avez pensé à m'en donner des nouvelles. Elle n'en a chargé personne. Je suis, comme vous voyez, loin de sa pensée, même quand elle souffre. Je lui pardonnerais davantage de m'oublier quand elle est heureuse. » La destinée est ironique, et ses voies sont obscures. Voilà Condorcet désabusé. Il avait tout accepté jusqu'ici; mais il ne pardonne pas à Mme de Meulan d'avoir fait une fausse couche sans le prévenir!

L'important était de profiter de ce revirement inattendu. Mlle de Lespinasse rentre en scène avec impétuosité. Qu'il

prenne un « parti vigoureux! » Plus de lettres! Surtout défense absolue d'aller à Ablois. Mme Suard cette fois s'associe à ces objurgations, et Condorcet se laisse convaincre. Quand l'invitation arrive, il la décline : « Je sens que mon penchant me porterait à rechercher les mêmes malheurs. » Il se connaît : les sottises recommenceraient. Des semaines se passent. Est-il tout à fait guéri? Un portrait de Mme de Meulan qu'il a vu à Givet entre les mains de son frère, le marquis de Saint-Chamans, lui fait sentir tout ce qu'il aurait à craindre s'il revoyait la sœur. Il y aura encore des momens difficiles. Puis le dépit fera place aux regrets. « Je viens de dîner avec M. de la M... C'est vraiment un fort joli garçon. » Mme Suard met en note : « M. de la M... amant de Mme de Meulan. » Et la lettre suivante de Condorcet contient ce passage qui est une allusion : « Dites à l'abbé Arnaud que je voudrais de tout mon cœur qu'il tournât la tête à toutes les jeunes filles, afin de les dégoûter à jamais de prendre des amans bêtes, comme toutes les jolies femmes y sont merveilleusement enclines. » Enfin tout rentre dans l'ordre. Condorcet n'a plus rien à craindre de la « rue des Capucines, » où Mlle de Lespinasse elle-même lui donne rendez-vous chez Mme de Meulan la jeune.

En somme, il s'en tirait à meilleur compte que d'Alembert.

III

Plutôt qu'à Mme de Meulan, qui était si peu son fait, que ne s'adressait-il à Mme Suard? Regret ou souhait, c'est Mlle de Lespinasse qui le lui suggère : « Vous ne sauriez assez aimer cette jeune femme : elle vous aime tendrement et elle est vraiment capable de sensibilité; votre affection pour elle pourra contribuer à son bonheur; et voilà, si l'on choisissait en fait de sensibilité, ce qu'il faudrait prendre (1). » Cette réflexion avait frappé Condorcet. A plusieurs reprises, il s'excuse auprès de son égérie sentimentale de ne pas l'aimer assez et surtout d'en aimer davantage une autre. Comment une amitié si délicieuse ne suffit-elle pas à remplir toute son âme? Mme Suard connaît mieux la vie; elle se rend très bien compte qu'à un homme de cet âge il faut une maîtresse, fût-ce en peinture; au surplus,

(1) Lettre de Mlle de Lespinasse à Condorcet, 1er novembre 1771. Ed. Ch. Henry.

elle se contente de la place qu'elle occupe tout de suite après : « Ne suis-je pas votre second objet? »

Toutefois la question se pose et on ne peut l'éluder. Entre une femme jeune et jolie et un homme qui n'est pas joli, mais qui est jeune, l'amitié peut-elle exister sans qu'il y entre un peu d'amour? On se l'est souvent demandé et je ne le crois pas. Ce qui fait le charme dangereux de ce genre d'intimité, c'est précisément une nuance de sentiment qui a son origine dans la différence de sexe. Tant parler d'amour à une femme, même de l'amour qu'une autre vous a inspiré, c'est encore une manière de faire l'amour; voilà pour Condorcet. Quant à Mme Suard, nous verrons, dans la suite de leurs relations, qu'elle se montrera très femme. Il reste que ces relations furent irréprochables. Il est certain, autant qu'on peut être certain de ces choses-là, que Condorcet n'a jamais songé à faire de Mme Suard plus qu'une tendre amie.

Il n'en fut pas tout à fait de même pour un autre personnage de la même société. La Harpe avoisinait lui aussi la trentaine. Il était malheureux. Généralement détesté, en sa qualité de critique, il avait le tort de souffrir de la rancune de ses confrères et d'ailleurs faisait tout ce qu'il fallait pour la mériter par ses allures dédaigneuses et par l'extraordinaire infatuation où il était de lui-même. Fort malmené par les hommes, il cherchait des compensations du côté des femmes, à qui il ne déplaisait pas, quoiqu'un peu contrefait; mais la figure était belle. Mme Suard le chapitrait, tantôt le consolant et tantôt le conseillant. L'entreprise n'était pas sans péril, et il le lui fit bien voir. « M. de La Harpe est ici : nous passons tous les jours quelques heures ensemble. Vous savez que je trouve tou. jours qu'il m'aime trop ou pas assez, qu'il est toujours plus près d'être amant qu'ami. J'ai cédé à mon amitié pour lui parce que j'ai cru que non seulement elle lui était chère, mais qu'elle pouvait encore lui être utile. Il se montre docile à mes conseils, et je puis me flatter d'avoir souvent adouci ses chagrins comme son caractère, de lui avoir épargné des torts. Il y a quelque temps que j'étais fort contente de lui. Mais depuis quelques jours il m'a, je vous assure, ôté toutes les craintes de n'être pas aimée assez, pour me livrer absolument à celle de l'être trop. Il m'a tant aimée, que je l'ai prié instamment de m'aimer moins ou d'une autre manière. Il y a, je le vois, toujours du

danger dans l'amitié des personnes de notre âge. Cela est affreux. » Voilà au moins ce qu'on n'a pas à craindre avec Condorcet, et nous le disons à son honneur.

Suard, Condorcet, La Harpe, ce sont les trois grandes affections de Mme Suard. Je les cite dans l'ordre. « Vous êtes les trois objets sur lesquels mon cœur recueille toutes ses jouissances et répand cette profusion de qualités aimantes que la nature m'a accordée. » Trop est trop : le bon ami ne pouvait suffire à cette « profusion de qualités aimantes, » et il y en avait de reste. C'est à quoi la nature avait pourvu en suscitant le vertueux Condorcet et cet entreprenant nabot de La Harpe. D'ailleurs, Suard laisse chaque jour pendant plusieurs heures sa femme seule au logis. C'était la règle, à cette époque, que les littérateurs, quand ils allaient dans la bonne société, n'emmenaient pas leurs femmes : celles-ci n'étaient admises que dans les milieux littéraires. On ne peut pas tout le temps lire, rêver ou pleurer. C'est alors qu'arrivent les amis. Quelquefois Mme Suard les reçoit à sa toilette, comme c'était l'usage au XVIIIe siècle; mais, le lendemain, ils réclament. Il leur faut le tête-à-tête et les longs *a parte*. Elle aussi les préfère. Comment n'éclaterait-il pas parfois de ces incidens « affreux? » Il n'en est que cela et cela ne tire pas à conséquence. On connaît le bout de dialogue qui met en scène le mari et la femme : « *Mme Suard :* Mon ami, j'ai quelque chose à vous confier. — *M. Suard :* Et c'est ?... — *Mme Suard :* C'est, mon ami, que je ne vous aime plus. — *M. Suard :* Cela reviendra. — *Mme Suard :* Mais c'est que j'en aime un autre. — *M. Suard :* Cela passera. » L'historiette est inventée, cela va sans dire ; mais elle est jolie et significative. M. Suard, qui était le contraire d'un sot, connaissait sa femme et savait les exigences, d'ailleurs sans risque, de cette imagination toujours en mouvement. Pour une femme dont « la vie n'est qu'affection et les sentimens en sont les seuls événemens, » ce n'est pas trop d'avoir à récompenser l'un, réconforter l'autre, morigéner le troisième, encourager celui-ci, décourager celui-là et tenir chacun à la juste place. Heureuse par le bon ami, attendrie par Condorcet, inquiétée par La Harpe, Mme Suard peut arriver au bout de sa journée : sa sensibilité a été occupée.

IV

Au moment même où ces événemens se produisaient dans les régions du rêve et de la chimère, un malheur véritable, tangible et précis, faillit bouleverser réellement l'existence des Suard. Leur situation de fortune était pour l'instant assez satisfaisante. Il n'en avait pas été toujours ainsi. Dans les premiers temps du mariage, Suard, rédacteur à la *Gazette de France*, n'avait que 2 500 francs de revenu. C'était bien assez pour des gens de lettres, disaient les commis du ministère ; tout de même, c'étaient de petits moyens. « Il y avait une pièce de M. Saurin adressée au *petit ménage* et le *petit ménage* devint une manière de nous désigner (1). » Les amis envoyaient des cadeaux utiles ; M. Le Roi, capitaine des chasses à Versailles, le prince de Beauvau, le chevalier de Chastellux, du gibier ; on ne recevait pas, et on joignait à peu près les deux bouts. Par la protection de la comtesse de Tessé, qui intéressa à l'affaire la duchesse de Grammont, sœur de Choiseul, Suard obtint, de moitié avec l'abbé Arnaud, la direction de la *Gazette* qui relevait du ministère des Affaires étrangères. Cela prenait deux heures de travail et rapportait dix mille francs. C'était l'aisance. Les Suard eurent leur petit souper, un jour de la semaine, et une charmante soirée. L'inconvénient de ces situations officielles, c'est leur aléa : ce que vous a donné la faveur d'un ministre, le mauvais vouloir d'un autre peut vous l'enlever. D'Aiguillon remplaça Choiseul, et son premier soin fut de retirer à Suard la direction de la *Gazette*.

Ce qui rendait la catastrophe particulièrement grave, c'était la paresse de Suard. Cette paresse était proverbiale et ne faisait pas mentir le proverbe. Sa femme s'en désolait, mais qu'y faire ? Il était de ces écrivains que la vue d'une plume et d'un encrier rend malades. « Mais je ne pense pas à son merveilleux talent de prendre des mouches et de faire claquer des feuilles dans la main. » Il serait mort de faim plutôt que de travailler, ou il aurait laissé sa femme travailler pour lui. Belle occasion pour Mme Suard de déployer cette sensibilité qui s'adapte, comme on sait, à toutes les situations, et trouve son emploi dans toutes

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

les circonstances. Elle n'y manqua pas. Elle fit l'admiration universelle. Condorcet est transporté et ne trouve pas assez d'encens dans son magasin pour le brûler devant son héroïsme. Une seule chose la trouvait inconsolable, c'était l'obligation de quitter l'appartement qu'elle avait à la *Gazette*, rue Neuve Saint-Roch. Elle y avait rencontré le bonheur. S'il allait se perdre dans le déménagement !...

Le courage à supporter l'infortune ne suffit pas : il faut l'ingéniosité à la réparer. Puisqu'on leur retirait la *Gazette*, Suard et Arnaud demandaient qu'on leur octroyât, en dédommagement, une pension sur cette même *Gazette*. La pension fut accordée : « Enfin nous venons de recevoir une lettre de M. d'Aiguillon qui nous annonce un brevet de pension de 2 500 livres et une indemnité de chacun 4 600 francs, qui nous sera payée dans l'espace de trois ans. Pendant les trois années qui vont s'écouler, nous aurons donc 4 000 francs de rente... C'est à M. de Garville que nous croyons devoir cette indemnité sur laquelle nous n'osions compter... Je lui devrai de ne plus mépriser le duc d'Aiguillon. » Mme de Sévigné avait bien dit, quand Louis XIV l'eut fait danser : le grand Roi !

Nous ne sommes pas au bout, et même, ce qui reste est le plus beau de l'affaire. Voici la scène telle que Mme Suard la raconte à Condorcet : « Hier, en rentrant chez moi, on me remit une lettre qui était conçue en ces mots : Une personne qui aime tendrement M. et Mme Suard m'a chargé de leur présenter ce contrat de vingt mille livres portant 800 francs d'intérêt et dont la propriété restera au dernier survivant. On espère que M. Suard voudra bien accepter ce contrat des mains d'une épouse chérie. Votre bonté, madame, fait espérer que vous voudrez bien que l'hommage de l'amitié soit fait par l'amour. » Mme Suard était toute prête à vouloir tout ce qu'on espérait de sa « bonté. » Elle avait compté sans la « fierté » de Suard. Lui, refuse tout net. Là-dessus, il s'en va dîner chez d'Holbach. « Il y avait beaucoup de monde, il raconta ce qui venait de lui arriver. On se transporta, on se ravit d'admiration, on combattit vivement sa résolution ; on l'en fit presque rougir. Il s'est donc déterminé à accepter, à la condition qu'on accepterait sa reconnaissance. Il est allé le déclarer au notaire. Mon ami, je suis heureuse. Je ne vois que des amis qui m'aiment, qui m'embrassent, qui versent de douces larmes sur cette belle action... »

Mme Suard n'avait pas douté un instant que l'auteur de ce bienfait ne fût M. Necker. Ce l'était en réalité. Ainsi se déroula ce touchant épisode. Amitié, contrat de rente, mise en scène sentimentale, gratitude par-devant notaire et déluge universel, rien n'y manque; mais ne trouvez-vous pas qu'il manque à la *Morale en action?*

Il y a des momens où tout nous réussit, même les catastrophes. M. et Mme Suard avaient malgré tout dû quitter l'appartement de la rue Saint-Roch. Ils prirent rue Louis-le-Grand une maison entière : cela leur permit d'offrir un logement à Condorcet :

Madame Suard a Condorcet : Savez-vous que j'ai une petite affaire à vous proposer, une affaire qui peut ajouter infiniment à mon bonheur, qui, si je ne me trompe point, peut faire aussi quelque chose pour le vôtre. Nous avons trouvé une maison pour l'abbé Arnaud et nous; il nous reste un appartement de garçon. Ah! qu'il nous serait doux qu'il devînt le vôtre!

Condorcet a Madame Suard : Je suis très fâché contre vous de ce que vous appelez la proposition que vous me faites *une affaire*. C'est une chose délicieuse à laquelle je n'osais penser et que j'accepte avec transport. Ainsi comptez sur moi. Gardez-moi l'appartement où il faudra le moins de meubles. L'étage ne me fait rien, pourvu que j'y voie clair.

Madame Suard a Condorcet : Nous allons donc vivre sous le même toit, mon bon Condorcet. Rien ne pouvait ajouter à mon amitié, mais ce rapprochement va beaucoup ajouter à mon bonheur. Il ne me manquera que de pouvoir espérer qu'il n'aura d'autre terme que ma vie...

C'est une nouvelle phase de leur amitié qui commence. Laissons-les savourer leur bonheur. Et nous, que la sécheresse de l'âme moderne a déshabitués de vivre dans une atmosphère si chargée de douceur, allons respirer un peu d'air. Nous retrouverons prochainement, et à vrai dire dans des rapports un peu différents, ces parfaits exemplaires de la sensibilité.

René Doumic.

LA PEINTURE WALLONNE

A PROPOS DE L'EXPOSITION DE CHARLEROI

Ce titre ne doit pas laisser de surprendre, et pourtant, cités et créateurs wallons ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'art depuis le moyen âge jusqu'à nos temps. Les organisateurs de l'exposition de Charleroi ont tenu à glorifier les maîtres de race wallonne et, grâce au zèle, à l'enthousiasme et aux connaissances du député-artiste M. Jules Destrée, une brillante collection de peintures, sculptures, orfèvreries, dinanderies, tapisseries, dentelles, hucheries, a pu être rassemblée dans un palais voisin des halls industriels. De tels hommages sont légitimes et féconds. Notre ardeur à connaître la carrière et les œuvres des vieux maîtres ne serait point telle si, derrière l'artiste, nous ne considérions l'ancêtre. Rares, je pense, sont les critiques qui ne réservent le meilleur de leur activité aux grands interprètes de leur race. Les Wallons ont raison d'honorer leurs peintres et sculpteurs. Ceux du passé s'appellent Jean de Liège, André Beauneveu, Roger de le Pasture, — illustre entre tous sous le nom de Roger van der Weyden, — Simon Marmion, Jean Bellegambe, Jean Gossart, Jacques du Brœucq, etc Demandons-nous seulement si les conceptions régionalistes modernes n'éveilleraient pas quelque étonnement chez ces vieux maîtres et s'ils ne seraient point les premiers à condamner le titre de notre étude...

Certes, il y a de grands peintres wallons ; nous nous réjouissons d'en parler ici et peut-être découvrirons-nous entre eux

des traits communs. Nous ne pensons pas toutefois qu'il serait possible d'en conclure à l'existence d'une peinture wallonne, indépendante de cette parfaite unité qu'est la *peinture flamande*. L'*école wallonne* est née avec la Wallonie belge, entité de création récente amalgamant des territoires sans lien politique dans le passé. Chose curieuse : de vieilles divisions subsistent dans le champ paisible des revendications artistiques. L'exposition rétrospective de Charleroi est dédiée aux *Arts anciens du Hainaut*, et peut-être ce titre marque-t-il quelque intention de ne considérer comme vraiment wallon que l'art des anciennes villes hennuyères : Valenciennes, Mons, Maubeuge, Binche, Ath, auxquelles s'annexent pour la circonstance la vieille métropole de Tournai, les villes de la Flandre gallicante et quelques cités mosanes proches de l'ancien comté de Hainaut. Les Liégeois sont un peu négligés; mais ceci n'est peut-être point pour leur déplaire; ils ne tiennent pas à ce que leur art, — l'art mosan, — soit associé au reste de la production wallonne. L'art mosan adapte son cadre géographique aux frontières passablement confuses de l'ancienne principauté de Liège; or celle-ci comprenait au Nord d'importans territoires de langue flamande, si bien que les frères Hubert et Jean van Eyck, nés dans la Campine limbourgeoise, figurent en tête de l'histoire de la peinture mosane ! Et c'est ainsi que les peintres immortels de l'*Agneau* deviennent parfois des maîtres wallons ! La question des délimitations, on le voit, a son importance dans l'histoire de l'art.

Elle ne se posait point au temps où s'enfantaient les chefs-d'œuvre. Les frontières linguistiques dans les Pays-Bas, sans rapport d'ailleurs avec les frontières politiques, n'ont jamais nui à la floraison d'un idéal commun aux Flamands et aux Wallons. Ne craignons pas ici de rappeler des faits connus, mais insuffisamment répandus. L'organisation politique et ecclésiastique des Pays-Bas favorisait la pénétration française dans la partie flamande, et l'action germanique dans les régions romanes. Il en fut ainsi dès le haut moyen âge. Le bilinguisme, en conséquence, s'imposa de tous temps aux habitans des Pays-Bas méridionaux (1). « Dans les abbayes, moines flamands et moines wallons vivaient côte à côte. On s'attachait dans les cou-

(1) C'est-à-dire aux habitans des territoires constituant à peu près la Belgique actuelle.

vens à nommer des abbés bilingues (1). » Froissart, compatriote de l'imagier André Beauneveu, connaissait le flamand. Il n'y avait pas opposition entre les deux grandes fractions linguistiques, mais presque toujours coopération fraternelle. La Flandre, relevant de la couronne, se pénétra profondément de civilisation française du XIIe siècle au XIVe; pendant longtemps d'ailleurs, le grand fief « renferma autant d'habitans de race romane que de race teutonique (2) » et le nom de Flamand s'appliquait aux *wallons* d'Arras comme aux *thiois* de Gand, de Bruges, d'Ypres. Tout en se maintenant comme une sorte de « république municipale » entre la Flandre et le Hainaut, Tournai avait plus de rapports avec les villes flamandes ressortissant à son siège épiscopal, qu'avec les autres villes wallonnes. Liège, la grande cité lotharingienne, aujourd'hui capitale de la Belgique romane, comptait de nombreux habitans de langue flamande. En dépit de la dualité des races, l'unité latente des Pays-Bas méridionaux ne cessa de s'affirmer et quand Philippe le Bon soumit à son pouvoir la presque totalité des régions flamandes et wallonnes, l'œuvre de fusion était accomplie, grâce à l'analogie des institutions politiques, religieuses, juridiques, grâce à l'identité des intérêts économiques et des aspirations morales. Par son essor industriel, sa richesse, ses multiples relations étrangères, la Flandre médiévale assura son hégémonie sur le reste du pays. Est-il étonnant que l'incomparable production artistique des Pays-Bas, au XVe siècle, soit considérée, — malgré l'inexactitude partielle de cette notion, — comme étant avant tout l'expression de la plus haute vie morale et du génie *flamands?*

Peintres flamands et wallons du XVe siècle au XVIIe, ne formèrent qu'une seule famille, qu'une seule école connue depuis toujours sous le nom d'*école flamande*. On aurait tort, je pense, d'abandonner cette désignation commode et consacrée. Il est insolite en somme de parler de peinture wallonne quand il s'agit d'œuvres antérieures au XVIIIe siècle. De même l'expression *art belge*, parfois employée, a quelque chose de factice, appliquée aux « maîtres d'autrefois. » Et pourtant la Belgique était virtuellement constituée sous Philippe le Bon. Une autre formule a été adoptée par de récens catalogues : *école néerlan-*

(1) Pirenne, *Histoire de Belgique.*
(2) Pirenne, *ouv. cité.*

daise (pour notre art du XIVe au XVIe siècle). Elle est scientifique, car les Pays-Bas dès le XIVe siècle portent le nom de *Nederlanden;* elle est équitable aussi, la peinture hollandaise primitive étant comprise dans l'école flamande, et cette épithète *néerlandaise* impliquant une reconnaissance des droits bataves. Mais les traditions du langage ont une logique mystérieuse, et je serais surpris qu'elles s'accommodassent de cette création d'érudits. A proprement parler, le Flamand est originaire du comté de Flandre. L'*art flamand* ne serait donc que l'art d'une petite région des Pays-Bas, et pourtant si nous parlons de la peinture flamande, au XVe siècle et au XVIe, il n'est personne qui n'entende fort bien qu'il s'agit de la grande école où se confondent Brabançons de Bruxelles et d'Anvers, Hennuyers de Valenciennes et de Mons, Liégeois de Maésyk, et de Dinant, Flamands de Gand et de Bruges, Tournaisiens et Hollandais. Qu'ils fussent d'origine germanique ou romane, les maîtres des Pays-Bas s'appelaient *fiamminghi* en Italie, *flamencos* en Espagne. Parfois les sbires romains, en dressant procès-verbal à nos bruyans compatriotes, distinguaient les wallons en les qualifiant dans leurs registres de police de *fiamminghi vallone!* En somme, l'étranger ignorait l'école néerlandaise, l'école belge, l'école mosane, l'école wallonne ; il connaissait l'école flamande, très glorieuse et homogène entre toutes. Je ne crois pas que Jean Gossart de Maubeuge, voyageant en Italie à la suite du bâtard de Bourgogne et visitant des ateliers de Rome avec son ami Jacopo dei Barbari, ait songé à revendiquer sa qualité de *pittore vallone!*

***

On sait que bien avant le XVe siècle, les Pays-Bas se signalent par leur activité artistique. L'éveil des milieux wallons semble précéder celui des centres flamands sur cette terre d'art. Sans remonter à la civilisation carolingienne, si florissante dans les régions mosanes, sans insister sur le trésor de Lobbes (Xe et XIe siècles), entièrement disparu (du moins l'église abbatiale du XIIe siècle subsiste-t-elle, Montsalvat surprenant, austère joyau des collines qui couronnent la Sambre), sans énumérer les nombreuses églises romanes de la Wallonie, si gracieuses et si sobres, rappelons, pour marquer le goût éminent des Liégeois au XIIe siècle, que leur église Saint-Barthélemy conserve de ce

temps la célèbre cuve baptismale en bronze attribuée aujourd'hui à l'orfèvre Renier, — *Renerus aurifaber*, — citoyen notable de Huy, sous le règne du prince évêque de Liège, Alberon Ier, vers 1125. On voit à l'exposition de Charleroi une reproduction de ce chef-d'œuvre dont les flancs se peuplent de figurines en haut relief modelées avec une suavité et une force dignes d'un Andrea Pisano. La vallée de la Meuse sera la patrie des arts du métal; ce morceau de haut style le prouve et annonce les brillantes destinées de la *dinanderie*, — travail du laiton et du cuivre. Qui ne sait la prospérité de cette industrie artistique et sa renommée internationale? Elles furent telles que les *copères* dinantais, rivaux heureux de leurs confrères de Huy, obtinrent l'affiliation de leur ville à la hanse teutonique. Mais la Wallonie occidentale marchait, elle aussi, hardiment de l'avant. Dès le XIIe siècle, Tournai est une ville d'architectes, de sculpteurs, d'ouvriers d'art auxquels les villes environnantes font appel. L'expansion artistique de la vieille cité épiscopale est un phénomène remarquable, et pendant deux siècles, la ville où Roger de le Pasture devait voir le jour s'imposa comme la capitale artistique des Pays-Bas.

Au XIIIe siècle, tandis que l'art naît dans les Flandres avec une physionomie toute française, le Hainaut, le pays mosan et ce même Tournaisis augmentent et affinent leurs productions. Par toute la Wallonie, de magnifiques fleurs d'architecture surgissent, racontant la double influence germanique et française qui s'est de tout temps exercée sur notre pays, affirmant en outre des qualités locales de sobriété et de délicatesse. Églises et abbayes wallonnes s'ornent de couronnes, de lampes, de candélabres en métaux précieux, enrichis de pierreries et de perles d'une telle profusion que saint Bernard s'en émeut. Mais ce luxe pieux servait l'art. Insistons sur les œuvres des orfèvres wallons, puisque l'exposition de Charleroi en rassemble d'incomparables spécimens. Après maître Renerus, Huy connut un merveilleux émailleur, Godefroid de Claire, auteur de « fiertes » exquises. Puis vint le génial orfèvre Hugo d'Oignies, nielleur, ciseleur, créateur de ravissantes dentelles métalliques; l'exposition de Charleroi a bien fait de consacrer une salle spéciale à ce maître. Le couvent des sœurs de Notre-Dame de Namur conserve ses œuvres principales et a consenti à les prêter, notamment la fameuse couverture d'évangéliaire sur laquelle on lit : *Ore canunt alii*

Cristum canit arte fabrili, Hugo sui questu scriptâ laboris arans (1228). Véritable Angelico de l'orfèvrerie, Hugo demeura simple frère lai du couvent augustin d'Oignies-sur-Sambre qu'il avait fondé avec ses trois frères. Il y « chanta le Christ » avec une invention et une grâce adorablement poétiques, en combinant dans ses travaux les pierres précieuses, les nielles, les filigranes agrémentés de folioles, de grappes où passent des chasseurs, des biches, des chiens. Le frère Hugo est avant tout un décorateur ; préparé par les imagiers de France, il observe déjà la nature avec l'œil des miniaturistes qui vivront cent cinquante ans après lui, et ses « chasses » préludent à celles des Haincelin de Haguenau et des frères de Limbourg. L'orfèvrerie wallonne du XIIIe siècle connut cependant une gloire plus haute que celle du frère Hugo avec les « fiertes » de Nicolas de Verdun dont l'une est à N.-D. de Tournai (hélas ! très restaurée). Mais aucun travail de ce maître ne figure à l'exposition. La « salle Hugo » contient d'ailleurs maintes pièces renommées établissant les étapes de l'orfèvrerie mosane et hennuyère, et révélant l'action du frère d'Oignies sur les ciseleurs et estampeurs contemporains. Le style du moine Hugo se retrouve dans l'énorme et impressionnante *Croix* reliquaire envoyée par l'église de Walcourt. Œuvre pathétique et raffinée, l'une des plus extraordinaires broderies de métal que nous aient léguées la foi et l'art du moyen âge ! Quel maître en est l'auteur, si ce n'est le grand moine augustin lui-même ?

Nous n'en finirions pas si nous devions analyser la production des orfèvres wallons au XIIe siècle et au XIIIe, même en nous en tenant aux œuvres réunies à Charleroi. Les ateliers de ces *aurifabri* ont-ils favorisé l'épanouissement de l'art des Pays-Bas comme le firent les *bottege* de leurs confrères italiens pour le trecento florentin ? C'est bien possible et l'on souhaiterait qu'il fût répondu savamment à la question. Le XIVe siècle, où nous voici, constitue, on le sait, le premier chapitre de l'histoire de l'*art flamand* déjà rempli de noms et illustré de plus d'une œuvre immortelle. L'importance de l'orfèvrerie ne suffirait pas à expliquer cette floraison, si belle qu'on la voit tout de suite rivaliser d'éclat avec celle des villes italiennes. L'intelligence et l'esprit publics, la curiosité et l'énergie sociales, le développement et la force des cités, le goût raffiné des œuvres de luxe atteignent alors un égal degré chez les Flamands et les

Wallons. Sur les deux parties du territoire naissent des maîtres dont les noms à peine connus de quelques historiens de l'art, il y a peu de temps, sont aujourd'hui vulgarisés. Leur énumération est une démonstration saisissante. Si le mot *belge* ne paraissait un peu ridicule employé pour les temps médiévaux, rien n'empêcherait de l'appliquer à notre école du XIVe siècle, car cette fois nous nous trouvons en présence d'une véritable école artistique, mi-wallonne, mi-flamande, et dans laquelle se manifestent les maîtrises de Jean-Pépin de Huy, Jehan de Liège, Pierre de Bruxelles, Jean de Gand, André Beauneveu, Everart de Hainaut, Hennequin de Bruges, Jean de Beaumetz, Jean Malouel de Gueldre, Henri Bellechose de Brabant, Claes Sluter de Hollande, Jacques Coene de Bruges, Broederlam d'Ypres, Jean de Woluwe, Jean de Hasselt, Pol de Limbourg et ses frères. Certains de ces maîtres ont vécu à Paris ; il en est qui ont connu l'Italie ; leur art porte l'empreinte de l'internationalisme éclectique où s'élabore la production du trecento occidental. Puis à la fin du XIVe siècle les caractères propres au génie flamand se fixent dans les vivantes sculptures de Champmol. Et tandis que le réalisme physionomique s'exprime dans les figures agenouillées de Philippe le Hardi et de Marguerite de Mâle, la vie des souverains, seigneurs, châtelaines, serviteurs, valets, hommes des champs, est évoquée dans des cadres de nature familière par les miniaturistes qui préfacent les merveilles des van Eyck. Une cinquantaine d'années après que Jean de Bruges, dit Jean Bandol, eut peint, sur la page initiale d'une Bible historiée aujourd'hui conservée à la Haye, le portrait naïf et exact de Charles le Sage recevant dans sa « librairie » du Louvre l'hommage de son scribe Jean de Vaudetar, la peinture flamande avait conquis son indépendance entière. Elle apportait ses visions, son style et, — grâce à une découverte retentissante dont l'histoire n'est point élucidée, — sa technique, tout à fait inédite, qui aurait suffi à établir son prestige et qui, de fait, lui assura pendant près d'un siècle une popularité extraordinaire : la couleur à l'huile.

Quelle place les maîtres wallons ont-ils occupée dans notre peinture des XVe et XVIe siècles ? Telle est la question que l'on s'est surtout posée à l'occasion de l'exposition de Charleroi et à laquelle M. Jules Destrée s'est efforcé de répondre. Avec des œuvres appartenant ou se rapportant aux cycles de Roger de le

Pasture, du maître de Flémalle, de Jean Prévost, de Simon Marmion, de Jean Bellejambe, de Jean Gossart, les parois de la salle principale, — baptisée salle Roger de le Pasture, — évoquent successivement l'histoire, sinon les fastes, des ateliers de Tournai, de Mons, de Valenciennes, de Douai, de Maubeuge. Et cette promenade à travers le passé pictural du Hainaut et du Tournaisis est de l'intérêt le plus vif, bien que maintes œuvres désirables aient été refusées aux organisateurs, — on sait la méfiance de plus en plus grande des collectionneurs et des directeurs de pinacothèque à l'égard des expositions, — et bien que ce passé soit rempli de lacunes et d'obscurités. On a justement noté qu'il existe deux histoires de l'art flamand pour les XVe et XVIe siècles; l'une qui peut se lire dans les archives et l'autre qui est racontée par les œuvres. Et l'on a pu, hélas! ajouter que les points de contact entre les deux histoires sont extrêmement rares, n'existent pour ainsi dire pas. Et ce qui est vrai pour nos *primitifs* en général (remarquons toutefois que certains tableaux flamands des XVe et XVIe siècles portent des signatures authentiques, ce qui leur constitue tout de même un état civil) est vrai en particulier pour la première en date des écoles wallonnes de peinture : l'école de Tournai. Des documens en abondance et pas une seule œuvre dont l'attribution puisse être garantie sans conteste. Cette école intéresse aujourd'hui la critique au premier chef : elle est doublement illustrée par la gloire de Roger van der Weyden et le mystère du maître de Flémalie.

***

On a cru et on croit encore que c'est du côté de l'école de Tournai qu'on trouvera une réponse à l'énigme du maître de Flémalle. Deux peintres tournaisiens nous ont été successivement présentés comme s'identifiant avec le grand créateur anonyme: Robert Campin et Jacques Daret. Robert Campin apparaît comme le fondateur de l'école tournaisienne de peinture. Ce nom ne pouvait être oublié à l'exposition de Charleroi et les organisateurs ont emprunté au musée de Bruxelles les portraits de Barthélemy Alatruye et de sa femme Marie Pacy, un instant inscrits au catalogue hypothétique de ce maître. Campin naquit probablement à Valenciennes, mais s'établit à Tournai vers 1406, âgé de vingt-huit ans. Son premier logis, — en la Lormerie, — touchait à la cathédrale et le chœur de celle-ci

dominait son atelier. En 1410, il achetait le droit de bourgeoisie et devenait dès lors sinon le peintre officiel, — Tournai ne possédait point de *pourtraiteur* attitré, — du moins le peintre ordinaire de la ville (1). Il polychromait et dorait des images sculptées, ornait des bannières, peignait des armoiries et des personnages sur les façades, fournissait des modèles aux dinandiers, tapissiers, orfèvres. Les métiers artistiques étaient placés autrefois sous la direction des maîtres que l'on saluait comme étant les premiers de leur époque, — les exemples abondent dans l'art flamand du XVIe siècle au XVIIe, — et si la physionomie artistique des temps actuels diffère si vivement de celle d'autrefois, c'est en grande partie à cause de l'abandon de cette tradition. Les sculpteurs tournaisiens, en qui on a voulu voir un moment les vrais inspirateurs du réalisme septentrional, devaient compter des maîtres originaux. Pourtant des textes en nombre imposant établissent que maître Robert et ses principaux confrères peintres fournirent des patrons aux sculpteurs et imagiers de la ville. Il leur arrivait même de diriger des travaux de sculpture et nous voyons Robert Campin entreprendre l'exécution d'une châsse et commander « les ouvriers de le taille de le fierte. » En 1420, notre maître, devenu citoyen notable, change de maison, s'établit dans le quartier de Saint-Pierre, plus animé et plus commerçant, et, trois ans plus tard, à la faveur d'une révolution démocratique, parvient aux honneurs corporatifs et municipaux. Mais, en 1428, la réaction bourgeoise lui fait expier durement ses sympathies révolutionnaires; il est condamné à une forte amende, doit accomplir le pèlerinage de Saint-Gilles en Provence (on peut croire que les merveilles sculpturales de la célèbre église adoucirent sa peine), et se voit privé à perpétuité « d'être en loi et en office, » c'est-à-dire que toutes les fonctions communales lui sont désormais interdites. Toutefois, l'atelier de Robert Campin restait sans rival à Tournai. On connaît les noms de quatre de ses élèves: Haquin de Blandain, Rogelet de le Pasture, Jacquelotte Daret et Willemet N.-Haquin de Blandain ne s'éleva pas à la maîtrise; les trois autres élèves acquirent le titre de maître en 1432, année néfaste pour Robert Campin. Le chef de l'école tournaisienne fut à nouveau frappé d'une condamnation. Cette fois, sa faute n'était point d'ordre

(1) Cf., pour les carrières de Robert Campin et Jacques Daret, la brochure de M. Houtart : *Jacques Daret, peintre tournaisien du XVe siècle.* Casterman, Tournai.

politique. On le bannit pour un an à cause de « l'orde et dissolue vie qu'il menait; » mais grâce à l'intervention de la duchesse de Hainaut (Jacqueline de Bavière ou Marguerite de Bourgogne, douairière de Guillame IV?) sa peine fut commuée en une amende. Cette fois les commandes s'espacèrent. Pourtant, en 1438, Campin exécute les importans cartons d'une *Vie de saint Pierre*, dont la transposition sur toile fut confiée à Henri de Beaumetiel. Puis le silence se fait autour de l'artiste qui meurt le 26 avril 1444. Deux au moins de ses élèves étaient devenus célèbres. L'un, Roger de le Pasture, était allé fonder l'école de Bruxelles; l'autre, Jacques Daret, allait à son tour quitter Tournai. Momentanément, la vieille cité était veuve de grands peintres.

Jacques ou Jacquelotte Daret devint aussi notoire que son camarade d'atelier Roger de le Pasture, — à en juger d'après les documens, — et nous pouvons bien suivre, à travers diverses mentions, la carrière de ce peintre qui fut un artiste très en vue du xve siècle néerlandais. Il sortait d'une famille d'ouvriers artistes; son grand-père était « escrinier » et exécuta des sculptures sur bois pour la ville et les églises; son père s'intitulait tailleur d'images, c'est-à-dire qu'il sculptait aussi bien la pierre que le bois. Né vers 1403, Jacques Daret passa ses premières années chez son père et son grand-père « où des meubles, des *images*, des retables, des tabernacles de bois sculpté furent les objets qui éveillèrent sa curiosité (1), » puis entra dans l'atelier de Robert Campin où le premier texte qui le concerne (avril 1418) le dit logé, nourri et « ouvrant de son métier. » Dès lors Jacques vit de son travail. Son père de temps à autre intervient pour liquider quelque dépense extraordinaire. C'est ainsi que Jean Daret rembourse à son fils les frais occasionnés par la cérémonie de la tonsure. Le jeune homme acquit en effet la qualité de *clerc*, complément ordinaire des professions intellectuelles (2). Cette qualité impliquait un certain degré d'instruction. Les maîtres d'alors ne se contentaient pas d'être de grands techniciens; ils connaissaient le latin, l'histoire religieuse et profane. Barthélemy Facius, contemporain de Jean van Eyck, vante l'érudition de l'illustre flamand. Où sont les maîtres d'aujour-

(1) Houtart, *op. cit.*

(2) « On recevait la tonsure cléricale dans le but, soit de jouir d'un bénéfice ecclésiastique, soit d'échapper aux juridictions laïques. » Houtart, *ibid.*

d'hui familiarisés, comme le portraitiste du chanoine van der Paele, avec les « anciens » et notamment avec Pline?

Entré dans la *clergie*, Jacques Daret accomplit en 1426 le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, qui prenait quinze jours et ce n'est que l'année suivante qu'il cesse d'être *varlet* chez Robert Campin pour devenir *apprenti* chez le même maître. L'*appresure*, ou apprentissage, dans les corporations artistiques, suivait la période consacrée à l'éducation complète du valet ; l'apprenti était souvent un artiste achevé auquel on n'accordait le titre et l'indépendance du maître que lorsqu'il avait apporté pendant plusieurs années le concours de son talent à celui qui l'avait formé. Les règlemens corporatifs entendaient sans doute interdire efficacement l'ingratitude. Et quand enfin l'apprenti devenait à son tour chef d'atelier, sa maîtrise s'imposait à tous. Le jour où « maistre Jacques Daret, natif de Tournai, fut reçu à la franchise du métier des peintres, » ce jour même, « fut fait ledit Jacques prévôt de Saint-Luc icelui jour au dîner (18 octobre 1432). » L'événement est exceptionnel; mais, en ces temps de bonne foi, l'éducation professionnelle s'accomplissait de telle sorte que plus d'un apprenti aurait pu être choisi comme prévôt de la Gilde le jour de son accession à la maîtrise.

Jusqu'en 1444, la carrière de Jacques Daret se déroule à Tournai et nous ne connaissons qu'un seul fait se rapportant à lui durant cette période : à la date du 18 mai 1738, il avait un disciple du nom d'Éleuthère Dupret. En 1441, Daret est mandé à Arras pour fournir aux fabriques de tapisseries des cartons représentant des sujets historiques et religieux. Il s'installe dans cette ville, semble-t-il, de 1449 à 1453 ; il y exécute pour l'abbé de Saint-Vaast « ung patron de taille de couleur a destrempre.,. ouquel est *listoire de la Resurrection Nostre Seigneur Jhesu Crist* bien pointe et figurée, » patron qui fut traduit en tapisserie de haute lisse ; il fournit au célèbre fondeur Michel de Gand, à Tournai, le dessin d'une lampe destinée à l'église abbatiale de Saint-Vaast et celui d'une croix monumentale pour la place Saint-Vaast ; enfin il dore une colombe, des candélabres, un support appartenant à l'église de la même abbaye. En 1454, il est à Lille et collabore avec ses quatre « varlets » à ces fêtes fameuses du *Vœu du Faisan* qu'Olivier de la Marche dans ses *Mémoires* décrit comme « chose très solennelle et qui vaut le ramentevoir. » Seul entre tous les « maistres estrangiers, » Daret reçoit

vingt sous par jour, tandis qu'un Simon Marmion ne reçoit que douze sols. En 1461, sa ville natale lui paie l'étoffage d'une statue du beffroi et enfin en 1468, parvenu sans doute au faîte de sa réputation, nous le trouvons à Bruges où les meilleurs peintres des Pays-Bas étaient rassemblés pour décorer luxueusement la ville à l'occasion des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York. Daret a-t-il vraiment dirigé les travaux? On l'a affirmé, puis contesté. « A Jaques Daret, — disent les comptes de Bourgogne, — maistre pointre demourant à Tournay, conduiteur de plusieurs autres pointres soulz lui, payet pour XVI jours qu'il a ouvré de son mestier aux entremetz au pris de XXIIII s. pour son salaire et III s. pour sa dépense de bouche. » Il touche donc 27 sols par jour; *un maître ouvrier de la ville de Bruxelles*, Frans Stoc, jouit seul d'un traitement semblable, tandis que *Hugues van der Gous*, maître il est vrai depuis un an seulement, ne recevait que 14 sols par jour. Après ces fêtes de Bruges qui nous font connaître l'importance de Jacques Daret, l'artiste tournaisien cesse de figurer dans les textes. Un critique belge, M. Hulin de Loo, le fit sortir d'un oubli séculaire en s'appliquant à démontrer dans son *Catalogue de l'Exposition des Primitifs de Bruges* (1902) que le « maître de Flémalle » n'était autre que Jacques Daret.

Le peintre puissant et anonyme sur qui M. von Tschudi eut le mérite de retenir l'attention dès 1898 (1), occupe à présent une place importante dans l'art flamand à côté de Roger van der Weyden, son grand contemporain. Le « maître à la Souricière, » tel est le premier nom qui fut donné au peintre inconnu parce que l'un des volets de son fameux triptyque de Mérode nous montre saint Joseph fabriquant des trappes à souris en bon escrinier médiéval. Le nom de « maître de Mérode » parut ensuite devoir s'imposer. Mais comme M. von Tschudi croyait que les pages capitales conservées à l'Institut Staedel provenaient de l'ancienne abbaye de Flémalle au pays de Liège, il adopta la désignation de « maître de Flémalle » qui a prévalu. L'étiquette de « maître de Mérode » était plus sûre; celle de « maître à la Souricière » plus jolie et plus caractéristique; celle de « maître de Flémalle » a seule rencontré la grande popularité. Ce n'est pas sans raison pourtant que l'on

(1) *Jarbuch der Königlich preussischen Kunstsammlungen*, fasc. I et II. Berlin, 1898.

a pu dénoncer *the absurd title of Master of Flemalle;* nous ne sommes pas certains, en effet, que les fragmens de Francfort proviennent de l'abbaye mosane.

Sous l'épithète provisoire de maître de Flémalle, — on ne voit point quand ce provisoire cessera, — se cachent deux ou trois maîtres dominés par une personnalité insigne dont les mérites et le style se retrouvent plus ou moins fidèlement chez les autres unités du groupe. Exception faite pour une ou deux de ses œuvres, — la *Vierge* et la *Véronique* de Francfort, — le chef de l'atelier se recommande moins par son lyrisme que par sa facture ferme, positive, sa plasticité toute sculpturale. (On a souvent dit que les peintres tournaisiens avaient une esthétique de statuaires, et l'on croyait établir ainsi leur soumission aux imagiers de leur milieu ; mais nous avons vu que les peintres au contraire inspiraient les maîtres de taille.) Les mérites du maître de Flémalle ne sont pas seulement dans une impeccable technique, mais aussi dans une charmante intelligence du décor et des accessoires. Primitif par la composition et l'ordonnance, le grand artiste est plus moderne que Roger van der Weyden par l'atmosphère de réalité et le pittoresque de ses intérieurs. Conteur délicieux, amoureux de vieilles méthodes, il s'abandonne parfois à des bavardages exquis comme le feront les peintres du début du XVIe siècle, et sa célèbre *Annonciation* de la collection de Mérode, autour de laquelle on a réuni tout ce que l'on croit avoir conservé de sa production ou de son école, nous livre à cet égard tous les secrets de son tempérament. On sait l'esprit incomparable déployé dans le décor où se déroule cette *Annonciation* dont les volets représentent d'un côté les donateurs (époux Ingelbrechts de Bruges ou de Malines) et de l'autre saint Joseph taillant finement les bois de ses souricières. Il existe une réplique de la partie centrale à Cassel ; une autre réplique de l'*Annonciation* vient d'entrer récemment au musée de Bruxelles. Elle nous permet de remarquer combien fragiles sont souvent les bases de la critique la plus scientifique. Un archéologue célèbre, M. J. Weale, a cru pouvoir caractériser les manières des trois peintres différens étiquetés sous le seul nom de maître de Flémalle : le plus ancien, pour M. Weale, affectionne les vêtemens rayés et les inscriptions hébraïques ou arabes ; le second multiplie les meubles et les bois sculptés ; le troisième manifeste

son amour pour les plis et les entrelacs. Or ces trois caractères s'avèrent simultanément dans l'*Annonciation* du musée de Bruxelles, laquelle, malgré ses repeints, peut être considérée comme sortie du plus important de ces différens ateliers anonymes.

On voit, d'après cet exemple, qu'il est difficile d'établir avec quelque rigueur le catalogue des créations du maître de Flémalle. Une revision sévère devra séparer les peintures ayant un caractère vraiment magistral de celles qui sont plutôt des œuvres d'élèves ou de contemporains. Puis entre les œuvres de premier ordre des distinctions s'imposeront au point de vue de la valeur expressive et même des caractères techniques. D'une part, il faut grouper, pensons-nous, l'*Annonciation* de Mérode, la *Vierge* dite de Somzée, aujourd'hui à la National Gallery, et les deux magnifiques panneaux du Prado : *Sainte Barbe* et *Heinrich von Werl*, orateur des Minorites et professeur à l'Université de Cologne. Ces œuvres sont d'une facture puissamment plastique, d'un modelé sculptural, d'un coloris parfois âpre (la *Vierge* de Somzée est presque monochrome à la façon de certaines peintures rhénanes) et en outre d'un esprit ravissant. Par l'ingéniosité du décor, le charme des accessoires en hucherie, broderie, dinanderie, etc., elles sont toutes dignes du « maître à la Souricière. » — Un second cycle d'œuvres comprend, à notre avis, l'*Adoration des Bergers* de Dijon, la *Vierge glorieuse* d'Aix en Provence et quelques madones, toutes peintures d'une technique plus souple, plus moelleuse, d'un art moins intransigeant. Dominant les deux séries, resteraient les peintures de l'Institut Staedel avec l'énigme de leur majesté mystique et de leur surhumaine grandeur. Ces peintures, — la *Vierge*, *sainte Véronique*, une *Trinité*, en grisaille, — faisaient partie d'un ensemble connu sous le nom de *Retable de la Vierge*. Dans tout l'œuvre du maître de Flémalle, rien n'égale la figure de la Madone « au point de vue de la piété, au point de vue de l'âme. » Ce n'est plus ici la jeune femme un peu placide du retable de Mérode, ni la jeune bourgeoise opulente et tranquille du tableau de Somzée, ni la madone très humaine que le maître de Flémalle peignait en représentant, — comme il le fit souvent, — les scènes pittoresques de la jeunesse de Marie. C'est une grave, sublime et surnaturelle figure ; Huysmans, la comparant à la *Vierge* de Somzée, a dit justement : « A parler franc, il y a

entre ces deux vierges la différence qui s'avère entre une matrone pieuse et riche, très fière d'occuper un prie-Dieu de son choix dans son église, et une sainte vivant de la vie contemplative dans un cloître. »

Quel en est l'auteur? En 1902, M. Hulin revêtait Jacques Daret de toute la gloire du maître de Flémalle. Il soulignait les qualités narratives du peintre anonyme, son souci du récit pittoresque, sa manière de concevoir le retable, qu'il ne traitait plus comme une œuvre décorative en intime harmonie avec l'architecture, mais comme un objet meuble, un véritable tableau au sens moderne. Ces tendances et ces qualités, n'était-il pas naturel qu'on les rencontrât chez le dessinateur de cartons de tapisseries qu'était Jacques Daret, chez le décorateur qui inventa les subtiles merveilles des fêtes bourgeoises de 1468?... La démonstration parut convaincante, et toute la critique adopta l'hypothèse. Personne ne s'avisa d'y aller voir de près; personne même ne tint compte de la distinction établie par Huysmans entre la *Vierge* de Somzée et celle de Francfort. En quoi la conception de cette dernière réclamait-elle le génie du récit pittoresque? Sur ce point et sur les autres, la critique resta frappée de cécité. Jacques Daret devint illustre. Or voici que M. Hulin lui-même, avec une habileté supérieure et aussi un réel courage, défait soudainement ce qu'il avait échafaudé avec tant de peine (1). Il croit avoir retrouvé de Jacques Daret une œuvre authentique qui décorait autrefois cette abbaye de Saint-Vaast, à Arras, en laquelle nous signalons plus haut la présence du peintre tournaisien. Commandée par l'abbé Jean du Clercq, l'œuvre se composait de plusieurs sujets et formait polyptyque. Quatre parties sont retrouvées : la *Présentation au Temple* (récemment encore chez les frères Duveen à Londres, aujourd'hui chez M. Pierpont Morgan), une *Adoration des Mages*, une *Visitation* (musée de Berlin) et une *Adoration des Bergers* (MM. Colnaghi, Londres), assez semblable à celle de Dijon, mais moins gracieuse. L'ensemble faisait l'orgueil de Jean du Clercq, abbé de Saint-Vaast, qui ne manquait point de montrer son retable aux princes et prélats passant par Arras. Et pourtant il n'y a plus ici qu'un reflet de l'art magistral du maître de Flémalle.

(1) *An authentic work by Jaques Daret painted in 1434. Burlington Magazine*, t. XV, p. 202 et suivantes. M. Hulin de Loo est revenu sur la question dans le *Burlington* de juin 1911 : *Jacques Daret's Nativity of our Lord.*

L'œuvre est d'un élève, de Jacques Daret ; c'est donc avec le maître de celui-ci, avec Robert Campin qu'il faut identifier le grand peintre anonyme.

La critique va-t-elle suivre une seconde fois M. Hulin? Sa confiance sera sans doute un peu moins vive. Les sujets que M. Hulin vient de rapprocher ont bien fait partie d'une même décoration ; ils furent bien commandés selon toute vraisemblance par Jean du Clercq pour l'abbaye de Saint-Vaast. Mais où est la preuve que Jacques Daret les peignit ? Le critique ne cite à cet égard aucun texte décisif. La vie, la carrière du maître de Flémalle, l'ordre de sa production, l'évolution de son génie restent autant d'impénétrables mystères, et nous pouvons encore répéter ce que nous écrivions il y a deux ou trois ans : heureux le critique qui sera l'Œdipe de ce Sphinx !

Le maître de Flémalle est modestement représenté à Charleroi (une réplique discutable de la *Vierge* de Somzée venue de Roubaix et la réplique de la *Trinité* que possède le musée de Louvain). Son grand condisciple Rogelet de le Pasture figure à ses côtés avec un petit portrait très précieux de la collection Cardon et la dramatique *Pietà* du musée de Bruxelles. On sait qu'il reste plus d'un point à élucider dans la carrière de Roger de le Pasture, devenu universellement célèbre sous le nom de Roger van der Weyden; bien des œuvres s'inscrivent sans doute à tort à son catalogue; mais il serait tout de même exagéré de le considérer comme une entité qui n'existe dans l'histoire de l'art que par le prestige d'un nom illustre et la gloire d'un génie dont seul le reflet subsiste dans des œuvres de disciples données par erreur au maître. Telle est la thèse qui se fait jour. Il ne m'est pas possible de l'adopter en toute sa rigueur. Le plus grand représentant de l'école tournaisienne, qui devint le fondateur de l'école bruxelloise, est vraiment plus qu'un symbole. Ne nous attardons pas aux obscurités de sa vie et disons plutôt ce qu'on en sait. Né à Tournai entre 1397 et 1400, il fit son apprentissage chez Robert Campin. Il n'acquit la maîtrise dans sa ville natale qu'en 1432, alors qu'en 1426 il était déjà installé à Bruxelles, marié, père de famille, et que, vers 1430, ses œuvres étaient déjà recherchées à l'étranger. Mais n'avons-nous pas vu que l'*appresure* n'était qu'une espèce de formalité? Tout en restant inscrit comme apprenti chez Campin, Rogelet avait pu très bien acquérir la franchise de métier à Bruxelles où

l'attendait la plus haute situation. Les échevins le nommèrent pourtraiteur de la ville, *portrater der stad van Brussel*, et lui confièrent l'exécution de grands tableaux de justice, — perdus hélas! — qu'admirèrent Dürer, van Mander, Guichardin et de nombreux voyageurs du XVIIe siècle. Dans la capitale brabançonne, Roger de le Pasture devint Roger van der Weyden, et l'on sait que c'est la traduction flamande de son nom qui répandit sa gloire. En 1450, maître Roger se rendit à Rome; il était déjà connu en Italie; en 1432, le Pape avait offert une de ses œuvres à Juan II, roi de Castille; Alphonse d'Aragon possédait du grand tournaisien trois *toiles* représentant le *Christ et sa mère*, le *Christ aux outrages* et la *Flagellation*, et laissant voir des Christs très différens d'expression, mais qui se ressemblaient physiquement à un cheveu près; enfin Lionel d'Este faisait grand cas d'une œuvre de Roger figurant dans sa collection et qui nous est connue par un éloge lyrique de Cyriaque d'Ancône et une description assez précise de Barthélemy Facius. Roger s'arrêta à Ferrare en se rendant à Rome et il se pourrait que le portrait à l'huile du fameux marquis Lionel, retrouvé récemment, fût de notre maître tournaisien (1). Barthélemy Facius nous apprend aussi qu'à Rome *Rogerius Gallicus, insignis pictor*, admira les fresques de Gentile da Fabriano alors existantes dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran et déclara que leur auteur était le plus grand des maîtres italiens. Le style de Gentile a sans doute agi sur celui de Roger; en revanche, la manière du « portrater van Brussel » laissa des traces dans l'art de Filippo Mazzola, Cosima Tura, Bianchi Ferrari et de deux peintres cités par Cyriaque d'Ancône comme disciples de Roger, mais dont les œuvres ont disparu, Angelo de Sienne et Galasso. Revenu à Bruxelles, maître Roger ne fut point oublié par ses admirateurs italiens. Les Sforza lui envoyèrent le peintre Zanetto Bugatto, lequel séjourna pendant trois ans dans l'atelier de Roger; après quoi, il s'en retourna à Milan et devint peintre de la Cour, non sans que Bianca Visconti eût par lettre autographe remercié Roger de la libéralité avec laquelle il avait appris son art au maître milanais. Princes, prélats et magistrats « belges » ne se montraient d'ailleurs pas moins enthousiastes du génie de van der Weyden. Tournai sans doute avait vu

(1) Voyez *A portrait of Leonello d'Este by Roger van der Weyden*, par Robert Fry. *Burlington Magazine*, janvier 1911.

grandir avec orgueil son enfant, et quand maître Roger trépassa, ses confrères tournaisiens honorèrent sa mémoire d'une cérémonie spéciale. Il mourut à Bruxelles le 18 juin 1464 et fut enterré à Sainte-Gudule. Une messe pour le repos de son âme fut célébrée également à Tournai, et le compte de la corporation des peintres tournaisiens porte la mention : « Payet pour les chandelles qui furent mises devant saint Luc à cause du service de maître Rogier de le Pasture, natif de cheste ville de Tournay, lequel demoroit à Bruxelles, pour ce IIII gros et demi. »

Il est vrai qu'une grande incertitude règne autour des œuvres attribuées à Roger et la critique a dû enregistrer bien des mécomptes en essayant d'établir le catalogue du grand maître. Le chapitre van der Weyden s'est embelli récemment encore d'une mésaventure autour de laquelle les grands prêtres de l'archéologie quattrocentiste ont fait le silence. Il est au musée de Bruxelles un petit triptyque très précieux, l'un des joyaux de la salle des Primitifs, qui représente au centre la *Crucifixion* avec les donateurs, lesquels étaient, croyait-on, le duc François Sforza, sa femme Bianca Visconti et leur fils Galeas, agenouillés près de leur blason familial. Le retable en question fut tenu pour une œuvre appartenant au cycle van der Weyden (peut-être un Memlinc de jeunesse exécuté dans l'atelier de Roger) jusqu'au jour où M. Valeri publia les documens révélant que Zanetto avait étudié sous la direction de maître Roger, de 1460 à 1463. Il se trouva tout de suite un archéologue pour suggérer que ce « triptyque des Sforza » était peut-être bien l'œuvre de Zanetto, et un peu plus tard un autre archéologue pour affirmer que ledit Zanetto était sûrement l'auteur du précieux retable. Or voici qu'un savant milanais (1) nous démontre que les donateurs de ce triptyque ne sont pas les Sforza, et que le blason n'a rien de sforzesque. Dès lors messer Bugatto rentre dans l'ombre. On ne connaît de lui aucune œuvre authentique. Ce sont deux « documens » pourtant qui lui ont valu un instant de gloire. Avis aux historiens de l'art qui ne jurent que par les parchemins. Regardons les œuvres, au moins aussi bien que les textes. C'est l'importante leçon qu'on peut tirer de cet incident milano-flamand.

Sur quelles œuvres Roger a-t-il des droits sans conteste?

(1) Lucas Beltrami, *Il trittico detto degli Sforza. Corriere della Sera*, 9 octobre 1910.

Le retable de la Vierge et celui de saint Jean (musée de Berlin) avec leurs diverses scènes disposées dans des encadremens d'architecture, le retable des Sept Sacremens (musée d'Anvers) où le mysticisme et le réalisme flamands coexistent en si parfaite harmonie, — sont justement célèbres; mais leurs titres peuvent craindre un examen sévère. Il se pourrait que l'éblouissant polyptyque de Beaune fût de plusieurs maîtres: Roger, Memlinc, Thierry Bouts. Le retable des rois Mages (pinacothèque de Munich), le triptyque de Pierre Bladelin (musée de Berlin), se défendent mieux que les trois premiers. Enfin si le dossier de la *Descente de Croix* de l'Escurial, — chef-d'œuvre tant de fois imité, — réserve des joies à certains hypercritiques toujours en quête de négation, le sublime de cette page unique suffit à rendre évidente son authenticité. Ici le Roger dramatique et lyrique, loué sur le mode le plus enthousiaste par les vieux annalistes, se proclame tout entier avec les nuances profondes de son génie et la ferveur ardente de son temps. L'œuvre présente des aspects de bas-relief; les figures disposées d'une façon presque symétrique sont soumises au rythme le plus heureux. Ce n'est point la vérité réaliste des physionomies qui frappe, ni la disposition vivante ou pittoresque de la scène; c'est le groupement idéal des personnages et la beauté spiritualiste de leurs expressions. Par là Roger de le Pasture se détache de Jean van Eyck et ressuscite le grand lyrisme du XIIIe siècle français. Point de violence dans ses figures, point de passion extérieure, mais une émotion contenue, d'autant plus émouvante: *Sie trinken gewissermassen ihre Tränen in sich hinein*, a dit justement un critique allemand (1). Notre peinture du XVe siècle n'a point dépassé ces sommets. Il est naturel que Tournai ait enfanté un tel peintre. Entre toutes les villes pieuses des Pays-Bas, celle-ci se montra la plus croyante. « La grande procession de Tournai, instituée tout à la fin du XIe siècle, lors d'une peste qui désolait alors les rives de l'Escaut, fournit la manifestation la plus éclatante de l'ardente religiosité des Pays-Bas. Toutes les classes de la population, confondues dans un même élan de foi, suivirent nu-pieds la statue de la Vierge (2). » Pour la construction de ses belles églises, Tournai possède au XIIe et au XIIIe siècle des maîtres maçons sans rivaux dans nos provinces.

(1) Karl Voll, *Die altniederländische Malerei*. Leipzig, 1906.
(2) Pirenne, *Histoire de Belgique*.

Si la vieille cité épiscopale reste pendant deux cents ans la capitale d'une bonne moitié des Pays-Bas, elle le doit en partie à l'ardeur de sa foi. Jusqu'à la fin du moyen âge, sa procession est tenue pour une sorte de cérémonie nationale où les pèlerins flamands se rendent en foule et à laquelle les Gantois étaient encore représentés au XVIe siècle.

*
* *

Valenciennes, — comme Tournai et Cambrai, — doit sa richesse médiévale à la pratique de l'industrie flamande par excellence : la fabrication des draps. Au XIVe siècle, un grand luxe régnait ici comme dans les autres villes drapières des Pays-Bas, et l'art y prenait un essor vigoureux. Déjà au XIIIe siècle, Valenciennes organisait des concours de poésie et tout de suite aussi, l'art plastique y eut des représentans remarquables. C'est un architecte appelé Jean de Valenciennes qui commence, en 1436, l'Hôtel de ville de Bruges. Deux ans auparavant, un autre maître hennuyer, aux rares facultés, spécimen avant la lettre des maîtres universels de la Renaissance, André Beauneveu, — probablement de Valenciennes, — avait été mandé en Flandre pour l'exécution du tombeau de Louis de Mâle à Courtrai. Architecte, peintre, tailleur d'images, enlumineur, nous le rencontrons de 1364 à 1390 successivement à la Cour de France, chez le duc de Berry et le comte de Flandre. « Audessus ce maître, Andrieu n'avoit pour lors, — dit Froissart, — meilleur ni le pareil en nulles terres, ni de qui tant de bons ouvrages feust demouré en France ou en Haynnau dont il estoit de nacion, ou royaume d'Angleterre. » L'inventaire de la librairie du duc Jean de Berry (1401 à 1403) attribue à Beauneveu des « Petites Heures » que l'on a identifiées avec un psautier de la Bibliothèque nationale où douze figures d'apôtre, alternant avec douze figures de prophètes, manifestent tous les signes de l'éclectisme régnant alors dans la miniature septentrionale : maniérisme gothique des draperies, réalisme tempéré des visages, italianisme du décor. Ce qui est conservé des œuvres de Beauneveu témoigne surtout de son génie sculptural ; maître Andrieu est le plus grand « maistre ouvrier de thombes » de son temps. Ses effigies royales de Saint-Denis l'attestent amplement et les sculpteurs de son temps comme ceux qui devaient briller immédiatement après lui, — tel Claes Sluter,

le maître inspiré du *Puits de Moïse*, — se firent un devoir d'aller étudier à Mehun-sur-Yèvre les merveilles commandées à Beauneveu par le grand mécène du temps : Jean de Berry.

Un peintre célèbre vécut à Valenciennes dans la seconde moitié du xve siècle : Simon Marmion. C'est de lui surtout que l'on pourrait penser ce que certains disent de Roger de le Pasture. Ses travaux, mentionnés par les textes contemporains, ont disparu, et les œuvres qu'on lui attribue sont privées d'état civil. Simon Marmion naquit vraisemblablement à Amiens vers 1425 (1). Il était fils de Jean Marmion, peintre à Amiens, lequel eut un autre fils peintre : Guillaume ou Mille. De 1449 à 1454, Simon, — que les textes appellent alors *Simonnet*, — exécute des besognes de polychromie et dorure pour Amiens. En 1454, il termine un *Christ* pour l'Hôtel de Ville de la même cité et se rend la même année à Lille pour participer aux travaux du *Vœu du Faisan*. En 1460, il s'installe à Valenciennes dont il devient bientôt l'un des gros propriétaires. Protecteur de ses confrères, il réunit ceux-ci sous la bannière de saint Luc en 1460 et exécute pour la chapelle de la nouvelle gilde des peintres, imagiers et brodeurs, à Notre-Dame-la-Grande, un retable dont un vieux manuscrit dit : « La table d'autel de la chapelle Saint-Luc est de cest excellent ouvrier Marmion, digne de très grande admiration, singulier en la draperie, relèvement de plate peinture, que l'on jurerait que c'est une pierre blanche, qui n'y prendrait garde de bien près et surtout en la table d'autel la chandelle qui semble vrayement ardre. » En 1468, Simon Marmion figure avec son frère Guillaume dans la liste des maîtres de la Gilde de Tournai, non point qu'il habitât la vieille cité, mais parce qu'il pouvait, moyennant cette inscription, recevoir des commandes dans cette ville et y envoyer des travaux. Valenciennes était devenue la vraie patrie du maître. Il peignit encore une *Image de saint Luc* pour l'autel de la Gilde à Notre-Dame-la-Grande, les portraits de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon (1473), plusieurs tableaux pour l'abbaye de Saint-Jean, un retable pour l'autel de Notre-Dame-de-Pitié aux Dominicains et une *Vierge* qui au

(1) Cf., pour la biographie de Simon Marmion, le travail de M. Maurice Hénault : *les Marmion, peintres amiénois du XVe siècle*. Leroux, Paris, 1907. Voyez aussi de Fourcaud : *Simon Marmion d'Amiens et la Vie de saint Berlin* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, nov.-déc. 1907).

XVIIe siècle fut léguée à l'hôpital de Louvain. En avril 1476, on lui paya les enluminures d'un livre d'Heures qu'il avait commencé pour Philippe le Bon et achevé pour Charles le Téméraire en 1470. Ses travaux et sa grande fortune ne lui laissèrent, semble-t-il, aucun repos. Les documens scabinaux révèlent qu'il fut mêlé à un grand nombre d'affaires d'intérêt, ventes, procès, etc. Il mourut âgé de soixante et quelques années, le jour de Noël 1489. Sa fille, — et non sa sœur comme on l'a cru jusqu'à présent, — fut une célèbre miniaturiste (la *Marie Marmionne* de Jean Lemaire des Belges) et sa veuve qui appartenait à l'une des plus riches familles de Valenciennes : les Quaroube, épousa en secondes noces un peintre que nous retrouverons, Jean Prévost de Mons. Simon Marmion fut inhumé dans la chapelle de Notre-Dame-la-Grande, et le chanoine Jehan Molinet composa pour sa tombe une épitaphe louangeuse dont voici quelques vers :

Ciel, soleil, feu, ayr, mer, terre visible,
Metaulx, bestaulx, habitz rouges, bruns, pers,
Bois, bledz, camps, pretz et toutte rien pingible
Par art fabrile ay attainct le possible
Autant ou plus que nulz des plus expers
Tant vivement que nul bruict je n'y pers.

Doreur et polychromeur, peintre de retables, de cartons de tapisseries, miniaturiste de premier ordre, chanté par les chroniqueurs bourguignons, qualifié par Jean Lemaire de « prince d'enluminure, » par Guichardin de « peintre très excellent, » et par Molanus de *nobilissimus pictor*, Simon Marmion n'est pour ainsi dire plus qu'un nom. Ressuscité par Le Glay, l'élégant historien des comtes de Flandre, il doit sa renommée actuelle au chanoine Deshaines. A la suite de cet excellent archéologue, la critique presque unanimement a vu en Simon Marmion l'auteur du *retable de saint Bertin*, conservé pour la plus grande partie au musée de Berlin (deux volets sont à la National Gallery). Cette œuvre importante fut exécutée de 1454 à 1459 pour Guillaume Fillastre, abbé de Saint-Bertin à Saint-Omer, en complément d'un reliquaire d'argent doré rehaussé de perles et de pierres précieuses. On dit qu'en voyant ces peintures, Rubens, sans connaître leur auteur, déclara qu'il les couvrirait sans hésitation de ducats d'or pour s'en rendre

acquéreur, — une légende certainement, puisque proposition identique est prêtée à plus d'un grand maître pour d'autres œuvres. A la fin du XVIIIe siècle, l'archiviste de l'abbaye de Saint-Bertin, dom Charles de Witte, parlant de Guillaume Fillastre, dit : « Cet abbé fit faire à Valenciennes le retable du maître-autel. » Cette indication sommaire suffit au chanoine Deshaines pour restituer à Simon Marmion les peintures de Saint-Bertin, autour desquelles s'est peu à peu constitué le catalogue du « prince d'enluminure. » L'œuvre supposé de Marmion s'étend aujourd'hui des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* (bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg) dues vraisemblablement au maître qui peignit le retable de Guillaume Fillastre, jusqu'aux scènes de la vie de saint Vincent-Ferrer à l'église de Saint-Pierre-Martyr à Naples, lesquelles sont certainement d'un maître hispano-napolitain! L'auteur de la *Vie de saint Bertin*, — l'attribution à Simon Marmion reste hypothétique, — est un maître d'éducation flamande, voisin de Thierry Bouts, antérieur en épanouissement à Memlinc, lequel pourrait bien s'être imprégné de son style qu'on sent nourri de la tradition des grands enlumineurs du XVe siècle. Le tact, la grâce, le charmant esprit narratif déployés par l'auteur de cette série de petites scènes monacales conservées à Berlin, doivent-ils être considérés comme des indices du génie wallon, — ou, si l'on veut, français? Peut-être. Mais ces mérites existent aussi chez les miniaturistes du quattrocento brugeois. Les maîtres néerlandais du XVe siècle sont très généralement semblables à leurs seigneurs, les ducs de Bourgogne, de la maison desquels le chanoine Molinet, panégyriste de Simon Marmion, disait : « Sa puissance estoit trop plus flamande que wallonne... »

*
* *

Toutes les villes importantes de la Flandre wallonne, du Cambrésis, de l'Artois, du Hainaut, eurent des ateliers de peinture que l'on peut tenir pour des écoles. Douai, de son côté, vit naître à la fin du XVe siècle Jean Bellegambe, un maître charmant qui se souvient de Memlinc et qu'influencent Metsys et Gossart. Nous sommes, cette fois, à l'aube de la Renaissance italianisante... Douai avait connu une grande prospérité, grâce à la fabrication de ses *écarlates*, mais l'annexion de la Flandre wallonne à la France avait porté la plus grave atteinte à la ville

en la séparant de Bruges, entrepôt des laines anglaises ; néanmoins, le luxe des habitans avait éveillé le goût de l'art. De nombreux peintres et imagiers sont cités pendant les xve et xvie siècles : les Lefebvre, Nicaise, Simon et Godefroi de Cambrai, Pierre Maillart, Pierre de Laet, Jean Viellard, Jean le Carlier, les Lescripvent. Ici, comme à Tournai, c'est en grande abondance que nous rencontrons tapisseries de haute lisse, toiles peintes, statues, tableaux, bahuts, chaises à dossier, coffres sculptés, joyaux, bijoux. Jean Bellegambe, que ses contemporains qualifient de « peintre excellent ou maître des couleurs, » et à qui Guichardin reconnaît un grand talent de paysagiste, continuait comme ses grands prédécesseurs flamands et wallons de fournir des modèles aux ouvriers d'art douaisiens, tout en peignant des retables pour les églises et les abbayes. Nous pouvons répéter en outre avec le chanoine Deshaines qui lui a consacré une imposante monographie : « Jean Bellegambe est un artiste chrétien, instruit, pieux, un peintre théologien, dirions-nous volontiers, qui connaît la doctrine de l'Église non seulement dans son ensemble, mais aussi dans ses détails et dans ses preuves par l'Écriture sainte, les saints Pères, la tradition et le symbolisme (1). » On ne dit point qu'il fut *clerc* comme Jacques Daret, mais il eût mérité de l'être ; et certainement il était aussi profondément croyant que le peintre de la *Vierge* de Francfort et celui de la *Descente de Croix* de l'Escurial. Mais il n'a plus la facture énergique, la palette vivante des maîtres de Bruges, de Gand, de Tournai. Il accueille avec empressement les nouveautés que nos artistes italianisans introduisent dans la peinture au début du xvie siècle : riches décors architectoniques, vêtemens pleins de fantaisie, paysages romantiques de rochers bleuâtres, nombreuse et pittoresque figuration de petits personnages ; mais sa technique est très inférieure à celle de Jean Gossart, de Metsys, de van Orley. Son chef-d'œuvre est un retable polyptyque « représentant sur les panneaux extérieurs le Sauveur offrant la croix à la vénération du monde entier, et, sur les panneaux intérieurs, la Sainte Trinité adorée par toute la hiérarchie céleste (2). » Exécutée de 1516 à 1520 pour l'abbaye d'Anchin, l'œuvre est aujourd'hui conservée dans la sacristie de l'église Notre-Dame à

(1) Chanoine Deshaines, *la Vie et l'œuvre de Jean Bellegambe*. Quarré, Lille, 1890.

(2) Ch. Deshaines, *op. cité*.

Douai ; Jean Bellegambe s'y montre merveilleux architecturiste et peintre orfèvre. Le polyptyque n'est pas intact. Tel quel, il eût fait excellente figure au musée de Bruxelles auquel le docteur Escalier de Douai offrit de le céder avant de le vendre à ses concitoyens. Les deux tableaux de Bellegambe envoyés à l'exposition de Charleroi : l'*Adoration de l'Enfant Jésus* (1528) et le *Christ entre les mains des bourreaux* proviennent de cette antique et puissante abbaye de Saint-Vaast où nous conduisit Jacques Daret. Les qualités et les faiblesses de Bellegambe s'y harmonisent en une formule très sympathique. Ce maître, au pinceau un peu mou, aimait peindre des trognes avinées de tortionnaires. Il les prodigue dans un *Martyre de sainte Agathe* envoyé à Charleroi par M. Kleinberger et où s'impriment tous les caractères de son art.

*
* *

Mons ne passe point pour un grand centre de notre peinture primitive. Pourtant la ville possède au xve siècle une *connétablie* de peintres, verriers, brodeurs, tapissiers, relieurs, sculpteurs et graveurs. Les statuts en furent renouvelés le 14 juillet 1487 ; leur connaissance complète les notions que la vie de Campin et Daret nous fournissent sur les devoirs, les droits corporatifs des artistes « syndiqués » à la fin du xve siècle. L'apprentissage était de trois ans ; admis à la maîtrise après la production du chef-d'œuvre, l'artiste payait un droit, s'il n'était pas fils de maître. A chaque enfant qui lui naissait, il était tenu de faire un nouveau versement ; en échange, la gilde intervenait dans diverses occasions solennelles dont les deux principales étaient les noces et les obsèques. L'emploi de mauvaises couleurs était puni d'amende ; de rigoureuses prescriptions protectionnistes enlevaient aux maîtres étrangers le désir de venir lutter à Mons avec les artistes locaux. C'est dans ce milieu que naquit en 1462 Jean ou Jehan Prévost (en flamand, Johan Provoost) (1). Mons ne sut point retenir ce peintre très doué. Après avoir acquis la maîtrise à Anvers en 1493, Prévost s'installe à Bruges où nous le trouvons inscrit au registre d'admission à la bourgeoisie le 10 février 1494, comme étant né à Mons en Hainaut. Lui aussi est à la fois ouvrier d'art et peintre en fines couleurs.

(1) Cf. Devillers, Léop., *le Peintre Jean Prévost de Mons*, dans la Revue *Wallonia*, 1903, p. 289.

En 1509, il est chargé de laver, restaurer et vernir les armoiries des chevaliers de la Toison d'Or suspendues dans le chœur de la cathédrale de Saint-Donatien et d'y ajouter six nouveaux panneaux. La même année, Johan Provoost ravive la polychromie d'une partie du jubé de la même église. Quatre ans plus tard il exécute pour les magistrats brugeois huit cartes topographiques dont l'une représente le Zwin; en 1516, il fournit le plan d'une voûte en chêne pour le chœur de Saint-Jacques; en 1520, il collabore aux décorations qui ornèrent Bruges à l'occasion de la joyeuse entrée de Charles-Quint; en 1521, il offre un dîner à son illustre confrère Albert Dürer de passage à Bruges. Rien ne ressemble à la carrière d'un peintre du XVIe siècle flamand comme celle d'un peintre du siècle précédent... Marié trois fois, Jean Prévost avait épousé en premières noces Jeanne de Quaroube, veuve de Simon Marmion (morte en 1506), ce qui a fait supposer que notre peintre montois avait été l'élève du « prince d'enluminure. » Pour nous, Jean Prévost est bel et bien un représentant de l'école anversoise inaugurée avec tant d'éclat par Quentin Metsys. Il peignit, en 1525, pour l'Hôtel de Ville de Bruges un *Jugement dernier*, aujourd'hui au Musée communal où la transparence du coloris, le mouvement gracieux et un peu contraint des figures nues disent l'amour du maître montois pour le nouveau style. Autour de lui vivaient, à Bruges, Gérard David et ses disciples, que la nouvelle esthétique italianisante entraînait peu à peu et chez qui se font jour de curieuses préoccupations de clair-obscur léonardesque. Partisan des nouveautés, Prévost ne manqua pas d'adopter ces dernières. On en peut juger dans son triptyque de Jean van Riebeke (musée de Bruxelles) exposé à Charleroi avec le *Jugement dernier* de Bruges. Prévost mourut en 1529. Dürer lui avait fait l'amitié de dessiner son portrait. Ce délicieux crayon — monogrammé — est conservé au musée de Weimar et passait jadis pour représenter Patinir, le peintre dinantais.

Mons ne sut point retenir un autre peintre de marque auquel elle donna le jour deux ans avant la mort de Prévost, Nicolas Neufchatel, appelé aussi Colyn van Nieucastel, Nicolas de Novocastello et surtout *Lucidel* (Nutzschideel). Cet artiste ne se contenta même point d'élire domicile dans une autre ville des Pays-Bas. Il vécut en Allemagne et mourut vraisemblablement à Nüremberg en 1590. Élève à Anvers de Pierre

Coeck, — lequel fut aussi le maître de Breugel l'ancien, — Lucidel était installé à Nüremberg en 1561 et travailla ensuite à Prague. Il fit trois fois le portrait de l'empereur Maximilien II et de sa fille aînée, l'archiduchesse Anna. Ses œuvres conservées sont nombreuses et souvent cataloguées sous le nom de Holbein. Il manque d'expression dans ses originaux féminins ; les grandes robes noires et les chaînes à la vieille mode nurembergeoise ne contribuent point d'ailleurs à les animer (1). Ses portraits d'homme sont en revanche pleins de vérité, sobres et saisissans. Le portrait du *Mathématicien Johann Neudörffer avec son fils* (pinacothèque de Munich) est justement considéré comme son œuvre capitale. Le musée de Budapest a consenti à prêter à l'exposition de Charleroi les portraits de *Hans Heinrich Pilgrim, de Bois-le-Duc* (daté de 1561) et de sa femme. Hans Pilgrim, tout de noir vêtu, silhouetté avec une finesse extrême, haussant sa tête pâle et morose sur son torse nerveux, est d'une représentation infiniment supérieure à celle de son insignifiante épouse. Un portrait de vieille dame de la collection Cardon (daté de 1572), attribué avec vraisemblance à Lucidel, a plus de vie et d'accent que celui de frau Pilgrim. Les œuvres de ce maître montois, dont l'art s'apparente à celui de Holbein, de Moro et de certains vénitiens de la terre ferme, sont exposées à Charleroi en regard des fragmens qui nous restent d'un jubé monumental élevé dans la collégiale de Sainte-Waudru, à Mons, par l'architecte-sculpteur Jacques Dubrœucq (né à Mons au commencement du XVIe siècle, mort en 1584). Ce Dubrœucq, de qui Jean de Bologne reçut ses premières leçons, fut un décorateur éminent, un ingénieux compositeur de bas-reliefs dramatiques et un délicieux arrangeur de draperies. Il parle un langage romain, et le sentiment de ses figures est assez conventionnel. D'ailleurs, il est difficile de juger de leur mérite dans une salle d'exposition ; une telle sculpture réclame son cadre architectural. Le jubé de Sainte-Waudru fut démoli à la fin du XVIIIe siècle. On rêve, dit-on, d'en utiliser les fragmens pour un nouveau *maître-autel* de la vieille église. Cette solution ne me paraît pas très heureuse ; dans de tels cas, on peut recourir, semble-t-il, à l'hospitalité d'un musée. La Commission des Monumens est saisie du problème. Souhaitons-lui de le traiter avec sagesse.

(1) Cf. Wurzbach, *Niederländisches Künstler-Lexikon*, 1909.

*
* *

Jean Gossart, dit Mabuse, occupe une place d'honneur à l'exposition des « Arts anciens du Hainaut; » il la remplit dignement, grâce aux superbes pages envoyées par les musées de Bruxelles et de Tournai et par les collections Ch.-L. Cardon et von Kauffman. De cette dernière est venu le portrait de l'artiste, — signé, — honnête et sympathique visage, assez proche comme caractère de la tête de Prévost dessinée par Albert Dürer. Les chroniqueurs du XVIe siècle ont prêté à Gossart quelques vices, dont l'ivrognerie était le moindre; à les en croire, le grand maître wallon aurait empoisonné son jeune confrère Lucas de Leyde qu'il jalousait! Il n'y a rien de plus crédule que les vieux annalistes de la peinture; comme ils sont peintres eux-mêmes, ils se montrent rarement indulgens pour les faiblesses de leurs confrères défunts, et n'ont aucun scrupule à inventer des anecdotes déshonorantes. Ainsi en firent-ils avec Gossart. Le tranquille visage du maître proteste avec une douce énergie contre de pareilles calomnies. Sa carrière, singulièrement remplie et attachante, est, elle aussi, une protestation. Il y a très peu de temps que l'on s'intéresse comme il convient aux œuvres de Gossart. On leur tenait rigueur de leur italianisme. Fromentin avait dit : « Le premier qui partit fut Mabuse, vers 1508. » Nombreux sans doute sont ceux qui, sur la foi de ce bout de phrase, croient encore aujourd'hui que Gossart fut le premier parmi nos peintres à s'imprégner de l'idéal italien. Notre art était plein d'italianisme avant son départ; il se pourrait même qu'à la fin de sa carrière, Memlinc eût peint des *Madones* agrémentées d'*amorini* tenant des guirlandes à l'antique. L'italianisme, du moins sous ses formes initiales, n'est plus tenu aujourd'hui pour une tare, et la passion, très justifiée mais un peu exclusive, que l'on avait vouée aux primitifs du XVe siècle s'étant un peu calmée, on s'est aperçu enfin que la première moitié du XVIe siècle flamand abonde en talens séduisans, énergiques, infiniment dignes d'admiration. Cette réaction est récente. On finira par reconnaître que l'italianisme, à ses débuts, loin d'être un mal, assura la vie et l'éclat d'une période inédite de la peinture flamande. C'est une gloire pour Jean Mabuse d'avoir été désigné par la tradition comme l'auteur responsable de cet état de choses.

Jean Gossart, appelé également Mabuse, Malbodius, Mabusius, Malbogie et Melbodie, naquit vers 1470 à Maubeuge, petite ville de l'ancien comté de Hainaut (1) ; son éducation artistique fut vraisemblablement toute flamande. L'une des miniatures du bréviaire Grimani portant sa signature, nous pensons qu'il a travaillé dans l'atelier de Gérard David à Bruges ; il y a lieu de croire aussi qu'il s'inscrivit parmi les maîtres d'Anvers, — un Jennyn van Hennegouwen (Jean de Hainaut) figurant dans la gilde anversoise en 1503. Voici donc encore un maître wallon formé aux disciplines flamandes, — un artiste parfaitement *belge* par conséquent. Il joue vraiment le rôle d'un peintre national, et nos souverains et mécènes utilisent son talent sans répit. Il doit à leur faveur d'avoir fait le voyage d'Italie dans des conditions que ne connut point Roger van der Weyden.

Envoyé en ambassade auprès du pape Jules II, le bâtard de Bourgogne Philippe amena son historiographe Guillaume de Nimègue et ses deux peintres; l'un des deux était un vieux maître vénitien qui avait longtemps séjourné en Allemagne, puis était venu dans les Pays-Bas, Jacopo dei Barbari ; l'autre était Jean Gossart. On organisa en l'honneur de Philippe de Bourgogne des réceptions magnifiques à Vérone, Florence et Rome. Jules II s'éprit de cet ambassadeur septentrional qui connaissait la peinture et la sculpture pour les avoir pratiquées, discutait bases, colonnes et couronnemens en architecte versé dans la science vitruvienne, qui dissertait aussi bien que quiconque de fontaines et d'aqueducs. « Rien ne lui plaisait tant à Rome, — dit Guillaume de Nimègue, — que de contempler ces monumens de l'antiquité qu'il faisait peindre par l'éminent artiste du nom de Jean Gossart de Maubeuge, *quæ per clarissimum pictorem Joannem Gossardum Malbodium depingenda sibi curavit.* » On peut être assuré que Mabuse, guidé par Jacobo dei Barbari, visita les ateliers de ses confrères italiens; s'il s'appliqua à connaître les architectures antiques, il s'exerça avec non moins d'ardeur à pénétrer les secrets du *sfumato* léonardesque... Revenu dans les Pays-Bas, il suivit son maître au château de Zuytburg, puis à Utrecht où Philippe de Bourgogne reçut la mitre épiscopale en 1517 et mourut en 1524. Un autre grand bâtard bourguignon, Adolphe, seigneur de

(1) Les textes concernant Jean Gossart ont été rassemblés par M. Maurice Gossart, *Jean Gossart de Maubeuge. Sa vie, son œuvre.* Lille, 1902.

Beveren et de Veere, prit alors Mabuse à son service, et le peintre s'installa avec son nouveau protecteur à Middelbourg. Nos vieux chroniqueurs assurent qu'il y courait les tavernes, jouait, buvait, se livrait aux « extravagances d'un homme enyvré. » Le peintre aurait perdu au jeu une magnifique robe en damas blanc, brochée de fleurs d'or, qu'Adolphe de Bourgogne lui avait fait faire à l'occasion d'une visite de Charles-Quint. En une nuit, Mabuse se serait fabriqué une robe de papier, avec des fleurs peintes à miracle, et l'empereur, en voyant défiler Gossart parmi les dignitaires, aurait dit au seigneur Adolphe : « Je savais nos fabriques de Flandre très riches, mais j'ignorais qu'elles pussent produire de telles merveilles ! » L'admiration pour la technique du peintre perce dans ces légendes calomnieuses. Gossart avait travaillé pour Charles-Quint à Bruxelles en 1516; en 1523, Marguerite d'Autriche l'employait à Malines; il n'est pas impossible qu'il ait « pourtraité » Christian de Danemark à Copenhague même. Il mourut vraisemblablement à Middelbourg entre 1533 et 1535.

Deux œuvres importantes de Jean Gossart illustrent les deux phases principales de sa carrière : l'*Adoration des mages* (collection de lord Carliste au château de Naworth) laquelle est d'avant le départ pour l'Italie, et le *Saint Luc peignant la Vierge* (musée de Prague) qui suit le retour. Gossart aurait travaillé pendant de nombreuses années à l'*Adoration des mages*, qu'il peignit pour une abbaye de Grammont et qui passa successivement dans les collections des archiducs Albert et Isabelle, de Charles de Lorraine et du duc d'Orléans (1). C'est une merveille technique digne des grands joailliers du pinceau de notre XVIe siècle; c'est une œuvre qui vise à la grandeur et tombe dans quelque étrangeté. Elle groupe une trentaine de figurines autour des personnages principaux, grands d'un demi-mètre et fait surgir d'immenses ruines en guise de décor rustique. On y sent un italianisme latent; l'ingénuité de nos primitifs s'évanouit; l'auteur s'aventure dans des complications et des fantaisies romantiques. Dürer, en gardant une vérité surhumaine

(1) Cf. pour l'histoire de ce chef-d'œuvre : A. J. Wauters, *Bulletin des Musées royaux*, novembre 1910. Bruxelles. — M. Maurice Brockwell assure, dans un des derniers numéros de l'*Athenæum*, que le tableau est à Londres chez un marchand et qu'il pourrait bien quitter l'Angleterre si on ne s'empresse de l'acheter pour la National Gallery.

à ses personnages, avait obéi au même idéal dans son *Adoration des Offices*. Peu de temps après son retour d'Italie, Gossart peignait pour la chapelle des peintres de Malines (cathédrale de Saint-Rombaut), le magnifique et précieux retable où l'on voit *Saint Luc peignant la Vierge*. C'est la *Prager Dombild*, enlevée par l'empereur Mathias aux Malinois, réclamée vainement par ces derniers, déposée à la cathédrale de Prague et transportée finalement au musée de cette ville. Cette fois l'idéalisme de la Madone annonce la pénétration raphaëlesque en Flandre; les architectures s'inspirent de Bramante. D'autres œuvres de Gossart dérivent de Jacopo dei Barbari, de Dürer, de Léonard de Vinci et même de Michel-Ange. Dans ses portraits, l'artiste se préoccupe du *chiar-oscuro* des Lombards contemporains, de la vérité de Dürer et de Holbein, de l'élégance des Vénitiens de la terre ferme, — tout en peignant avec une énergie et un calme tout flamands comme on peut l'observer dans le *Saint Donatien* du musée de Tournai (volet d'un diptyque démembré), dans le portrait d'homme du musée de Bruxelles, dans son propre portrait de la collection Kauffman et dans le profil typique d'un prélat (collection Cardon) exposés à Charleroi. On peut se demander si le *Gentilhomme à l'œillet* et le *Gentilhomme aux belles mains*, envoyés également par M. Cardon, n'enrichissent pas indûment le catalogue de Jean Gossart. Ce sont des morceaux fastueux dont le peintre de Philippe de Bourgogne n'aurait pas eu à rougir. Mais tout grand virtuose qu'il fût, Mabuse ne déploya jamais l'étonnante désinvolture de l'auteur de ces portraits. Ces deux seigneurs ont été abondamment célébrés par la critique, et c'est justice; le premier évoque les modèles de Boltraffio; le second, en manteau de fourrure, pourpoint brodé, double chaîne d'or (broderies et bijoux sont dorés au métal et gravés dans la pâte) doit sa désignation à ses mains vives, fines, « botticelliennes. » On a prononcé pour le *Gentilhomme à l'œillet* et le *Gentilhomme aux belles mains* le nom de Jean Clouet. La question des « Clouet, » peintres de la cour de France est à peu près aussi confuse que celle du maître de Flémalle. Un Jean Clouet habitait Tours au commencement du XVIe siècle; on croit pouvoir lui donner un *François Ier* et un *Montmorency* du Louvre. Certains critiques le tiennent pour l'auteur des deux *Gentilshommes* de la collection Cardon et des *Ambassadeurs* de la National Gallery attribués à Holbein.

D'autres veulent voir en ce Jean Clouet, le peintre des *Figures de femmes à mi-corps* dont l'art n'est pas sans analogie avec celui de Gossart. En fait, nous savons peu de chose de Jean Clouet, si ce n'est qu'il fut peintre de François Ier et père du fameux François Clouet, peintre de quatre rois de France, de 1541 à 1572. Il paraît certain aussi que ce Jean, dit Jehannet ou Janet, venait du pays flamand ou wallon. On le croyait fils d'un Jean Cloët, peintre de Bruxelles, qui figure dans les comptes de Bourgogne en 1475 ; on n'est pas éloigné à présent de le croire originaire du Hainaut où l'on signale d'assez nombreux Clouwet ou Clauvet à la fin du xve siècle. Un neveu de Simon Marmion, Michel Clauwet, fut peintre à Valenciennes et reçut, croit-on, des leçons de son oncle. Il eut deux fils, Janet et Polet. On ne sait s'ils furent peintres : c'est très probable toutefois, et il est bien tentant de ne voir en Janet Clauwet et Jean Clouet qu'un seul et même personnage. Cette identification est peut-être un peu prématurée ; et peut-être est-il trop tôt aussi pour mettre les deux gentilshommes de M. Cardon au compte d'une renommée aussi purement nominale que celle de Jean Clouet.

*
* *

Deux maîtres wallons, Joachim Patinir et Henri de Bouvignes, plus connu sous le nom de Bles, sont tenus pour les émancipateurs du paysage et les interprètes initiaux des sites mosans. Cette double gloire leur vaut un prestige marqué parmi les peintres de la « Wallonie » d'autrefois. Ils représentent une tradition que l'on invoque volontiers, et l'on ne saurait leur contester sérieusement le mérite d'avoir ouvert des voies indépendantes au paysage. Leur art s'est-il inspiré de la nature mosane? Nous n'avons pas cru pouvoir répondre affirmativement à la question dans une étude spéciale que nous avons publiée ailleurs sur les « Paysagistes wallons du xve au xxe siècle, » et que nous devons nous borner à résumer ici en nous excusant si nous ne réussissons pas à en renouveler suffisamment les termes (1).

Joachim Patinir, — ou Patenier, ou encore Pateniers, — naquit à Dinant en 1485 et mourut à Anvers le 5 octobre 1524. Il a très probablement travaillé à Bruges avant d'acquérir la

(1) Cf. *Les Paysagistes wallons du XVe au XXe siècle*, dans les *Arts anciens du Hainaut*. Van Oest, Bruxelles, 1911.

maîtrise à Anvers, et peut-être fut-il dans la vieille capitale des Flandres l'élève de Gérard David, de qui les paysages bleuâtres portent des germes d'italianisme. On ne connaît que quatre tableaux indiscutablement authentiques de maître Joachim. L'un d'eux : la *Tentation de saint Antoine*, de Madrid, nous fait comprendre l'admiration de Dürer pour Patenier qu'il appelle *den guten Landschaftsmaler*. — Henri, Hendrik, Henri Bles ou met de Bles, appelé également en France Henri à la Houppe et en Italie *Civetta*, naquit à Bouvignes, près de Dinant, vers le même temps que Patinir, au dire de van Mander et du poète-chroniqueur Lampronius. Il est certain que Bles séjourna longtemps en Italie où son surnom de *Civetta*, — à cause du hibou, parfois difficilement visible qu'il peignait souvent, pas toujours, dans ses œuvres, — resta longtemps populaire. On ne sait ni où, ni quand il mourut. Tout est obscurité dans son œuvre et sous ce nom de Bles (qui n'est qu'un sobriquet appliqué à l'artiste parce qu'il avait une *mèche* de cheveux blancs : *een witte bles van hayr*) sont cataloguées les productions d'un grand nombre d'artistes, aux tendances diverses. « Herri met de Bles, a-t-on dit justement, est le titre d'un chapitre difficile et confus. » Nous avons tenté naguère d'y mettre un peu d'ordre; nous ne nous flattons pas d'avoir réussi (1). Ce qui est certain, c'est que Bles comme Patinir sont dans les Pays-Bas les protagonistes d'une esthétique nouvelle du paysage. Avec Gérard David et ses élèves, l'école de Bruges à son déclin était devenue sans rivale dans l'art d'associer les beautés d'un site réel et doucement poétique aux émotions des belles figures pieuses. Mais déjà les lointains bleuâtres de « maître Gheeraert » voudraient s'embellir d'un peu de mystère. Une évolution se prépare. Le *romantisme* de nos italianisans des débuts du XVIe siècle apparaît. On en voit sortir la formule nouvelle du paysage telle que l'appliquent Patinir et Bles. Mais l'origine de ce romantisme est en Italie même, pensons-nous, dans les paysages de Léonard de Vinci, dans les sites mystérieux que le maître des maîtres semble tirer de son rêve et dont les moindres détails sont pourtant rigoureusement étudiés sur nature (2). Toute la

(1) Cf. nos *Primitifs flamands* (Van Oest, Bruxelles) et notre étude sur les *Paysagistes wallons*, art. cité.

(2) La formule fut préparée par plusieurs peintres du quattrocento italien ; elle se précise chez Verrocchio ; le Vinci l'impose.

peinture septentrionale des débuts du XVIe siècle est déjà saturée de cette poésie nouvelle. Albert Dürer sans doute contribua fort à sa diffusion. Mathias Grünewald en est très imprégné et c'est très vraisemblablement Jacopo dei Barbari qui en répandit la mode dans les Pays-Bas. Faut-il s'étonner de voir Gossart, l'ami de Jacopo et son collègue au service du bâtard Philippe, s'éprendre l'un des premiers des savoureuses étrangetés de ce romantisme encore gothique? A Rome, nous l'avons vu, Gossart dessina des monumens antiques comme le firent tant de peintres après lui, — et c'est dans un mélange de réminiscences romaines et de visions alpestres qu'il puisa les motifs de ses paysages. Avec lui et autour de lui, tous nos peintres sans exception adoptent pour les fonds de leurs tableaux la poésie des sites léonardesques.

Ils n'en gardent pas toujours le mystère; ils accumulent rochers sur rochers; tous leurs horizons montrent les mêmes dentelures bleues; leurs décors artificiels se peuplent de détails terre à terre; ils n'ont aucun souci de logique, mais ils vouent un égal amour à l'idéal nouveau. Et cet idéal, on en trouvera des expressions infiniment délicates et hautes chez des maîtres flamands tels que Quentin Metsys, van Orley, van Clève, van Coninxloo, Blondeel, chez des maîtres wallons tels que Jean Bellegambe, Jean Prévost, Patinir et Bles. (Voir à cet égard à l'exposition de Charleroi le joli tableau de la collection Heseltine attribué à Patinir : *Vierge dans un Paysage* et la jolie *Chasse de saint Hubert*, de la collection Houtart, attribuée au même.) Au début de sa carrière Peter Bruegel l'ancien est encore tributaire de ces visions convenues; après son retour d'Italie, il dessine force panoramas du Tyrol et du Frioul, où il se souvient, dirait-on, des exemples de Bles et de Patinir. Parmi tous ces peintres septentrionaux qui renonçaient à peindre leur milieu natal, plusieurs avaient vu les Alpes d'ailleurs, et la réalité de certaines formes laisse percer leur âme de réalistes impénitens à travers le mensonge de leurs paysages attrayans. Dans les premières années du XVIIe siècle, Van Valkenburgh, Tobie Verhagt, — le premier maître de Rubens, — restent encore inféodés à cette formule gothico-renaissante. Paul Bril s'en affranchit le premier; la vue de la campagne romaine fit de lui l'un des créateurs du paysage classique. C'est l'Italie qui détourna

nos peintres d'une esthétique italianisante déjà vieille d'un siècle.

*
* *

Nous ne pouvons assigner à cette étude le cadre que les organisateurs de l'exposition de Charleroi ont rêvé pour leur démonstration ; nous devrions disposer d'un espace double, et l'on peut trouver que nous avons multiplié outre mesure nos monographies abrégées. Au surplus, avant le XIXe siècle, on ne rencontre plus en Wallonie que des talens sans éclat et un maître que l'on soumettrait plus difficilement encore que tous ses compatriotes gothiques ou renaissans à une classification régionaliste : Watteau.

Terminons par une énumération. Malgré leur titre, les « Arts anciens du Hainaut » ont fait une place à la peinture liégeoise. Lambert Lombard (né en 1505, mort en 1566) fut un grand chef d'atelier aux aptitudes multiples ; il n'était guère permis de se faire une haute opinion de sa peinture d'après les tableaux inscrits sans preuve à son catalogue. La révélation à Charleroi d'une de ses œuvres authentiques, — une *Descente de Croix* de la collection Meses, — ne grandira point son prestige comme peintre. Du moins apprenons-nous par ce tableau que le charme de Jean Mabuse ne subsiste guère chez Lombard (élève du peintre de Maubeuge), mais qu'en revanche, le maître liégeois possédait déjà la *furia* un peu grossière de son terrible disciple, Frans Floris, le plus roman de nos peintres avant Rubens. Gérard Douffet et Berthollet Flémalle, de Liège aussi, sont d'honnêtes épigones de Rubens. Gérard de Lairesse, de Liège encore, mort à Amsterdam en 1711, est célèbre pour avoir malmené Rembrandt devant des publics hollandais. Enfin Defrance (1725-1805) est un aimable et joyeux conteur de mœurs liégeoises du XVIIIe siècle. Namur peut également citer un peintre, Nicolas La Fabrique, mort à Liège d'ailleurs, après 1736, dont le musée de Bruxelles possède une bonne étude physionomique : le *Compteur d'argent* (prêté à l'exposition). Au XVIIe siècle, l'atelier de Michel Bouillon, peintre de fleurs et de natures mortes, attirait à Tournai de nombreux élèves de 1639 à 1677 ; au XVIIIe siècle, deux peintres tournaisiens sont encore à citer : Théobald Michaux, qui peignait d'amusantes vues de villes, et surtout P J. Sauvage dont les grisailles sont recher-

chées à l'égal des meilleures productions françaises contemporaines. Tous ces artistes sont au catalogue de l'exposition comme aussi Pater, François et Jean-Baptiste Watteau. Quelle tentation de parler longuement du *Bain*, — un morceau royal vraiment, — prêté par Son Altesse le duc d'Arenberg! L'attribution à Jean-Baptiste ne doit-elle soulever aucun doute? Que penser de la « wallonisation » du peintre de l'*Embarquement?* La compétence nous fait défaut pour répondre au premier point (1) et la place pour traiter le second. Nous devons nous borner aussi à citer les artistes belges du XIXe siècle, nés en Wallonie : le classique Navez (de Charleroi), les romantiques Gallait (de Tournai) et Wiertz (de Dinant), les paysagistes Fourmnois (de Presles) et Hippolyte Boulenger (de Tournai), et puis Félicien Rops (de Namur), le terrible Rops « qui a tout profané même l'amour, » mais qui fut le génie du dessin en personne, et aussi... Constantin Meunier qui, sans être Wallon, tira le premier « de cette région de forcené labeur un art d'humanité que le monde ignorait encore (2). » La rétrospective des maîtres modernes évoque, comme celle des maîtres d'autrefois plus d'une vie glorieuse.

*
* *

Sans prétendre découvrir, parmi tant d'expressions diverses de la sensibilité wallonne, les accens originaux et les émotions libres par quoi s'affirme l'âme d'une race, ne pouvons-nous tout au moins discerner dans les œuvres capitales les traits propres au génie de cette race et consentir à l'autonomie de sa production artistique? En ramassant dans cette trop sèche étude des faits connus et contrôlés, notre étonnement admiratif pour l'abondance et la beauté de la production wallonne n'a cessé de grandir ; mais nous ne nous estimons pas suffisamment éclairé pour répondre de l'existence d'une peinture wallonne indépendante. La rigueur des apprentissages, l'intervention des maîtres dans l'immense champ de l'art décoratif, la valeur intellectuelle des grands artistes, leur extrême con-

(1) Le délicieux tableau, qui représente une jeune femme nue sortant du bain et autour de laquelle s'empressent des soubrettes, est généralement attribué aujourd'hui à Pater.

(2) Camille Lemonnier. *Le Hainaut, terre d'art et de travail* (dans le volume *les Arts anciens du Hainaut*).

science technique, aucune de ces vertus ou de ces conditions de vie esthétique, n'est le monopole des maîtres wallons au xve et au xvie siècle. Dirons-nous que le mysticisme lyrique fut le privilège de quelques grands wallons, et tout au moins de Roger de le Pasture? Nous oublierions les maîtres de l'*Adoration de l'Agneau* et Thierry Bouts, si grave, si sensible, si religieux, et presque tous les maîtres flamands du xve siècle. Le charme des mises en scène pittoresques, le goût du récit clair, spirituel, la multiplicité des accessoires finement traités, ne sont-ce pas là des mérites bien wallons, comme aussi cet amour de la forme si passionné et si exclusif parfois chez le maître de Flémalle, chez Gossart? Mais nul ne poussa plus loin que Jean van Eyck l'amour de la forme, si ce n'est peut-être Hugo van der Goes, lequel, croit-on, en devint fou. Et ce n'est pas un Wallon qui créa la peinture de genre, mais un Flamand, Petrus Christus, plus prolixe dans la description de l'échoppe de saint Éloi que le maître de Flémalle dans celle de saint Joseph. Pourtant, c'est bien l'étude des mérites plastiques, linéaires et narratifs qui permettra de démêler l'originalité latente de cette peinture wallonne où l'on rencontre peut-être un peu plus de spiritualisme qu'en Flandre, de raffinement dans l'intervention et par momens même de drôlerie narquoise. Mais cette peinture, nous la considérons comme faisant corps avec la peinture des régions flamandes. Rien n'est changé de nos jours, à une étiquette près, l'art flamand étant devenu l'art belge. Constantin Meunier, Brabançon d'origine et personnifiant les spectacles tragiques de la Wallonie moderne, est le symbole même de cette antique et heureuse union.

FIERENS-GEVAERT.

EN COLONNE AU MAROC

IMPRESSIONS D'UN TÉMOIN

II[1]

FEZ ET MEKNÈS

Au camp de Dar Dbibagh. — Promenade à Fez. — Les méfaits de l' « avancite. » — La surprise de nuit du 5 juin. — La « bataille » de Bahlil. — En route vers Meknès. — Le combat de Meknès. — Moulay-Zin. — Paysages de retour : Moulay-Idris et le camp Petitjean. — L'arrivée du courrier de France. — Un « five o'clock water » chez le Sultan.

L'arrivée de la colonne Gouraud portait à plus de 6000 hommes l'effectif des troupes envoyées à Fez par la France. Autour des camps, les mercantis juifs pullulaient. Leurs paniers remplis d'oranges, de pain d'orge, de figues et de raisins secs excitaient des convoitises aiguisées par trois semaines de privations. La loi de l'offre et de la demande présidait aux transactions : « Combien ce pain d'orge? — 10 sous. — Un kilo de pommes de terre? — 36 sous! — Tu es un voleur! » Mais un vibrant: « J'aime les Français, vive la République! » ponctuait les prétentions et faisait taire les récriminations et les injures de l'acheteur naïf et charmé. Quelques commerçans, venus de Tanger, dressaient leurs tentes bourrées de marchandises que se disputaient les « caporaux d'ordinaire » et les popotes d'officiers. Des femmes aux noms bibliques promenaient autour des

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

tranchées leurs costumes aux couleurs vives, et leurs complaisances de Judiths débonnaires augmentaient leurs bénéfices avouables de blanchisseuses d'occasion. Des jeunes gens aux vêtemens propres, à la chevelure soignée, offraient des cartes postales et leurs services de guides avertis. Leur empressement, leur expérience et leur connaissance du français étaient d'ailleurs nécessaires pour la visite d'une ville dont les cartes les mieux faites ne parviennent pas à débrouiller le labyrinthe déconcertant.

Isolément ou par groupes sympathiques, revolver à la ceinture, les officiers couraient vers Fez, croisant les corvées d'ordinaire dont les arrabas grinçantes et les mulets de bât soulevaient des flots de poussière malodorante. Deux voies principales se présentent : l'une longe le vieux Méchouar pour aboutir à la porte Bab-Segma, d'où l'on pouvait encore voir, au milieu des tentes de la mehallah, la « frague » impériale dressée comme pour un départ guerrier; l'autre traverse les jardins du Sultan, le ravin de l'oued Fez et monte vers la Bab-Jiaf. Les spectacles de la route se déroulent identiques. Ce sont des caïds montés sur des mules dociles ou des chevaux fringans caparaçonnés de rouge, escortés de serviteurs méprisans qui toisent au passage les officiers et sous-officiers que leur grade ou leur arme condamne à circuler à pied comme les esclaves et les manans; ce sont des propriétaires cossus, des cultivateurs aisés qui passent à l'amble de leurs montures, le regard vague, la mâchoire contractée, la physionomie énigmatique et dure, et leur indifférence semble pire qu'un outrage. Quelques-uns, cependant, sans doute venus de loin, considèrent avec estime les guerriers roumis qui ont été plus forts que les tribus, et les saluent d'une inclination de tête, la main sur le cœur, en proférant le « Salam aleikoum » traditionnel. Des paysans, suivis de femmes sales et voilées, poussent leurs petits ânes chargés d'énormes paniers qu'ils vont vider dans les échoppes de la ville. Dans les bois impériaux, ouverts à tout venant, mais dont les consignes interdisent l'accès aux militaires qui pourraient y trouver du combustible, des bûcherons improvisés coupent impunément arbres et branchages que des accapareurs juifs vont revendre fort cher à l'Intendance. Au pied des remparts, des chapelets de chameaux et de chevaux s'entassent en paix, protégés par l'incurie et le fatalisme musulmans.

Dans la ville juive, le Fez-Jedid, comme dans la ville arabe,

le Fez-Bahlil, le soleil éclatant sème les paillettes d'or de l'illusion sur les ruines lépreuses, les parures défraîchies des portes chancelantes et des remparts délabrés. Devant les boutiques étroites comme des logettes de *chettys* indiens, les soldats de France, fusil en bandoulière et casque en bataille, essaient la vertu d'un sabir expressif et marchandent pantoufles brodées, poignards de pacotille, cartes postales, flacons d'essence de rose dont ils éblouiront, à leur retour, amis et parens. Les « Café du Commerce, » les « Rendez-vous des Bons Enfans, » hâtivement installés par des mercantis hétéroclites, poussent sur les trottoirs étroits et bosselés leurs tables boiteuses où s'attardent des « hommes de corvée » sans défiance contre l'ivresse rapide versée par l'anisette indigène et les pernods frelatés. Des chameaux, des chevaux, des ânes, des charrettes s'enchevêtrent dans les ruelles sombres des « soukhs » recouverts d'une toiture de branchages, où les indigènes commentent les nouvelles politiques et les cours des marchés. Les marchands d'eau promènent leurs outres fraîches, leurs gobelets attrayans qu'annoncent leurs clochettes tintinnabulantes. Des bijoutiers cisèlent des parures barbares; des forgerons préparent les faucilles pour les moissons imminentes; des bouchers ambulans promènent des viandes violacées, couvertes de mouches; une clientèle affairée se presse autour des étalages où les produits locaux voisinent avec la pacotille européenne. Ouvertes sur un carrefour, les postes française, allemande, espagnole semblent s'observer avec hostilité. Vers la kashah de Bou-Jeloud, où, par-dessus les murs blancs et les masses de feuillages, apparaissent les toitures vertes du Trianon marocain, des chevaux impassibles et des serviteurs couchés à leur ombre, attestent que leurs maîtres apprennent le prix de l'*aman* accordé par le Sultan qui vient de retrouver une autorité précaire et discutée.

Dans la ville arabe, séparée du Mellah par les jardins de Bou-Jeloud, l'animation paraît moins grande que dans le Fez-Jedid. Des traverses de bois interdisent aux Européens l'accès des mosquées inviolables. Cependant, le sanctuaire de Sidi Mohammed ben Jali ouvre sa porte finement sculptée sur une rue tranquille d'où les curieux peuvent admirer, dans le porche encombré de fidèles, six pendules différentes auxquelles un horloger, plus puissant que Charles-Quint, sait faire marquer la

même heure. Des impasses mystérieuses, propices aux vengeances anonymes, où s'enfoncent des ombres indécises, évoquent les toiles de Decamps et les descriptions de Loti. Puis, les rues dégringolent vers la rivière qu'enjambent des ponts antiques et trapus. Des aromes d'orangers, de rosiers en fleurs, chassent le parfum nauséabond des cloaques et des égouts. Par-dessus les murs percés de portes discrètes, les grands arbres des jardins lancent leurs voûtes d'ombre; les chants des oiseaux, les clapotis des jets d'eau tombant dans les vasques de marbre, le bruissement des cascades, remplissent de charme et de fraîcheur les belles résidences du quartier aristocratique, celui des consulats, des riches marchands, des grands fonctionnaires du Maghzen. C'est dans ce quartier, inaccessible aux voitures, mais relativement sain et bien aéré, que l'autorité militaire doit, quelques semaines plus tard, installer notre hôpital.

Vue de l'extérieur, en se plaçant vers les tombeaux saccagés des Beni Merin, la capitale marocaine a grand air. Sur les dernières pentes du Djebel Zalar, ses maisons blanches et bleues moutonnent comme des vagues qui projettent en gouttes d'écume les campaniles des minarets. Des éclairs brillent aux faïences vertes des résidences impériales et des mosquées. Un large fourré de jardins, de massifs de roseaux borde la rivière qui, de cascade en cascade, s'enfonce entre les montagnes pour aller se perdre dans l'oued Sebou. Des forêts d'oliviers montent à l'assaut des versans de la vallée; groupés en bouquets touffus dans les fonds, les arbres s'espacent vers la mi-côte, et leurs petites taches sombres s'égrènent comme essoufflées et sans force pour atteindre les crêtes qui profilent leurs lignes jaunâtres dans l'azur du ciel. Sur des éperons étalés en plateaux, le bordj Nord et le bordj Sud, dont les vieux canons avaient suffi pour empêcher la révolte de la ville qui pactisait avec les Beni Mtirs, dressent leurs angles savans et leurs murs énormes, œuvre douloureuse des captifs européens razziés par les pirates barbaresques de jadis. Et vers le Sud, par-dessus la ville, les jardins et la plaine doucement ondulée, le bois de Dar Dbibagh estompe ses contours bleuâtres que dominent les tours et les remparts trapus de la résidence d'été du Sultan.

Le général en chef s'y est installé dans la salle de réception au plafond multicolore. Les faïences vertes et blanches du sol, les jets d'eau bruissant dans la cour dallée entretiennent une

agréable fraîcheur, dont les puces et autres parasites qui pullulent au Maroc, même dans les logis impériaux, empêchent de goûter en paix le charme reposant. Le service des subsistances, l'ambulance et l'hôpital de campagne, le Trésor et les Postes, le Génie, l'Artillerie, la Justice militaire encombrent les cours, les passages voûtés, les chambres obscures, l'ancienne mosquée recouverte par l'indifférence arabe d'une épaisse couche de crasse séculaire. Un poste de tirailleurs algériens garde l'entrée d'honneur que ferme, pendant la nuit, une porte épaisse aux ferrures archaïques. Sous les orangers des jardins intérieurs, près des petits canaux où chante une eau sale, des troupes variées dressent leurs tentes, que bousculent sans cesse des chameaux errans, des chevaux échappés, des mulets malicieux. Les officiers de l'Intendance, importans et affairés, font mettre en tas réguliers, d'après une classification savante, les denrées apportées par le convoi Gouraud, les mille inutilités désuètes qui accompagnent les troupes en marche. L'artillerie établit son parc, empile ses caisses à munitions, qui sont encore en nombre respectable, malgré la consommation des derniers combats. Les médecins installent leurs formations sanitaires, où ne manquent guère que les médicamens, dans les appartemens privés du Sultan. Les plantons, les officiers d'ordonnance et d'état-major circulent mystérieux, portant sous le bras de grosses liasses lorgnées avec angoisse par les ambitieux qui, d'un air détaché, viennent aux nouvelles et soignent leur avancement.

Une crise aiguë d'« avancite » est en effet provoquée par le télégramme qui apporte au corps expéditionnaire, avec les félicitations du gouvernement, les promesses de récompenses. La préparation des « mémoires de propositions » déchaîne des convoitises, fait éclore des intrigues qui seraient puériles et comiques si elles ne s'exerçaient souvent au détriment du mérite modeste et naïf. Tel qui a vu de loin quelques cavaliers ennemis, qui a cru percevoir des sifflemens de balles, profite de toutes les occasions pour exalter « son affaire » et critiquer les manœuvres d'un concurrent. Selon les circonstances, les pertes subies prouvent l'ignorance tactique ou l'intelligence militaire ; l'absence de « casse » est un signe indéniable d'adresse ou de timidité. Les incidens de combat sont déformés d'après des légendes que sèment des narrateurs mal informés, ou d'après les impressions

hâtives de Zoïles importans et glorieux. Et ce sont des conversations habilement interrompues au passage des grands chefs qui n'en perçoivent que la phrase empoisonnée lancée à propos; des sous-entendus gros de restrictions, susurrés dans l'abandon des bavardages de popotes; des comparaisons où l'apparente impartialité du camarade est le plomb qui fait le mieux couler un rival. Sous l'insensible pression d'une opinion publique dont les malins se font les échos, les candidats gênans aux décorations comme à l'avancement sentent le terrain fuir sous leurs pas, devinent une suspicion sourdement hostile, des sièges tout faits ; ils s'effarent, tentent en vain d'établir leurs titres et leurs droits, et leurs juges ne voient dans leurs efforts qu'envie et vanité.

Dans un livre que le public militaire apprécie encore comme un modèle d'observation fine et mordante, l'auteur de *Au Tableau* avait disséqué l'état d'âme en temps de paix des victimes de « l'ambitionite » dont les cartons du ministère gardent imparfaitement les secrets. Mais cette peinture si fidèle ne serait qu'une aquarelle maniérée auprès de la fresque impressionniste dont les arrivistes des « expéditions lointaines » formeraient les personnages. Et l'ambitieux servile, l'ambitieux enjoué, l'ambitieux menaçant attendent encore leur Buffon.

Cependant, la confection du « travail d'avancement » n'absorbait pas toute l'activité du général en chef et de son état-major. La mission libératrice du Corps expéditionnaire n'était pas terminée. Malgré la disgrâce d'El Glaoui, la grande tribu des Mtirs tenait la campagne, menaçait nos bivouacs, coupait les communications de la capitale avec les districts voisins; à Meknès, Moulay-Zin, frère du Sultan et prétendant malgré lui, servait de drapeau à tous les patriotes et tous les mécontens. Il fallait donc courir sus aux Beni Mtirs pour les contraindre à demander l'*aman*, et supprimer le Maghzen insurrectionnel qui centralisait toutes les intrigues et toutes les haines coalisées contre Moulay-Hafid. Afin de conserver nos troupes en haleine et de maintenir intact leur entraînement pour les prochaines opérations qu'il méditait, le général en chef expédia la colonne Dalbiez, renforcée par les élémens disponibles des colonnes Brulard et Gouraud, vers le massif du Zerhoun, pour châtier les villages qui avaient assailli le convoi de ravitaillement; une forte reconnaissance était en outre dirigée vers

Bahlit où l'on supposait les Beni Mtirs solidement installés. Les pertes subies et les renseignemens recueillis dans ces deux démonstrations firent savoir que le rétablissement de l'autorité du Sultan ne s'accomplirait pas sans résistance. Mais, tandis que les rebelles s'organisaient en prévision des combats imminens, il manquait à l'action française, politique et militaire, l'unité de vues et de direction qui, seule, aurait permis de résoudre promptement le problème marocain. Ministres indigènes, consul de France, général en chef, instructeur suprême des méhallahs chérifiennes, n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le but et sur les moyens. Pendant ce temps, l'exagération indigène transformait en échec le résultat de l'opération de police exécutée par le général Dalbiez. Nos troupes venaient de rentrer à Dar-Dbibagh sans avoir pu, disait-on, atteindre Meknès dont la résistance victorieuse des tribus leur avait interdit l'approche. L'orgueil et l'audace des Beni Mtirs s'exaltaient de ce triomphe fallacieux. A dix kilomètres à la ronde autour de Fez, ils incendiaient les moissons, pillaient les villages et les douars loyalistes que notre arrivée avait repeuplés. Chaque nuit, un cercle de flammes illuminait l'horizon, et les chiens à demi sauvages faisaient des ripailles bruyantes dans les cendres des maisons et des champs où pourrissaient des cadavres d'hommes et d'animaux. On pouvait supposer que les guerriers, enhardis par notre inaction, feraient contre nos bivouacs, dont ils ignoraient le système de protection, quelque tentative retentissante. Ils en eurent en effet la fantaisie, qui leur coûta cher.

Le départ des troupes pour la deuxième partie de la campagne était fixé au 5 juin, à trois heures et demie du matin. Couchés sous leurs petites tentes alignées à deux mètres des tranchées qui les entouraient, nos soldats ne s'attendaient pas au réveil que l'astuce des Beni Mtirs leur préparait. Les sentinelles écoutaient, à 50 mètres des tranchées, les bruits mystérieux de la nuit. Les officiers de quart se succédaient d'heure en heure, prêts, en cas d'alerte, à toutes les responsabilités. Le souvenir des attaques de Dar-ben-Arousi, d'El-Kounitra, de Lalla-Ito stimulait les vigilances et rendait très aléatoires les résultats de la surprise la mieux combinée.

Le général en chef, les commandans des colonnes, et les principaux dans leurs états-majors venaient de rentrer au camp, après avoir passé la soirée chez le Sultan. Sur la route

déserte, leur cavalcade n'avait fait aucune rencontre suspecte. Rien ne semblait donc devoir troubler un sommeil trop court, et vers lequel ils se hâtaient. Mais un émissaire attendait, porteur d'un renseignement sensationnel et précis. A deux kilomètres à peine de nos tentes, dans le Sud, des Beni Mtirs par centaines se préparaient secrètement à livrer un assaut brusqué, vers une heure du matin. L'émissaire jouait sa tête, mais la récompense qu'il espérait lui semblait plus désirable que la vie. Le sac lourdement lesté de douros, il disparut dans la nuit et les commandans des trois camps donnèrent hâtivement leurs ordres pour conjurer le péril.

Par sa situation, le bivouac du bataillon parisien de la colonne Gouraud devait supporter le premier effort des assaillans. Cette troupe, renforcée d'une batterie de bigors, était restée isolée, hors de la kasbah de Dar-Dbibagh, pendant les opérations du Zerhoun. Pour augmenter en cas d'attaque ses moyens de résistance, le capitaine d'artillerie, d'accord avec le chef de bataillon, avait imaginé de faire concourir son matériel à la défense immédiate des abords, et deux canons de 75 béaient par-dessus la tranchée la plus exposée. Cette précaution, dont le colonel à son retour approuva la sagesse, fut peut-être la cause de notre invulnérabilité.

Dès que parvient au bivouac l'avis de l'alerte imminente, les artilleurs sont envoyés sans bruit à leur poste de combat. Canons et caissons en batterie, cachés par les boucliers, officiers et servans veillent en silence, tandis que les fantassins dorment en paix sous leurs toiles. Les hurlemens des chiens prennent, dans le lointain, des tonalités lugubres; des rondes passent comme des ombres, et vérifient la vigilance des sentinelles et du poste spécial. Les heures s'écoulent, lentes, marquées par la course insensible des étoiles qui fulgurent au fond du ciel noir. Un chameau gémit; un cheval s'ébroue, tente de s'échapper; un garde d'écurie, à demi réveillé, l'apaise avec un juron. Effet de suggestion ou mystérieuse anxiété de la nature, le calme de la nuit est angoissant, les souffles confus de la plaine endormie semblent les précurseurs de la Mort qui va passer. A voix basse, l'officier de quart et son camarade *bigor* échangent leurs impressions, discutent des hypothèses en scrutant l'horizon rétréci, presque palpable, qui protège les mouvemens d'un ennemi silencieux. Soudain, un cri retentit, tout proche:

« Halte-là ! » clame une sentinelle. En réponse, des éclairs trouent la nuit, des coups de fusil éclatent, crépitent comme la grêle. L'appel « Aux armes ! » se propage de tente en tente comme un écho sinistre. Le canon tonne aussitôt ; sa flamme jaunâtre projette une lueur livide que double l'éclatement de l'obus débouché à zéro, et démasque une longue ligne de tireurs vêtus de burnous blancs. Surpris par cette riposte inattendue et brutale, ils se sont arrêtés à 40 mètres des tranchées, s'aplatissent derrière une petite levée de terre, et tirent précipitamment, sans viser, mais au ras du sol pour atteindre, avec les animaux parqués dans le camp, les tentes des officiers et des sous-officiers qui se hâtent vers leurs postes de combat.

L'effet du canon a été prodigieux. Les marsouins jaillissent hors des tentes, comme les morts du Jugement dernier sortiront de leurs tombeaux. Trébuchant dans les « cordeaux de tirage » d'où ils se dépêtrent en jurant, fusil en main, baïonnette menaçante, prêts au corps à corps, ils bondissent dans la tranchée, assez calmes pour ne pas tirer sans le commandement de leurs chefs. Et les ordres se font entendre, proférés par des voix impérieuses qui dominent le crépitement de la fusillade ennemie, le ronflement aigu des ricochets, le tumulte des chevaux et des mulets effarés qui s'agitent et s'efforcent de s'enfuir. Les pièces de 75, vaillamment servies, couvrent de leur basse éclatante ce chœur confus et bruyant. Près des marsouins, les tirailleurs algériens occupent en même temps les tranchées, et tracent devant les assaillans immobiles une infranchissable ligne de feu. Et, brusquement, tout s'apaise ; les balles ne sifflent plus ; les courts éclairs qui semblaient sortir de terre s'éteignent ; les voix se taisent ; le canon à son tour est muet. L'ennemi s'éloigne à pas veloutés dans la nuit, aussi mystérieusement qu'il est venu. Frémissans, artilleurs et fantassins attendent encore, immobiles dans leurs abris, un nouvel assaut. Puis, à voix basse, on fait l'appel. Et le commandant de la compagnie qui vient de subir cette chaude alerte, entend avec joie la traditionnelle formule : « Mon capitaine, il ne manque personne ! » Par une chance extraordinaire, sentinelles, poste spécial, ont pu se glisser entre les innombrables projectiles amis et ennemis, et rentrer sans dommage dans le camp. Seuls, quelques chevaux et mulets blessés attestent par leurs gémissemens que cet épisode fiévreusement vécu n'est pas un cauchemar.

Le combat n'a duré que quelques minutes; mais quand le calme s'établit, quand les dispositions sont prises contre un retour offensif, l'heure du réveil prévue par les ordres de la veille va être sonnée par les clairons. Le général en chef ne veut pas mettre ses troupes en marche dans une obscurité pleine d'embûches; il décide d'attendre le jour pour le départ, et chacun rentre sous sa tente pour y chercher les restes d'un illusoire sommeil.

Les vagues contours des arbres vers l'Orient s'estompent à peine dans l'aube indécise, qu'une alerte nouvelle arme les mains fiévreuses, et garnit de soldats les tranchées sur la face naguère menacée. Un coup de fusil a retenti, prélude peut-être involontaire d'une imminente bordée de projectiles. Mais les artilleurs n'ont pas bronché; à leur exemple, les marsouins se calment, et leurs chefs scrutent la grisaille de l'horizon voisin. Un souffle se propage et chuchote : « Ils sont là! — Qui, ils? les Teurs? — Non, mon capitaine; les Marocains! » Et, vraiment, dans les vestiges d'une maison en ruines à qui les obus portèrent les derniers coups de grâce, on croit voir des ombres qui s'agitent sans bruit, pour une besogne bientôt devinée. Ce sont les ennemis qui, à la faveur de l'ombre propice et du sommeil de nos bivouacs, viennent, avant le jour, chercher leurs morts. Et la fusillade reprend soudain, au commandement d'un officier, sans but précis, mais non sans effet. Nulle riposte de l'adversaire qui n'a plus, semble-t-il, d'intentions belliqueuses, car le mystère et la célérité sont indispensables au succès de sa funèbre tentative; mais, aussitôt, les ombres ont disparu. Et, dans la tranchée maintenant silencieuse, chacun attend avec impatience la clarté de l'aurore prochaine qui va dissiper l'énigme de cette angoissante nuit.

Elle paraît enfin. Dans la fraîcheur du matin nouveau, les champs, les talus verdoyans des *séguias*, le lointain bosquet de peupliers où se prépara l'attaque, se dégagent peu à peu de la brume que va dissiper le soleil levant. On y voit! Tandis que les troupes, désormais sans inquiétude, activent leurs préparatifs de départ, quelques patrouilles sortent du camp et vont examiner le terrain du combat.

Le danger avait été grand. A quarante mètres environ de la tranchée, de nombreux étuis de cartouches, des taches de sang témoignent de l'audace des assaillans. Puis, à cent mètres en

arrière, tombés face à nos troupes, neuf cadavres s'échelonnent sur le sentier et dans les champs voisins. Leur présence prouve que les Beni Mtirs, gênés par notre feu dans leur recherche des victimes, n'ont pu accomplir entièrement leur projet. Les morts qui restent, misérablement vêtus, ont dû être de pauvres hères, sans serviteurs et sans amis pour emporter leurs corps. L'un d'eux, sous le souffle de l'obus, a les jambes retournées en manches de veste; la tête d'un autre est coupée en deux par un éclat, et la boîte cranienne, proprement déposée sur le sol à deux mètres de distance, est vidée comme une mangue par la cuiller d'un gourmet; un troisième, la poitrine traversée, mais respirant encore, fait le mort pour éviter les mutilations dont il nous suppose coutumiers. Dans leur fuite précipitée, leurs voisins n'ont pu sauver toutes les armes : fusils et coutelas, sacoches de cartouches sont les trophées enviés que se partagent les premiers arrivans. Un fusil Gras avec sa baïonnette accuse malheureusement, chez les Français eux-mêmes, les pratiques d'un mercantilisme sans frein.

Quelques théoriciens de la guerre européenne blâmeront peut-être la passivité de la résistance et regretteront qu'une contre-attaque vigoureuse n'ait pas lancé à propos nos soldats hors des tranchées. Des officiers qui n'avaient jamais quitté la France avant cette campagne, s'étonnaient même de la faible portée du service de sûreté. Les échelons successifs prévus par le règlement métropolitain auraient mieux éventé de loin, disaient-ils, l'approche de l'ennemi. Sans doute, sur le papier, comme sur les terrains d'Europe où les cultures, les barrières, les fossés imposent le plus souvent, pendant la nuit, l'usage exclusif des routes et des chemins, où les assaillans sont trahis par le bruit de leurs pas, où les blessés sont sacrés, une troupe en station dans un pays ennemi doit avoir réserve d'avant-postes, grand'gardes, petits postes et sentinelles; mais il n'en peut être de même au Maroc et dans la plupart des contrées africaines. A travers l'espace qui s'étend sans obstacles autour des bivouacs, la menace est partout, l'attaque est attendue de toutes parts. Les pieds nus des adversaires glissent doucement sur le sable ou les herbes; les sentinelles surprises sont mutilées, les prisonniers sont torturés; en cas d'échec, les assaillans se dispersent en petits groupes sans liaison. Si l'on songe en outre que les Marocains ignorent l'emploi de l'arme blanche, qu'ils

la redoutent à l'extrême, que leurs attaques n'ont d'autre but que le pillage à la faveur du désordre causé par leurs coups de fusil, qu'une offensive se perdrait dans le vide et la nuit, on doit approuver la sagesse des dispositifs de sûreté africains qui sont consacrés par l'expérience. Autour du camp, une petite tranchée, creusée avec les outils portatifs, quelles que soient l'heure d'arrivée à l'étape et la fatigue des soldats, donne un abri suffisant contre les balles; à 50 mètres environ, des sentinelles veillent et peuvent trouver en quelques bonds, en cas de surprise, un abri dans le bivouac. En campagne, le sommeil est léger; au cri d'alerte, les hommes prennent instantanément leurs postes de combat. Ils n'ont plus qu'à laisser passer l'orage, tandis que l'ennemi consomme sans résultat ses munitions.

Dans tout événement grave, il y a la note gaie. Elle ne manque pas à cette alerte qui pouvait nous coûter cher. Le véritable sauveur de nos troupes ne fut pas la sentinelle dont l'appel déchaîna la fusillade, et qui reçut pour sa vigilance les chaleureux éloges de ses chefs. Un obscur soldat, perdu dans la foule anonyme, fut en réalité la cause seconde et cachée de notre final triomphe. Pressé par un de ces malaises que le pain d'orge et les fruits verts rendaient alors si communs, il allait d'une course rapide, en esclave de la discipline, fidèle observateur des consignes sanitaires, à l'un de ces endroits poétiquement dénommés « feuillées » qui marquent les abords des camps. Mais sa méditation fut courte. Sans prendre le temps de rétablir la correction de ses ajustemens, il revint aussitôt, à pas précipités, vers la sentinelle qui l'avait laissé passer. « Je crois qu'Ils sont là! » dit-il dans un souffle, et il se perdit dans la nuit. L'homme de garde, assurant alors son arme et sa voix, proféra l'injonction martiale dont la brièveté menaçante effraya les assaillans et bouleversa leurs projets.

Dans le brouhaha du départ, tandis qu'ils avalent un café anémique et bouclent leurs sacs, les troupiers se racontent encore les menus incidens, dont le souvenir se perpétuera dans les chambrées. C'est la mésaventure du bel épagneul, ami des officiers et des hommes, qui courait après les coups de feu et qui, par erreur, fut occis comme un Marocain; c'est l'histoire brève d'un jeune sous-officier qui gagnait sa place de combat par une marche rampante où il faillit être pris pour un ennemi se glissant, poignard aux dents, jusque dans nos tentes; ce sont

les méprises sous les toiles bousculées, où des voix étranglées par l'émotion demandaient : « Qui es-tu? » tandis que les mains se cherchaient, prêtes aux gestes mortels.

Mais la sonnerie « En avant » a retenti. Les trois colonnes, sous le commandement suprême du général Moinier, qui prend pour la première fois la direction de toutes ses troupes, s'échelonnent lentement sur la route de Bahlil. Les hommes vont d'un pas léger, à travers champs et sur la piste poussiéreuse. Ils sont enfin déchargés de leurs couvertures qui rendaient les sacs si gênans et si lourds, et qui sont transportées par ballots sur les chameaux du convoi. On marche droit à l'ennemi, et cette offensive plaît à l'esprit de notre race. Il semble qu'on ne doive plus revoir les piétinemens sur place des opérations antérieures, les élans arrêtés par des ordres prudens, les initiatives ardentes bridées par les prescriptions qu'imposait le rôle des colonnes de secours et de ravitaillement. Et, dès les premiers kilomètres, on se dispose à faire payer aux Beni Mtirs le sommeil troublé par l'agitation de la nuit. Ceux-ci, d'ailleurs, ne paraissent pas abattus par l'échec de leur tentative, ni par les pertes qu'ils ont subies, et qu'un des leurs évaluait plus tard à 75 tués et 15 blessés.

A peine les maisons et les jardins de Fez ont-ils disparu derrière la bordure du plateau où s'étagent les montagnes de Bahlil et de Sefrou, que les premiers coups de fusil signalent la présence de l'ennemi. Dans ce pays où l'honnête moissonneur et le coupeur de routes ont des apparences identiques, nous ne devons jamais, pour éviter les méprises, tirer les premiers, comme à Fontenoy. Les flocons de fumée, qui montent de terre en avant et sur les flancs de nos troupes, dessinent un demi-cercle que les Beni Mtirs semblent tenter de refermer sur nous. Comme aux combats du 22 et du 25 mai, on voit l'ennemi se défiler à cheval dans les imperceptibles plissemens du sol, se couler derrière les moissons mûres, pour terminer l'enveloppement et nous couper de Fez. Et, tandis que le chef de l'avant-garde essaie de s'opposer à cette dangereuse manœuvre en faisant appuyer ses flancs par les canons, un obstacle inattendu se dresse à deux kilomètres de notre front. Couronnant une crête perpendiculaire à la route, plusieurs centaines de tireurs esquissent contre nous une offensive résolue, que guide un vaste drapeau sombre, agité à tour de bras.

Les guerriers ont démasqué trop tôt leurs intentions. L'ap-

parent enveloppement par les ailes devait nous obliger à éparpiller dans plusieurs directions nos détachemens de protection, et laisser l'avant-garde seule aux prises avec l'adversaire supérieur en nombre que nos chasseurs, nos spahis et nos goumiers venaient d'éventer. Et par les intervalles agrandis qui auraient séparé nos troupes, un lot de cavaliers pouvait se glisser en trombe vers les chameaux lourdement chargés des trains régimentaires et des convois administratifs, pour les piller sans danger.

« La situation semble critique, » chuchotaient quelques théoriciens inexpérimentés, mais nourris de fortes études militaires; comme si une petite armée de 6000 hommes, bien pourvue de canons et de munitions, pouvait se trouver en danger au milieu de toutes les tribus marocaines confédérées sur le sentier de la guerre. Tel devait être, du moins, le sentiment du général en chef qui passait souriant, très chic et très droit sur sa selle, suivi de son porte-fanion et d'un état-major copieux. Du tertre où il s'est placé, partent des ordres clairs et précis. Une batterie coloniale accourt, pointe ses pièces dans la direction du front, et les obus qui éclatent sur la ligne mince des assaillans produisent aussitôt leurs effets coutumiers. Cavaliers et fantassins s'agitent affolés sous la grêle d'acier. En vain, leur chef essaie de les maintenir; la débandade s'accentue et se transforme en déroute. A la lorgnette, on peut voir des cavaliers enlevés de leurs chevaux; le drapeau noir, lui-même, change trois fois de mains, et finit par disparaître sans retour.

Sur notre droite, où les contreforts des montagnes longés par la route donnent à l'ennemi l'avantage du terrain, les goumiers d'Algérie et de Chaouïa, les détachemens de la méhallah chérifienne qui s'étaient joints à nos troupes, rivalisent d'entrain pour mériter l'estime de nos soldats, et liquider avec les Beni Mtirs un gros arriéré de rancunes. Comme sur la place d'exercices, ils marchent correctement alignés, ajustent, repartent, et leur manœuvre est vraiment belle à voir. Les guerriers ennemis ne peuvent tenir contre une offensive aussi résolue; leur cohésion apparente est brisée. Ils s'essaiment en petits groupes qui continuent, hors de la portée de nos balles, à l'abri de nos canons dédaigneux, l'inévitable fantasia des chevaux galopant en rond tandis que leurs cavaliers tirent, sans viser, de fanfarons coups de fusil.

Tout en refoulant un ennemi désorganisé qui n'oppose plus de résistance sérieuse, les troupes du général Moinier continuent leur marche à travers les champs où les cadavres épars et les moissons foulées révèlent l'importance numérique des adversaires qu'elles combattent. Quinze cents hommes, peut-être, ont dû sauver ce jour-là l'honneur des tribus orientales de la grande famille des Beni Mtirs.

Vers deux heures de l'après-midi, l'avant-garde arrive à Bahlil qu'elle traverse rapidement. La population s'est enfuie dans les rochers voisins. Seuls, quelques fanatiques ont disputé le passage dans les rues étroites du bourg. Un lieutenant-colonial, un sergent de légion étrangère, sont blessés, deux soldats tués: mais cette résistance est vite brisée. Un parlementaire, porteur d'un drapeau blanc, escorté d'un paysan conduisant un gros veau, emblème d'intentions pacifiques, se présente au général en chef, tandis que des coups de fusil isolés partent encore de la montagne. Et la sonnerie « Halte-là » fixe toutes nos fractions sur leurs emplacemens; l'interprète officiel signifie à l'envoyé des Beni Mtirs les conditions de l'armistice demandé.

Dans une prairie bien verte, séparant deux contreforts boisés qui se soudent au pied de Bahlil, le général en chef, ses commandans de colonnes, les états-majors, les représentans de la presse, une batterie d'artillerie, des officiers venus en curieux, forment un groupe éclatant et pittoresque. Au parlementaire qui s'humilie, le général fait expliquer ses volontés. Bahlil doit être évacué; la mélinite va bouleverser les maisons qui ont abrité les derniers combattans; douze notables se constitueront en otages et livreront les fanatiques dont les coups furent funestes à quatre des nôtres; un délai de vingt minutes est accordé aux habitans pour accepter ces conditions. Sur les pentes qui dessinent un cirque autour de la prairie, des troupes étagées observent avec intérêt cette conférence. Vestes rouges des spahis, ceintures écarlates des Algériens, uniformes kaki des marsouins, manteaux bleus des goumiers, plaquent des touches gaies dans le vert sombre des champs et des bois. Dans les roches inaccessibles du Pic Souk-Zou, deux ou trois énergumènes font, par intervalles, parler une poudre bruyante, en signe de patriotique protestation. Sur les crêtes dentelées, de vagues formes humaines apparaissent, descendent en toute hâte

vers le village et montrent, dans la lorgnette, les signes évidens d'un exubérant désespoir.

Bientôt, les échos de la montagne répercutent de sourdes détonations. Des nuages de fumée noire montent au-dessus des maisons grises qui s'écroulent, et que l'ombre grandissante des sommets semble vêtir de deuil. Ce sont les soldats du génie qui font leur œuvre et vengent nos morts. Mais les regards se détournent de cette scène pour contempler un spectacle nouveau. Une théorie de douze indigènes, conduisant deux hommes ligottés, arrive par le sentier rocailleux. Leur démarche est fière et leur attitude n'est pas celle de vaincus. Près du général, ils se rangent en ligne, jettent leurs turbans à terre en signe de soumission, avec une allure de Vercingétorix lançant ses armes aux pieds de César. Ils écoutent, impassibles, leur sentence, terrible dans son apparente bénignité : leur tête répond, pour cette nuit, de la paix dans la montagne; en otages, ils suivront nos troupes et ils seront remis au Sultan dès notre retour à Fez, comme gages des sanctions que le souverain prononcera contre les districts rebelles de Bahlil et de Sefrou. Leur vie, leurs familles, leurs biens, sont désormais en jeu; la rage belliqueuse de quelques fanatiques peut leur faire tout perdre, mais il en sera suivant la volonté de Dieu : *inch' Allah!* Et, calmes, ils s'assoient par terre, sans parler, tandis que les gendarmes de la prévôté qui veilleront sur eux prennent livraison des deux prisonniers.

La reddition de Bahlil entraîne celle de Sefrou, qui passait pour être le chef-lieu des rebelles de la région. Les troupes peuvent maintenant s'installer au bivouac, et s'y reposer sans crainte d'alerte. Les emplacemens sont répartis entre les trois colonnes, et les victimes de la bataille commencent à respirer. La journée nous a coûté relativement cher : outre cinq ou six tués, une quinzaine de blessés grièvement atteints sont le prix dont nous payons le rétablissement du prestige local de Moulay-Hafid.

L'exécution de Bahlil, succédant à l'échec de Dar-Dbibagh, ôtait pour quelque temps aux Beni Mtirs de la région l'envie de reprendre les armes. Plus encore que la crainte, la présence des otages dans nos rangs garantissait une pacification complète, sinon durable. L'objectif de nos troupes se trouvait désormais à Meknès, où le Maghzen insurrectionnel appelait ses dernières

forces pour jouer sa dernière partie. L'opération du 5 juin avait surtout pour résultat d'assurer les derrières pendant la marche à travers le territoire des Beni Mtirs, que le général en chef voulait traverser dans toute sa longueur, pour s'y mesurer d'une manière décisive avec les plus farouches et les plus valeureux partisans de Moulay-Zin.

Le lendemain, de grand matin, on se met en route. Les ravins succèdent aux ravins; les *séguias* en remblai sont pour les animaux de bât, et surtout pour les attelages des batteries de 75, des obstacles presque infranchissables. Tous les autres véhicules sont restés à Fez, et les ambulances, les trains régimentaires et les convois sont portés par des mulets et des chameaux. Les morts de la veille ont été inhumés secrètement pour préserver leurs tombes des outrages. Les blessés, dont plusieurs auraient grand besoin d'un repos immédiat, sont groupés par deux sur les cacolets et compriment avec peine leurs gémissemens douloureux. Par instans, ils tournent leurs regards vers Fez dont on aperçoit au loin les buées bleuâtres, comme vers le port ardemment désiré après une traversée orageuse; de cahots en cahots, de chutes en chutes, sous le soleil qui darde, harcelés par les mouches qu'attire l'odeur du sang desséché, ils vont, assommés par la souffrance ou soutenus par les piqûres de morphine que les médecins compatissans leur donnent à tous les arrêts. Et la compassion générale qui les accompagne va aussi vers les pauvres bêtes qui les transportent, buttant et chancelant à chaque pas : deux hommes et les cacolets où ils sont couchés représentent un poids minimum de 180 kilogrammes, bien lourd pour des mulets algériens, plus petits que leurs congénères français, et déjà épuisés par les fatigues d'une campagne pénible où les soins leur ont fait défaut.

Pendant la marche, des Beni Mtirs dissidens ont observé les troupes, sans tenter une attaque dont ils semblaient comprendre l'inutilité. D'ailleurs, quelques coups de canon dirigés sur des groupes lointains ont empêché la formation de rassemblemens hostiles, et, vers midi, les colonnes font halte auprès de Rab-el-Ma qui, par ses jardins ombragés d'énormes figuiers, ses sources d'eau limpide, sa kasbah et les petits villages qu'elle semble protéger, paraît une oasis dans le désert rocailleux parsemé de champs maigres qu'on vient de traverser.

Cette halte est exceptionnelle dans une expédition où les

étapes s'exécutent sans arrêt, depuis l'aube jusqu'à la fin du jour. Aussi, les blessés qu'on panse sous les arbres ont-ils un instant de folle espérance. Peut-être va-t-on les envoyer à Fez, à peine éloigné d'une douzaine de kilomètres, plutôt que de les conserver comme d'encombrans *impedimenta* dans une colonne exposée chaque jour à combattre, et dont les moyens de transport sanitaires sont restreints. Leur désir paraît d'ailleurs aisément réalisable. Dans la plaine découverte qui s'étend jusqu'à la capitale, nulle surprise n'est possible; les rares douars sont peuplés de gens pacifiques, et les rebelles sont partis vers l'Ouest. En trois heures, une escorte de cavalerie conduirait sans danger nos quinze blessés à Fez; elle serait, le soir même, de retour au bivouac. Les ignorans, les médecins raisonnent ainsi; mais il doit y avoir de sérieuses raisons pour que cette solution simple ne soit pas adoptée. La nécessité d'arriver sans retard à Meknès impose sans doute au commandement une détermination différente. Le passage d'un oued qui roule à vingt mètres au-dessous de la plaine ses eaux claires et fraîches dans un sillon rocheux dont, à moins de cent mètres, on ne soupçonne pas l'existence, est enfin rendu praticable. Après une heure de repos, le convoi, les ambulances et l'arrière-garde franchissent cet obstacle, et se reforment lentement, tandis que le reste des troupes est déjà parti en avant pour s'établir au bivouac du soir.

Sur le plateau rocheux et accidenté d'Aïn Blouss qui domine la coupure de l'oued Nja, le camp forme un vaste demi-cercle ponctué de fumées claires et de feux joyeux. Quelques mercantis indigènes, pressés d'arriver à Meknès et ne voulant pas s'exposer aux dangers de la route, ont trouvé avantageux d'accompagner nos troupes qu'ils exploitent impunément. Dans leurs marabouts crasseux, lugubrement éclairés par des bougies fumeuses, les acheteurs se pressent devant les sommaires étalages de sucre, de pain d'orge, de savon noir et de beignets rancis. A l'extrémité de sa ligne, vers le campement de la mehallah, quand vient le soir, des lumières nombreuses s'allument et donnent un air de fête aux tentes confortables que domine le drapeau chérifien orné d'une queue de cheval. Le lieutenant français, qui commande ce détachement de l'armée marocaine, est fier d'avoir les trois armes sous ses ordres; et, vraiment, les animaux sont bien tenus, les canons Canet

montrent leur bouche brillante et les fantassins ont fort bon air. Au centre, dans un vallon descendant vers l'oued Nja, les correspondans de journaux ont dressé leurs installations, qui paraissent somptueuses aux officiers coloniaux, dont la petite cantine et le tiers de tente individuels inspirent les condoléances narquoises des Algériens plus favorisés.

L'étape du 7 juillet est pénible et variée. L'axe de marche suivi par les colonnes va rejoindre par monts et par vaux, au gué de l'oued Madhouma, la grande route de Fez à Meknès. Avant-garde et flancs-gardes échangent des coups de fusil avec les Beni Mtirs, qui se montrent de plus en plus nombreux, mais qui ne semblent pas encore décidés à risquer dans un engagement décisif les dernières chances de l'insurrection. A l'arrière-garde, sur leurs cacolets branlans, les blessés de Bahlil gémissent toujours; vers sept heures du matin, deux d'entre eux passent doucement de vie à trépas, et les témoins de leur terrible voyage en éprouvent une satisfaction apitoyée.

Vers midi, comme la veille, le passage d'une rivière impose un arrêt inattendu. L'oued Madhouma coule dans une gorge étroite; la piste qui dégringole sur les flancs rocheux le traverse à l'origine même d'une chute de quinze mètres, et la moindre erreur de direction jetterait les attelages dans le gouffre béant. Tandis que les chameaux, les animaux de bât passent doucement, les soldats se rangent sur les hauteurs en spectateurs intéressés, et les officiers d'artillerie cherchent les moyens d'amener sans encombre sur l'autre berge leur pesant matériel. Il faut descendre, sur une dénivellation de dix mètres, une pente en corniche de 40 degrés, tourner très court, franchir en droite ligne la rivière en longeant l'arête de la cascade, et grimper sur la rive opposée en côtoyant le précipice. Par leur longueur et leur poids, les attelages ne semblent pas assez maniables pour exécuter, sans aménagemens compliqués et lents, un pareil tour de force. Les fantassins sont anxieux comme à l'approche d'un catastrophe; mais, après un rapide examen, les bigors sont confians.

Le premier canon est mis en marche. Dix hommes, halant sur une corde solide, retiennent avec peine sa masse sur la pente; les bons chevaux de France, altérés, veulent boire dans la rivière, mais il ne faut pas arrêter l'élan de la pièce, car le moindre écart serait fatal. Excité par la voix, le fouet et l'éperon,

l'attelage vire sur place, s'engage sur la berge opposée, la grimpe au galop dans un tourbillon de poussière, un grand bruit de ferrailles, tandis que l'avant-train, le canon, cahotés, semblent rouler sur leurs moyeux, et qu'une roue, par instans tourne dans le vide. Enfin, les chevaux essoufflés, yeux saillans et naseaux dilatés, sont arrêtés sur le plateau ; conducteurs et servans se félicitent de leur dextérité et ne songent plus qu'à voir si leurs camarades auront autant d'adresse et de bonheur. Et les profanes les plus ignorans, qui admirent ce spectacle, sont confondus par les extraordinaires qualités de la troupe et du matériel : l'intelligence, l'entrain de l'une appliqués à la précision, la rusticité, la stabilité de l'autre, donnent vraiment à l'armée française un incomparable outil de combat. En deux heures, les trois batteries ont passé. Sur le plateau argileux, où les pluies ont creusé entre les palmiers nains des rigoles profondes, les troupes ont repris leur marche qu'alourdit un soleil éclatant.

Sur un beau pont en pierre d'une seule arche, l'oued Zedida est franchi. Une plaine fertile porte jusqu'à l'horizon les vastes pâturages, les riches moissons du caïd bou Dmani, dont la kasbah orgueilleuse domine quelques maisons misérables, de superbes bosquets de figuiers séculaires, qui bordent un vallon où chantent des sources fraîches. C'est autour de la résidence du chef rebelle que le bivouac s'établit. Dans les logis abandonnés, les soldats s'éparpillent à la recherche de combustible. Et l'on voit revenir fantassins, cavaliers, artilleurs, chargés fièrement de bois œuvrés qu'ils montrent comme des trophées : un homme du tabor apporte en travers de la selle une poutre de noria ; deux tirailleurs algériens charrient un large lit; sur un caisson retardataire, des canonniers ont chargé des portes et des volets ; un marsouin plie sous le poids d'une charrue. Bientôt les feux des cuisines rougeoient dans la nuit tombante, tandis que des postes de surveillance sont placés au milieu des petits bois qui entourent le campement.

Cette fois, les fidèles observateurs du règlement sont satisfaits : postes et sentinelles sont établis assez loin pour enlever aux Beni Mtirs, dont on attend la visite nocturne, des abris avantageux. D'après les agens de renseignemens, une attaque est, en effet, probable : le chef rebelle a promis de revenir en nombre dans la forteresse qu'il abandonna. Et pour montrer clairement que les troupes françaises méprisent ses menaces,

le général ordonne de laisser dans la kasbah le souvenir impressionnant de notre passage. Un fourneau de mine, chargé de 25 kilogrammes de mélinite, fait bientôt sauter la porte principale, et la détonation répand au loin la preuve de notre force et la justice du châtiment. Sa bénignité suffit cependant pour rendre inviolable le sommeil des bivouacs. Le lendemain, de grand matin, les jambes reposées et l'estomac satisfait, nos troupes se mettent en route allégrement, sans inquiétude sur le sort de la partie décisive qu'on allait enfin jouer dans la journée, avant d'arriver à Meknès.

Le Sultan a dû éprouver le même sentiment. Sur le chemin où nos colonnes se reforment, le vieux El Omrani, grand maître des méhallahs chérifiennes, entouré d'un millier de cavaliers, attend le général. Il venait, envoyé la veille par son souverain, pour assister à l'écrasement des rebelles et à l'humiliation de Moulay-Zin. Et l'on admirait ce grand seigneur, à la barbe blanche comme la neige de son burnous et de son turban, qui courait encore les routes pour la gloire de Moulay-Hafid. Ses cavaliers, dont les fines montures et la masse compacte inspiraient à nos soldats des commentaires flatteurs, semblaient prêts aux charges héroïques comme aux plus vertigineuses fantasias. Ils accomplirent peut-être des prodiges de valeur pendant la bataille, mais nul barde n'en fut témoin pour les raconter.

Dans la campagne déserte, la petite armée continue sa route sans obstacle. Vers l'Est, les minarets de Meknès apparaissent par-dessus les masses bleuâtres d'arbres lointains. On touche enfin au but, et l'on se demande si les rebelles ne vont pas s'avouer vaincus sans combattre. Ils ont manqué au rendez-vous qu'ils avaient donné la nuit dernière, et la conviction de leur infériorité les pousse peut-être à ne pas affronter une lutte inégale. Mais, à l'avant-garde, on sait déjà que la poudre va parler.

Nos spahis, les guerriers d'El Omrani, nos goumiers à cheval qui étendaient au-devant de nos colonnes un rideau protecteur, font demi-tour et reviennent à vive allure, poursuivis de près par de nombreux cavaliers. Les Beni Mtirs ont été démasqués et chargent à fond de train nos éclaireurs, inférieurs en nombre, qui manœuvrent de façon à les attirer dans un piège. Tandis que le gros de nos troupes s'arrête, hypnotisé par le spectacle de cette course furibonde, une compagnie d'infanterie, dissimulée dans les orges, se déploie et, dans le champ de tir

adroitement dégagé par les nôtres, elle envoie quelques salves qui arrêtent aussitôt les assaillans. Ils se dispersent, font demi-tour, et disparaissent comme s'ils s'étaient enfoncés dans le sol. L'étroite vallée de l'oued Ouislan, sillon rocheux de 300 mètres de largeur et de 50 mètres de profondeur, invisible de la route, leur sert de refuge et aussi de barrière, que leurs fantassins vont défendre âprement.

Le combat se déroule suivant le rite ordinaire des rencontres antérieures. Contre les ennemis, dont les moissons hautes ne permettent pas d'apprécier le nombre, nos goumiers se lancent avec entrain. Leur ligne progresse méthodiquement sous le feu; les Beni Mtirs ne lâchent pied que lorsqu'ils aperçoivent marsouins et tirailleurs algériens, déployés à leur tour, et qui s'apprêtent à intervenir. Ils battent prestement en retraite, dévalent au bord de l'oued Ouislan, poursuivis baïonnette haute par les goumiers qui les atteignent, tandis qu'ils cherchent un passage, et qui en massacrent plusieurs sans pitié. Les autres, en remontant les pentes abruptes de la rive opposée, sont accueillis par les feux bien ajustés de notre deuxième ligne, qui leur font éprouver des pertes importantes. En moins de deux heures, notre infanterie a passé le ravin devant lequel un ennemi habile et résolu aurait pu nous immobiliser longtemps. L'artillerie dont l'intervention a été très efficace, va traverser à son tour, et si l'opération est moins théâtrale que la veille, si l'on n'y voit pas des attelages enlevés au galop dans la poussière d'un sentier de chèvres, elle n'en est pas moins délicate et dangereuse. Un maréchal des logis roule sous un caisson renversé; on l'emporte à moitié mort. Sur la droite, les Beni Mtirs semblent disposés à profiter de la ligne de défense formée par le « mur des chrétiens. » Quelques coups heureux de notre matériel de montagne les chassent de leurs créneaux et des bois d'oliviers où l'infanterie les poursuit vivement.

Vers midi, une accalmie se produit. Fusils et canons se taisent. D'après des émissaires, la discorde règne à Meknès, entre les partisans de la soumission immédiate et les chefs les plus compromis de la rébellion qui voudraient obliger Moulay-Zin à prendre le commandement direct de ses troupes. Les caïds des tribus Beni Mtirs et Guerouans sont venus faire un suprême effort en faveur de la résistance. Ils terrorisent les Juifs qui, menacés d'un pillage général, sont obligés de livrer

pour rien les dernières caisses du stock de cartouches dont ils avaient ravitaillé l'insurrection, avec des bénéfices exagérés. Les fanfarons, les fier-à-bras, qui trouvent dans leur intransigeance une facile popularité, les encouragent, et, dans le tohu-bohu de ces conférences tumultueuses, le prétendant qui craint pour sa vie regrette amèrement son aventure. Le rassemblement des irréductibles va se faire en dehors de l'Aguedal; la population tranquille s'empressera de fermer les portes derrière eux. Le Maghzen insurrectionnel esquissera un semblant de lutte contre nous et se hâtera d'implorer l' « aman » après avoir sauvé l'honneur.

Le général en chef, amusé, satisfait aussi d'obtenir presque sans coup férir la reddition de la capitale rebelle, accepte ce programme dont l'exécution va commencer aussitôt. Nos soldats ont consommé leur repas froid; bien reposés, ils pourront donner sans fatigue le dernier effort. Justement, les vedettes signalent, vers l'Ouest, une grosse masse de cavaliers qui s'agitent. Les canons de 65 font entendre leur voix stridente, et les obus sèment la confusion chez les derniers Beni Mtirs, qui disparaissent à l'horizon. Les troupes se mettent alors en marche dans une formation qui serait bien dangereuse en Europe, mais qui est bien choisie pour laisser aux Marocains une impression durable. Et, des murailles de la ville, les curieux qui se montrent en grappes derrière les créneaux peuvent admirer notre cavalerie bariolée, prête à repousser en fourrageurs une charge improbable de l'ennemi; les bataillons en colonnes doubles, correctement alignés, encadrent notre artillerie attelée qui défile au pas solennel de ses attelages; les ambulances suivent, montrant nos blessés toujours plaintifs sur leurs cacolets, comme un hommage rendu à la valeur de nos adversaires. Le convoi de chameaux innombrables développe la théorie de ses pelotons serrés; l'arrière-garde ferme la marche, et l'ensemble représente la force irrésistible, la puissance illimitée.

Soudain, ce défilé qui, à Longchamp, aurait excité un enthousiasme délirant, est arrêté par une sonnerie de clairons. Les troupes mettent pied à terre ou forment les faisceaux; le dernier rite va s'accomplir. Conformément au programme, le général en chef est arrivé devant la porte close de l'Aguedal, dont la serrure énorme et les assemblages compliqués défient

les efforts de nos sapeurs. Le mirador branlant qui la couronne laisse voir un canon boiteux, dont les imaginatifs de la colonne ont cru, pendant le combat, percevoir les lointaines détonations. Cette porte fermée, emblème des sentimens indigènes, doit céder à la violence pour que les destins soient accomplis. Et, fiévreusement, les soldats du génie préparent un fourneau de mine, savamment calculé pour ouvrir le passage sans démolir le rempart. Dessinant un vaste demi-cercle, les généraux, les états-majors, les représentans de la presse, les curieux bigarrés de tous les corps de la petite armée, les mercantis et les chameliers forment une foule aux couleurs éclatantes, qui bavarde et qui attend. Mais le demi-cercle s'agrandit, à la prière de l'officier qui va donner le signal du geste destructeur. Un mince flocon de fumée paraît à l'extrémité du Bickford; l'attente semble interminable, le résultat incertain, et les impatiens proposent de rallumer le cordeau porte-feu qui doit être éteint. Tout à coup, un épais nuage noir, haché de volutes grises, fuse de l'arcade qui semble chanceler ; une détonation sourde retentit ; le nuage grandit, rase la terre, balaie la poussière et s'évanouit dans le vent. Des photographes se félicitent bruyamment d'avoir saisi l'instant précis du cliché sensationnel. On se précipite pour voir les résultats de l'explosion : le porche, le mirador, la porte elle-même sont intacts ; le petit canon est toujours instable sur son affût ; mais les madriers qui servaient de barricade sont pulvérisés. Les ais disjoints s'écartent sous d'habiles pesées ; la barrière morale dressée par la révolte vaincue s'ouvre toute grande sur les jardins déserts.

Cet épisode a détourné l'attention des curieux qui n'ont pas vu l'arrivée de Moulay-Zin, dont la présence dans notre camp consacre le triomphe diplomatique et guerrier du général en chef. Près de la porte violée, des tentes se dressent, qui vont abriter le prétendant malheureux. Gros, le visage disparaissant dans la barbe noire et sous le capuchon relevé de son burnous blanc, l'ancien sultan de Meknès paraît satisfait du dénouement dont notre intervention supprime les conséquences tragiques. Il semble heureux d'être débarrassé de toutes les intrigues, de toutes les difficultés où se débattait sa pauvre intelligence, et qui gênaient ses goûts tranquilles de matérialiste raffiné. Sûr d'être accueilli à Fez sans affection, mais aussi sans dommage,

son équipée ne lui laisse guère que le souvenir d'un cauchemar heureusement terminé. Et la protection de la France s'affirme déjà dans la garde d'honneur qui veillera sur lui, et éloignera ses amis trop importuns ou trop compromettans, pendant le court séjour de nos colonnes sous les remparts de Meknès.

Dans la ville, dont les ouvrages spéciaux ont tracé d'enthousiastes descriptions, d'ailleurs justifiées, la population s'est promptement résignée. Les habitans accourent, pour flâner au milieu des bivouacs, pour vendre des fruits, des œufs, du lait, dont les « caporaux d'ordinaire » font d'abondantes provisions. Autour du camp, rien ne vient troubler la quiétude sereine des campagnes désertes. Au tumulte guerrier de naguère succède une paix absolue : chevaux et mulets vont à l'abreuvoir sans escorte, et les dernières vedettes ont depuis longtemps rejoint leurs escadrons. Seules, quelques sentinelles se promènent sur le terre-plein du mur qui entoure l'ancien Champ-de-Mars des mehallahs, et guettent sans anxiété un retour improbable de l'ennemi.

A Meknès, comme à Fez, les Juifs avaient la reconnaissance exubérante. Quand le général Dalbiez, et les officiers qui l'accompagnaient en touristes, franchirent la porte du Mellah, ils furent accueillis comme des libérateurs. Les filles de Sion ne devaient pas acclamer Judas Macchabée vainqueur avec plus d'enthousiasme que le grand rabbin, les anciens du peuple, les familles de boutiquiers et de prêteurs, dont les émotions étaient trop désagréables pour être déjà oubliées. Le moindre retard dans notre marche aurait eu des conséquences désastreuses pour les personnes et les biens de leur nombreuse communauté. Mais ils se ressaisirent pendant le repos et les méditations du Sabbat et, dès le surlendemain de notre arrivée, ils spéculaient sur nos besoins avec la plus naïve ingratitude. Leur joie fut sans bornes quand ils apprirent que Meknès allait être gardé par un fort détachement de nos troupes, source intarissable de fructueux trafics.

Pour faciliter le rétablissement de l'autorité du Sultan dans la capitale à peine soumise des rebelles, et pour amorcer une ligne d'étapes plus directe vers Rabat, le général en chef avait décidé en effet de laisser dans l'Aguedal une forte garnison. Le choix de son emplacement, la solution diplomatique des difficultés de l'installation exigèrent deux grandes journées de conférences. Mais, dès le premier soir, on avait retenu au milieu des

jardins un petit pavillon appartenant au Maghzen, pour y établir l'hôpital de campagne, aussitôt encombré par les malheureux blessés de Bahlil, les victimes de la journée, les malades que guettaient la typhoïde et la dysenterie. Dans la salle pavée de mosaïques vertes et blanches, protégée contre le soleil par un large péristyle aux fines colonnettes ornées de délicates sculptures, les matelas indigènes, achetés par un médecin ingénieux, s'alignaient, recouverts de moustiquaires hâtivement cousues par des lingères diligentes. Autour de ce pavillon, un vaste parc ombragé d'orangers séculaires, de figuiers géans, de grenadiers en fleurs, attendait les premières sorties des convalescens. Tout proche, masqué par des haies touffues d'aloès, le petit cimetière bientôt insuffisant, où les tombes d'un goumier, d'un tirailleur algérien, tués le matin même, soulevaient leurs tumuli jaunâtres, ornés de fleurs déjà desséchées. Dans la cour d'honneur d'un château en ruines, dont l'ombre couvrait le pavillon, quatre canons Krupp, deux mitrailleuses Maxim, bien entretenus, mais sans munitions, attestaient les gaspillages du Maghzen et l'incurie des insurgés.

Après avoir ainsi maté l'anarchie à Meknès, il n'y avait plus qu'à rentrer à Fez en semant une salutaire terreur, par l'exhibition de nos forces militaires, dans la région troublée du Zerhoun. Ces deux journées de repos avaient rendu la vigueur à nos troupes, qui ne devaient plus, d'ailleurs, parcourir que des étapes relativement courtes. Et, le 11 juin, on se met en route dans la direction du Nord.

Sur le chemin raboteux, coupé de fondrières, qui longe la face orientale de l'Aguedal et les remparts du quartier musulman, la colonne serpente, interminable. Au passage des portes, des ravins et des ponts, les chameaux s'effarent, s'arrêtent, repartent au milieu des imprécations de leurs « sokkras, » et causent de fâcheux à-coups dans la marche. Enfin, après quatre heures de piétinemens égayés par le spectacle de la foule curieuse qui, du haut des murailles, contemple le défilé, on laisse en arrière la porte monumentale de Bab-Berdaïn. Le convoi se reforme en bon ordre après avoir franchi une dernière fois l'oued Bou-Fekran sur un beau pont en pierre, et les troupes arpentent d'un pas léger la piste qui traverse le pays des Guerouans et va longer le versant occidental du Djebel Zerhoun. Pendant une heure encore, les forêts d'oliviers, les

jardins fruitiers qui font à Meknès une verte ceinture célèbre dans tout le Maroc, vont reposer les yeux fatigués par la réverbération du soleil sur la route blanche; puis le paysage reprend son aspect habituel d'espaces infinis sur un plateau faiblement ondulé. Vers le Nord, les montagnes dressent leur barrière bleuâtre, piquée de petits villages blancs dans les forêts sombres. Partout, des douars, des chevaux, des moissonneurs. Ceux-ci, trois jours auparavant, faisaient le coup de feu contre nous; ils accourent maintenant sur les bords de la route, adressent à tous, officiers et soldats, des saluts familiers, et semblent réserver l'indifférence ou le mépris de leur attitude au malheureux Moulay-Zin, dont ils attendent le passage avec impatience.

Il paraît enfin. Sur un gros cheval à l'allure sculpturale et qui semble descendre d'un piédestal du temps de Louis XIV, une vaste selle d'un rose vif éclate au soleil et sert de support au prétendant vaincu. Il va droit et digne, libre en apparence et précédant un lot d'anciens ministres et de serviteurs déférens. Le général en chef le dépasse, échange par l'intermédiaire d'un officier interprète quelques complimens brefs et courtois, et disparaît dans la poussière opaque du convoi. Le colonel Gouraud, que signale un fanion rouge ondulant sur les moissons, le suit de loin, énigmatique et froid.

Vers une heure de l'après-midi, la chaleur intense a depuis longtemps fait taire les chansons, cesser les lazzis qui égayaient les premières « pauses » de la marche. Le sac, quoique allégé de la couverture, paraît lourd aux épaules qui s'affaissent; les bidons sont depuis longtemps vidés. Comme toujours, on ignore la longueur de l'étape, le moment probable de l'arrivée. Mais, soudain, au tournant d'un contrefort qui s'avance sur le plateau brûlant, le paysage change et des cris de joie retentissent. Au fond d'une vallée verdoyante où des éclairs liquides scintillent entre les herbes, les groupes Dalbiez et Brulard ont déjà dressé leurs tentes. Les forêts d'oliviers grimpent jusqu'au faîte des montagnes qui abritent le gros village et la « zaouïa » de Moulay-Idris, le fameux sanctuaire marocain. En face, des colonnes dressent leurs minces silhouettes brunes, des blocs amoncelés marquent l'emplacement de Volubilis, l'antique cité romaine que les Français, héritiers intellectuels des anciens conquérans, réveilleront bientôt peut-être de son séculaire sommeil.

Nos troupes vont rester sur leurs emplacemens pendant toute l'après-midi, et la journée du lendemain. Le général en chef doit recevoir la soumission des chefs Guerouans qui avaient pactisé avec les Beni Mtirs, et surtout des « cheurfas » de la célèbre « zaouïa » dont l'influence religieuse est souveraine au Maroc. Seuls, les représentans de la presse, les lumières du service des renseignemens et des affaires indigènes, les premiers sujets des états-majors ont été conviés à cette cérémonie originale qui, d'après les correspondances publiées dans les journaux, ne manqua pas de pittoresque et de grandeur. Quelques semaines après, officiers et soldats apprenaient ainsi l'importance politique d'une solennité dont nulle indiscrétion n'avait révélé le programme théâtral. Ils ne songèrent pas à s'en étonner. Depuis le début de la campagne, ils étaient accoutumés à payer de leurs personnes sans connaître le but et la longueur des marches, la durée des stationnemens, la nature et le prix des résultats. Ils assistaient au drame marocain comme des machinistes qui n'ont jamais vu la pièce dont ils actionnent les décors. Ils sentaient que la volonté directrice était bien au-dessus, bien loin d'eux, si haut et si loin qu'elle ne discernait pas les individualités dans la poussière humaine où tous, du colonel au simple soldat, semblaient des atomes confus. Ils n'avaient d'enthousiasme qu'aux jours de bataille, où bouillonnait le vieux sang guerrier de la race, et, ne cherchant plus à comprendre, ils jouaient avec sérénité leur rôle fatigant dans les scénarios les plus compliqués.

Ils acceptaient leur stationnement à Moulay-Idris comme une délicate récompense de leurs efforts antérieurs. Pour la première fois, ils avaient, toute proche, l'eau en abondance, le combustible en quantité suffisante; ils pouvaient dormir sur un sol sans cailloux, et le vent n'assaisonnait pas de sable les chefs-d'œuvre de leurs cuisiniers. Les calmes se livraient aux agrémens de la pêche, les agités erraient dans les ruines de Volubilis, les contemplatifs laissaient reposer leurs regards sur le décor des montagnes boisées où les vétérans de l'Indochine croyaient revoir un paysage du Haut-Tonkin. Mais ils s'apprêtèrent sans regret à quitter ce bivouac de délices pour reprendre leur route vers Nzalet-beni-Amar, où la rumeur mystérieuse des camps annonçait la rencontre probable avec le courrier de France, impatiemment attendu depuis un mois.

Fractionnée en trois colonnes afin de montrer partout, dans le territoire des Guerouans nos troupes triomphantes, la petite armée se réunit auprès du camp Petitjean. Le poste, de création récente, a été fondé pour maintenir dans la tranquillité les villages des Beni Amars, qui furent au nombre de nos adversaires pendant le combat du 25 mai. Il montre, sur le plateau, les lignes compliquées de ses parapets, les talus sombres d'un réduit assez important pour défier l'artillerie de campagne la plus perfectionnée. Et l'on songe à l'inutilité de ces travaux gigantesques, exécutés en un mois par un bataillon de marsouins, des bigors et des Algériens, que les terrassemens ont dû exténuer. Le désir de se montrer plus entendu que le voisin fait ainsi construire partout des ouvrages de fortification semi-permanente contre un adversaire dépourvu de canons et d'explosifs. Une simple tranchée pour tireur debout, quelques rangées de trous-de-loup peu profonds, suffiraient cependant pour assurer la sécurité de postes provisoires qui seront bientôt évacués. Le temps employé à élever des redoutes, qui feraient bonne figure sur les côtes de la Meuse, serait plus avantageusement consacré à l'aménagement d'abris plus confortables que la petite tente. Quelques centaines de francs paieraient aux indigènes apaisés les matériaux qu'ils seraient heureux d'échanger contre les piastres françaises ou les douros hafidiens.

Mais, à la sonnerie des vaguemestres qui couvre les bruits saccadés de la télégraphie sans fil dont le pylône grêle domine le camp Petitjean, des hurlemens de joie ont répondu dans les bivouacs. Depuis cinq semaines environ, les troupes lancées vers Fez sont restées sans lettres et sans journaux. Cette privation de nouvelles semble inexplicable dans un pays que des bateaux quotidiens placent à quatre jours de France, où les communications de l'arrière vers l'avant peuvent être facilement protégées, où les courriers de la poste civile française circulent chaque jour entre Tanger et la capitale qui reçoit lettres et journaux datant à peine d'une semaine. Mais, en y réfléchissant, le rôle négatif du Trésor et des Postes aux armées n'étonne plus. Dans le corps expéditionnaire, les grands services de santé, de l'intendance, le génie lui-même, sont si mal dotés, que les doléances des parens pauvres, tels que les vétérinaires ou les payeurs, sont négligeables et sans effet. Quand les paniers des médecins de bataillon sont dépourvus de

médicamens; quand les ambulances et les hôpitaux de campagne sont privés de personnel, de matériel et de moyens de transport; quand les distributions de vivres font place aux fantaisies alimentaires les plus variées, il importe peu que les morts soient enterrés sans cercueils et sans prières, que les chevaux périssent faute de soins, que les caisses de fonds manquent chez les payeurs et les sacs de lettres chez les postiers. Dans les détachemens les plus reculés des colonies les plus lointaines, méharis, pirogues, chaloupes ou coolies-trams apportent régulièrement les courriers de la métropole, avec plus de célérité qu'aux troupes du Maroc : « Mais, monsieur, nous ne sommes pas ici dans une colonie, nous sommes en opérations! — Soit; mais vous n'en êtes pas moins incapables d'assurer, dans une petite division de 6000 hommes, un service prévu par les Règlemens, sur un itinéraire connu d'avance, à cent kilomètres de votre base d'opérations, par une ligne de communication jalonnée de postes munis de grosses garnisons et de la télégraphie sans fil! »

Enfin, les sous-officiers de jour arrivent radieux et lourdement chargés. Les doigts fiévreux déchirent les enveloppes, font sauter les bandes, coupent les ficelles des paquets, et, sur tous les bivouacs, passe un bruissement léger de papiers dépliés. Lettres et journaux datent de six semaines; ils sont plus vieux que s'ils venaient de Chine ou d'Australie; mais chacun parcourt avidement les joies, les deuils, les phrases banales, les sermens d'amour, les mensonges d'affaires qu'apportent les feuillets si impatiemment attendus; il s'émeut au récit des événemens sensationnels qui firent palpiter la France et qui y sont déjà oubliés. L'esprit et le cœur apaisés, il serre dans le sac ou dans la cantine la petite provision intellectuelle et morale où, chaque soir, jusqu'à la prochaine arrivée du courrier, il puisera un peu de réconfort et d'oubli.

Après cette débauche de lecture inattendue, le retour à Fez n'est plus qu'un jeu. On suit d'un pas élastique la route bien connue qui traverse le champ de bataille du 25 mai. Les soldats s'interpellent bruyamment; ils évoquent, avec des exclamations pittoresques, les moindres incidens du combat : « Ici, mon casque fut traversé par une balle; — Voilà où mon voisin fut tué sans avoir le temps de souffler; — Derrière ce talus, j'ai descendu le gros Marocain qui gesticulait. » Et tous rient aux éclats, joyeux de vivre et de pouvoir raconter de tels

souvenirs. Les officiers, eux, discutent plus gravement les phases de l'affaire et les manœuvres de leurs chefs. Le terrain dont ils n'avaient vu que le petit coin où s'employait leur activité, se montre dans son ensemble comme un immense plan relief. Des ordres incompris s'expliquent d'eux-mêmes aujourd'hui ; tel qui s'imaginait avoir joué un rôle prépondérant et méconnu, se voit justement relégué au rang de simple figurant. La journée tout entière, où l'habile utilisation du sol par le chef de l'avant-garde et le commandant de la colonne fut le principal élément du succès, revit avec ses moindres détails dans la mémoire des acteurs qui se transforment en critiques désintéressés.

Dès leur arrivée à Fez, les troupes reviennent occuper, sur le plateau de Dar-Dbibagh, leurs primitifs emplacemens de bivouacs. Elles y retrouvent les désagrémens que leur promenade circulaire, déjà dénommée par un facétieux « le circuit des capitales, » leur avait presque fait oublier : le crottin des milliers d'animaux, les mouches innombrables, l'eau douteuse, la poussière, le pain d'orge et les cailloux. Mais le Sultan est satisfait. Il s'est réjoui aux nouvelles de nos victoires ; il a fait un accueil dénué d'aménité à son frère repentant. Et maintenant il veut, suivant l'adage connu, récompenser nos troupes dans la personne de leurs chefs qu'il fait inviter, en signe d'estime et d'amitié, à partager avec lui le pain et le sel dans son château de Bou-Jeloud.

Du fond de sa cantine, chacun sort le complet kaki réservé pour les grandes circonstances ; les Algériens, dont le vestiaire est le mieux garni, arborent leurs tuniques du bleu le plus tendre, leurs bottes les plus vernies. A pied, à cheval, sur des arrabas trépidantes, confondant leurs grades en groupes bigarrés, les officiers s'acheminent vers la Bab-Segma, où le général en chef leur a donné rendez-vous. Des visions éblouissantes de harem ouvert troublent les cervelles des jeunes ; les utilitaires escomptent une ample distribution de décorations hafidiennes ; les désabusés eux-mêmes, les revenans de Tananarive ou de Pékin, qui ont vu les princesses malgaches ou les merveilles du Palais d'Été, songent sans déplaisir au spectacle inédit qui les attend. Tous rêvent d'essence de rose tombant en pluie fine sur leurs fronts brûlans, de confitures exquises, de pâtisseries inconnues, d'almées gracieuses mimant pour eux

leurs danses les plus suggestives... Et, considérant leurs chaussures fatiguées, la teinte jaunie de leurs manchettes, leurs culottes défraîchies, ils éprouvent un vague sentiment de honte, qui se précise par le contraste de leur inélégance avec la tenue impeccable des officiers d'état-major.

Pressés en pelotons serrés derrière le général en chef et les commandans de colonne qui ouvrent la marche, ils franchissent la Bab-Segma, les voûtes du nouveau Méchouar, tournent dans l'allée conduisant à Bou-Jeloud, et le sol gronde sous les sabots de leurs chevaux, sous le martèlement de leurs souliers ferrés. Devant la porte, les cavaliers mettent pied à terre, et confient leurs montures à des gardiens peu empressés. Et guidés par des « chaouchs » au fez rouge encerclé dans la galette rigide du turban blanc, ils pénètrent dans les jardins qui font un nid de verdure au Trianon marocain, et que nul Le Nôtre ne dessina. Plantés sans ordre et sans art, les arbres d'agrément et les arbres fruitiers mêlent au milieu des tomates, des oignons, des géraniums et des vignes, leurs parfums et leurs fruits. Une noria grinçante élève l'eau de l'oued Fez, qu'elle répand dans les canaux disjoints serpentant au bord des allées, dans le réservoir qui alimente les jets d'eau poussifs. Des tas d'ordures simulent, dans les parterres, des montagnes de jardins anglais; des charpentes vermoulues soutiennent, sur les chaussées dallées de faïence, des voûtes branlantes de rosiers.

Mais une porte s'ouvre au milieu d'un grand mur blanc, et donne accès dans un porche obscur, compliqué, facile à défendre, que les officiers traversent entre deux haies de serviteurs goguenards et mal vêtus. Et, sans transition, la cohue bourdonnante se trouve sur une terrasse verte et blanche qui domine un jardin de petit rentier, où le sultan Moulay-Hafid, entouré de ses ministres et de notre consul, attend ses visiteurs. Grand et fort, bien drapé dans son burnous blanc dont le capuchon se relève sur le fez écarlate, la figure mangée par la barbe noire qui découvre deux lèvres sensuelles, les yeux rieurs, il apparaît comme un gros garçon réjoui. Avec des gestes gracieux, il s'incline devant les premiers arrivans que lui présente le général en chef, et promène dans ses dents éblouissantes le cure-oreilles d'or dont il joue négligemment. Soudain, un nuage d'étonnement mêlé d'inquiétude apparaît sur sa figure souriante. Le torrent d'officiers déborde autour de lui, se répand

sur la terrasse, envahit la vérandah. Plusieurs, le revolver à la ceinture, semblent très animés. Et les derniers tentent de se frayer un passage, s'excusent en paroles bruyantes, se poussent au premier rang, afin de pouvoir contempler un instant, photographier ou dessiner les traits augustes du souverain, qui ne semble qu'à demi rassuré et questionne à demi-voix. Sur le conseil discret d'un colonel narquois, les invités s'écartent en petits groupes, se dispersent dans le jardin fleuri de roses que ferme un pavillon bas, tout blanc, coiffé de tuiles vertes, et dont les larges fenêtres s'ouvrent sur de mystérieuses profondeurs. Mais ce n'est pas un sentiment de frayeur qui vient de troubler la placidité du Sultan : c'est l'ennui vulgaire du maître de maison surpris par des visiteurs gênans. Moulay-Hafid pensait avoir comme hôtes, avec les généraux, une quinzaine d'officiers supérieurs; par suite d'un malentendu dont un mauvais interprète était responsable, environ 150 officiers de tout grade avaient accepté son invitation.

Autour de la table dressée dans une salle à manger assez vaste, où les chaises Thonet voisinent avec des fauteuils qui représentent tous les grands styles français, un conflit aigu de préséances divise les élus; annuaires vivans, les plus anciens revendiquent leurs sièges que s'arrogent indûment des camarades trop pressés. Sur la terrasse, maintenant trop étroite, la foule des subalternes se presse pour voir, comme jadis les courtisans de Louis XIV, le cérémonial du repas. Des serviteurs passent, apportant avec précautions des plateaux d'argent couverts de friandises, des samovars fumans d'où s'exhalent des parfums capiteux de menthe et de café. Dans la salle où l'ombre fraîche estompe les détails des murailles et du plafond, des conversations discrètes font des bourdonnemens de mouches.

Au dehors, assis par terre, sur les marches du perron qui descend au jardin, sur la bordure de la vérandah, les officiers que leur rang inférieur n'a pas classés au nombre des convives de Sa Majesté, attendent gouailleurs et grincheux. Depuis Dar-Dbibagh, la course à cheval, la marche à pied ont séché les gosiers, creusé les estomacs. Les plus altérés n'attendent pas la réalisation des vagues promesses que des indigènes sardoniques, vêtus de souquenilles rouges, sont venus leur apporter. Ils entourent les vasques de marbre, d'où jaillit une eau douceâtre et sale ; ils y plongent leurs mains brûlantes et boivent à longs

traits ce liquide douteux. Encouragés par l'exemple, les camarades se précipitent pour les imiter. Autour des fontaines on se bouscule et l'on échange des mots aigres, comme au buffet de l'Élysée. Devant l'originalité de ce spectacle, l'esprit français ne perd pas l'occasion de se manifester; et le « five o'clock water » du Sultan devient aussitôt le synonyme d'une petite fête sans prétention et sans apprêt.

Enfin, des serviteurs arrivent, chargés de victuailles. Les cuisines impériales ne sont pas outillées pour tenir tête aux appétits de 150 hôtes inattendus; mais le marché voisin a donné aux pourvoyeurs de Sa Majesté les ressources de ses limonades chaudes et de ses gâteaux rancis. Et, tandis que des officiers qui avaient congédié le personnel de leur popote en escomptant un goûter dînatoire sont déjà partis pour réparer leur erreur, leurs camarades font main basse avec joie sur les pâtisseries restreintes, dont ils comparent gravement les mérites avariés.

Dans la salle, un bruit de sièges remués annonce la fin prochaine de la réception. Lestement, les invités secondaires du Sultan s'éclipsent sans prendre congé. Altérés et affamés, ils se retrouvent dans la rue, et ne songent pas sans ennui à l'éloignement de Dar-Dbibagh. Mais des étalages hospitaliers et des voix engageantes les happent au passage : « Bon le du lait! bon le du thé! bon le du café! » clament en fausset des indigènes qui sont fiers de parler français. Et, mêlés à la foule, les officiers, avant de se mettre en route, absorbent sans hâte ces liquides simples et réconfortans.

Au camp, où court déjà la description du « five o'clock water, » cette après-midi mémorable n'a pas été moins fertile en surprises, car les plantons des états-majors et les ordonnances des généraux ont laissé filtrer des renseignemens. Dans les tentes, les soldats commentent fiévreusement la nouvelle qui sera officielle bientôt : une petite garnison de sûreté doit être laissée à Fez, et les troupes disponibles partent dans deux jours pour une destination inconnue.

PIERRE KHORAT.

LA JACQUERIE D'ANGLETERRE

La secousse imprévue qui vient d'ébranler un instant le rocher capitolin de l'ordre britannique est de celles qui évoquent avec force les exemples antérieurs de trouble et de désarroi présentés par l'histoire d'outre-Manche. La Grande-Bretagne, tout autant que la France continentale, a connu les révolutions politiques, dont elle a su heureusement clore et arrêter le cycle. Les menaces de révolution sociale, en certaines périodes agitées de sa fortune, ne lui furent pas non plus épargnées. L'examen de l'une d'elles, la plus redoutable et la plus impressionnante de toutes, l'exposé de sa genèse et le rappel véridique de ses plus marquans épisodes, brièvement esquissés, peuvent offrir quelque curiosité rétrospective, comme aussi quelque sujet présent de méditations éventuelles.

Au temps tragique du roi Richard, qui naquit à Bordeaux du prince Noir et de la belle Jeanne de Kent, une agression dangereuse bouleversa Londres et tout l'État d'Angleterre. Le XIVe siècle, populaire et tribunitien, qui mit en évidence Rienzi dans Rome et Étienne Marcel à Paris, suscita sur les bords de la Tamise un groupe de démagogues bibliques et factieux, malfaisans et dommageables entraîneurs de foules. C'est une époque fertile en perturbations matérielles et morales, qui explosent en cataclysmes hasardeux. Ce n'est pas seulement le siècle de Froissart et du Combat des Trente. C'est aussi le siècle des Jacqueries.

La nôtre, celle de France, possède généralement, semble-t-il, une réputation plus émouvante, plus sonore, plus acquise. Elle présente un nom original, toujours constant, bien fabriqué,

facile à retenir, et passé dans l'usage. Elle se superpose à des événemens internationaux d'une portée considérable. Elle offre une légende plus faite, une formule mieux dégagée, une prise plus véhémente sur l'imagination et les facultés évocatrices des dramaturges ou des simples.

La grande insurrection plébéienne d'Angleterre, cependant, sous des appellations variables, plus compliquées, et par là moins frappantes, constitue et compose une attaque sociale autrement accentuée que la perturbation grossière qui souleva les bourgades paysannes disséminées entre Beauvais et Meaux. Vingt-trois ans plus tard que la commotion française, elle éclate avec un ensemble et une extension qui la rendent singulièrement plus alarmante. Elle atteignit et outragea le régime anglais d'une façon bien plus critique et bien plus grave que le soulèvement des campagnes du Parisis n'inquiéta jamais le pouvoir établi sur les bords de la Seine, au temps du dauphin Charles et du roi Jean le Bon captif à l'étranger.

Les circonstances lui prêtent, en effet, des intentions qui ne paraissent pas uniquement dévastatrices. Elle comporte une apparence de programmes et de revendications discutables. Elle a des chefs, de vrais chefs, éloquens et dominateurs. Elle ne prétend pas abolir la fonction royale, mais la confisquer à son profit. Autour de Londres, dans Londres même, elle s'adjuge des complicités imprévues, des concours bizarres et déconcertans. Son ampleur et son caractère interdisent de la traiter en infernale et passagère aventure. Il faut la regarder en face et la prendre philosophiquement au sérieux (1).

Les témoins qui l'observèrent anxieusement de leurs yeux, comme aussi les curieux d'aujourd'hui qui l'étudient avec sécurité dans les textes, semblent partager l'impression qu'elle n'était pas, après tout, dénuée de toute chance de réussite finale et de succès. On l'entrevoit comme un de ces orages qui paraissent

(1) *Froissart*, dans les publications de la Société de l'Histoire de France, au volume X, édition Gaston Raynaud. — Chroniques anglaises de *Thomas Walsingham*, éd. Henry Thomas Riley, de *Henry Knighton*, de *John Malverne*, éd. Joseph Rawson Lumby, du *Moine d'Evesham*, éd. Hearne. — *Memorials of London*, éd. Henry Thomas Riley. — Stow, *General chronicle of England*. — Pauli, *Geschichte von England*. — Stubbs, *The constitutional history of England*. — Wallon, *Richard II*. — Jusserand, *Les Anglais au Moyen Age : l'Épopée mystique de William Langland*. — W. E. Flaherty, *The great revolution in Kent of 1381*. — Edgar Powell, *The rising in East Anglia in 1381*. — *Political poems and songs... from Edward III to Henry VIII*, éd. Thomas Wright.

également capables, ou bien de se dissiper sans traces, ou bien de laisser installée derrière eux, plus ou moins certaine et durable, une autre condition du ciel, de la brise, des nuages et du temps.

Cette jacquerie anglaise, à la considérer de loin, provoque et propose autant de visions étranges que de réflexions possibles. Un exposé positif et sommaire de ses plus mémorables événemens, au moins tels qu'ils se développèrent à Londres, le centre de répercussion le plus notoire et le plus révélateur du mouvement, présentera peut-être un intérêt où le souci du passé n'est pas seul en cause, mais que les conjonctures actuelles se chargent suffisamment de motiver.

I

Le mercredi 12 juin 1381, vers la fin de l'après-midi, sur le plateau bien situé qui se prolonge en arrière de Greenwich, espace alors aussi libre qu'une solitude écossaise, foisonnait et s'étalait, baroque et formidable, un campement tumultueux.

Là, sur une terreuse et vaste lande, que sa couleur végétale faisait surnommer la Noire Bruyère, fourmillait nerveusement, dans un vacarme de cris d'appel et de bruits d'émeute, une trépidante et fébrile multitude. Agressifs et menaçans, près de soixante mille hommes peut-être, campagnards et citadins des comtés de Kent, de Sussex et de Surrey, transformés d'artisans paisibles ou de laboureurs timorés en insurgés batailleurs et aventureux, tournoyaient et s'affairaient, agglomérés par villages et cantons, comme une armée destructive enhardie par la notion de sa masse et l'assurance de son élan. Sur cette lande de Blackheath où le soir commençait à mordre, ils s'agitaient et bourdonnaient, sommairement équipés, la carnassière ou le bissac aux flancs, le grand arc de bois d'if à l'épaule, ou bien exhibant de vieilles armes, des outils meurtriers, des haches, des faux, des bâtons ferrés, des épieux, troupe accablée de chaleur, de soif et de poussière, précédée d'une rumeur de massacre et suivie d'une lointaine réverbération d'incendie.

Ils paraissaient obéir à trois chefs, dont les noms répétés éclataient çà et là. On entendait héler et apostropher trois personnages dominans. Wat Tyler, un petit patron couvreur de Maidstone, le plus en vedette et le plus écouté des trois. Jack

Straw, dont on ne sait à peu près rien, rien que le sobriquet familier sous lequel se déformait l'identité d'un audacieux meneur d'hommes qui s'appelait John Rakestraw. John Ball, enfin, le rhéteur fanatique et militant, naguère encore vêtu de l'habit de prêtre, en vain censuré par l'Église, en vain condamné par les évêques, John Ball, le démagogue mystique, le sermonneur égalitaire, dont les harangues imagées, la propagande têtue, les manifestes et les messages au peuple avaient tant contribué, depuis des saisons et des saisons, à semer au vent des campagnes d'Angleterre la semence haineuse et grandissante du sénevé de l'anarchie.

Toute cette foule en désordre, affamée, presque sans vivres, piétina longtemps la bruyère, sous le crépuscule de juin qui ne pouvait se décider à mourir. Enfin, la soirée s'avançant, elle parut s'abandonner au sommeil. Le silence et la fatigue occupèrent le plateau. Alors, de l'autre côté de la Tamise, de la longue presqu'île basse où pénètrent aujourd'hui les bassins démesurés des grands docks impériaux, comme aussi de la haute terrasse de la Tour qui surveille le bord extérieur de la Cité, on put apercevoir, au-dessus de l'estuaire, une myriade de feux improvisés rougir de leurs flammes ou de leurs tisons la courte nuit d'été, passagère et solsticiale, qui venait draper d'ombre les rives clapoteuses du fleuve et les remparts inquiets de la ville.

Cette année 1381 s'annonçait mal pour le royaume d'Angleterre, pour la cité de Londres et pour la race des Plantagenets.

Depuis quatre ans déjà, Édouard III n'était plus. Le roi Richard II, son petit-fils, héritier du Prince Noir, du héros national enlevé naguère à l'espoir confiant de la nation, portait sur ses jeunes épaules le poids décourageant d'un héritage qui aurait peut-être accablé son intrépide et glorieux père. Il était alors à mi-chemin de sa seizième année. Conformément à l'usage, on joignait à son prénom le nom de son lieu natal. Parce qu'il avait reçu le jour sur les bords de la Garonne, dans la capitale de l'Aquitaine britannique, on l'appelait Richard de Bordeaux. Il ne gouvernait encore que sous la tutelle d'un conseil de régence. Ses oncles se disputaient les approches du pouvoir. Le plus remuant, le duc de Lancastre, qu'on surnommait Jean de Gand, amassait et gonflait contre lui toutes les rancunes montantes et les colères prochaines.

De l'autre côté de la Manche, le nouveau règne semblait dépourvu de motif quelconque d'entreprise. La guerre de France paraissait avoir pris fin. Du moins on pouvait le croire. Charles V et Du Guesclin venaient de disparaître à leur tour. Mais leur besogne accomplie protégeait avec force le règne commençant de Charles VI, et interdisait pour longtemps au roi de Londres tout essai de nouvelle offensive entre Bayonne et Calais.

C'est à l'intérieur, à présent, que s'accusaient les difficultés de la politique anglaise. A l'intérieur, dans les plus laborieux comtés qui avoisinent la capitale, s'organisait l'extension formidable d'un soulèvement populaire, de l'espèce de ceux que les gardiens de l'ordre public, le plus souvent, déclarent inexplicables ou même inexistans, jusqu'à ce que leur vague de fond et leur poussée victorieuse aient tout ravagé, tout dévasté, tout effondré devant elles.

Dans le royaume insulaire, à ce moment même, et sur un malaise économique général, une fiscalité vexatrice se greffe et s'établit dangereusement. Les élémens de trouble préexistaient, divers, inégaux et multiples. Ils se manifestaient comme incohérens et enchevêtrés. La politique financière du pouvoir les fusionna, les coordonna, leur offrit un programme facile et palpable d'activité forcenée, de démence et de fureur. Ainsi se combina et se précipita la Jacquerie d'Angleterre.

Le malaise datait de loin. Dans certains comtés anglais, les dernières traces du servage, — d'un servage relativement récent, inconnu du vieux régime saxon et postérieur à la conquête normande, — ne se toléraient plus qu'avec impatience et demeuraient de moins en moins admissibles. La multiplication des tenures libres n'en affirmait que plus nettement la disgrâce et tout l'anachronisme. La concurrence étrangère, notamment celle des artisans de Flandre, indisposait le travail et le commerce indigènes. Mais surtout, les mesures de réglementation particulière, motivées par la hausse générale du coût de la vie, venaient exaspérer à la fois le négoce et la main-d'œuvre.

A la suite de l'élévation vexante des prix de toutes choses, provoquée par la trop fameuse Peste Noire et par la dépopulation massive dont elle avait été cause, un règlement connu sous le nom de Statut des Travailleurs, élaboré dans la minutieuse ordonnance de 1350, avait cru remédier à la gêne universelle

en déterminant le montant des salaires et la valeur des denrées, d'après le taux habituellement admis avant l'apparition du fléau, en fait, d'après les tarifs moyens et courans de l'année 1346. Cet ensemble de dispositions, destiné à protéger l'intérêt du plus grand nombre, celui de la masse des consommateurs, contrariait violemment deux catégories de citoyens, qui pourtant se fondaient dans la totalité finale, la classe des travailleurs manuels et celle des commerçans.

Donc, à mesure que le « Statut des Travailleurs » se réalise, à mesure que ses obligations et ses règles se mettent à jouer, des ligues se forment, des associations s'organisent entre gens de même profession ouvrière ou marchande. Ces ligues ont pour but visible de tourner la loi et de ruser avec elle. Des « alliances et convens » se nouent entre compagnons de même métier pour maintenir le prix élevé de la main-d'œuvre. Les groupemens corporatifs ainsi constitués voyaient même des cliens pressés, plus pourvus d'impatience que de scrupules, — il en existe toujours et partout, — leur offrir spontanément une surenchère occulte et contraire aux prescriptions légales. Ces syndicats du XIVe siècle s'évertuaient de leur mieux, et remportaient de temps à autre quelques victoires, stimulantes et affirmatives.

Parmi leurs adhérens, à travers la classe manouvrière ou paysanne, pénétraient et se répandaient certaines œuvres étranges, dont les tendances et la doctrine concluaient avec force à la nécessité d'une transformation sociale et d'une autre répartition des biens. Dans ces frustes milieux, les idées qu'elles préconisaient s'épanouissaient amplement. Il paraît bien avéré, aujourd'hui, que l'influence directe de Wyclif, hérésiarque alors à peine ostensible, ou celle de Chaucer, littérateur aristocrate, n'eut pour ainsi dire aucune part à leur développement contagieux. Ces productions populaires, ces sortes de libelles, de factums ou de « tracts, » semées et commentées largement, n'en étaient pas moins persuasives, ni moins affolantes pour la masse.

Fabriquées par John Ball et son groupe de disciples, naïvement rédigées pour la foule, circulaient donc, de proche en proche, en multiple copie, des « lettres-manifestes, » courtes et chargées de sens, revêtues de signatures imaginaires et convaincantes. Le rythme et l'assonance y ajoutaient leur prestige. Ainsi Jacques le Meunier, — Jack Miller, — Jacques le Char-

retier, — Jack Carter, — Jacques Vérité, — Jack Trueman, — dans cette sorte de style banal et sibyllin qui passionne le cœur des humbles, exposaient et répandaient le résumé menaçant de leurs principes et de leurs dogmes.

John Ball, lui aussi, en son nom personnel, se disant prêtre de Colchester, saluait avec politesse et frénésie tout le peuple d'Angleterre et le conviait doucereusement au communisme intégral.

Par les campagnes et par les villes, se propageait encore un autre pamphlet captieux. C'était la production attendrissante de l'honnête et fanatique William Langland, pauvre chantre londonien, cette « Vision de Pierre le Laboureur, » nébuleusement réformatrice, qui exerça en son temps une si impérieuse influence. Imprégné de rêveries égalitaires et de furieux enthousiasme, le petit poème utopique, avec des façons courtoises, courait les bourgs et les hameaux. Et les simples gens, émerveillés, y savouraient la haine vertueuse d'un piétiste contre une société criminelle et corrompue, qu'il s'agissait de ramener au bien et à la pureté par la règle autoritaire, par la coercition, la rigueur et la contrainte.

A toutes ces causes profondes, la maladresse fiscale, comme une fièvre nocive, était venue récemment ajouter son périlleux et lamentable dommage. Elle remontait au nouveau règne, et aux tristes conceptions d'une mauvaise politique générale. Les temps étaient déjà loin, moralement, du « Bon Parlement » de 1376. Le déficit s'accentuait de semestre en semestre. L'assemblée de 1379, tenue à Westminster, avait établi, pour parer aux difficultés les plus pressantes, un chapitre de recettes spécialement odieux, un impôt personnel et universel, taxe de capitation toujours alarmante et détestée. Le parlement de Northampton, réuni au mois de novembre de l'an suivant, en précise les modalités. Cette capitation, cette « Poll Tax » énervante, viendra peser désormais, non pas sur chaque foyer, mais sur chaque personne du royaume ayant atteint l'âge de quinze ans. Elle est fixée, par tête, à douze pence, soit un shilling. Le pouvoir comparé de l'argent attribuerait à cette somme, assurent les spécialistes, une valeur de dix-huit shillings actuels.

Imaginez tout Français de nos jours, rural ou citadin, astreint à payer pour lui, pour chacun des siens, par corps et par an, une somme comprise entre vingt-deux et vingt-trois

francs. Telle était pourtant la « cote personnelle » que la fiscalité britannique prétendait exiger de la masse populaire d'où jadis était sorti Robin Hood.

Pour comble d'imprudence, le conseil royal prend le parti d'affermer le produit de l'impôt. Entre les mains des traitans, la recette fiscale se transforme en affaire, et en affaire inquiétante. Les collecteurs harcèlent et pressurent. L'âpreté du fermier se débride. Pour s'acquitter plus tôt envers l'État, et profiter plus vite, ils s'efforcent, autant qu'ils peuvent, d'obtenir des assujettis, en une seule fois, le paiement total de la contribution annuelle, qui pourtant ne devait se régler qu'en deux termes. Il paraît bien aussi qu'il s'effectua, vers le printemps de 1381, une enquête officielle sur la faiblesse des rendemens constatés. Les populations purent s'imaginer qu'il s'agissait d'un projet de surcapitation nouvelle, arbitraire et illicite.

Les esprits travaillent et se montent. Deux personnages, deux ministres, deviennent l'objet de l'aversion populaire. Le chancelier du royaume, Simon de Sudbury, et le trésorier Robert Hales, grand prieur de l'ordre de l'Hôpital, sont voués à l'exécration publique et promis aux plus prochaines représailles. Contre toutes les variétés de gens de loi, de gens de fisc, les griefs se multiplient et se renforcent. A la fin de mai, dans les comtés qui bordent Londres, l'agitation plébéienne s'amplifie d'heure en heure.

Enfin, le 5 juin, parmi les « hommes de Kent, » vieille race ombrageuse et turbulente, l'insurrection prend forme, et le premier sang versé fait une flaque rouge dans la rue d'un village.

II

La scène, affirme un récit peut-être digne de foi, peut-être simplement légendaire, a pour théâtre la bourgade de Dartford, au débouché de la Darent dans les anciens marais de la Tamise, entre Woolwich et Gravesend. Sur le seuil de sa demeure, un père exaspéré, d'un coup de latte de bois dur, assomme sur place un des commis du fisc, dont le zèle outrageux prétendait contrôler l'âge déclaré de sa fille. Le peuple s'ameute, les ruraux courent aux armes, toute la région s'embrase, et les rebelles de Kent, irrésistible colonne en marche, vont camper devant Londres.

Légende ou vérité, quoi qu'il en soit, le bourg de Dartford, le 5 juin, apparaît comme un lieu caractérisé du soulèvement. La bande qui y pénètre et s'en empare a pour chef un certain Abel Ker, d'Erith, village voisin planté sur le bord même du fleuve. Depuis trois jours, elle manœuvre aux environs et a même passé la Tamise pour opérer dans le pays d'Essex. A Dartford, elle s'installe et s'organise. Le lendemain 6, les insurgés prennent parti. Ils descendent l'estuaire par la rive du Sud, marchant sur Rochester. La ville est envahie, le château forcé. Du 7 au 10, ils progressent et s'affirment. Ils vont et viennent autour de Rochester, qu'ils occupent. Ils s'attaquent maintenant aux particuliers, à leurs demeures, à leurs coffres, à leurs personnes et à leurs têtes. Maidstone, à quelques milles de distance, a reçu leur visite. Sorti de son village, Wat Tyler, petit patron couvreur, qui peut-être, dans sa jeunesse, a fait la guerre en France, beau parleur et impérieux, disent les chroniques, semble déjà les conduire et occuper le rang de chef.

Le lundi, 10 juin, premier jour d'une effrayante semaine, en masse profonde, ils se présentent aux portes de Canterbury. A tort ou à raison, on les appelle maintenant les Communes.

A Canterbury se passent les événemens de rigueur. Paralysie des autorités municipales, envahissement du château, rupture des prisons, destruction des archives, sac de l'archevêché, pillage de logis de fonctionnaires, mise à rançon et mise à mort de personnages divers. Puis, dès l'aube, le lendemain, une bonne part de la population de la ville englobée dans leurs rangs, Wat Tyler, John Rakestraw, dit Jack Straw, et le prédicant John Ball à leur tête, leur colonne disparate s'allongeant à chaque mille de recrues nouvelles et de partisans résolus, ils reprennent leurs chemins de la veille et s'élancent à la conquête de Londres.

Du porche épiscopal de Canterbury jusqu'à la bruyère sombre qui tapissait alors la lande en arrière de Greenwich, on s'accorde à compter plus de vingt lieues. Le mercredi 12 juin, toutes les « communes » de Kent, grossies en route de mainte bande populaire du Sussex et du Surrey, parvenaient avec véhémence au campement historique de Blackheath. Leur trace était jalonnée de ruines. Une sorte de chanson contemporaine, en vers moitié saxons, moitié latins, décrit ainsi leur marche :

Thus hor wayes they went,
Pravis pravos æmulantes;
To London from Kent,
Sunt prædia depopulantes.

« Ainsi faisaient-ils route, — De forfaits en forfaits, — Du Kent jusques à Londres, — Saccageant tous les biens. »

Le jeune roi, en toute hâte, venait de rentrer de Windsor à la Tour. Les insurgés en marche se sont fait, par avance, annoncer au souverain. Les chefs du mouvement, et bien d'autres aussi, devaient savoir, à ce moment même, que les « communes » d'Essex, en nombre à peine moins grand que celles de Kent, poussaient également vers la capitale, par l'autre bord de l'estuaire. Leur flot agressif, ce soir-là, dépassant Mile End et Whitechapel, venait déjà tâter les portes de la ville, qu'une machination de leurs complices intérieurs leur entre-bâillait sournoisement.

Londres, alors déjà très large, limité par l'enceinte propre de la Cité, entre la Tour Blanche et le val profond de Holborn, entre la Tamise et les remparts du Nord, Londres populeux, bourgeois, commerçant et maritime, Londres fébrile, surexcité depuis le début de la semaine, fermentait convulsivement. Des quantités impressionnantes de gens du menu peuple se déclaraient prêts à appuyer les assaillans. Dans les rues plébéiennes, sous les toits des maisons basses coiffées de tuiles, dans les allées et les culs-de-sac, au fond des « lanes » et des « slums, » se dessinait grandissante une agitation contagieuse.

Le lord maire, William Walworth, et la majorité de son conseil de ville, encore inébranlée, tenaient ferme pour la cause de l'ordre. Mais, sur douze aldermen, trois au moins étaient passés à l'insurrection, et deux autres sympathisaient avec elle. La situation, de minute en minute, s'aggravait sans remède.

Les milliers et les milliers d'hommes qui campent à Blackheath et à Mile End ne sont plus, à présent, de vulgaires émeutiers. Ils composent une armée redoutable. Ils professent une manière de sombre et sanguinaire discipline. Ils répètent un mot d'ordre : « Pour le roi Richard et le vrai peuple d'Angleterre. » Leurs chefs ont élaboré quelque façon de plan. Ils veulent s'assurer de la personne du prince, pour l'exploiter, pour l'asservir à leurs desseins. Peut-être ont-ils l'intention de le supprimer ensuite, pour lui substituer des « Rois du Peuple »

élus dans chaque comté d'Angleterre. A l'heure actuelle, pratiquement, ils réclament la suppression complète des restes apparens du servage et la réforme générale de l'État. En fait, au-dessous des meneurs, la masse confuse est hantée par le rêve irréel et informe d'un nivellement imaginaire, d'une égalité prochaine des conditions et des personnes, par tous les brouillards, tous les mirages, toutes les nuées de l'illusion, du merveilleux, de la chimère et de l'impossible.

Cependant le conseil royal, enfermé dans la Tour, délibérait avec angoisse. Aucune force organisée ne paraissait garder la Ville. Seules, s'y trouvaient sous la main les compagnies de Robert Knolles et de Perdiccas d'Albret, deux vétérans solides des guerres de France. Déjà, dès ce jour même, avant la tombée du soir, une horde furieuse, encore maintenue sur la rive Sud de la Tamise, était venue dévaster la région de Southwark, fracasser les portes de la prison de Marshalsea et mettre à sac le beau palais de Lambeth, demeure officielle de l'archevêque de Canterbury, chancelier d'Angleterre. Au même péril se trouvait exposé, hors des murs, sur le Strand, le vaste enclos du Temple, maintenant possession de l'ordre de l'Hôpital, dont le grand prieur Robert Hales occupait la charge de trésorier du royaume. Chancelier et trésorier avaient trouvé refuge dans la forteresse royale. Avec le jeune prince se tenaient encore ses deux frères, le comte de Kent et lord Holland, et leur mère à tous trois, la veuve du Prince Noir. Celle-ci, au retour d'un pèlerinage, et par les routes encombrées de peuple en armes, était parvenue à grand'peine à gagner l'asile orgueilleux qu'on pouvait croire inviolable et qui néanmoins tout à l'heure allait si durement lui manquer.

La personne du souverain, pour les Communes menaçantes, devenait une tentation positive. Il leur fallait le roi dans leurs rangs comme bannière vivante, comme symbole absolvant. Et le roi semblait à leur portée, avec tout le crédit de sa présence et de sa qualité monarchique.

Quelques négociations secrètes, ou plus ou moins telles, paraissent bien s'être ébauchées, dès la fin de la journée du mercredi, entre le camp de la Noire Bruyère et la Tour Blanche. Résolument, peut-être avec le désir juvénile de se tailler à lui-même un rôle, le roi Richard se décide à venir parler au peuple.

Le matin du jeudi 13, jour de la Fête-Dieu, il monte en canot sous la poterne fluviale de la Tour, et descend la Tamise jusqu'à mi-chemin de Greenwich, jusque vers la berge de Rotherhithe, où se dressait alors un manoir domanial, où se dessine aujourd'hui le dédale imposant des entrepôts maritimes du Surrey. Trois autres barques l'accompagnent. De la hauteur de Blackheath, laissant le gros de la cohue toujours campé sur la lande, dix mille hommes, assure-t-on, s'étaient transportés sur la plage pour accueillir son arrivée.

A l'approche de la royale chaloupe, de tumultueuses manifestations éclatent. Des hurlemens retentissent. « Et semblait proprement, » dit Froissart, « que tout li diable d'infer fussent en leur compaignie venu. » Soucieux et responsables, les conseillers du prince le détournent d'atterrir. La matinée finissait. L'embarcation va et vient, lentement, prudemment, sur l'eau boueuse, d'amont en aval, d'aval en amont. A portée de la voix, du rivage à l'esquif, assez familièrement, un colloque s'engage. Mais le comte de Salisbury, devant l'attitude de la foule, y coupe court au nom du roi. Et le canot, son avant déjà viré vers la Tour, accentue vigoureusement sa nage et disparaît au tournant de la boucle du fleuve.

« A Londres, tous à Londres! » répondent à plein gosier les hommes de la berge, auxquels font écho les bandes compactes de Blackheath. Là-haut, sur la bruyère, ce matin-là peut-être, John Ball venait de prêcher sa fameuse harangue, son fameux prêche niveleur et puritain. Et la foule simpliste avait écouté, comme une hallucination mélodieuse, les cymbales retentissantes de l'exorde et le thème obstiné du réquisitoire :

Whan Adam dalf and Eva span,
Who was thanne a gentilman?

« Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, — Où donc était le gentilhomme? »

Tous donc, en impatiente colonne, s'ébranlent d'un même élan. Alors, continue le merveilleux Froissart, se mirent-ils en chemin, « et s'avalèrent sur Londres, en fondeflant et abatant manoirs d'avocas et de gens de court,... et disoient que il conquerroient Londres par force et l'arderoient et destruiroient toute. » Ils vocifèrent principalement contre le chancelier et le

trésorier, dont les conseils, criaient-ils, avaient empêché le roi de mettre pied à terre et d'écouter leurs doléances.

Leurs trois chefs sont à leur tête : Wat Tyler, Jack Straw, John Ball. Qui veut tâcher de comprendre leur domination plébéienne et leur degré de pouvoir, doit essayer de traduire le sens et le timbre de leurs noms. En France, un jour d'émeute ou de massacre, un jour de juillet ou de septembre, on les aurait entendus, l'un après l'autre, appeler lugubrement : Gautier Lecouvreur, Jacques Lapaille et Jean Delaballe. Ainsi faut-il interpréter, dans leur portée naturelle et sonore, les vocables expressifs qui les désignent au peuple, en avant de la multitude combative qui se rue vers la richesse et l'attirance de la grande ville.

Le pont de la Tamise était devant eux. Ils poussent vers la barbacane qu'ils n'ont même pas à forcer. Un alderman révolutionnaire se tenait là, pour saluer et piloter leur avant-garde. Ils défilèrent bruyamment sur les arches, alors garnies de maisons comme une rue. A l'entrée de la Cité, sur l'autre bord, Old Fish Street les accueillit, et le quartier des tavernes, où la Sirène et la Hure, bien avant Pistol et Falstaff légendaire, balançaient déjà leurs alléchantes et criardes enseignes. Et la frairie commença.

L'avant-garde des Communes d'Essex, dans la nuit même, avait fait irruption par la porte d'Aldgate, au bout de la route de Mile End. Un alderman complice l'avait ouverte et livrée, dans le même style que le pont.

Midi surplombait Londres. Le soleil de juin, la buée lourde qui montait des vases du fleuve, les caves, peureusement ouvertes par les bourgeois effarés, tout imposait aux assaillans la grand'halte et la franche repue. On s'engouffra dans les maisons bien fournies, dans les boutiques nourrissantes et les celliers confortables. On but et mangea comme il sied. Mais, la boisson cuvée, il fallut au populaire, et d'une manière prompte, un prétexte nouveau d'action violente et de brutale dépense de force.

La résidence du duc de Lancastre, oncle du roi, personnage exécré du peuple, était voisine de la Cité. Un quart de mille à peine, au delà de l'enclos du Temple, la séparait du rempart. Demeure élégante et somptueuse, entourée de vergers et de haies vives, elle se développait entre le Strand et la Tamise. On l'appelait Savoy Place, ou même « le Savoy, » à cause du prince étranger, oncle de la reine Aliénor de Provence, femme

de Henry III, qui jadis l'avait construite et aménagée en rase et libre campagne. Un quartier de Londres, en plein cœur actuel de la ville, en porte encore ostensiblement le nom.

Vers trois ou quatre heures, un mot d'ordre passa. Un cri subit et furieux courut les tavernes poisseuses, les allées et les cours étouffantes, les rues et les places noires de monde : « Au Savoy ! » Et le gros de la cohue, par Ludgate et Fleet Bridge, se lança vers le bel édifice, tout regorgeant d'objets de prix, d'orfèvrerie, de pièces rares et de trésors. Le sac du Savoy fut immédiat, méthodique et total. Martelés et tordus, de précieux et lamentables débris, bons pour la fonte et le monnayage, remplirent et bondèrent cinq camions. La foule ne pillait pas. Elle détruisait pour détruire, avec défense de larcin. L'entreprise politique, teintée de mysticisme, s'affirmait mieux ainsi.

Quand il ne resta plus que les murs, les planchers et le toit, on flamba le bâtiment. Un des vêtemens du duc, une « jakke » très ornée, avait été mise à part. Pendant l'incendie, accrochée au bout d'une lance, la jakke princière est criblée, au commandement, de perçantes volées de flèches. Une trentaine de buveurs s'étaient enivrés dans les caves. Ils se réveillèrent enfouis sous les décombres en feu. On les entendit longtemps pousser des cris d'appel. Puis le silence se fit sur leur tombe.

Une autre bande, sur le chemin du Savoy, saccageait le Temple, domaine du trésorier du royaume et pépinière détestée de gens de loi. Saccagées aussi, comme le Temple, les forges toutes proches qui travaillaient le fer, au bord de la route campagnarde où se dressent aujourd'hui les maisons de Fleet Street. Rompues et ouvertes, dans l'intérieur de la cité, les prisons de Newgate. Vers le soir, au Nord-Ouest de la ville, brûlaient fumeusement tous les établissemens d'alentour, appartenant à l'ordre de l'Hôpital, avec le manoir de Clerkenwell, résidence personnelle du trésorier Robert Hales.

A la nuit, les Communes, Wat Tyler de plus en plus dominant, s'installèrent devant les remparts de la Tour, assiégeant en fait le gouvernement désemparé et la faible garnison de la forteresse. Dans le conseil royal, un plan audacieux fut un moment discuté. Le lord maire et sa majorité le préconisaient fort. Il s'agissait, après minuit, de faire masse de toutes les forces disponibles du parti de l'ordre, et d'assaillir brusquement les révolutionnaires abîmés de fatigue, de ripaille et de sommeil.

Cette extrémité sembla néanmoins trop aventureuse. Car si l'entreprise eût échoué, au dire des observateurs et des témoins les plus sûrement qualifiés, c'en était fait de tout Londres et de tout l'État d'Angleterre.

III

Le lendemain matin, vendredi 14 juin, l'aurore d'un noir vendredi, d'un Black Friday lugubre, se leva cruellement sur le fleuve et la Tour. Insultans et audacieux, les envahisseurs triomphaient à leur aise. On crut tout sauver en essayant de les faire sortir de la ville et de les débander en dehors, ou bien au moins en s'efforçant de limiter l'irruption et d'en arrêter les ravages.

Les Communes veulent parler au roi. Le roi ira parler aux gens des Communes. Il ira les trouver hors de la ville, sur la route qui sort de Londres par Aldgate, au Nord de la Tour. Il se rendra dans les prés de Mile End où les bandes de l'Essex ont planté leur camp, pareil au camp de la bruyère de Blackheath. Mile End, aujourd'hui faubourienne et tragique région du plus effroyable Londres, se développait, en ces temps, comme une « moult belle place, » verte et spacieuse, quelque chose comme une prairie charmante où les citadins, en été, les jours de fête, allaient goûter la fraîcheur, la verdure ombrageuse et le repos.

Le roi Richard, sans trop d'encombre, parvient au rendez-vous, à peine escorté, semble-t-il. En chemin, ses deux frères, et quelques autres personnages particulièrement menacés, s'étaient prudemment éclipsés du cortège. A Mile End, le jeune souverain, bien inspiré, ou docile à quelque heureuse leçon, se montre accueillant et adroit. Ces Communes d'Essex paraissaient formuler des revendications précises concernant les reliquats du servage. Promesses de réformes sont faites, et s'affirment comme déjà tenues. Des chartes de franchise sont octroyées. Le service de chancellerie se met à l'œuvre. Pour chaque village, des actes se rédigent, des parchemins officiels se garnissent de sceaux. Un trait du prince achève de calmer ces imaginations naïves. Il offre lui-même, aux délégations de chaque comité, des étendards chargés d'emblèmes. Essex en reçoit un. Suffolk, Norfolk, Hertford et Cambridge en posséderont comme le Kent, le Sussex et le Surrey. Mais qu'on parte, qu'on

parte, pour contenter le roi. Et leurs chartes en main, village après village, triomphans et apaisés, les gens de l'Essex se dispersent et s'en vont.

La manœuvre était savante et bien comprise. Encore fallait-il, en déblayant Mile End, se garder suffisamment dans Londres, et assurer la défense de la Tour, avec la protection des vies précieuses confiées au caractère intangible de sa royale masse de pierre.

Les bandes du Kent, pour la plupart, étaient demeurées à l'intérieur de la ville. Celles-là, déjà entraînées au pillage et au meurtre, constituaient le plus dangereux élément de désordre. Leurs chefs sentaient le besoin d'attester leur force et leur empire sur leurs gens. Or la Tour est dégarnie. La présence réelle du roi ne la sauvegarde plus. Dans la Tour, sont restés dangereusement, — impossibles à exposer au contact menaçant de la foule extérieure, — le chancelier et le trésorier, victimes expiatoires marquées d'avance et obstinément convoitées. Heureusement pour lui, le duc de Lancastre est loin. Depuis quelques semaines, il surveille la frontière d'Écosse. Mais les deux ministres, et d'autres avec eux, sont demeurés là, guettés et bloqués, de l'autre côté de l'épaisseur des murs, à peine défendus par une garnison peureuse, chancelante, et comme pétrifiée de couardise.

Il n'était pas loin de onze heures, quand une horde de quatre cents démons força l'entrée de l'avant-cour, et puis la porte finale du donjon. Simon de Sudbury, primat d'Angleterre et chancelier du royaume, sa messe dite, le roi parti, sans illusion sur le sort qui l'attend, s'est mis en oraison dans la chapelle. On ne voit pas où se tient le trésorier Robert Hales. Tous deux, sans résistance possible, sont arrachés de la Tour. Découverts et reconnus, deux autres personnages sont capturés avec eux : John Leg, sergent royal, inspirateur, dit-on, du plan de perception de la Poll Tax odieuse, et un religieux franciscain, William Appelton, chirurgien du duc de Lancastre, qui paiera pour la personne détestée du prince impopulaire. Ensemble, ils sont entraînés au dehors. La butte de Tower Hill est en face. Trinity Square en occupe aujourd'hui l'emplacement. C'était le lieu d'exécution coutumier. Plié sur le billot, le chancelier, la nuque entamée d'un coup de glaive inhabile, porte à son cou

ses deux mains vacillantes. Ses doigts, avec sa tête, finissent pourtant par tomber sur le sol.

Puis les quatres sanglans trophées, plantés sur de hautes piques, processionnel et monstrueux cortège, prennent la rue qui longe le fleuve et conduit au pont de Londres. Les quatre têtes y sont exposées publiquement. Celle du chancelier, qui domine les autres, est coiffée par dérision d'un chapel outrageux d'étoffe rouge.

L'après-midi fut sinistre. Le rôle et la suprématie de Wat Tyler s'accentuaient fortement. Il commandait et légiférait, devenait une manière de roi de Londres. Mais la foule, le « mob, » avait reniflé le sang. Il convenait maintenant de satisfaire et d'abreuver le monstre.

Toute la journée durant, les massacres se multiplient. Une sorte de méthode, mystique et sommaire, paraît y présider. La décapitation seule est employée, avec des façons de justice populaire exécutive et sans appel. La butte de la Tour voit arriver de nouvelles fournées de victimes. Un financier, Richard Lyons, est saisi et exécuté sur le Cheap. Les hommes de loi, les élèves légistes, les fonctionnaires, tous décrétés traîtres au peuple, sont dépistés, pourchassés, appréhendés par la plèbe et mis à mort. Bien des rancunes, bien des vengeances personnelles trouvent ainsi leur prétexte et leur place. Les Lombards, les Flamands surtout, sont assaillis et lynchés.

Depuis l'expulsion de 1290, il ne subsistait plus à Londres de population juive organisée. Mais les gens de Flandre, au parler germanique, pullulaient et commerçaient. Aux hommes de Bruges et de Gand, on fait prononcer à l'anglaise les deux mots « Bread and Cheese. » Qui ne le peut, qui ne le sait, le paye de sa vie. Le quartier flamand bordait la Tamise. Les cadavres sans tête s'y amoncellent, en paquets et par tas.

Guildhall, l'hôtel de ville, le donjon bourgeois de la Cité, connut l'envahissement et la torche. Une équipe incendiaire s'y transporte. Le dommage heureusement fut minime. Au palais de Westminster, le trésor royal est menacé. Ailleurs, sur les particuliers, c'est l'extorsion de fonds, proportionnelle et variée, qui sévit copieusement. Un ancien lord maire, plusieurs aldermen du parti de l'ordre, actuellement en charge, des commerçans de toute catégorie, des centaines de Londoniens sont ainsi rançonnés,

Innombrables sont les faits de ce genre qui mouvementent ainsi les comptoirs, les boutiques et les maisons de la ville. Comme partisans fougueux des Communes, se distinguent quelques personnages étranges, un très gros bourgeois, Thomas Faringdon, un brasseur, Walter at the Key, un boucher, Adam at the Well. Paris, dans ses convulsions de jadis, a vu paraître ce type de révolutionnaires cossus. Ces directeurs de désordre, ces démagogues argentés rappellent fraternellement les agitateurs français de la faction bourguignonne. Ce sont les Caboche, les Le Goix, les Saint-Yon de la cité de Londres.

Entre temps, dans la région suburbaine, vers Hyde Park Corner, à Tothill sous Westminster, à Highbury sur la route du Nord, à Kennington et à Clapham sur l'autre bord de la Tamise, des manoirs, des maisons, des coffres sont dévastés et pillés. Les ruines de Highbury, autre domaine encore de l'ordre de l'Hôpital, résidence intermittente du trésorier massacré le matin même à la Tour, reçurent une désignation nouvelle, dramatiquement perpétuée. Longtemps après, légendaire et persistant souvenir, elles conservaient le nom de Jack Straw's Castle, — château de Jack Straw, — le chef de la horde sauvage qui en avait opéré l'incendie.

Le roi, de la prairie pacifiée de Mile End, avait pu, en apprenant le massacre de la Tour, gagner sain et sauf, on ne sait par quel itinéraire, à l'autre extrémité de Londres, dans le quartier de Blackfriars, le logis domanial de la Garde-Robe, refuge précaire et quelconque. Sa mère l'y avait rejoint, pâmée de peur et à demi morte, enlevée à temps de la Tour par ses femmes et par quelques fidèles, et jetée tout éperdue dans un canot qui l'emporta sur le fleuve. On l'avait appelée, dans sa jeunesse, « la belle fille de Kent. » Le vainqueur de Poitiers l'avait eue pour épouse amoureuse. Maintenant des émeutiers vociféraient dans sa chambre, — sa chambre de femme et sa chambre de la Tour, — et saccageaient avec outrage son grand lit à colonnes injurieusement bouleversé.

Pendant le reste de la journée et jusqu'au matin qui se leva sur la ville, cet asile de fortune abrita ce qui restait du gouvernement de l'Angleterre. Sur Londres, cette nuit-là, nuit tragique entre toutes, semblaient résonner la prose terrifiante et les versets de colère du *Dies Iræ* des nations.

IV

Aux premières lueurs de l'aube, le samedi 15 juin, il apparaissait comme évident que la situation, de part et d'autre, ne pouvait se prolonger sous cette forme. Le pouvoir encore existant ne semblait pas susceptible de glisser plus bas. Les nouvelles des comtés étaient aussi détestables que possible. Si les Communes d'Essex avaient effectué leur dispersion, le Suffolk, le Hertshire, se soulevaient à leur tour. Les gens du Herts, la veille, agglomérant tous les ruraux de l'abbaye de Saint Albans, s'étaient mis en marche sur la capitale, et avaient même pris contact avec les chefs des bandes de Kent. D'autre part, les révolutionnaires se trouvaient dans la nécessité d'aboutir. Leur succès commencé voulait une solution. Il leur fallait, ou bien achever d'asservir, ou bien supprimer totalement, si amoindris et défaillans qu'ils fussent, les derniers vestiges gouvernementaux qui semblaient survivre aux scènes anarchiques de Londres et à la dépossession de la Tour.

Aussi bien, sous la pression des faits, quelques pourparlers s'engagent. Ils s'engagent entre le prince et le vrai maître de la Cité, avec Wat Tyler, dont la journée de la veille a décidément assis la réputation de chef et d'entraîneur de masses. Le successeur d'Édouard III négociait avec le roi des Communes. Richard de Bordeaux devait à présent traiter d'égal à égal avec Wat Tyler de Maidstone.

Une entrevue se décide. Elle est organisée pour l'après-midi même, aux portes de la ville, sur le terrain bien connu de Smithfield, où se tenait encore, à une époque toute récente, le vendredi, le traditionnel marché aux chevaux dont parle curieusement Froissart.

Le roi, vers le début de l'après-midi, quitte son abri de hasard. Il se rend à l'abbaye de Westminster. Il fait route par le Strand, en côtoyant les décombres des forges incendiées l'avant-veille, le Temple mis à sac, et les ruines fumantes du Savoy. Un peu plus, il croisait en chemin la sanguinaire cohorte qui entraînait de l'abbaye vers la ville le maréchal Richard d'Inworth, arraché de l'autel où il étreignait la châsse de Saint-Édouard, et destiné au glaive déjà prêt qui l'attendait sur le Cheap. Parvenu cependant sans dommage à Westminster, le

roi Richard et sa suite, soixante chevaux à peine, reviennent sur leurs pas. Sans rentrer dans Londres, et longeant à l'extérieur les remparts du Nord-Ouest, le prince et son escorte débouchent avec décision sur le forum de Smithfield.

Sur toute la place, jusqu'aux murs du prieuré de Saint Barthélemy qui la bordent vers le Sud et au Levant, devant l'hôpital et le porche de l'église, vingt mille hommes, assure-t-on, garnissaient le terrain. C'était le rassemblement guerrier des Communes de Kent, auxquelles d'autres comtés, de plus en plus nombreux, s'associaient au loin. Wat Tyler, très en vue, commandait à cette foule et tenait son rôle avec conviction. Il était à cheval et armé.

On lui prêtait, mais avec invraisemblance, l'intention de gagner du temps, de traîner les pourparlers en longueur, pour mieux organiser le pillage total de Londres, avant l'arrivée des bandes rivales du Nord, pourvues d'appétits concurrens. En tout cas, il est avéré que des conversations s'engagent. Par trois fois, le porte-paroles royal se transporte d'un groupe à l'autre. Le souverain, conciliant, paraît avoir atteint, sinon dépassé, la limite extrême des condescendances admissibles. Il s'était peu à peu rapproché de la foule et du chef populaire. Wat Tyler, agressif et provocateur, affecte une aisance infatuée. Le verbe haut, gouailleur et outrancier, il cherche visiblement à faire naître une querelle à froid, une querelle à tout prix, avec tout son imprévu possible, ses déviations éventuelles et ses développemens profitables.

Alors, vers lui, s'avança le lord maire, un Anglais résolu, son cheval au pas, l'épée au flanc. Quelques compagnons l'entourent. Une altercation nouvelle éclate. Les deux équipes se tenaient maintenant vers le porche de l'église. Wat Tyler, directement, s'adresse au prince. Il l'interpelle. Peut-être, par bravade, empoigne-t-il le bridon de sa monture. Le lord maire avait à présent l'arme blanche, nue et forte, à la main. C'était un grand badelaire, tranchant et lourd, manié par un bras vigoureux. On vit un fer levé sur une tête, on le vit descendre et s'abattre, et le roi du peuple, vacillant, chavirer sur sa selle. Avec un bruit sonore et mat, il vint s'allonger par terre. Wat Tyler était mort.

En toute aventure pareille, dans tout drame de cette forme,

toujours et en tout lieu, se manifeste une série coutumière de phénomènes, collectifs et consacrés.

D'abord, une ou deux secondes de stupeur massive et de silence. Puis une oscillation de la foule, un flottement désordonné, machinal et tumultueux. Survienne alors un incident qui plaise, un mot qui porte, un geste qui persuade, et la masse populaire, torrentielle et gouvernable, se détourne et s'incline vers telle ou telle orientation fortuite, que le hasard, la fortune, l'inspiration d'un chef ou la couleur d'un emblème lui fait adopter sans réserve et suivre inconsciemment jusqu'au bout.

Wat Tyler à terre, un moment de suffocation muette opprima tout Smithfield. Un cri pourtant finit par jaillir et gagner : « Notre capitaine est mort! On a tué notre capitaine! » Plus consternée que furieuse, la clameur voyageait et se répercutait sur la place. Mais déjà cet autre cri commençait à percer : « Tuons tout! Tuons tout! » Et les flèches s'encochaient sur la corde nerveuse des grands arcs de bois d'if.

Le jeune roi, par bonheur, sut agir. Spontanément, ou par l'effet de quelque intelligent conseil, il arrête son escorte. Son cheval poussé devant, seul et dégagé de sa suite, le mot de capitaine résonnant toujours au milieu du vacarme, il le saisit au vol et le relance à la foule. « Votre capitaine, » s'écrie-t-il, « votre capitaine, c'est moi, votre roi! Allons, suivez tous votre capitaine! » Puis, avec autorité, il prend la tête de la colonne, tournant le dos à Londres, cheminant vers la campagne, au Nord, dans la direction de Clerkenwell, vers la campagne ouverte où la masse populaire, pouvait-on espérer, se calmerait, laisserait évaporer sa colère et se déciderait peut-être à sa dislocation finale.

Le lord maire, son arme sanglante au fourreau, avait pu rentrer dans la Cité, rallier ses hommes, faire monter à cheval les compagnies de Robert Knolles et de Perdiccas d'Albret. En vain, par une manœuvre désespérée, l'un des aldermen révolutionnaires avait-il essayé de leur fermer les portes. Ils sortent avec un millier d'armures et rejoignent en pleins champs la colonne arrêtée. On pouvait aisément tailler en pièces cette cohue démoralisée. Mais le roi reste roi jusqu'au bout. Immédiatement et sans réplique, il s'oppose à tout essai de représailles. D'ailleurs, privés de leur chef, les gens des Communes, hébétés et inertes, se débandent lourdement.

Il semble bien qu'ils soient rentrés dans Londres. Une proclamation les y accompagne. Par les rues et les carrefours, on la crie à haute voix. Avant le lever du soleil, tous étrangers à la ville doivent être sortis des murs. Le pont leur demeurait ouvert. Ils durent y défiler toute la nuit. Puis ils reprennent les routes du Kent et rallient un à un leurs villages et leurs bourgs. Wat Tyler abattu par l'épée du lord maire, l'insurrection, sans recours et sans remède, s'affaissait fatalement. John Ball et Jack Straw ne pouvaient songer à relever le parti. Leur capture, d'ailleurs, ne se fit guère attendre. D'autres sanglans trophées, décor vindicatif du pont de Londres, allèrent bientôt remplacer les mornes débris que la fureur populaire y avait naguère exposés, comme attestation de sa victoire et comme témoignage glaçant de la tragédie de la Tour.

De cette façon, dans Londres, tête et cœur de l'Angleterre, avorta la révolution commencée. La position prise, depuis l'invasion de la ville, par Wat Tyler de Maidstone, la domination ascendante et finale qu'il exerçait sur ses compagnons d'origine, sa qualité reconnue de chef principal de l'entreprise et de maître effectif de la Cité, rendaient sa chute plus expressive et plus impressionnante encore.

Lui disparu, les Communes de Kent débandées, la ville purgée des élémens extérieurs de trouble, les soulèvemens provinciaux, malgré leurs inquiétantes et redoutables proportions, se trouvaient dépourvus de toute direction d'ensemble et de toute éventualité de succès. Le coup de badelaire asséné par un défenseur énergique de l'ordre avait désagrégé le fantôme et fait évanouir le spectre.

Hors de la capitale, les mouvemens régionaux, livrés à eux-mêmes, furent un à un maîtrisés. Partout, le pouvoir, soulagé par l'événement de Smithfield, et profitant des excès commis à Londres et ailleurs après l'entrevue de Mile End, annula les concessions faites et les chartes octroyées. La répression judiciaire des désordres, des pillages et des morts d'homme s'effectua normalement, avec rigueur sans doute, mais dans le cadre exigé par les lois. Elle comporta mainte condamnation capitale, mais sous des formes régulièrement observées, sans affecter nulle part le caractère de représailles collectives.

Le comté d'Essex fut le premier dominé. Le Roi en personne

y parut. Là s'était révélé, comme entraîneur de foule, Thomas Baker, boulanger de Fobbing. Le Suffolk avait appartenu, toute une session durant, à un audacieux chef de bandes, John Wrawe, ancien curé de Ringsfield : il se livra lui-même. Dans le Norfolk, Geoffrey Lister, teinturier de Framlingham, commandait une armée manœuvrante et prête à livrer bataille : vers le bord de la côte, sur une lande où les chariots alignés lui servaient de remparts, elle fut anéantie. A Cambridge, l'Université avait été mise à sac. Mais la perturbation ne dura que quatre jours. Le Hertfordshire et les environs de Saint Alban s'étaient progressivement pacifiés. Dans le Kent, si bouleversé, le désarmement s'opéra sans secousse. Avec les derniers jours de juin, on peut considérer la Jacquerie anglaise comme décidément amortie, finissante, ou jugulée.

Ainsi, de l'autre côté de la Manche, le pouvoir et le pays se tirèrent-ils de cette passe infiniment périlleuse.

Certes, le soulèvement britannique, dès le début, comporta d'autres allures que l'insurrection française n'en put jamais présenter. Les Jacques de France ne conquirent jamais Paris. Ils ne forcèrent à aucun moment ni l'entrée du Louvre, ni les portes du palais de la Cité de Lutèce. Leur attaque de Meaux, leur défense de Senlis, leurs combats en Beauvaisis ne sauraient se comparer aux opérations efficaces de Blackheath et de Mile End. Si Wat Tyler périt comme Étienne Marcel, ce fut en présence de vingt mille hommes, et peut-être au moment de s'emparer lui-même de la personne d'un roi.

La France avait vu naître, grandir, et subitement déferler, dans une région circonscrite et restreinte, une émeute effrayante, exterminatrice, mais sans programme et sans formule. La nation anglaise, en 1381, fut assurément plus menacée qu'on ne l'imagine de subir une révolution économique d'une espèce encore inédite, une révolution peut-être moins éphémère qu'on ne pourrait le supposer, peut-être plus inquiétante et plus codifiable qu'on ne serait tenté de le croire.

De cet enseignement du passé, la traditionnelle et moderne Angleterre peut encore tirer quelques leçons.

GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS.

POÉSIES

LE RÊVE DES SOIRS

L'URNE CLOSE

La vie a consumé tout ce qui me fut tendre,
Tout ce qui me fut doux, tout ce qui me fut cher;
Et maintenant, déçu dans mon âme et ma chair,
Je n'ose rien du sort inexorable attendre.

Avec dévotion, dans cette urne, ô passant,
J'ai scellé pour jamais, silencieux et triste,
De tant d'amour le peu de cendre qui subsiste,
Et ce qui reste aussi d'un rêve éblouissant.

Disparais sans jeter un regard en arrière;
Mais, avant de partir, et puisque j'ai pleuré,
Courbe un genou devant le vestige sacré,
Et laisse une pensée avec une prière.

SOIR IMMACULÉ

Je le sais. De frôler ton corps je suis indigne.
Le vol noir du hibou n'ose effleurer le cygne,
Et la colombe a peur du chat-huant plaintif.
Le lys est, je le sais, un frais symbole, et l'if

Un sombre emblème, et nul lien d'amour n'attache
Cet arbre sans lumière à cette fleur sans tache.
Je sais qu'au sol natal ton pas est si léger,
Quand tu traverses, grave et tendre, le verger,
Que sur l'herbe sa trace est à peine sensible.
Je sais que ta candeur hante l'Inaccessible,
Et que rien ne prévaut contre ta pureté.
Mais tout l'ample frisson du feuillage agité
D'un souffle, tout l'émoi des roses que la brise
Disperse, tout l'éclat de l'étang qui s'irise,
Toute l'agilité des oiseaux innocens
T'enveloppent à ton insu d'un vague encens,
Et l'immense Nature, ô vierge, semble faite
Pour offrir à ta grâce adorable une fête.
Or, j'oserai mêler, ce soir, si tu le veux,
A l'hommage naïf traduit en si doux vœux,
Bien que tant de vertu, pour le monde cachée,
Jamais d'un pied charnel ne puisse être approchée
Et qu'aucun bras humain ne la doive saisir,
L'écho d'une prière et l'ombre d'un désir.

SOIR PRÈS DE LA MER

Les genêts d'or frissonnent sur la lande
Où, taciturne, un pâtre vient s'asseoir.
O triste Amour, combien ma peine est grande,
Ce soir!

Mes yeux soudain fondent en larmes chaudes
Ainsi qu'au temps où sa voix me parla.
O jeune Amour, est-ce donc toi qui rôdes
Par là?

C'est toi! c'est toi! Bien que la vie efface
Une candeur dans l'homme chaque jour,
Ton souffle ardent me brûle encor la face,
Amour!

Je reconnais l'implacable hantise
Qui fit frémir tout mon être d'émoi,
Et l'ancien feu que ton haleine attise
En moi.

Je reconnais ces transports et ces fièvres
Que je croyais pour jamais endormis,
Cruel Amour, et je te tends les lèvres,
Soumis.

Un astre éclôt au levant, fleur sans tige.
Amour, ô joug que j'ai tant désiré,
Je me prosterne et subis ton prestige
Sacré.

Mais, si je dois consumer à ta flamme
Ce faible cœur qui trop peu se défend,
Du moins, Amour, rends-moi ma petite âme
D'enfant.

SOIR AU LARGE

Calmé, le vent apporte à la voile arrondie
Sa caresse plus molle et son chant moins amer.
Le soleil, que s'apprête à dissoudre la mer,
D'un resplendissement de moires l'incendie,

La rouge immensité semble en feu. Nous glissons
Sur de l'or écarlate et fluide, en extase
Devant le magnifique occident qui s'embrase,
Éclaboussant les flots de lumineux frissons.

Engloutis-nous, ô mer, avec notre beau rêve.
Tous les mots enchanteurs nous les avons ouïs,
Par toutes les clartés nous restons éblouis,
Heureux qu'en toi, ce soir, notre destin s'achève.

Que laisserait la vie à nos cœurs maintenant
De plus exquisement suave que ces heures?
Referme-toi sur nous, divine mer qui pleures
Au déclin de ce jour magique et rayonnant.

Qui sait ce que demain réserve à tant de joie?
Qui sait ce que nous garde, hélas! le sort jaloux?
Dans ton écume, ô mer berceuse, engloutis-nous,
Tandis qu'autour de nous comme en nous tout flamboie.

Et nous n'évoquerons en ton sein refermé,
Entraînés par le rythme éperdu de la houle,
Quand la pourpre du ciel sur l'Océan s'écroule,
Que cet instant d'ivresse où nous aurons aimé.

SOIR EN MONTAGNE

J'ai gravi, par ce beau crépuscule d'été,
Ta cime abrupte, ô mont, noir de gorges secrètes,
Qui te casques de rocs et de sapins te crêtes,
Et jusqu'au plus altier faîte je suis monté.

La clarté déclinante enveloppe les choses.
Un calme élyséen plane. A peine distincts,
Quelque cloche, un torrent font vibrer des lointains
Noyés dans un brouillard tissu de gazes roses

Rougis d'obliques feux, des troupeaux mugissans
Mêlent, semant les prés de taches purpurines,
Aux tintemens épars l'angélus des clarines,
Et du mont solitaire animent les versans.

Une sereine extase, une paix infinie
Me gagnent. Le soleil, à peine disparu,
Couronne les sommets voisins, où l'ombre a crû,
Des pourpres de sa brève et royale agonie.

Des trésors oubliés de tendresse et de foi
S'offrent à ma pensée en qui tout s'exagère.
J'imagine qu'avec plus de fraîcheur légère
Mon âme de dix ans se renouvelle en moi.

Déjà transfiguré d'ivresse intérieure,
Je me refais petit, ingénu ; je reviens
Sans nul effort à des souvenirs très anciens,
Comme va ce qui passe à ce qui seul demeure.

Puis, délivré d'un corps presque immatériel,
Ma candeur reconquise en sa grâce enfantine,
Sur des illusions sans nombre je butine,
Abeille heureuse éclose à la saison du miel.

Et je crois, tellement l'atmosphère est subtile,
Respirer un air vierge où des baumes divins
S'épandent, exhalés d'invisibles ravins,
Et vivre un de ces soirs que le Rêve distille.

Des paysages d'or s'évoquent enchanteurs,
Et des impressions ressuscitent naïves.
Je suis le fil d'un fleuve aux lumineuses rives,
Au caressant murmure, aux suaves senteurs.

Et le courant m'entraîne aux chères nostalgies
De limpides séjours et d'horizons élus,
Si tranquilles, si purs, que je ne les vois plus
Qu'à travers la splendeur d'exaltantes magies.

Et, quand je redescends vers les hommes, longtemps
Ébloui d'un reflet du passé qui persiste,
Je médite d'un cœur moins amer et moins triste
Sur ce mystérieux au-delà que j'attends.

SOIR DANS LA PLAINE

Je me sens le cœur lourd de peines incomprises,
Et pour vous je voudrais les confier aux brises;
Mais les vents, dans leur vol si frais et si léger,
Oseront-ils d'un faix douloureux se charger?
L'ample azur est doré de nuages. Des baumes
Circulent. L'horizon, que peuplent d'humbles chaumes,
S'achève en irréelle et fluide clarté,
Et, pour la mieux fixer dans ce cadre enchanté,
J'évoque votre image obstinément fidèle,
Et je crois que tout vibre et palpite autour d'elle.
Or, peut-être à cette heure unique évoquez-vous
Aussi le très ancien amour, d'autant plus doux
Que l'ont déjà flétri les rapides années,
Et qu'il exhale, ainsi que les plantes fanées,
Son plus suave arome en mourant... Oui, ce soir
J'ai le cœur lourd de nul ne sait quel vain espoir
A la fois si fragile et si mélancolique
Que je le baise ainsi qu'on baise une relique,
Et que j'aspire, avec le jour presque aboli,
A descendre au tombeau pour savourer l'oubli.

SOIR EN FORÊT

La nuit qui tombe ajoute un peu de son mystère
Aux mystères de la forêt.
A travers un brouillard chaque arbre transparaît,
Majestueusement austère.

Oh! le mélancolique et pur silence! Un cerf
Sort des taillis la tête haute,
Et des bois frémissans, dont il fut toujours l'hôte,
Écoute mourir le concert.

Tout s'apaise : le vent dans les cimes chenues
Et ces coups de hache lointains
Par quoi des troncs altiers s'achèvent les destins,
Eux qui vivaient parmi les nues.

Un solennel effroi me gagne. Je reviens
Au logis embaumé de roses,
Sentant mieux la douceur de ces paisibles choses
Dont le temps a fait des liens.

Je reviens au foyer dont m'attire la flamme
Au fond du soir illimité,
Et qui résume, en sa pieuse intimité,
Toutes les tendresses de l'âme.

SOIR DANS UN PARC

Recueille-toi, poète, et contemple. C'est l'heure
Merveilleuse où l'ardent crépuscule t'effleure,
Et c'est l'heure où l'agile agneau suit en bêlant
Le troupeau qui, les pis gonflés, rentre plus lent
Et flaire la tiédeur des étables lointaines.
Voici le parc. Voici les vasques, les fontaines,
Le perron que la pluie ou le vent mutila
Et les arbres témoins d'autres siècles. C'est là,
Poète, souviens-t'en jusque dans l'agonie,
Que l'aveu chaste est né sur sa lèvre bénie
Et qu'elle fit soudain resplendir à tes yeux
Tout l'éblouissement du soir mystérieux,
Comme un divin sourire apporta l'espérance
Au grand visionnaire exilé de Florence.
Si tu pouvais, poète, exprimer ce qu'en toi
A laissé cet aveu de douceur et de foi,
D'émotion naïve et de sainte allégresse,
Ah ! comme un baume errant dont la fraîcheur caresse,

L'hymne délicieux jailli de ton cœur fier
D'un tel arome et pour jamais emplirait l'air,
Que la terre en serait suavement grisée ;
Poète, souviens-toi de ta peine épousée,
De tes deuils partagés, de ton rêve compris,
Dans la communion des lumineux esprits.
Et, puisque le vieux parc à tes douleurs plaintives
Offre comme autrefois ses nobles perspectives ;
Puisque ce soir sacré t'évoque un tendre soir
Où vint l'être de grâce à ton côté s'asseoir,
Revis tes souvenirs avec mélancolie,
Songe que toute ivresse est bientôt abolie,
Crois que rien ne résiste à l'outrage oublieux
Du temps hâtif, ni les visages ni les lieux,
Et que celui qui dans l'épreuve se résigne
Du destin le plus haut demeure le plus digne.

SOIR AU JARDIN

Oh ! comme j'ai besoin de vous chérir, ce soir,
Vous de qui la candeur m'est douce et familière,
Et de suspendre à votre amour mon cœur si noir,
Comme au tronc se confie un lierre !

Que me rend ingénu votre ingénuité,
A cette heure plus grave où je rêve plus triste ;
Où, sur ma vie indigne et mon sort mérité
Le seul regret plane et subsiste !

Et combien votre grâce innocente m'absout,
Alors que, frissonnant comme une sensitive,
Je garde encore à mes lèvres l'horrible goût
De quelque luxure hâtive !

Penchez sur mon front vil vos chastes yeux d'azur,
Vos yeux émerveillés où se mire un beau songe,
Pour que je sente un peu du grand pardon futur
Calmer l'angoisse qui me ronge.

Et, sur ce tiède banc de l'allée où je vins
Voir l'automne effeuiller la dernière églantine,
Veuillez que je retrouve en vos regards divins
Le ciel de mon âme enfantine.

SOIR AU FOYER NATAL

O mère que j'invoque, aïeuls en qui je crois,
A l'abri de ce toit obscur, heureux tous trois,
Alors que le battoir, la varlope et l'enclume
Se taisent, que la moindre étoile qui s'allume
Cloue un diamant pâle au velours bleu du soir,
Sous l'humble lampe unis, j'imagine vous voir
Filant, brodant, causant, serrés l'un contre l'autre,
Et mon œuvre est stérile en regard de la vôtre.
Ah ! que n'ai-je, mes pas dans vos pas, vrais amis,
Suivi la droite route et le chemin permis !
Hélas ! seul je m'afflige où vous rêviez ensemble,
Et cette solitude amère, où mon cœur tremble,
L'enveloppe comme un linceul prématuré,
Et ma peine sans doute a trop longtemps duré,
Puisque, las de souffrir isolé, j'envisage
La mort ainsi que doit l'envisager le sage;
Puisqu'elle me paraît le port tranquille et sûr
Où le mal ébloui, que pénètre l'azur,
Se fond dans la douceur d'extases éternelles;
Où toutes les pitiés nous absorbent en elles;
Où brille et resplendit sur les destins élus
Le miraculeux soir qui ne s'achève plus.
C'est pourquoi, radieux aïeuls, mère attendrie,
Êtres aimés en qui je crois et que je prie,

Devant cet âtre vide où flambaient autrefois,
Pour égayer vos yeux, les chênes de vos bois,
Sachant vains mes labeurs et ma vie inutile
Et que déjà le temps funeste les mutile,
Évoquant votre image absente en la maison
Qui me vit naître et dont me charma l'horizon,
Ému, je cherche encore après tant d'infortunes
Parmi mes cheveux gris d'anciennes boucles brunes,
Et, comme un souvenir de mon passé confus,
Dans l'homme que je suis l'écolier que je fus.

SOIR AU CHAMP DES MORTS

Je m'habitue, enfin moins lâche, à la mort sainte
En venant chaque jour, terre qui me séduis,
Sur la tombe où, parmi les cyprès et les buis,
Reposeront mes os, que bercera leur plainte.

Car, désireux parfois du sommeil que j'attends,
Bien que m'effraye encor la grande nuit austère,
Mieux que moi tu le sais, ô maternelle terre,
Je ne dormirai pas dans ton ombre longtemps.

Je regretterai trop et la route suivie,
Et l'horizon limpide, et le pré familier,
Et surtout le vieux toit natal, pour oublier
Ce qui reste le charme intime de la vie.

Or, tes arbres, pour qui toute pluie est du sang,
Tes brins d'herbe, tes fleurs, qu'abreuvent les rosées,
Dans leur sève aspirant mes chairs décomposées,
Remonteront ma cendre au jour éblouissant.

Tel, ayant retrouvé la chaleur coutumière,
Ravi d'amour, vibrant d'allégresse et pareil
Au captif délivré qu'aveugle le soleil,
C'est par eux que mon corps reverra la lumière.

EN MARCHE

Tu ne regardes pas le soir, le divin soir
Qui tombe sur ta vie et sur ton désespoir,
Poète. Insoucieux du chemin, tu t'enfonces
Dans de l'ombre, et tes pieds, que retardent les ronces,
Meurtris par la fatigue, hésitent. Maintenant,
Vois, tu deviens le spectre informe et tâtonnant
Que frôlent de leur vol les nocturnes rapaces;
Et, tandis que, de plus en plus vague, tu passes,
La main droite appuyée au solide bâton,
O pèlerin du Rêve, à peine aperçoit-on,
Dans le mystérieux sillage que tu creuses,
La trace sans retour des sandales poudreuses.

LÉONCE DEPONT.

CE QU'ÉTAIT UN ROI DE FRANCE

I

LES ORIGINES DU POUVOIR ROYAL (1)

Par monarchie française, nous n'entendrons ni celle des Mérovingiens, ni celle des Carolingiens, mais la monarchie qui est sortie du fond de la nation avec l'avènement de Hugues Capet, produite par les causes mêmes qui, dans le courant des VIIIe et IXe siècles, ont fait la nation française. La monarchie mérovingienne n'a exercé qu'une souveraineté de conquérans, sans action sur la masse du peuple avec laquelle elle n'a guère pris contact; la monarchie carolingienne a été une royauté militaire, un gouvernement de conquérans intérieurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, — ce qui en explique la rapide extension, l'éclat et la fragilité; la monarchie capétienne, au contraire, a coordonné les élémens vitaux du pays dont elle s'est elle-même formée.

Ceci s'est fait parmi les désordres effroyables que produisirent, durant les VIIIe et IXe siècles, les invasions barbares et les ravages plus terribles encore qu'engendrèrent les luttes, en tous

(1) Nous ne pouvons indiquer ici tous les documens et les travaux historiques qui ont été utilisés pour écrire les pages qui suivent; mais nous tenons à mentionner spécialement les belles études de nos maîtres MM. Jacques Flach sur les *Origines de l'ancienne France* et Achille Luchaire sur les premiers Capétiens, ainsi que les livres de MM. Esmein, Imbart de la Tour et Ch.-V. Langlois.

lieux répétées, d'individu à individu, de famille à famille, de localité à localité.

Partout règne la terreur : nulle sécurité, partant nul commerce. Les champs sont dévastés et le paysan quitte le labour. De la civilisation romaine, qui avait fleuri sur tous les points de la Gaule, il ne reste que des ruines. Tout est détruit.

Sur quelle région les ravages des Hongrois, des Normands, des Sarrasins, des Saxons, ne se sont-ils pas étendus? Et comme il n'est plus d'autorité centrale, chacun prend le droit de faire la guerre à son tour. « En l'absence de toute autorité, écrit Hariulf, les plus forts se répandaient en violences, ne cessant de ravager les contrées qui leur étaient voisines. »

Les chemins créés par les Romains deviennent des halliers ou des fondrières; les ponts sur les rivières se délabrent et s'écroulent. On va se blottir dans le fond des forêts, parmi les landes inaccessibles; on se réfugie sur le haut des montagnes, pour se mettre à l'abri; on ne construit plus que des huttes en bois : il n'y a plus d'architecture.

Les liens, qui servaient à unir les habitans du pays, sont rompus; les règles coutumières ou législatives, qui fixaient les rapports entre les hommes, sont brisées; non seulement l'ensemble de la société, mais encore les groupes particuliers, si petits qu'on les suppose, ne sont plus gouvernés par rien.

II. — LE POUVOIR ROYAL EST ISSU DE L'AUTORITÉ PATERNELLE

C'est dans ces conditions que s'est fait le travail de reconstruction sociale; il s'est fait autour de la seule force organisée qui était demeurée intacte, autour du seul abri que rien ne peut renverser, car il a ses fondemens dans les sentimens les plus profonds du cœur humain : la famille. La famille prend la place de l'État.

Petit État qui vit entre ses frontières, attentivement gardées contre les ennemis du dehors. Il est placé sous l'autorité de son chef naturel, le père de famille.

Le père commande au groupe qui se presse autour de lui et porte son nom, il organise la défense commune, répartit le travail selon les capacités et les conditions de chacun : il « règne, » le mot est dans les textes, en maître absolu.

La famille se développe. Réunis autour de leur chef, les

membres de la famille ne tardent pas à former un groupe social plus étendu, la « mesnie. »

La mesnie est la famille agrandie; elle comprend les cousins et les alliés; elle comprend les serviteurs qui lui sont directement attachés; elle comprendra bientôt, sous le régime patronal, ceux qui s'uniront à elle par les liens d'une parenté fictive. A la tête de la mesnie nous apparaît le seigneur revêtu d'un caractère patronal, paternel, comme l'autorité qu'il exerce. Un vieux dicton disait : « Tel seigneur, telle mesnie, » comme nous disons : « Tel père, tel fils. » « Selon seigneur mesgniée duite, » écrit encore au XIVe siècle Christine de Pisan.

La mesnie enveloppe les hommes d'armes les plus fidèles. Ils sont nourris, élevés, instruits au métier des armes par le seigneur, avec les neveux, les descendans, les autres parens. Un même esprit les anime. De leur seigneur tous les membres d'une mesnie poussent le cri de guerre, tous lèvent son enseigne, tous fixent, au bout de leurs lances, son gonfanon, tous portent son nom. Tous ensemble ils forment la « mesnie *un tel.* »

Cette mesnie, si étroitement familiale dans ses origines, comprendra au long aller un groupe étendu. Guillaume au court nez, ou, pour mieux dire « au nez courbe, » ne compte pas dans sa mesnie moins de quarante bacheliers, fils de comtes et récemment adoubés. Savari l'Allemand se met en route avec cent compagnons, tous de sa mesnie. Gaydon passe en revue sa mesnie : cent hommes d'armes qui le suivront contre l'ennemi. Les historiens dénombrent la mesnie Guillaume Gros de Martel. En 1172 il s'était rendu à Beaucaire, auprès de Raymond, comte de Toulouse; trois cents chevaliers formaient sa suite; il les nourrissait : de la rue on apercevait les queux qui leur apprêtaient des victuailles, dans la cuisine, à la lumière de nombreux flambeaux.

Bien sont d'une mesnie jusqu'à mil compagnons

lisons-nous dans la chanson des Saisnes.

Groupés autour de leur seigneur, tous ceux qui composent la mesnie doivent s'aimer mutuellement comme membres d'une même famille. Ils doivent avoir pour leur chef l'affection qu'on a pour le chef de famille et lui-même doit les protéger.

Le comte Guéri le Sor est fait prisonnier. Sa première pensée va aux siens :

Franche mesnie, que porrés devenir,
Quand je vos lais [laisse]?

Le comte d'Artois voit les hommes de sa mesnie étendus « parmi le sablon. » Les ennemis les ont tués de leurs épieux carrés. « Sa mesnie est là, morte et sanglante; de sa main droite il la bénit; sur elle il s'attendrit et pleure; ses larmes lui coulent jusqu'à la ceinture. » (Girart de Roussillon.)

Issue de la famille, la mesnie en a les caractères et dans les textes latins — en l'absence de l'expression *mesnie*, — elle est désignée par le mot *familia*.

La mesnie se développe à son tour et produit le fief, à la tête duquel est placé le baron féodal. Chef d'une mesnie plus puissante, plus étendue, celui-ci puise dans l'autorité du chef de famille un pouvoir fait des mêmes élémens.

C'est ainsi que, dans la formation de notre civilisation, la mesnie a joué, entre la famille et le fief, un rôle très exactement semblable à celui de la phratrie entre la famille et la tribu de l'ancienne Grèce, à celui de la *gens* entre la famille et la curie romaines.

Le fief apparaît au moyen âge comme une famille plus étendue dont le suzerain est le père. Si bien que, pour désigner l'ensemble des personnes réunies sous la suzeraineté d'un chef féodal, on rencontre fréquemment dans les textes des XIIe et XIIIe siècles, époque où le régime féodal atteignit son plein épanouissement, le même mot *familia*.

L'assimilation entre le seigneur, chef du fief, et le père, chef de la famille, se rencontre avec précision dans les textes du temps.

Maintes fois les historiens en ont fait l'observation : le fief est un petit État muni de tous les organes nécessaires à une existence complète et indépendante. On y voit une armée groupée autour du suzerain et qui obéit à ses ordres; en temps de paix même, elle suit ses instructions; on y voit des vassaux qui doivent le service de conseil et forment autour de leur seigneur un comité de gouvernement, le cas échéant, une cour de justice.

Au Xe siècle, dans les chartes et dans les chroniques, l'ensemble des personnes placées sous l'autorité du père de famille est appelé *familia;* l'ensemble des personnes placées sous l'au-

torité du seigneur, chef de la mesnie, est appelé *familia;* l'ensemble des personnes réunies sous l'autorité du baron, chef du fief féodal, est appelé *familia;* et le territoire sur lequel s'exerce leur autorité, qu'il s'agisse du chef de famille, du chef de mesnie ou du baron féodal, s'appelle uniformément, dans les mêmes documens, *patria.*

De ces seigneuries, dont chacune représente un gouvernement autonome placé sous la direction d'un chef de famille, la France est composée au xe siècle. On en compterait plusieurs milliers. Par elles le pays se gouverne. La réunion en forme la nation.

Or, en 987, un de ces barons féodaux, celui qui incarnait de la manière la plus complète et la plus puissante les caractères qui marquaient chacun d'eux, fut porté, — sous l'impulsion qui poussait la France à l'organisation de ses forces vives, — au sommet du groupe social : Hugues Capet devint roi.

Par quel argument Adalbéron, archevêque de Reims, a-t-il appuyé la candidature du nouveau souverain, devant l'assemblée des grands du royaume? « Vous aurez en lui un père; nul jusqu'à présent n'a invoqué en vain son patronage. »

Par l'intermédiaire du baron féodal, le pouvoir royal est donc sorti de l'autorité qu'exerçait le père de famille. Selon le mot de Hugues de Fleuri (xie siècle) : « Le Roi représente dans le royaume l'image du père. » Et gardons-nous de ne voir ici qu'une filiation abstraite, une origine lointaine, qui se dessinerait par des formes extérieures, par des mots ou des formules ; car nous constatons là une origine directe, établie par des faits précis et concrets, formée d'élémens essentiels, et dont nous verrons les conséquences se répéter de siècle en siècle de la manière la plus vivante.

II. — LE MÉNAGE DE LA ROYAUTÉ

Après être remontés aux sources du pouvoir royal dans l'ancienne France, voyons quelle en a été la mécanique, comme aurait dit Saint-Simon. Y retrouverons-nous les conséquences de ces origines familiales?

Rien n'est plus difficile à un esprit moderne que de se représenter ce qu'était dans l'ancienne France la personnalité royale, d'éprouver à nouveau les sentimens par lesquels les

sujets du Roi lui étaient attachés. « L'autorité du Roi, écrit M. Paul Viollet, était celle du père de famille ; » et M. Flach : « Le Roi est le chef de famille. »

Aussi sa femme, comme dans toute maison bien tenue, doit-elle avoir part à l'administration. « Elle tient le ménage de sa royauté, » dit très heureusement l'historien des *Origines de l'ancienne France*, en reprenant l'expression des chansons de geste. Le trésor de l'État est sous sa surveillance. Le chambrier, qui s'appellerait de nos jours le ministre des Finances, est son subordonné. Robert II se plaît à louer l'habileté de la reine Constance dans la gestion des deniers publics ; quant à Bertrade, que Philippe Ier a fait asseoir sur le trône, elle faisait sans doute trop bien : Ives de Chartres lui reproche de trafiquer des évêchés pour le compte du trésor.

Philippe-Auguste fut le premier prince qui écarta les femmes du gouvernement, rompant avec des traditions déjà deux fois séculaires. Car il ne faut pas oublier que la monarchie française, tout en développant à travers les siècles les élémens qu'elle tenait de ses origines, n'en a pas moins été, comme tout organisme vivant, en perpétuelle transformation ; mais ici encore on trouvera, jusqu'aux derniers temps de la dynastie, les traces de ces conditions premières : en l'absence de Louis XIV, ce sera Marie-Thérèse qui délivrera et signera les lettres de cachet.

Auprès du père et de la mère, le fils aîné. L'accord de ces trois volontés, celle du Roi, celle de la Reine et celle de leur fils, est maintes fois exprimé par les diplômes royaux ; à eux trois ils formaient ce que nous appellerions « la couronne, » jouissant de cette inviolabilité, de cette suprême autorité que les hommes du Moyen âge attribuaient à la Trinité capétienne.

Au père, — en fait, au Roi, — à la mère et au fils, vient se joindre, si elle vit encore, la reine mère, la veuve du Roi défunt. Sous le règne de son fils, elle continue de participer à l'exercice du pouvoir.

Puis les frères. Leurs droits, dans les premiers temps de la monarchie, sont bien plus étendus que ceux dont ils jouiront plus tard sous le nom d'apanages.

A la famille immédiate du prince se joint son conseil. Celui-ci comprend, comme le conseil du seigneur féodal, les parens du suzerain, « messeigneurs du sang, » ses alliés et des per-

sonnages de confiance; mais ces derniers, par cette même extension du caractère familial qui a produit la mesnie et le fief, sont eux-mêmes assimilés à des parens. Le 2 mars 986, Louis V est installé sur le trône par le duc de France, en attendant le jour où celui-ci s'y placera lui-même. Louis V dit au duc et à ceux qui l'entourent :

« Mon père m'a enseigné que vous devez être pour moi des alliés, des *cousins*, que je ne devrais rien faire d'important en dehors de votre prudence. En vous réside mon conseil. »

Conseil qui comprend la famille du Roi, ses familiers, ses serviteurs, et dont la réunion forme sa cour, *curia regis*. Il tend à prendre un caractère régulier, il suit le prince en ses déplacemens; mais jusqu'à la fin du XIIIe siècle il restera, conformément à ses origines, un conseil privé, un conseil de famille. Chroniqueurs et poètes l'appelleront la « mesnie du Roi. » Souvent aussi on le nommera la « chambre du Roi, » à cause du lieu « la Chambre » où il se réunissait d'ordinaire, distinguée de « la Salle » destinée aux audiences publiques.

D'autres fois le Roi délibère avec son conseil dans l'une des cours de son palais, ou sur une terrasse : « Au milieu il y avait un pin qui protégeait contre la chaleur; la brise soufflait doucement; une fontaine coulait par la gueule d'une chimère. C'est là que le Roi tint son parlement (délibération) avec son conseil principal. » (Girart de Roussillon.)

Joinville a laissé une vivante peinture de la manière dont se tenaient ces assemblées et cela dans les circonstances les plus graves, quand il nous montre, par exemple, saint Louis et ses barons délibérant à Saint-Jean-d'Acre, en août 1250, sur la question de savoir si le Roi demeurerait en Terre Sainte ou rentrerait en France.

C'est le « grand conseil » au sein duquel ne tarda pas à se constituer le « conseil étroit, » composé des princes du sang, des pairs de France et des principaux officiers du monarque.

*
* *

Avec ses grands vassaux, ses conseillers et ses serviteurs, le Roi mène une vie patriarcale; princes et subordonnés forment une seule « maison, » une même « famille, » comme dit précisément le chroniqueur Geoffroi de Beaulieu. Leurs enfans sont élevés ensemble à la Cour; ils y sont instruits au métier des

armes et au gouvernement. Ils sont tous vêtus par la Reine. Ils forment la « mesnie » du Roi, qui les aime et les nourrit, et une affection mutuelle doit les unir : « Damoiseaux de ma mesnie, leur dit le Roi, aimez-vous mutuellement. » (Girart de Roussillon.)

Le visiteur qui arrive au logis royal passe devant la sentinelle qui joue de la flûte pour tuer le temps. Il entre dans le palais, où il croise dans les loges (galeries) les seigneurs palatins qui s'y promènent en devisant, quelques-uns d'entre eux fredonnent chansons d'histoire ou chansons courtoises, « chansons légères à entendre, » pour reprendre l'expression du trouvère Quènes de Béthune. Du haut du solier (premier étage) quelques officiers du palais regardent les jeunes bacheliers qui, dans les cours, jouent à la paume.

Les jeunes filles vivent autour de la Reine, dans la « Chambre des pucelles, » où Jean Renart nous les montre se coiffant le matin « à la heaumière » avec des branches de porc-épic. On les trouve assises par terre, sur des « coutes-pointes » ou sur des « coutes de soie, » autour de leur souveraine qui a les cheveux noués d'un cercelet d'orfroi (bande tissée d'or).

Si bele dame ne fu onc esgardée :
Vestue fu d'une porpre rouée [tissée à dessins],
Sa crine crespe [chevelure bouclée] fu à or galonnée.

Elles babillent en travaillant à l'aiguille avec des chapels (couronnes) de fleurs sur la tête. Naïfs et gracieux tableaux. Occupées à ouvrer « pailes » ou courtines, aumônières ou baudriers, attaches de soie ou las de beaumes,

Fanons, garnemens de moutiers,
Chasubles et aubes parées,

l'une ou l'autre, ou la Reine elle-même, ou toutes ensemble chantent des « chansons de toile, » — ainsi nommées dès le XIIIe siècle, parce que femmes et filles les chantaient tout en cousant, et parce qu'on y voyait généralement en scène dame ou pucelle occupée à coudre. C'est la chanson de la belle Aude :

Fille et la mère se siéent à l'orfroi [broderie],
A [avec] un fil d'or i font des ories croix [croix d'or];

ou la chanson de la belle Aïe :

Sur ses genoux un paile [étoffe] d'Engleterre,
Et à un fil i fet coustures beles ;

ou la chanson de la belle Aiglantine :

Bele Aiglantine, en roial chamberine,
Devant sa dame [sa mère] cousoit une chemise ;

ou bien encore celle de la belle Yolande :

Bele Yolans en sa chambre séoit,
D'un bon samit [satin] une robe cosoit, —
A son ami tramettre la voloit, —
En sospirant ceste chanson chantoit :
« Diex ! tant est dous li nom d'amor,
Jà n'en cuidai [pensai] sentir dolor ! »

L'auteur de Galeran (XIIe siècle) décrit ainsi la journée de la Reine, environnée de ses dames et de ses filles d'honneur. Elles passent les heures à

lire leur psautier
Et faire œuvre d'or et de soie [travailler à des tissus d'or ou de soie],
Oïr de Thèbes ou de Troie [romans d'aventure],
En leurs harpes lais noter,
Et aux échecs autrui mater,
Ou leur oisel en leur poing paistre...

Pour joyeuse que fût l'humeur de ceux qu'abritaient les demeures royales, les bâtimens eux-mêmes en présentèrent jusqu'au XIIIe siècle un coup d'œil sévère, mais qui n'était pas dépourvu de grandeur : vastes salles voûtées, aux murs blanchis à la chaux, quelquefois ornés de rosaces et de fleurons de couleur à la détrempe. Les sièges sont taillés de chaque côté des fenêtres dans l'épaisseur des murs, au long desquels ont également été ménagés des bancs en pierre de taille. Le sol est dallé de pierres dures ou d'un carrelage émaillé : les salles « pavées, » les « salles perrines » (en pierre) des chansons de geste. Deux pièces principales, comme il a été dit : « la Chambre » où se trouve le trésor et qui sert aussi de garde-meubles, où le prince réunit son conseil, et « la Salle » ouverte aux audiences publiques.

On y répand de l'herbe fraîche, des joncs, de la menthe et des fleurs en été ; de la paille en hiver. Philippe-Auguste ordonna

que l'Hôtel-Dieu de Paris recevrait la jonchée de son palais, qui était renouvelée tous les matins. Les jours de fête, ou à l'occasion de cérémonies particulières, des étoffes de couleur, taffetas ou cendal, des tapis et des pailes sont tendus aux murs : ce qu'on nommait les « dossiers. » Enfermées dans des coffres, ces étoffes suivaient le Roi quand il changeait de résidence.

Les chambres de la Reine et des pucelles étaient revêtues de lambris de bois.

On vit à la Cour de France avec la plus grande simplicité. Walter Map, chanoine de Londres, vient à Paris sous le règne de Louis VII. Il rapporte que, s'entretenant certain jour avec le Roi, celui-ci lui traça un parallèle entre la Cour d'Angleterre et la Cour de France. « A ton souverain, lui dit Louis VII, il ne manque rien : hommes, chevaux, or et étoffes de soie, pierres précieuses et fruit et gibier, il a tout en abondance; à la Cour de France, nous n'avons que du pain, du vin et de la gaîté. — J'ai noté ces paroles, ajoute l'Anglais, parce qu'elles étaient vraies et courtoises; » car il y voyait naturellement un très grand éloge et la supériorité de son suzerain. On possède les comptes de la Cour de France pour les années 1202-1203, deux années du règne de Philippe-Auguste. Elles répondent à des mœurs très simples. Le Roi et les princes de sa famille ne changent de vêtemens que trois fois par an, à la Saint-André, à la Noël et à l'Assomption. A la table de Philippe le Bel, on ne servait que trois plats; les jours maigres quatre plats étaient autorisés. Pour dessert, les fruits récoltés dans le verger royal, réservés d'ailleurs à la table du monarque et de ses frères, car les seigneurs et les officiers de la couronne ne recevaient pour leur part que des noix sèches. En carême, tous avaient également pour dessert des noix, des figues et du raisin sec.

Le Roi mange avec ses officiers, avec les prélats et avec les barons palatins qui le secondent dans l'expédition des affaires. Repas royal auquel chacun peut assister en spectateur, en curieux: la maison du Roi est ouverte à tous. Aussi la foule s'y pressait-elle. Au dessert, le restant des mets était réparti entre les personnes présentes, usage qui se conservera jusqu'à l'extrême fin de la monarchie.

Le roi des ribauds avait charge de maintenir un peu d'ordre dans une assemblée aussi nombreuse, à quoi il avait grand'peine. Parfois s'élèvent « noise, courroux et mêlée; » les

« poings carrés » se serrent et frappent rudement sur leurs victimes renversées à terre et qui poussent de grands cris.

Les vassaux du Roi le servent, comme ils le conseillent. L'une et l'autre fonctions constituent le service domestique; car c'est aux âges les plus reculés que remonte l'honneur attaché par l'ancienne France aux charges domestiques et que nous ne comprenons plus aujourd'hui.

Des diverses provinces, seigneurs et prélats viennent auprès du monarque faire de courts séjours, remplir auprès de lui leurs devoirs d'aide et de conseil.

Le comte Ferrans arrive au palais, entre dans la première cour, où il met pied à terre et attache son cheval. Il retire son heaume qu'il fixe à l'arçon de sa selle, arrange son haubert, puis fait le signe de la croix avant de pénétrer dans le donjon principal du palais, où il trouve le Roi à table « au mangier, » entouré de ses principaux conseillers.

Les nouveaux venus sont logés par le Roi, ils sont nourris, ils reçoivent des présens, de l'argent monnayé. Et ce mélange hétéroclite de courtisans de passage et de familiers fixés à demeure, de toutes classes et de toutes conditions, sans autre titre que leur dévouement au monarque et la confiance qu'il leur témoigne, a formé pendant longtemps, — jusqu'à la veille de la Révolution, — l'organe principal du gouvernement.

Cour du Roi qui, suivant les circonstances, et par ce mouvement même d'allans et venans, change incessamment de caractère : voici qu'elle s'est transformée en camp de guerre, prêt à chevaucher contre l'ennemi, car les barons sont arrivés, coiffés de leurs heaumes verts, vêtus de leurs broignes à doubles mailles, avec leurs lances ornées de gonfanons et leurs écus bandés.

Mais bientôt la Cour du Roi a revêtu la physionomie d'un concile par l'afflux des prélats, abbés et évêques du royaume ; on y discute sur des questions de discipline ou d'administration religieuse, voire sur des articles du dogme, sous la présidence du Roi; ou bien elle a pris le caractère d'une Cour de justice, prononçant des arrêts ou des sentences d'arbitrage, assistant aux combats meurtriers que se livrent, entre les lices blanches, les champions des combats judiciaires.

Au temps des derniers Carolingiens, la Cour résidait principalement à Laon, le Mont-Ioon des chansons de geste, la cita-

delle imprenable sur sa butte fortifiée ; mais, avec les premiers Capétiens, la famille royale devient vagabonde, sans cesse en route sur les chemins de Paris et d'Orléans, allant de Melun à Étampes, de Saint-Denis à Pontoise ou à Compiègne, à Mantes ou à Poissy. Les haquenées blanches, ornées de garnemens de samit aux arçons travaillés à jour, les mules ferrées d'argent et couvertes de sambues claires à œuvre d'or menue, où sont montées la Reine et les filles de sa maison, se groupent en gracieuses chevauchées. Les écuyers, qui les accompagnent, portent à leurs poings faucons, vautours et éperviers, et les garçons mènent en laisse chiens et brachets, viautres et lévriers. Avec les sommiers chargés de lourds coffres en bois de chêne bardés de fer, recouverts de tapis, et les chariots entoilés qui renferment les richesses du Trésor et les hardes de la garde-robe, ils forment de longues files sur les voies sillonnées de fondrières. Par derrière viennent, sur leurs roncins, les clercs de la chapelle habillés de noir ; mêlés aux queux et aux fourriers, les taboureurs, vielleurs et ménétriers, vêtus de couleurs voyantes, les uns mi-partis, les autres en manteau rouge et capuce jaune, les autres en chape et en chausses vertes. Le cortège est accompagné d'une petite troupe de chevaliers, dont une partie ouvre la marche, tandis que l'autre protège l'arrière. Par-dessus les halliers ou les buissons qui bordent les chemins creux, saillent les pointes de leurs lances en bois de frêne, au haut desquelles « baloient, » fixés par des clous de cuivre, les longs gonfanons aux vives couleurs, dont les franges d'or retombent jusque sur la main à ceux qui en sont armés. A leur cou pendent les écus oblongs, les écus « de quartier, » c'est-à-dire coupés de bandes de métal doré, peinturés d'emblèmes héraldiques, de fleurs et d'animaux. Ils sont vêtus de leurs hauberts à mailles menues avec manches et gorgerin ; leur tête s'abrite sous le heaume d'acier bruni, en forme d'œuf, où glissent les coups d'épée, le beaume à visière et à ventail qui ne laisse à découvert que les yeux.

*
* *

Quant au pouvoir exécutif, il se trouve naturellement entre les mains des domestiques attachés à la famille régnante. Ceux-ci se groupent en six métiers (*ministeria*), en six ministères : la cuisine, la paneterie, l'échansonnerie, la fruiterie, l'écurie et

la chambre, où se répartissent un monde de cuisiniers, aideurs, souffleurs, tournebroches, portechapes, gâte-sauce, pâtissiers et oubliers, panetiers, sommeliers et échançons, barilliers, potiers, fruitiers, verduriers, poulailliers, valets de chandelle et porte-torche, écuyers, garçons, valets d'étable et valets de forge, charretiers et bourreliers, portiers et galteurs, chambellans, tailleurs, lavandières et repasseuses, courriers et fourriers, huissiers et fureteurs, dirigés par les grands officiers, le sénéchal, le bouteiller, le panetier, le chambrier et le connétable, serviteurs personnels du monarque.

Le sénéchal veille à la cuisine; il fait allumer le feu pour le repas et ordonne la table royale : « sénéchal de la victuaille, » ainsi que le nomme Bertrand de Bar. A Bourges et à Orléans, où le Roi tenait cour ouverte, Hugues de Clèves a vu le sénéchal faire placer des bancs autour de la table du festin, puis les faire recouvrir d'étoffes et de tapis, afin que les seigneurs pussent y prendre place jusqu'à l'arrivée des mets. Il fait « crier l'eau » ou sonner les buccines pour avertir les seigneurs du Palais d'avoir à se préparer pour le repas et à se laver les mains. Il est l'écuyer tranchant : c'est lui qui découpe la viande mise sur la table du prince. Le repas terminé,

Les escueles fait torcher et laver,

après quoi il reçoit, pour sa peine, un morceau de viande, auquel le panetier et le bouteiller ajoutent deux ou trois chopines de vin. Le sénéchal tient en ordre la maison du Roi et son importance s'accroît avec cette dernière, à mesure que deviennent plus nombreux les *nourris*, ceux que le Roi élève et admet dans son domestique. Il garde les clés des portes qui donnent accès dans la demeure royale. Il règle souverainement l'hospitalité du palais, admet les nouveaux venus, leur fixe leur place à table, ou bien les en écarte. Il leur assigne les logemens qu'il a fait préparer.

Girart de Montglane et son frère se présentent au palais, entrent dans la Cour où ils croisent le sénéchal, très affairé. Il est vêtu de « fraîche hermine claire; » son bliaut a été taillé à sa mesure.

En sa main tient un baston de pomier,

signe de son commandement. Il est fort occupé à répartir

l'avoine aux écuyers pour leurs montures et crie à tue-tête :

> Or, à l'avoine venez-en, escuier !
> Si vos me faites .j. petit [un peu] courecier,
> N'en panrez point, par Deu le droiturier !

Le sénéchal vit dans l'intimité du souverain, introduit les visiteurs. Le Roi lui confie l'éducation de son fils. Les chansons de geste indiquent les différentes charges de la domesticité royale par lesquelles on pouvait parvenir à ce poste éminent. Girbert de Metz, accueilli à la Cour sur la recommandation de la Reine, y fait d'abord les fonctions de veneur. Puis il devient fauconnier ; enfin sénéchal de France aux gages de quatre livres parisis par semaine.

En temps de guerre, le sénéchal donne ses soins à l'arrangement de la tente royale, il suit son maître dans les expéditions, il porte son gonfanon. « Métier, dit Bertrand de Bar, qui a seigneurie sur tous autres. » De son côté, Jean Renart nous montre le sénéchal « sire et mestre » dans le palais, où il est « commandère après le Roi de toute la maison ». Il est « sur tous ceus de Paris » « conseiller en sa Chambre. » Nul n'oserait contre son gré faire arrangement

> Ne de haut fet, ne de besoigne.

Il gouverne la France :

> Et bien doit France avoir en abandon,
> Seneschaus est, en a le gonfanon.

Ces fonctions devinrent héréditaires dans la maison de Garlande qui les érigea à la hauteur d'une vice-royauté. Louis VI, pour en diminuer l'importance, retrancha de l'office le service de dapifer, c'est-à-dire d'écuyer tranchant ; enfin Philippe-Auguste supprima le sénéchalat (1191) devenu un danger pour la couronne.

A la suite du sénéchal vient le connétable, *comes stabuli*, le comte de l'écurie. Il surveille l'écurie du Roi, contrôle le service des fourrages, achète des chevaux ; il tient la main à ce que les palefreniers nettoient soigneusement les stalles ; aussi peut-il placer quatre de ses chevaux aux râteliers de son maître et prendre en outre à la cuisine de la viande crue ou de la viande cuite. « Comme l'escuyerie du Roy, écrit André Duchesne,

semble estre en partie destinée pour les hasards de la guerre, ils (les connétables) commencèrent par là de s'accroistre et amplifier en grandeur et gaignèrent qu'au lieu où auparavant ils estoient superintendans de ceste escuyerie, ils commencèrent d'estre estimez pour lieutenans généraux de toute la gendarmerie... » Le connétable devint chef de l'armée. Philippe-Auguste lui adjoignit deux maréchaux. Le connétable étant devenu à son tour, par sa trop grande puissance, une menace pour la monarchie, l'office fut supprimé par Richelieu en 1627.

Le bouteiller, ainsi que son nom l'indique, *magister pincernarum*, commandait aux échansons comme le connétable aux garçons d'écurie. « Sa charge estoit de présenter la coupe à Leurs Majestez et d'avoir soin de leurs bouteilles. » Il distribuait le vin aux hôtes du palais. Il faisait

Les napes estuer [étuver] et garder
Et les hanaps, que nus nes puet ambler [voler].

D'autre part, il administrait les vignobles royaux et en gérait les revenus. Il ne veillait pas seulement à fournir la cave du Roi, mais à vendre les excédens des récoltes. Il établissait les pressoirs banaux, faisait rentrer les impôts de tonlieu, de pressurage, de forage; ce qui l'amena naturellement à juger les contestations auxquelles ces redevances donnaient lieu. Ainsi s'étendit progressivement l'importance de ses fonctions. Il ne tarda pas à prendre part à l'administration du domaine et à la gestion du fisc.

Le bouteiller avait droit, pour lui et pour sa famille, au vin tiré du cellier du Roi; il avait le droit d'aller prendre à la cuisine de la viande crue ou de la viande cuite. Il ne pouvait pas, comme le connétable, loger quatre chevaux dans les écuries de son maître; mais en revanche, il avait permission d'aller se choisir des torches et des chandelles au fruitier. Lui revenaient en outre les tonneaux entamés les jours de fête : privilège auquel le bouteiller tenait beaucoup; car comme c'était lui précisément qui faisait monter les tonneaux de la cave, il en faisait mettre en perce le plus grand nombre possible. Le bouteiller eut l'intendance du trésor royal et la présidence de la Chambre des Comptes. A partir du XIIe siècle, ces fonctions devinrent héréditaires dans la maison de la Tour, la première famille de

Senlis. En 1449, Charles VII dut supprimer la charge qui avait pris trop d'importance.

L'histoire du chambrier et celle du panetier se présentent sous un jour semblable. Venons au grand chancelier.

Son caractère diffère un peu de celui de ses collègues, parce que, pour domestique, son origine fut également religieuse. Les rois mérovingiens conservaient parmi leurs reliques la petite chape (capa) de saint Martin. C'était le vêtement de dessous que le patron des Gaules portait le jour où il avait abandonné sa tunique à un pauvre. De là le nom de « chapelle » donné au lieu où étaient gardées les reliques des rois, et celui de « chapelain » attribué aux clercs qui y étaient préposés. Aux reliques étaient jointes les archives. Lesdits chapelains devaient tenir registre des sermens qui étaient prêtés sur la chape. Ils en vinrent ainsi à être chargés de la rédaction des actes, des diplômes munis de sceaux. Leur chef fut le chancelier. Celui-ci devait constamment porter le grand sceau suspendu à son cou, de crainte qu'il ne fût perdu. On l'appelle « cil qui porte le scel. » Il commande aux notaires qui rédigent les actes royaux et aux chauffe-cire qui les scellent.

A mesure que la royauté exerça une action plus paisible et que, dans le gouvernement, une justice de robe put remplacer la justice armée, le rôle du chancelier grandit en prestige et en autorité. Le voici qui prend le pas sur le bouteiller et sur le connétable; après le monarque, il sera le premier personnage de l'État, le seul des grands officiers autorisé à porter la pourpre royale. On l'admire dans les cortèges, vêtu de la robe, du manteau et du chaperon d'écarlate, ou bien de drap d'or sur champ cramoisi, monté sur sa mule enharnachée de velours rouge frangé d'or avec housse de même parure. Dans l'ost il revêt, à l'instar du Roi, par-dessus son corcet d'acier, une jacquette d'écarlate.

Dès 1227 les fonctions du chancelier ont pris tant d'importance que le Roi croit devoir laisser la place vacante; mais, par courtoisie, « cil qui porte le scel » continue de recevoir le titre de chancelier et d'en revêtir le costume.

Tels étaient les six grands officiers de la couronne. Ils assistaient le Roi dans les divers actes de sa puissance. Leur caractère si étroitement domestique se perdit avec le temps, moins rapidement néanmoins qu'on ne serait tenté de le croire, puisque

nous en retrouvons encore les traces les plus saillantes à l'époque de la Renaissance.

Ces domestiques, grands officiers, forment avec la Reine et les fils du Roi, avec ses parens et les grands du royaume qui composent le conseil étroit, — et avec les autres officiers de conditions diverses qui occupent les rangs de la haute et de la basse domesticité du palais, queux, cubiculaires, chapelains, maréchaux, — ils forment ce que les textes du temps appellent « la famille royale; » ce que nous appellerions le gouvernement.

Louis le Gros fait d'un de ses cuisiniers, Harcher, un de ses principaux capitaines, et saint Louis fait un ambassadeur d'un de ses cuisiniers également, Gervais d'Escraines.

Les fonctions domestiques se confondaient donc originairement à la Cour de France avec les fonctions publiques.

Les six grands officiers de la Couronne, chargés des six ministères, ne furent cependant pas l'origine des secrétaires d'État modernes. Nous avons vu comment l'importance prise par eux, avec le temps, avait décidé les souverains, soit à supprimer leurs charges, soit à les rendre exclusivement honorifiques. Depuis le XIIIe siècle, on trouve quelques clercs auprès du Roi pour contresigner les actes qu'il expédie. Au commencement du XIVe siècle, ces modestes fonctionnaires sont appelés « les clercs du secret. » Ils mangent à la table des chapelains royaux. Ils sont les ancêtres directs des ministres d'aujourd'hui, origine dont on suit les conséquences jusqu'au XVIIe siècle, où la charge de notaire-secrétaire du Roi continuera d'être indispensable à qui voudra obtenir une commission de secrétaire d'État.

*
* *

Enfin dans les « cours plénières, » — la *grand'cour*, qu'il ne faut pas confondre avec le *grand conseil*, — la « famille » tout entière se réunit. On les nommait aussi « cours publiques, » « cours générales, » « cours ouvertes, » et « cours larges. » C'étaient des assemblées, *conventus*, où le Roi tenait ce qu'on nommait ses « fêtes, » à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint, à Noël; ou bien à l'anniversaire de son sacre, de son mariage, à la « chevalerie » de ses fils ou de ses frères, aux noces d'un frère ou d'un enfant, — fêtes de famille.

Ni ordre, ni règlement, ni hiérarchie : seigneurs et tenanciers, riches et pauvres, une innombrable cohue se presse autour du prince. Dans le palais

Tant i a chevalier et gent
Que l'en n'i puet son pié [pied] torner.

Les uns ont fait le voyage pour venir quémander des bénéfices, les autres au contraire, pour offrir des présens au souverain, pour lui marquer leur amitié. Nombre de seigneurs sont arrivés avec leurs femmes, à quoi quelques-uns d'entre eux étaient même obligés.

La ville, que le Roi a désignée pour y tenir sa Cour, s'est mise en fête, surtout la partie où il a pris résidence, le « château, » le « maître-bourg. » La chaussée en est jonchée de menthe, de jonc et de glaïeul ; les maisons sont tendues de cendal et de baudequins [étoffes historiées]. Sous les gouttières et aux pignons des demeures qu'ils occupent, barons, chevaliers et écuyers ont fixé leurs enseignes et leurs bannières, leurs armoiries et leurs écus,

Por leurs compaignons adrecier,

c'est-à-dire pour faire connaître leur logis à ceux qui le chercheraient. Enseignes, bannières et écus y font briller leurs vives couleurs.

Les poètes du XIIe siècle ont laissé mainte description des cours plénières tenues à Paris, « en la terre le Roi : »

Che fu à Pentecouste, le haut jor enforcié,
C'à Paris tint sa Cour Karles o le vis fier [au fier visage].

On y est venu de tous les points du royaume :

Grans fu la cors des barons chevaliers...
Et si ot bien. x. m. [dix mille] arbalestriers,
Et i ot moult de bacelers legiers...

Les fils d'Aymeri de Narbonne, les Narbonnais, comme les appelle Bertrand de Bar, approchent de la ville. Oyez cette description de Paris au XIIe siècle :

Ce jor ont tant chevalché et erré
Que Paris voient la mirable cité,
Et maint église et maint clochier levé,
Les abaïes de grand nobilité,

Et voient Seine, dont parfond sont li gué,
Et les molins, dont il i ot planté,
Voient les nés [nefs] qui amoinent le blé,
Le vin, le sel...

Les maisons sont tout « encourtinées, » le sol jonché d'herbes odoriférantes : aux fenêtres pendent mille tapis, des draps de cendal et de soie, des « pailes » pourpres ou brodés ; sur les épaules des passans on ne voit que manteaux « vairs » ou blanches hermines.

Combien grande est la peine du sénéchal à qui incombe le soin de loger tout ce monde. Chacun s'adresse à lui. La plus chétive demeure sert d'abri à des chevaliers.

Si est remplie de Paris la cité
Do grant barnage que li rois a mandé,
N'i a grant sale, ne grant palès listé
[à cordons de pierre],
Meson ne volte, ne solier [étage] à degré,
Ne soient tuit ampli et ancombré,
De duc, de comte, o de prince chasé [qui tient fief],
O d'arcevesque, o d'evesque, o d'abé,
O de provoire [prêtre], o de clercs ordené.

Plus d'un noble vassal a dû s'installer dans une boutique, et dans la pièce même qui donne sur la chaussée :

Des rues ont toz les auvanz porpri.

Encore foule de braves gens restent-ils sur le pavé. Hernant de Narbonne pénètre à cheval dans un magnifique hôtel dont l'aspect l'a séduit ; il espère y trouver abri. La cour est toute grouillante de garçons et d'écuyers vaquant à leurs besognes :

Voit les haubers et froier [frotter] et coler [polie],
Et les espées forbir et ranheuder,
Et les chevax torchier et abruver,
En la quisine la vitaille porter,

Un grand tapis a été jeté emmi la place :

Environ siéent .xl. [quarante] bachelier,
Eschès et tables [tric-trac] orent fet aporter,
Ensemble jouent...

Si grande est parfois l'affluence que la contrée où se tient la Cour en est « mangée, » comme un champ où se seraient

abattues les sauterelles, car peu de villes étaient assez vastes pour contenir tant de gens. Alors sous les murailles des cités, dans la plaine, on dressait des campemens, où l'on voyait briller, à la lumière du jour, les toiles aux couleurs claires des trefs et des pavillons.

A l'occasion de la Cour plénière, le Roi s'est fait faire une robe neuve, une robe d'écarlate « noire comme mure. » Il s'est fait faire « un mantel d'escarlate vermeille, fendu à un costé, et chaperon de mesme étoffe tout fourré d'hermine, » manteau et chaperon ornés de pierres précieuses. Mais à la messe solennelle qu'a dite un des principaux prélats du royaume et par laquelle la Cour plénière s'est ouverte, il n'a pas mis ce vêtement d'écarlate, ni au festin qu'il préside le jour de la couronne, *dies coronæ*, ainsi nommé parce que ce jour le Roi paraît à table avec sa couronne qu'un évêque lui a posée au front.

Le « jour de la couronne » est le grand jour de la Cour plénière, le jour où le Roi paraît à table, couronne au front, entouré de sa famille, des princes du sang, des grands officiers et de tous ses sujets. La couronne qu'il a ceinte à cette occasion n'est pas celle du sacre, mais une autre couronne plus légère et plus facile à porter. Il a attaché à sa ceinture l'épée au pommeau d'or, il a chaussé les bottines de soie azurée, fleurdelisée d'or, il a vêtu la robe de cendal azuré, battu d'or aux armes de France, et s'est montré ainsi, dans le costume le plus auguste de sa majesté, à ses sujets réunis. Après quoi, il a repris le surcot d'écarlate ou de samit vermeil sous lequel il apparaîtra aux différens repas qui vont se succéder pendant plusieurs jours. C'est le « tinel. »

Le tinel est la table ouverte à tout venant, où le Roi reçoit son peuple, la famille entière. Sous les hautes voûtes des palais, dans les cours, dans les prés qui les environnent, dans les rues de la cité, de longues tables sont dressées et le peuple est convié par le cri des hérauts. S'assied qui veut. Les viandes sont servies en abondance, Aux carrefours, on défonce des tonneaux de vin.

Le prince tient « état royal. »

On trouve une description très précise d'une grande cour tenue par saint Louis à Saumur, dans la pittoresque chronique du bon sire de Joinville.

Le Roi, à la table où il est assis, entouré des princes du

sang et des principaux personnages du royaume, est servi par ses grands officiers et parfois ceux-ci, quand le repas est en plein air, le servent à cheval. Le jour de la couronne, c'est-à-dire le jour où le prince mange couronné, avec appareil, le banquet est silencieux. On écoute le grand chambellan qui fait la lecture à haute voix. Le chambellan lit généralement les histoires où sont rappelées les gestes des hommes illustres; mais, les jours suivans, ces agapes s'accompagnent de la plus tumultueuse gaîté. Les ménestrels font entendre les instrumens les plus divers et les tombéours font leurs farces et cabrioles. On voit leurs petits singes, dans leurs costumes d'écarlate à branlans d'or, grimper sur le dos des convives. Les hérauts d'armes, avec des hanaps remplis de pièces de monnaie, se jettent parmi le peuple en criant : « Largesse ! largesse ! » et font voler autour d'eux l'argent répandu à pleines mains.

Monstrelet raconte que, en 1420, lorsque le roi d'Angleterre, Henri V, désigné roi de France par le traité de Troyes, célébra à Paris ses noces avec Catherine, fille de Charles VI, il y tint Cour plénière, comme l'avaient fait les princes aux fleurs de lis ses « prédécesseurs. » Les Parisiens se rendirent au Louvre en grand nombre, « pour voir lesdicts roy et royne séans ensemble en portant couronne, » mais, ajoute l'historien, « les peuples sans estre administrrez de boire et de manger par nuls maistres d'hostel de léans. Ils partirent contre leur coutume, dont ils murmurèrent ensemble; car, du temps passé, quand ils alloient en si haute solennité à la Cour de leur seigneur le roy de France, estoient administrez des gouverneurs de boire et de manger en sa Cour qui estoit à tous ouverte et là ceux qui se vouloient seoir estoient servis très largement par les serviteurs du roy, de viande d'iceluy. »

Trait où se marque la différence qu'on observait entre les mœurs des rois de France, demeurées patriarcales, et celles des monarques anglais.

En ces Cours ouvertes, le Roi ne se contentait pas de nourrir ses sujets; le sénéchal distribuait en son nom

Chapes, surcots, cotes, mantiaus,

les fourrures, le vair et le gris, les dos [peaux] de martres zibelines, les riches atours, garnemens et paremens, les armes, heaumes et hauberts et les écus peints à fleurs, les plats d'étain

et les hanaps de vermeil, les mules et roncins, palefrois et destriers.

> Veigne à la cort quand elle iert [sera] assemblée,
> Chascun aura et cheval et espée.

Les moines recevaient de « blancs burriaus » [robes de bure blanche]. Aux dames le Roi donnait des pendans d'oreille, des perles, des joyaux, des ceintures « d'argent ferrées, » de riches étoffes, baudequins, draps d'argent ou de samit ciselé. Libéralités qui sont nommées les *livrées*, — du latin, *liberatæ*, *liberationes*, — du Roi. Puis le souverain nommait des titulaires aux charges vacantes, conférait des bénéfices, accordait des pensions, créait des chevaliers. Enfin se déroulaient joutes, carrousels et quintaines. Après quoi, le Roi embrassait les dames et congédiait l'assemblée.

Les trefs sont détendus. Barons et écuyers rejoignent leurs demeures en formant sur les routes de longues chevauchées :

> Quant vient en mai, que l'on dist as lons jors,
> Que Franc de France repairent de roy cort,
> Renaus repaire devant el premier front.

« En mai, le mois dit aux longs jours, quand Francs de France reviennent de la Cour du Roi, Renaud marche en avant, au premier rang. »

Que si nous nous sommes étendu un peu longuement sur ces « Cours plénières, » c'est à cause de leur importance dans le gouvernement de nos vieux rois. Les princes profitaient de ce qu'ils avaient autour d'eux le plus grand nombre possible de leurs sujets, pour prendre, d'accord avec eux, les mesures les plus instantes, les unes concernant l'ensemble du royaume, où ces décisions avaient force de loi, les autres concernant la famille royale. Les historiens ont noté toute une série de ces décisions qu'il serait trop long de rappeler ici. Et c'est ainsi que les Cours plénières, telles que nous venons de les décrire, ont été l'origine immédiate des États généraux. Les célèbres États généraux des XIVe et XVe siècles n'ont pas été autre chose que les cours plénières du XIIe siècle, mais où s'était graduellement introduit plus d'ordre et de méthode.

*
* *

Quant aux ressources qui leur étaient nécessaires, les pre-

miers Capétiens les tiraient de l'exploitation de leurs domaines. Ils subvenaient à leurs besoins par leurs revenus particuliers, sans lever d'impôts, grâce à des rentes personnelles, à des cens et à des fermages, dont le montant leur était apporté dans les trois termes de Saint-Rémy, de la Chandeleur et de l'Ascension.

Les Capétiens sont devenus, il est vrai, les plus grands propriétaires fonciers du pays. A Gonesse, à Mantes, à Étampes, ils ont établi des greniers où leurs prévôts font ranger le blé et l'avoine; ils ont des celliers à Orléans, à Angoulême; le bois et la venaison leur sont fournis par les forêts dont leurs résidences sont entourées, les forêts de Fontainebleau, d'Ivelin, de Saint-Germain, de Compiègne et de Rouvray (bois de Boulogne). Que si le Roi est si souvent en chasse, ce n'est pas seulement, comme dans les derniers temps de la monarchie, pour son plaisir, mais pour alimenter sa table et celle de ses officiers. Et de là aussi ces déplacemens incessans, car, au lieu de faire voyager vivres et subsistances, il semblait à la Cour plus expédient de les aller consommer sur place, d'un domaine à l'autre. Ou bien le Roi se rendait, avec sa suite, dans telle ou telle abbaye où il exerçait le droit de gîte en qualité de suzerain. Vastes et multiples exploitations rurales au profit desquelles les princes ajoutent les droits féodaux qu'ils percevaient comme suzerains de leurs fiefs. Le Roi n'avait à faire face qu'à des dépenses domestiques. L'État n'existait pas, partant nul impôt public.

Conception qui persistera jusqu'à la Renaissance. Après cinq siècles de monarchie, les États généraux de 1484 estimeront encore que les propriétés du Roi lui doivent suffire à lui et à sa maison, voire aux dépenses de l'État. Au regard du peuple, l'impôt n'est toujours qu'un recours momentané, une *aide*, pour reprendre l'expression consacrée. Aussi, jusque sous Louis XIII, appellera-t-on « finances ordinaires » les produits du domaine royal, « finances extraordinaires » le produit des impôts.

Depuis des siècles, il est vrai, cet « extraordinaire » formait la ressource principale du gouvernement.

Aux revenus de ses propriétés le prince ajoutait les quatre cas de l'aide féodale qui nous arrêteront un instant.

Rappelons que, dans l'antiquité, la législation romaine prescrivait que les cliens devaient 1° doter la fille du patron; 2° fournir la rançon du patron quand il était fait prisonnier;

3° contribuer aux frais de ses magistratures et à celles de son fils ; 4° le soutenir dans les dépenses extraordinaires, quand des amendes étaient encourues, etc.

Le droit féodal établit que le vassal doit aide au suzerain; 1° quand il marie sa fille ; 2° quand, fait prisonnier, il doit payer une rançon ; 3° quand il est armé chevalier ou arme ses fils chevaliers ; 4° dans les dépenses extraordinaires, quand il part pour la croisade ou veut racheter une partie du fief.

En retour, le patron devait à son client, comme le seigneur à son vassal, soutien et protection dans toutes les circonstances de la vie.

Les deux tableaux ne présentent pas seulement une grande similitude, mais une parfaite identité.

On constatera que, lorsque la féodalité se développa, la clientèle romaine avait disparu depuis des siècles : l'une ne peut donc être sortie de l'autre. Force est de conclure que l'une et l'autre ont été produites par la même cause; or l'origine familiale de la clientèle romaine ne fait plus doute pour personne.

Voyons à présent les quatre cas de l'aide royale :

Le sujet doit aide au monarque : 1° quand celui-ci marie sa fille; 2° quand, fait prisonnier, il doit payer sa rançon; 3° quand il arme ses fils chevaliers; 4° dans les dépenses extraordinaires, quand il part pour la croisade.

Entre l'aide féodale et l'aide royale nous constaterons donc encore les rapports les plus étroits.

La première application de l'aide royale, étendue au royaume entier, date de 1188, nous voulons parler de la contribution demandée par Philippe-Auguste pour subvenir aux frais de l'expédition contre les Sarrasins, de la dîme Saladine (du nom du sultan Saladin).

Suivons à présent les contingences dont l'influence étendra et, peu à peu, modifiera les faits sur lesquels elles agiront : l'impôt perçu par Philippe-Auguste, plus tard par Louis VII pour la croisade, fut donc essentiellement un impôt féodal, familial, à en considérer l'origine; mais les circonstances devaient en faire un impôt général ; à plus forte raison, en sera-t-il ainsi des contributions levées par Philippe le Bel pour le mariage de sa fille Isabelle ou pour la chevalerie de ses fils, des deniers perçus pour la rançon du roi Jean.

Et quels ne furent pas les peines, les efforts du gouvernement, avant qu'il parvînt à faire accepter le principe même de l'impôt! Sur la fin du règne de Philippe le Bel, les Capétiens occupent le trône depuis trois siècles; le Roi veut lever, pour les besoins urgens de la guerre de Flandre, un droit qui paraîtrait aujourd'hui fort mince, sur la vente des objets de consommation. Quelle indignation provoquent ces « nouveautés, » ces extorsions injustes et intolérables! Il y eut des émeutes, des personnes furent tuées. Si grande est la colère soulevée, que le paisible continuateur de Nangis en perd son sang-froid.

*
* *

Il nous reste à parler de l'administration locale.

Au-dessous des grands officiers dont il vient d'être question, sont rangés les agens inférieurs, les agens locaux, c'est-à-dire les prévôts, qui continuent les fonctions des *judices* carolingiens; mais ils sont principalement chargés d'exploiter les domaines que les premiers Capétiens possèdent sur les points les plus divers du territoire et dont les revenus leur fournissent encore leurs principales ressources pour gouverner leurs sujets. Les prévôts prennent leurs fonctions à ferme, pour un temps déterminé, versant au Roi une somme convenue pour l'exploitation du domaine et conservant le surplus des profits, qu'ils en ont tirés, pour leur rémunération. En réalité, ils sont des fermiers, dans le sens moderne du mot.

On trouve des prévôts, — ils sont au nombre de trente-huit jusqu'à Philippe-Auguste, — dans toutes les localités où la couronne possède des domaines importans. Ils y président aux labours, aux semailles, à la moisson, à la fenaison, aux vendanges; ils y surveillent l'entretien des bâtimens royaux et des clôtures, celui des cuisines, des brasseries, boulangeries et pressoirs; ils doivent maintenir en bon état les viviers, les vacheries, les porcheries, les bergeries et les écuries diverses, nourrir les poules, les oies, les canards, les paons, les faisans, les tourterelles et les perdrix qui appartiennent à leur maître; élever leurs chevaux, faire cultiver leurs jardins; recueillir les œufs, le lait, le miel, le lard que produisent les fermes et les courtils; faire ranger la paille et le foin sous les hangars qu'ils ont fait construire; enfin, quand ils en sont requis, ils doivent faire parvenir ces provisions à la Cour et en vendre le surplus; occu-

pations absorbantes et qui leur prennent plus de temps que les fonctions judiciaires dont ils sont chargés par surcroît, comme représentans de l'autorité royale. Ils sont placés sous les ordres du sénéchal, chef de la maison du Roi.

Gérans du domaine royal, ils deviennent avec le temps, — sous la force du mouvement qui a généralement déterminé l'évolution des institutions monarchiques, — des officiers publics. Pendant longtemps, ils ont été les seuls juges locaux, joignant d'ailleurs à ces attributions financières et judiciaires un rôle guerrier. Ils publient les semonces à l'ost royal et conduisent les contingens levés dans l'étendue de leur ressort. Ils deviennent les plus utiles auxiliaires du monarque.

On sait que l'institution des baillis, — cette première et, dans ses origines, cette très vague esquisse du gouvernement administratif, — n'apparaîtra que sous Philippe-Auguste, alors que la maison capétienne comptera déjà deux siècles de royauté.

*
* *

Quant à un pouvoir législatif, il n'y en a pas. Un père ne fait pas de législation au sein de sa famille. « Si veut le père, si veut la loi. » Les Mérovingiens légiféraient, ainsi que les Carolingiens; car leur autorité n'était pas de caractère patronal. Les Capétiens ne légifèrent plus. Comme le père parmi ses enfans, le Roi est, parmi ses sujets, « la loi vive. » Il gouverne son royaume comme une famille. « Si veut le Roi, si veut la loi. » Les ordonnances du Roi et de son conseil, quand elles entrent dans les mœurs, deviennent coutumières; mais si la coutume ne les admet pas, elles n'ont qu'un effet passager. Au XVIIe siècle encore, Pascal et Domat pourront écrire : « La coutume, c'est la loi. » Et les Capétiens ne légifèreront pas jusqu'à la Révolution. On sait la célèbre réflexion de Mirabeau : « La place que la notion de loi doit occuper dans l'esprit humain était vacante dans l'esprit des Français. » Après 1789 seulement, quand le régime patronal aura été détruit, on reverra dans notre pays ce qu'on n'y avait pas vu depuis le IXe siècle, depuis les Carolingiens, un pouvoir législatif.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DU CENTENAIRE DE WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY

Lorsque, l'année prochaine, tous les peuples de langue anglaise s'uniront pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de Charles Dickens, c'est chose bien certaine que le public français, de son côté, se fera un devoir d'apporter à la mémoire de l'auteur de *David Copperfield* son tribut particulier d'affection et de gratitude. Charles Dickens ! je crains décidément de ne pouvoir jamais évoquer avec l'impartialité qu'il faudrait le souvenir d'un aussi fidèle compagnon, ami, et bienfaiteur de toute ma vie. Mais combien d'autres cœurs de chez nous, depuis un demi-siècle, ont été pareillement séduits par ce magicien : accoutumés peu à peu à plonger dans le merveilleux univers issu de sa fantaisie créatrice, ils se trouveraient, maintenant, tout à fait incapables d'en examiner « objectivement » la portée littéraire ou la vraisemblance ! Et s'il est sûr que dans d'autres pays, en Russie par exemple ou en Allemagne, tout le roman moderne s'est constitué et n'a point cessé de se développer sous l'influence immédiate de l'œuvre de Dickens, combien chez nous aussi cette influence a été féconde, ne serait-ce que pour opérer la transition qui nous apparaît aujourd'hui entre la forme et le contenu « romanesques » des récits d'un Balzac et de ceux d'un Flaubert ou d'un Alphonse Daudet ! Je ne crois pas que Walter Scott lui-même, ni autrefois Richardson, aient, sinon occupé plus de place dans nos âmes françaises, en tout cas réussi à y pénétrer plus profondément. De telle manière qu'en 1912, au moment où toutes les races anglaises proclameront, d'un élan unanime, leur tendre dévotion à l'égard d'un conteur que

les plus délicats de leurs lettrés s'accordent désormais à chérir autant qu'ils avaient naguère affecté de le dédaigner, nous pouvons être assurés que des milliers de lecteurs français leur feront écho, — lecteurs anciens, se souvenant d'avoir frémi doucement au spectacle des souffrances et de l'agonie pathétiques de l'exquise petite-fille du marchand d'antiquités; jeunes lecteurs tout fraîchement remués de sympathie fraternelle pour les luttes, les déboires, le triomphe final du jeune Copperfield!

Mais voici cependant que, dès la présente année 1911, en attendant les fêtes de ce glorieux centenaire, les mêmes peuples de langue anglaise s'empressent à célébrer pieusement le centième anniversaire de la naissance d'un autre de leurs grands romanciers, le plus grand de tous après Dickens, ou parfois regardé comme son égal; et il ne semble pas que personne, chez nous, manifeste le désir de mêler sa voix à ce concert de louanges en l'honneur du noble et vigoureux génie de W. M. Thackeray. A peine quelques-uns d'entre nous savent-ils le nom de ce romancier; et ce n'est pas seulement que nous l'ayons oublié, ainsi que cela nous est arrivé pour maints autres écrivains étrangers familiers à nos pères : le fait est que jamais, en aucun temps, le public français ne paraît avoir consenti à accueillir dans son intimité l'illustre auteur d'*Arthur Pendennis* et de *Barry Lindon*. Lorsque, aux environs de 1860, l'énorme succès de l'œuvre de Dickens a provoqué chez nous, pour la troisième fois depuis le milieu du XVIIIe siècle, une véritable passion de curiosité à l'égard de l'école tout entière du roman anglais contemporain, les traducteurs ne se sont pas fait faute, naturellement, de nous offrir l'œuvre à peu près complète de Thackeray, tout de même qu'ils nous révélaient celles des Bulwer Lytton et des Wilkie Collins, des George Elliot et des Charlotte Brontë. Mais, tandis que la plupart de ces rivaux ou disciples de Thackeray rencontraient parmi nous des lecteurs enthousiastes, c'est comme si une malchance obstinée nous eût interdit, dès le début, de prendre plaisir à aucun des romans d'un auteur estimé de ses compatriotes fort au-dessus de ceux-là. En vain les critiques les plus autorisés, et Taine au premier rang, nous invitaient à admirer, dans l'art de cet auteur, une maîtrise littéraire incomparable, avec la plus heureuse alliance de tous les dons du conteur, du peintre, et du psychologue; en vain ces guides ordinaires de l'opinion française, — trompés eux-mêmes sur le compte de Dickens par une prévention des lettrés anglais toute pareille à celle qui chez nous, autrefois, avait empêché les contemporains de Balzac de rendre hommage à la valeur littéraire

de ses feuilletons, — nous enjoignaient de préférer à l'invention un peu vulgaire de *Martin Chuzzlewit* la touche plus subtile des *Newcomes* et d'*Henri Esmond :* notre impuissance à les suivre, dans ce cas particulier, était décidément si irrémédiable que les traducteurs eux-mêmes dont je parlais à l'instant, après nous avoir soumis presque toutes les productions antérieures de Thackeray, renonçaient à introduire chez nous ses derniers ouvrages, et notamment ces *Newcomes* où l'on nous assurait qu'il avait déployé le plus pur de son génie. Il n'y avait pas jusqu'à sa *Foire aux Vanités*, le plus fameux à coup sûr et le plus « populaire » de ses romans, qui n'échouât à obtenir parmi nous la faveur accordée aux plus médiocres « machines » de Bulwer Lytton ou d'Anthony Trollope, de l'un quelconque des nombreux romanciers anglais dont les noms se lisaient au dos des couvertures sang-de-bœuf de la mémorable *Collection des meilleurs auteurs étrangers*.

Mais pourquoi? Comment expliquer cet étrange phénomène, bien souvent déploré, en ma présence, par des admirateurs du célèbre romancier? La faute en était-elle, peut-être, aux traductions des récits de Thackeray, comme le supposaient volontiers ces compatriotes du maître? Il est sûr que bon nombre des susdites traductions aux couvertures rouges avaient dû être faites avec une précipitation et une négligence fâcheuses : n'est-ce pas dans l'une d'elles que la locution anglaise *for the nounce*, « pour le moment, » avait été traduite par les mots : « pour le Nonce, » survenant là de la façon à la fois la plus littérale et la plus imprévue? Et certes, il est bien vrai, aussi, que la langue de Thackeray, avec sa remarquable tenue littéraire, s'accommodait plus malaisément d'une transposition trop sommaire que celle d'un Ainsworth ou d'un Wilkie Collins. Mais ma vieille expérience de traducteur m'a appris qu'il existait, décidément, une « grâce d'état » pour les œuvres étrangères qui avaient en soi le moyen de nous intéresser : combien n'ai-je pas constaté, à ce point de vue, de vrais miracles, permettant à un roman, et parfois même à un ouvrage historique ou philosophique, de se frayer un chemin jusqu'à notre cœur malgré la « trahison » d'une traduction à peu près illisible! Sans compter que, par hasard, il se trouve que tels des romans de Thackeray, *Arthur Pendennis* et *Henri Esmond*, sont tombés aux mains de traducteurs d'une habileté et d'une conscience exceptionnelles, très suffisamment en état de nous rendre accessible l'intention générale de la pensée de l'auteur.

Plus spécieuse m'apparaîtrait une autre explication, attribuant notre antipathie invincible pour l'art de Thackeray à un secret instinct qui nous avertirait de l'antipathie préalable du romancier anglais pour notre race française, comme aussi pour la religion de nos pères. « Ceux qui supposent que Thackeray détestait la France et les Français commettent une erreur tout à fait gratuite, » nous assurait tout récemment encore M. Lewis Melville, le nouveau biographe de l'auteur d'*Henri Esmond*. Le reproche, si je ne me trompe pas, s'adressait expressément à moi, qui ai eu naguère, en effet, l'occasion d'affirmer ici ce peu de goût du romancier à l'égard de la France et de la religion catholique (1). Mais aussi bien, sur ce dernier point, M. Lewis Melville lui-même a-t-il été forcé de me donner raison. Il reconnaît que Thackeray a toujours témoigné, pour le catholicisme, des sentimens d'une aversion mêlée de mépris; et il cite, à ce propos, une page infiniment caractéristique, extraite de la relation d'un voyage du romancier au *Quartier de Cornhill au Caire* :

Je suis entré une fois dans une église, à Rome, sur la requête d'un ami catholique. J'y ai trouvé des murs tendus de bandes de calicot rose et blanc à bas prix, des autels couverts de fleurs artificielles, une foule de chandelles de cire, et une infinité d'ornemens en papier doré. L'endroit me donnait tout à fait l'impression d'un de nos théâtres de faubourg; et voilà que mon ami, dans ce lieu, se prosterne à genoux, plongé dans un ravissement d'admiration et de dévotion! Impossible, pour moi, de juger moins défavorablement cette église, la plus fameuse du monde. La tromperie y est trop ouverte et flagrante, les contradictions trop monstrueuses. Il m'est difficile, même, d'être en sympathie avec les personnes qui tiennent tout cela pour sincère; et bien que, — ainsi que je l'ai reconnu dans le cas de mon ami de Rome, — toute la vie d'un croyant puisse s'écouler dans le plus pur exercice de la foi et de la charité, il m'est difficile d'accorder crédit de loyauté même à ce croyant-là, tellement grossières me semblent être les impostures qu'il fait profession d'accueillir et de révérer. L'homme raisonnable a besoin d'un effort non petit pour admettre même la possibilité de la foi ingénue d'un catholique; et je n'ai pas réussi, pour ma part, à emporter de cette église d'autres émotions que celles de la honte et d'une vraie souffrance.

« Thackeray, — écrit M. Melville, — méprisait tous les catholiques, en raison de leur religion; et toujours il s'est exprimé là-dessus avec une extrême rudesse. » Mais, au contraire, le biographe de l'illustre romancier ne consent pas à me laisser dire que celui-ci ait

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1906.

éprouvé à l'égard des Français un sentiment quelque peu analogue; et là-dessus je serais tout disposé à me croire en faute si mon affirmation de ce sentiment de l'écrivain anglais n'avait pas été, simplement, la conclusion évidente que j'avais vue ressortir de certains faits positifs, notés ici par moi à l'occasion de la récente exhumation d'une série de « chroniques parisiennes » de Thackeray, — chroniques où déjà, décrivant à ses compatriotes divers aspects de notre vie française, il ne laissait pas de se montrer animé contre nous de l'antipathie la plus manifeste. Voici d'ailleurs, en deux mots, de quoi il s'agissait.

Vers la fin de l'année 1863, Thackeray avait commencé un nouveau roman, *Denis Duval*, que sa mort subite avait interrompu; et les éditeurs de ce roman inachevé avaient trouvé bon d'y adjoindre, en appendice, une copie des documens historiques qui avaient servi à sa rédaction. Or, ces documens racontaient l'existence aventureuse de deux personnages du XVIIIe siècle, un gentilhomme français et un brigand anglais : le premier ardent catholique, mais aussi patriote admirablement intrépide et loyal; le second, un vulgaire coquin, avec cela zélé protestant. Sur quoi Thackeray avait, dans son roman, conservé au brigand son vrai caractère historique, mais en faisant de lui un « papiste » effréné; et quant au gentilhomme français, le baron de la Motte, de ce héros sans reproche le romancier de *Denis Duval* avait imaginé de faire un ignoble gredin, unissant à la ferveur de son catholicisme la pratique assidue de toutes les formes les plus répugnantes de l'hypocrisie et de la cruauté. Il y avait même, dans un tel travestissement du rôle et du caractère historiques de notre compatriote, quelque chose d'étrangement audacieux, pour ne pas dire d'indélicat : car sans doute Thackeray, lui, n'avait pas l'intention de nous révéler la série authentique de ces pièces anciennes, dont il aurait simplement prétendu avoir tiré le fond de son roman. Ou plutôt sa conduite pouvait bien s'excuser, mais à la seule condition d'admettre chez lui, en regard du sentiment que lui-même reconnaissait avoir toujours éprouvé à l'endroit des catholiques, une égale impossibilité foncière de croire à la « parfaite bonne foi » d'un patriote français.

Au reste, toute l'œuvre du grand romancier m'offrirait une foule d'autres preuves, et non moins péremptoires, à l'appui d'une thèse dont je m'étonne que l'on puisse songer sérieusement à la contester. On allègue bien, contre elle, le rôle sympathique attribué par Thackeray à une vieille dame française, Mme de Florac, dans son

histoire des *Newcomes;* mais, jusque dans cette histoire, les deux figures du mari et surtout du fils de Mme de Florac sont expressément des « grotesques, » et où il n'est pas douteux que l'auteur, cependant, ait voulu incarner l'idée la moins défavorable qu'il réussissait à se faire du caractère français. Bruyant et familier, « bon garçon » si l'on veut, mais fâcheusement dépourvu de la plupart des scrupules qu'on attendrait d'un personnage de sa condition : tel nous apparaît le jeune vicomte de Florac, évidemment conçu comme un « type » symbolique de ce que peut produire de meilleur notre aristocratie française.

L'erreur des critiques anglais sur ce point ne saurait s'expliquer, me semble-t-il, que par la confusion qu'ils commettent entre deux élémens très différens de l'esprit de Thackeray : sa connaissance de la vie française et l'opinion que cette vie lui a toujours inspirée. Que l'auteur du *Livre d'Esquisses Parisiennes*, ayant très longtemps demeuré à Paris, se soit mis au courant de notre littérature, et peut-être aussi de la partie extérieure, superficielle, de nos mœurs nationales, beaucoup plus que l'ordinaire des écrivains de son pays, cela est absolument incontestable. Mais à son observation de ces choses françaises Thackeray a appliqué, de tout temps, la même prévention qui de son long séjour à Rome ne lui a permis d'emporter, à l'égard de la religion catholique, « d'autres émotions qu'un mélange de honte et de vraie souffrance. » Et que si, aujourd'hui encore, ses lecteurs anglais ne sentent pas ce qu'ont pour nous d'humiliant des portraits comme ceux qu'il leur a laissés du vicomte de Florac ou du baron de la Motte, la cause en est peut-être à ce que, malgré leur sincère et croissante sympathie envers nous, involontairement ils ont encore les yeux remplis de l'immense série de caricatures qui, pendant deux siècles, leur ont été présentées comme les plus authentiques portraits de la race des « mangeurs de grenouilles, » des soldats de Fontenoy et du camp de Boulogne.

Après quoi, j'ai hâte d'ajouter que, pour regrettable qu'ait pu nous apparaître l'humeur dédaigneuse de Thackeray à notre égard, ce n'est pourtant pas ce sentiment qui, lui non plus, nous a empêchés d'apprécier l'éminente valeur littéraire d'œuvres comme *Pendennis* ou *Barry Lindon*, où les opinions de l'auteur sur notre nature française ne tiennent qu'une place tout à fait accessoire. Le véritable motif de cette indifférence du public français pour les ouvrages de l'un des plus grands conteurs et psychologues de tous les temps doit être cherché

plus loin, à une source plus profonde : il est tout entier, selon moi, dans notre incapacité de prendre plaisir à des récits où nous avons l'impression que l'auteur lui-même ne s'est pas abandonné à nous librement, — à nous, comme aussi aux événemens et aux personnages évoqués par lui sous nos yeux.

L'aventure littéraire de Thackeray en France, je ne puis la mieux comparer qu'à celle d'un autre grand romancier, celui-là issu de notre race, mais également conduit à créer ses romans bien moins par un besoin passionné de son cœur que par l'active et féconde curiosité de son intelligence. Tout de même que l'auteur des *Newcomes*, celui de la *Chartreuse de Parme* a été, avant tout, un « cérébral, » un homme d'une ouverture et étendue d'esprit merveilleuse, dépassant les plus originaux des romanciers de son pays par l'intensité de vie individuelle qu'il a su prêter à maintes de ses figures : mais, avec cela, ayant toujours l'air de se borner à la leur « prêter, » comme s'il ne pouvait pas se résigner à nous laisser en tête à tête avec ces ingénieux et subtils reflets de sa propre pensée. N'est-ce point de cette qualité ou de ce défaut, de cette prépondérance chez lui des dons intellectuels sur le simple élan spontané de l'invention créatrice, que notre cher Stendhal a toujours porté la peine, de génération en génération, échouant irrémédiablement à nous procurer, malgré toute sa science et tout son génie, l'illusion bienfaisante d'une pleine réalité « romanesque » telle que nous la trouvons dans les récits, souvent moins « vrais, » d'un Balzac ou d'un Alphonse Daudet, — moins vrais, et qu'une critique réfléchie aurait même le droit d'estimer moins « vivans ? » Que manque-t-il aux personnages de Mme de Rénal et de Mlle de la Môle, de Fabrice del Dongo et de ses maîtresses, pour se graver à jamais dans nos cœurs avec une réalité et un relief incomparables, charmantes ou tragiques figures dont il nous semble que le fond le plus secret de leurs âmes se trouve immortellement mis à nu devant nous ? Il leur manque seulement de pouvoir s'échapper de la forte main de Stendhal, que nous apercevons à chaque instant derrière elles ; et cela seul suffit pour nous empêcher d'accueillir de plain-pied, dans notre souvenir, ces diverses figures où nous devinons trop des « êtres de raison, » de belles ombres que la fantaisie d'un artiste de génie s'amuse à projeter sur le papier comme sur la toile blanche d'un cinématographe.

Cette répugnance naturelle et invincible de notre esprit français à se satisfaire de récits que l'auteur lui-même ne nous donne pas pour absolument authentiques, — quelque puissance d'invention, d'ana-

lyse, ou de peinture qu'il y ait d'ailleurs déployée, — c'est elle aussi qui, depuis un demi-siècle, ne nous a point permis d'apprécier les éminentes vertus littéraires du Stendhal anglais. Tout ce que l'œuvre romanesque de Thackeray contient à la fois d'observation et de poésie nous a été caché par cette main trop visible de l'auteur, incapable de se résigner à nous laisser oublier sa propre présence et l'adresse avec laquelle il réussit à camper, sous nos yeux, la foule bigarrée de ses personnages. Non pas que j'entende lui reprocher, à ce point de vue, son habitude perpétuelle d'entremêler à ses récits toute sorte de digressions morales ou philosophiques, ni même, peut-être, ce ton volontiers ironique, et quasi « supérieur, » qui finit pourtant par agacer parfois jusqu'à ses lecteurs les plus indulgens. Par-dessous ces travers extérieurs, résultant déjà manifestement de son excès d'« intellectualisme, » ce ton s'impose à nous dans toute l'inspiration générale des romans du fameux écrivain anglais, — sauf à les revêtir d'une originalité et d'une grandeur singulières pour l'élite de ses compatriotes, en même temps qu'il les rend à peu près inaccessibles à notre goût français.

Le fait est que Thackeray, malgré toute la gloire qu'allaient lui procurer ses romans, n'est devenu romancier que par occasion, relativement assez tard dans sa vie, et, selon toute vraisemblance, sans y être poussé par un profond besoin de son cœur. Né aux Indes en 1811, d'une excellente famille de *gentlemen*, il a été avant tout un *gentleman*, un homme d'éducation et de manières raffinées, instinctivement porté à considérer le travail littéraire comme un passe-temps, ou bien encore comme une dure nécessité pratique, quelque peu dégradante. La perte de son patrimoine, des séjours prolongés à Paris et de nombreux voyages, enfin trois années de parfait bonheur conjugal aboutissant à la plus terrible des catastrophes, — la folie incurable de sa chère jeune femme, — autant de leçons dont chacune avait contribué pour sa part à étendre ou à approfondir une de ces intelligences vraiment « universelles » que le hasard des événemens conduit seul à se choisir telle ou telle voie d'expression particulière. Aussi bien la première ambition du jeune Thackeray avait-elle été de se consacrer à la peinture ; et lorsque ensuite la carrière des lettres s'était ouverte devant lui, c'était au genre de l'esquisse « humouristique, » du léger et spirituel croquis de mœurs nationales ou étrangères, qu'il s'était livré tout entier pendant plus de dix ans. Son début dans l'art qu'il était appelé à illustrer ne datait, en somme, que de 1839, où ce merveilleux « parodiste » s'était avisé d'écrire une terrifiante (et comique)

« histoire de brigands, » par manière d'exagération satirique des tendances que révélaient alors l'*Eugène Aram* de Bulwer Lytton et surtout l'*Olivier Twist* de Dickens.

Un biographe soucieux de mettre en valeur les sources principales de la personnalité littéraire de Thackeray serait tenu, me semble-t-il, d'attribuer une importance prépondérante à deux faits de sa vie : la maladie de sa femme, et l'influence exercée sur lui par les romans de Dickens, ou plutôt par l'énorme succès qu'ils avaient obtenu. Brusquement interrompu, par un coup inexorable de la destinée, au milieu du plus beau rêve d'amour et de bonheur, un écrivain comme celui-là ne pouvait manquer de sentir dorénavant installée, dans le fond de son être, une amertume où l'inclinait déjà son tempérament d'observateur et de satiriste. De là, dans tous ses romans, cette âpreté d'analyse psychologique, cette insistance à rechercher les élémens les plus cachés de l'égoïsme humain, qui constitue l'un des traits distinctifs de la saisissante nouveauté de son art de conteur : pour ne rien dire d'une certaine atmosphère de tendre et discrète mélancolie qui enveloppe comme d'un voile poétique cette sombre peinture d'un monde de coquins sans scrupules et de faibles d'esprit. Et quant à ce qui est de l'effet produit sur Thackeray par la popularité des romans de Dickens, je ne crains pas d'affirmer que, depuis ce premier roman, *Catherine*, écrit en 1839 pour railler la « sensiblerie » de l'auteur d'*Olivier Twist*, jusqu'à l'ébauche posthume de *Denis Duval*, toute l'œuvre du plus grand des romanciers anglais après Dickens doit une bonne partie de son origine au double désir, chez ce romancier, d'égaler le succès de son illustre confrère, et de montrer aux lecteurs de celui-ci la possibilité de s'élever plus haut que lui en traitant des sujets tout pareils aux siens.

Oui, le projet de rivaliser avec Dickens, et de le dépasser sur son propre terrain, c'est à ce sentiment plus ou moins conscient que le public anglais est surtout redevable de posséder les beaux livres que sont *la Foire aux Vanités*, *Pendennis*, les *Newcomes*, les *Aventures de Philippe*, comme aussi, antérieurement à ces longs ouvrages, la délicieuse « nouvelle » intitulée *Le grand Diamant des Hoggarty*. A chaque page, nous avons l'impression de voir Thackeray s'ingéniant (ou parfois simplement se divertissant) à donner, en quelque sorte, une leçon de pensée et de style à Dickens lui-même ou à la foule ingénue de ses admirateurs. Ses biographes ont beaucoup insisté sur le profit qu'il a tiré de l'étude des vieux romans d'Henri Fielding et de Tobie Smollett; mais, en réalité, l'influence de ces

maîtres, tout au moins pour ce qui est de la forme du récit, nous apparaît plus sensiblement dans les premières œuvres de Dickens que dans celles où l'auteur de *Pendennis* n'a plus eu qu'à adopter les moules nouveaux créés déjà par son jeune émule ; et le seul usage qu'ait pu faire dorénavant Thackeray de l'art de ces savoureux conteurs du XVIIIe siècle a été de montrer à Dickens comment il était possible d'extraire, de leurs ouvrages, une « moelle » plus riche, plus d'observation pénétrante et de verve railleuse. A l'aide de Fielding, Thackeray s'est efforcé de corriger et de rehausser le roman de Dickens : en quoi il n'a d'ailleurs réussi qu'imparfaitement, car, avec leur réalisme plus superficiel et la simplicité courante de leur style, ce sont toutefois les récits de Dickens, et non pas les siens, qui égalent en vigoureuse intensité de vie l'œuvre immortelle des romanciers anglais du dernier siècle.

Et ainsi s'explique, pour nous, cette secrète impression de malaise que nous causent toujours jusqu'aux plus touchans des récits de Thackeray. Nous devinons instinctivement que, de même que les chefs-d'œuvre de Stendhal, *Pendennis* et les *Newcomes* restent, au fond, des romans d' « amateur. » Mais comment ne pas reconnaître, après cela, tout ce que cet « amateur » de génie a offert à ses compatriotes de vivantes peintures et de « types » inoubliables ! L'humanité qui s'agite dans ses livres a beau nous apparaître trop constamment dirigée par la main du grand homme qui l'a tirée tout entière de son ample cerveau : combien elle est diverse, et amusante, et vraie, éclairée d'une lumière intérieure qui nous découvre jusqu'aux moindres nuances de ses sentimens et de ses idées ! Au point de vue de ce qu'on pourrait appeler la « définition » psychologique des personnages d'un roman, je ne crois pas qu'aucune littérature ait rien produit d'aussi remarquable. Chez Thackeray, c'est vraiment l'âme tout entière des héros que nous apercevons, avec le détail minutieux de toute leur personne intellectuelle et morale, souvent même avec leurs « tics, » leurs habitudes, et le ton de leurs voix. La figure de Rébecca Sharpe, dans *la Foire aux Vanités*, celle de l'oncle d'Arthur Pendennis, dans le roman intitulé de ce nom, celles encore des oncles et des tantes de Clive Newcome, et l'étonnante figure du Dr. Firmin, dans les *Aventures de Philippe*, chacune d'elles nous est présentée avec un art si savant et si fort que, d'autant plus, nous déplorons l'impossibilité où nous a mis l'auteur de croire librement à leur existence. Hélas ! à peine commençons-nous à reprendre l'illusion de leur réalité, que voici, de nouveau, la figure souriante de Thackeray qui se projette

derrière elles, comme pour nous inviter à l'applaudir, ou parfois encore pour railler doucement notre crédulité !

Mais je dois ajouter que, railleuse ou non à notre endroit, cette figure elle-même de W. M. Thackeray nous émeut et nous charme plus encore, peut-être, que toutes celles de ses personnages, lorsque nous sommes parvenus à la bien connaître. Il n'est pas surprenant qu'elle continue aujourd'hui de rencontrer dans son pays des admirateurs, ou plutôt des amis passionnés, pour lesquels le romancier de *la Foire aux Vanités* est devenu une espèce de Montaigne, — un compagnon familier dont la personne leur est plus chère que toutes les qualités littéraires de son œuvre. En fait, cet « amateur » de génie n'est pas sans ressembler à notre Montaigne. Il en a la franchise et la bonhomie, avec une égale maîtrise à nous faire accepter, le plus facilement du monde, telle dure leçon qu'il lui a plu de nous infliger. Sa philosophie même, tout aussi indéfinissable que celle de Montaigne, exerce sur nous une séduction à peine moins profonde, s'emparant de nous par de lentes étapes, mais sans que nous puissions réussir désormais à lui échapper.

C'est par cet attrait individuel que l'illustre rival de Dickens a le plus de chances de durer dans les lettres anglaises. Ses romans en tant que tels, il faut bien l'avouer, ont déjà vieilli. Tous les hommages offerts à sa mémoire par le public anglais, en cette année de son centenaire, ne feront pas que son *Henri Esmond* et son *Pendennis*, ni même sa *Foire aux Vanités*, viennent reprendre leur place d'autrefois dans les bibliothèques familiales où, seuls, les chefs-d'œuvre de Dickens semblent défier jusqu'ici les assauts du temps. Mais sous le romancier aux formules surannées, survit le causeur et le moraliste. Celui-là, je le jurerais, n'a rien perdu de son prix auprès de tout lecteur qui, à un moment quelconque de sa vie, s'est vu admis au délicieux privilège de son intimité. Tout au plus, sans doute la nature particulière de cette respectueuse affection de ses compatriotes les portera-t-elle, par degrés, à rechercher moins volontiers le plaisir de sa société dans ses grands romans que dans la nombreuse série de ses contes et de ses chroniques, où l'incomparable « amateur » a pu épancher beaucoup plus à loisir ses trésors de sagesse et de fantaisie. Il y a même, dans son œuvre, des centaines de courtes « esquisses, » — articles écrits pour la revue qu'il avait fondée, impressions de voyage, fragmens de prétendus « mémoires » d'un valet de chambre, — qui, si un audacieux traducteur prenait sur soi de les révéler au public français, auraient peut-être de quoi réconcilier enfin

celui-ci avec le talent d'un maître écrivain qu'il a toujours, jusqu'à présent, refusé d'apprécier. J'ouvre au hasard l'un de ces recueils de libres causeries, et aussitôt mes yeux tombent sur une charmante évocation des tristesses et des joies de la vie de collège :

Ah! mon cher monsieur, si vous avez de petits amis qui soient au collège, allez vite les voir, et faites pour eux ce qui est naturel. — donnez-leur une pièce blanche pour leurs menus plaisirs! Ne vous imaginez pas qu'ils soient trop âgés : essayez seulement, vous verrez bien ce qui en est! Et eux, ils se souviendront de vous, et vous béniront dans les jours à venir; et leur reconnaissance vous adoucira la morne solitude de votre fin de vie. Bonté divine! comment pourrais-je oublier jamais le louis que vous m'avez donné il y a un demi-siècle, capitaine Bob, mon bienfaiteur!... Et il est bel et bon de dire après cela, mon cher monsieur, que les enfans contractent ainsi l'habitude d'attendre des cadeaux de la part des amis de leurs parens, que cela les rend avides, et autres choses semblables. Avides, en vérité! La seule habitude que contractent ainsi les enfans est celle de manger des tartes et du caramel, habitude qu'ils n'emportent pas dans la suite de leur vie. Et combien, au contraire, c'est cela même qui est regrettable! Quelle extase de plaisir on se procurerait à présent pour cent sous, si l'on pouvait avoir le goût de les dépenser sur le comptoir du pâtissier! Non, si seulement vous avez de petits amis au collège, « fendez-vous » hardiment de vos pièces de quarante sous, mon bon ami, et offrez à ces pauvres petits les passagères joies de leur âge!

Ne sent-on pas s'exhaler de ces lignes comme un rayonnement de tendre bonté? Et la même impression se dégage de toute la longue série des « confidences » de Thackeray, publiques ou privées, soit qu'elles viennent à nous sous la forme des incessantes digressions de ses romans, ou de ses adorables chroniques, ou encore de toutes celles de ses lettres intimes qu'on nous a divulguées. Avec son amertume et le ton volontiers « supérieur » de son ironie, l'homme que ses compatriotes sont en train de commémorer était, en réalité, pour le moins aussi grand par l'exquise bonté de son cœur que par la force et l'originalité de son noble esprit. C'est, au reste, ce que savaient bien tous ceux qui l'approchaient; et j'imagine que les partisans les plus passionnés de Dickens, dans la lutte déplorable qui a trop longtemps divisé le public anglais, doivent aujourd'hui fêter de tout leur cœur le centième anniversaire de l'heureuse naissance d'un maître que Dickens lui-même, — et jusqu'au plus fort de l'ancienne querelle, — a toujours secrètement respecté et aimé.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Il n'y a pas de rôle plus difficile à tenir aujourd'hui que celui de prophète : aussi nous abstiendrons-nous soigneusement de toute prétention à cet égard. Les conversations ont repris à Berlin. Nous constatons le fait : bien qu'il ne soit pas, à lui seul, de nature à nous rassurer pour un avenir indéterminé, il éloigne tout danger de complications immédiates. Les journaux répètent volontiers qu'il ne faut être ni trop optimiste, ni trop pessimiste : ce cliché très banal est sans doute l'expression de la vérité.

Pendant plusieurs jours, on a été trop optimiste. Sans qu'on sache d'où venait ce bon vent et pourquoi il soufflait, la presse française et la presse allemande ont répété à qui mieux mieux que les choses allaient bien et qu'on pouvait escompter une solution favorable et prochaine. En réalité, à ce même moment, les choses n'allaient ni bien ni mal ; elles n'allaient pas du tout ; elles étaient à l'état stagnant, puisque M. Jules Cambon attendait à Paris les instructions de son gouvernement et que M. de Kiderlen contemplait à Chamonix la Mer de glace. Mais on voulait croire que tout était en bonne voie d'arrangement. Dès le retour de M. de Kiderlen à Berlin, quelques nuages ont apparu à l'horizon ; le ton des journaux s'est brusquement modifié, et des notes aigres se sont fait entendre, sans qu'on pût davantage dire pourquoi. Les propositions françaises pouvaient sans doute être pressenties sur quelques points, mais comme elles n'étaient pas encore connues, il était trop tôt pour que leur effet, bon ou mauvais, s'exerçât sur les esprits. Ces impressions avant la lettre, incertaines, variables, montraient seulement que l'opinion était toute prête à s'énerver. Du côté français, on répétait volontiers que les propositions qu'on allait faire étaient un dernier mot, et que le gouvernement allemand aurait à y répondre par oui ou par non : la confiance était même si grande

à cet égard qu'on calculait que M. Cambon verrait M. de Kiderlen un matin et qu'on aurait une solution le soir. Il y avait là, évidemment, quelque ingénuité. Du côté allemand on attendait; mais, à mesure que se rapprochait le moment où les conversations devaient être reprises, on se montrait plus soucieux. Était-ce un jeu qu'on jouait? Espérait-on, au moyen de ces alternatives d'abord de confiance, puis d'appréhension et presque d'inquiétude, agir sur l'opinion de manière à la fatiguer et à la rendre plus conciliante? Ces alternatives, qu'on a justement comparées à la douche écossaise où le chaud et le froid se succèdent à intervalles réguliers, sont assez dans la méthode germanique; mais peut-être n'a-t-on pas suffisamment songé à Berlin que l'effet ne s'en faisait pas moins sentir sur les Allemands que sur les Français. « Nous autres Allemands, a dit l'Empereur dans un de ses derniers discours, nous avons les nerfs les plus solides. » L'événement n'a pas confirmé cette appréciation, et il semble bien que, pour le moment du moins, les nerfs de nos voisins ont plus mal supporté que les nôtres l'épreuve à laquelle nous avons été soumis en commun.

De la négociation elle-même, on ne sait rien officiellement; les deux gouvernemens sont restés muets; ils se sont mutuellement promis de garder le secret de leurs pourparlers et ils se sont tenu parole. Il serait toutefois exagéré de dire qu'on ne sait rien du tout. En dépit des précautions prises pour le garder intégralement, une partie du secret transpire. La presse toujours aux aguets, toujours à l'affût des nouvelles, a beaucoup de moyens de se renseigner. Les hommes d'État les plus discrets le sont rarement jusqu'au mutisme absolu. Un mot qu'ils laissent échapper ouvre une piste où on s'engage, et on cherche. Nous savons aujourd'hui que, contrairement aux prévisions un peu naïves dont nous avons parlé plus haut, les conversations dureront encore quelque temps. Après avoir reçu les propositions françaises, le gouvernement allemand y a-t-il répondu par des contre-propositions formelles ou par des observations qu'il a faites à certains articles? La seconde hypothèse est la mieux accréditée; mais que ce soit la seconde ou la première qui se soit réalisée, le fait importe peu. Il est certain que le gouvernement allemand n'a pas accepté telles quelles les propositions françaises et que, sous une forme ou sous une autre, il en a contesté quelques-unes. Cela ne veut d'ailleurs pas dire qu'il les ait rejetées, mais seulement que la discussion sur elles est ouverte : dès lors, il n'y a nullement lieu de désespérer de l'accord final, et nous restons convaincus qu'on le désire à Berlin

comme à Paris, parce qu'on n'y a pas, tant s'en faut, un moindre intérêt.

Si on en croit les journaux, — et nous avons dit dans quelle mesure il est permis de le faire, — les difficultés actuelles portent sur les questions économiques. Le gouvernement allemand se montre disposé à nous laisser toute liberté politique et militaire au Maroc, comprenant fort bien qu'en échange d'un territoire considérable il ne peut pas nous donner une seconde édition d'un papier comme celui de 1909, auquel il a enlevé lui-même toute valeur : une plus grande précision est devenue nécessaire. Sur l'étendue de la cession de territoire à laquelle nous avons consenti en principe, il y aura sans doute des discussions de détail, mais on croit généralement à l'accord final. Nous faisons en effet la partie belle, et très belle, à l'Allemagne au Congo et au Gabon : si elle ne s'en contentait pas, elle risquerait de tout perdre, et c'est une conséquence à laquelle il n'est pas probable qu'elle s'expose. Pour nous, au contraire, il y a là une des principales difficultés de la négociation. L'opinion n'acceptera pas sans peine, lorsqu'elle en connaîtra l'importance, la cession territoriale à laquelle nous aurons consenti. Le Congo, le Gabon parlent à notre imagination; nous y avons fait de grands sacrifices; nos explorateurs et nos soldats y ont déployé une admirable intelligence et un héroïsme plus admirable encore; venus ensuite, nos administrateurs en ont fait des colonies évidemment très désirables, puisque les Allemands les désirent avec tant d'âpreté. Mais qu'ont fait ceux-ci pour les obtenir? Rien : ils n'ont dépensé ni un homme, ni un écu, ni un atome d'intelligence coloniale : toute leur politique consiste à profiter du travail d'autrui sans s'être donné la peine d'y acquérir aucun droit. Le seul titre qu'ils y invoquent est qu'ils peuvent nous créer des embarras ailleurs et qu'ils renoncent désormais à le faire.

Mais passons : tout ce qu'on peut dire à ce sujet est déjà connu de nos lecteurs. Si l'Allemagne est disposée à nous donner politiquement carte blanche au Maroc et si nous sommes résignés à leur abandonner une partie considérable du Congo, d'où peut venir entre elle et nous le désaccord? Il vient de ce que l'Allemagne émet, en matière économique, des prétentions inattendues. Jusqu'ici, s'appuyant sur l'Acte d'Algésiras, elle n'avait demandé au Maroc que l'égalité économique, convaincue d'ailleurs, et avec raison, que son activité commerciale et industrielle n'avait besoin que de la porte ouverte pour soutenir avec succès toutes les concurrences. Dans ces conditions, l'entente avec elle était facile, ou plutôt elle était déjà faite, et il suffi-

sait de la consacrer une fois de plus. L'Allemagne parlait de garanties à lui donner; nous ne voyons pas trop ce que ces garanties pouvaient être, mais, quelles qu'elles fussent, nous étions disposés à les accorder, pourvu qu'il s'agît bien d'égalité et non pas de privilège. Malheureusement, c'est un privilège que l'Allemagne revendique aujourd'hui. Sous quelle forme, nous n'en savons rien; ce n'est vraisemblablement pas sous une forme directe et avec un but avoué; mais le prétexte de défendre et de protéger les intérêts des Allemands au Maroc peut servir ici d'autant mieux qu'on s'est appliqué, dans ces derniers temps, à développer ces intérêts et, par des improvisations hardies, à en semer les germes sur des points du territoire où, hier encore, ils étaient inconnus. Les intérêts privés sont exigeans en Allemagne comme ailleurs, plus qu'ailleurs; ils se mettent sous la protection des pangermanistes; ils se servent des journaux habilement et puissamment; quelque fort qu'il soit, le gouvernement impérial doit tenir compte de leurs prétentions et quelquefois subir leurs injonctions. Sa politique s'en ressent, au point qu'après avoir longtemps défendu au Maroc le principe de l'égalité commerciale, on la voit muer peu à peu et demander qu'à ce principe on admette dans la pratique un certain nombre d'exceptions. Ces exceptions devraient porter, semble-t-il, sur des participations qui seraient convenues et consenties d'avance, dans des proportions déterminées, à la construction des chemins de fer et d'autres entreprises d'intérêt public: le principe même de l'adjudication s'oppose à toute convention de ce genre. L'Allemagne va plus loin; elle demande que la participation aux travaux ait pour corollaire la participation à l'exploitation qui s'ensuivra : son renoncement à toute action politique s'oppose à une concession de ce genre, car l'exploitation d'une entreprise d'intérêt général confine à la politique et même se confond avec elle. Enfin, s'il est vrai que l'Allemagne propose de partager le Maroc en deux zones, l'une au Nord, l'autre au Sud, et qu'elle réclame l'exercice de son privilège plus rigoureusement dans la seconde que dans la première, qui ne voit, à travers ces distinctions, les linéamens encore confus de divisions ultérieures possibles? Pouvons-nous nous prêter à créer ce danger? Non certes. Assurer à l'Allemagne au Maroc une égalité économique franche et loyale est tout ce qu'il nous est permis de faire, et c'est d'ailleurs faire beaucoup. L'œuvre que nous avons entreprise et que nous aurons à poursuivre est lourde, pénible, difficile; elle nous a coûté beaucoup dans le passé, elle nous coûtera encore plus dans l'avenir; il aurait donc été très naturel et très

légitime que la France en tirât un avantage économique supérieur. Nous renonçons à cet avantage; nous nous mettons nous-mêmes sur le pied d'égalité avec les autres; n'est-ce pas assez et faudra-t-il par surcroît que nous donnions à l'Allemagne une situation privilégiée relativement aux autres puissances? Si nous avions la faiblesse d'y consentir, il est plus que probable que les autres ne l'auraient pas, et que, pour nous épargner quelques difficultés avec l'Allemagne, nous nous en créerions avec le reste de l'Europe et du monde.

Au milieu de tout cela, que devient l'Acte d'Algésiras? Nous regrettons cet Acte, comme nos lecteurs le savent; mais il ne faut pas s'attarder trop longtemps à regretter les choses mortes. L'Acte d'Algésiras, n'étant plus, doit être remplacé par autre chose; malheureusement, quand nous voudrons le remplacer, commenceront pour nous des difficultés nouvelles. Nous demandons, paraît-il, à l'Allemagne de nous aider à les vaincre, en d'autres termes, de nous donner son concours diplomatique pour amener les autres puissances à ratifier ce que nous aurons décidé dans notre tête-à-tête. Sans doute l'action combinée de la France et de l'Allemagne aura alors une grande influence; nous avons même dit, il y a quinze jours, que cette influence serait vraisemblablement toute-puissante; mais il n'en sera ainsi qu'à une condition, à savoir que les autres n'auront pas trop à souffrir de nos accords particuliers : dans le cas contraire, comment certains d'entre eux, si ce n'est tous, accepteraient-ils les dispositions nouvelles que nous leurs soumettrions? De deux choses l'une, ou bien ils y opposeront un refus pur et simple, ou bien ils revendiqueront pour eux-mêmes les privilèges que nous aurons concédés à l'Allemagne. Faut-il le répéter? notre situation future au Maroc sera telle, même si nous nous bornons à y établir l'égalité économique, que notre extrême générosité méritera peut-être un autre nom dans l'histoire. Nous aurons travaillé pour tous, ce qui est sans doute un beau rôle, mais un rôle sacrifié. Aucun autre pays au monde n'aurait pu d'ailleurs mener à bien, au Maroc, l'œuvre civilisatrice que nous y entreprenons; les uns en auraient peut-être eu les moyens, mais n'en auraient pas eu la volonté; les autres en auraient peut-être eu la volonté, mais n'en auraient pas eu les moyens; à tous la politique des autres puissances aurait opposé des obstacles qui seraient restés insurmontables. A nous seuls, grâce à notre situation antérieure au Nord de l'Afrique, aux droits qui en résultent, à la liberté d'action que nous avons acquise

au prix de sacrifices quelquefois très lourds, à nous seuls cette grande tâche pouvait incomber avec chance d'être accomplie. L'avantage que l'Allemagne y trouvera est si grand qu'elle devrait s'en contenter : nous y ajoutons néanmoins une cession de territoire dont elle apprécie la valeur. Quand on songe que ces résultats ne lui auront rien coûté, le monde entier reconnaîtra que nous aurons mis une grande bonne volonté à les lui assurer. Si elle a une opinion, et si cette opinion est exigeante, nous en avons une aussi, qui ne l'est guère moins : notre gouvernement aura de la peine à lui faire accepter qu'il ait tant cédé pour obtenir le droit ou la liberté de faire au Maroc de nouveaux et de plus grands sacrifices encore.

Les choses étant ainsi, on a quelque peine à comprendre que l'échec des négociations ait apparu comme possible, comme probable même, et que l'opinion s'en soit fortement émue dans les deux pays, mais incomparablement plus en Allemagne qu'en France. On y a cru, on y croit encore à un péril de guerre. Certes, si les négociations venaient à échouer, il y aurait une tension regrettable dans les rapports de Paris et de Berlin, et peut-être même davantage. Le gouvernement impérial se croirait obligé à faire quelque chose, et le gouvernement de la République n'y saurait rester indifférent; il faudrait une grande habileté aux deux Cabinets pour échapper à des frictions ou même à des heurts d'où jailliraient des étincelles dangereuses ; mais, même alors, la guerre pourrait encore être évitée. Au surplus, nous n'en sommes pas encore là ; plusieurs étapes nous en séparent et, avant qu'elles soient traversées, on aurait le temps de se ressaisir de part et d'autre, si, comme nous en avons la confiance, de part et d'autre, on veut sincèrement la paix. L'idée de se battre pour le Congo, ou même pour le Maroc, alors que d'autres sujets de mésintelligence, infiniment plus graves, ne nous ont pas depuis quarante ans déterminés à le faire, se présente à l'esprit comme un paradoxe. Il est vrai que, lorsqu'une guerre éclate, sa vraie raison n'est généralement pas dans l'incident final qui la déclanche : on doit remonter plus haut et plus loin pour la trouver. Mais nous avons donné assez de preuves de nos dispositions pacifiques pour qu'on ne nous soupçonne pas aujourd'hui de mauvais desseins contre la paix du monde, et, si elle est troublée, ce ne sera certainement pas de notre chef.

D'où vient donc l'émotion si vive que l'Allemagne a éprouvée et dont elle n'est pas encore remise ? Elle ne vient pas de notre côté, mais du sien. Le gouvernement allemand a pris la mauvaise habitude

de commencer une conversation diplomatique par un acte quasi belliqueux ; dans la pensée que son interlocuteur en éprouvera un effet psychologique qui le rendra plus conciliant, il fait entendre un bruit de sabre et de bottes qui est devenu l'accompagnement en quelque sorte obligé de toutes ses paroles : malheureusement, ce bruit ne fait plus d'effet en France et continue d'en faire en Allemagne. Dans le cas actuel, c'est l'envoi intempestif d'un navire de guerre à Agadir qui a causé tout le mal. Le gouvernement impérial a cru habile de souligner par là ses intentions d'un trait énergique. Combien il s'est trompé! L'envoi d'un navire de guerre à Agadir, au bout de quelques jours de réflexion, a produit sur l'opinion anglaise l'effet qu'on a vu et auquel les Allemands ne s'attendaient pas. Pour ce qui est de nous, il nous a laissés très froids. La menace cachée sous ce geste ne nous a nullement émus et nous serions entrés en négociation avec l'Allemagne avec des dispositions tout aussi bonnes pour elle, meilleures même, si le geste n'avait pas eu lieu. Nous sommes devenus très raisonnables et, en dépit des erreurs de détail qui s'y produisent, notre politique extérieure est marquée à ce caractère. Mais, en Allemagne même, les allures militaires du gouvernement ont produit une impression plus profonde et plus durable que chez nous. Les difficultés diplomatiques que le gouvernement a soulevées ont paru irréductibles, et elles le sont en effet à quelques égards. Alors l'alarme a été grande et, comme on l'a vu dans les journaux, elle a pris la forme d'une panique financière. Jamais la Bourse de Berlin n'avait traversé une crise plus grave, et le contre-coup de cette crise s'est fait sentir très loin dans les affaires privées. La liquidation de la fin du mois sera très difficile : il faudrait peu de chose pour qu'elle tournât à un désastre complet. Ces premiers symptômes d'orage ont répandu partout la terreur, et dans un grand nombre de villes, les caisses d'épargne ont été littéralement assiégées par la foule des déposans qui réclamaient leurs dépôts. Ce sont là des phénomènes curieux, inquiétans pour l'Allemagne, qui montrent que les nerfs du pays sont fort loin d'être garantis contre les impressions vives. M. de Kiderlen a affirmé, dans des conversations reproduites par la presse, que ces inquiétudes n'avaient aucune raison d'être et qu'il n'existait en ce moment aucun danger de guerre. Sa sincérité est incontestable, mais on provoque quelquefois la guerre sans le faire exprès, par simple maladresse et parce qu'on s'est mis dans une situation d'où on ne peut pas sortir autrement. Le monde financier allemand a-t-il cru que le gouvernement impérial s'était mis dans une

situation de ce genre? S'il l'a cru, nous espérons bien que l'avenir lui donnera tort.

Parlerons-nous de la grande manifestation des socialistes? Les journaux ont varié beaucoup sur le nombre des personnes qui y ont pris part, mais elle a été imposante, et tous ceux qui ont vu les millions de mains qui se sont levées, par un mouvement unanime, pour voter la motion proposée contre la guerre ont éprouvé la secousse intérieure que donne le spectacle imprévu d'un élément déchaîné. Le calme parfait de ce meeting tenu en plein air, où la police était faite par les manifestans eux-mêmes, ajoutait encore à la manifestation quelque chose de plus impressionnant. La motion votée condamnait la guerre, en assurant qu'elle était fomentée par des capitalistes avides et par des fabricans de plaques de blindage; elle affirmait enfin que, si la guerre éclatait, les socialistes s'y opposeraient par tous les moyens. Que valent les motions de ce genre? Nous ne voulons pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont; nous restons convaincus qu'en cas de guerre, les socialistes allemands et les socialistes français marcheraient vaillamment les uns contre les autres et feraient leur devoir; mais que n'aurait-on pas dit en Allemagne si, — par impossible, car l'opinion ne l'aurait pas tolérée en ce moment, — la manifestation socialiste avait eu lieu à Paris au lieu d'avoir eu lieu à Berlin? On n'aurait pas manqué d'y voir et surtout d'y montrer une preuve éclatante de la décomposition politique, morale, militaire, où était tombé le peuple français tout entier; on aurait dénoncé notre décadence, notre déchéance; on aurait enfin montré avec orgueil la paille qui est peut-être dans notre œil sans voir la poutre qui est dans d'autres. Si on renonce à la comparaison, c'est qu'elle serait aujourd'hui tout à notre avantage : jamais, en effet, on nous permettra de le dire, la tenue du peuple français n'a été meilleure et plus exemplaire. Il entend fort bien les bruits de guerre qui passent sur sa tête, mais il ne s'en émeut et ne s'en trouble en aucune manière, et il continue de vaquer à ses affaires dans un calme parfait. Advienne que pourra : il est prêt à tout. Il est pacifique; la paix correspond à ses désirs comme à ses besoins; pour la maintenir, il fera des sacrifices, pourvu que ces sacrifices ne portent pas atteinte à ses intérêts primordiaux et à sa dignité. En attendant, il travaille. On aurait pu craindre pour lui la contagion de la panique allemande; il y a échappé : le mouvement s'est arrêté à la frontière. Nous ne triompherons pas de ce parallèle : qui sait, en somme, s'il se maintiendrait longtemps dans les mêmes conditions?

Nous aussi nous avons nos nerfs ; mais ils ont résisté jusqu'ici à des épreuves qui en ont singulièrement agité d'autres, et c'est de quoi il nous est bien permis, sinon de nous vanter, au moins de nous féliciter.

Que conclure de ce qui précède ? Qu'il faut continuer de causer avec l'Allemagne. Aussi longtemps que les conversations se poursuivront à Berlin, nous en espérerons un bon résultat. La raison, le bon sens recevraient un démenti heureusement invraisemblable si deux gouvernemens, l'un et l'autre de bonne volonté, l'un et l'autre de bonne foi, n'arrivaient pas à s'entendre sur une de ces questions qui mettent aux prises beaucoup plus les diplomates que les peuples eux-mêmes, où plusieurs combinaisons sont possibles, où on peut transiger avec honneur. Dans un seul cas, l'obstacle serait pour nous insurmontable : ce serait si l'Allemagne maintenait ses prétentions en matière économique. Il est clair que nous ne pouvons reconnaître à aucun pays une situation privilégiée au Maroc et que, si nous le faisions, les autres ne s'y soumettraient pas. Sur tout le reste, l'accord est réalisable, parce que, au point où en sont déjà les choses, on n'est plus arrêté par des oppositions de principe et qu'il n'y a plus qu'à régler, en quelque sorte, des questions de quantités. On dit que ce sera long et nous ne nous attendons pas, en effet, à une solution immédiate ; il faut désirer pourtant que cette solution ne se fasse pas trop attendre. Que ce soit là l'intérêt de l'Allemagne, son état moral le prouve avec évidence. Nous supportons mieux l'incertitude du dénouement, mais elle pèse sur nous, et aussi sur l'Europe, qui attend et qui, à son tour, pourrait finir par s'énerver. Il est temps que ce cauchemar se dissipe : il n'a que trop duré.

Notre situation intérieure serait parfaitement calme si plusieurs régions du Nord n'étaient pas agitées par une crise qu'a suscitée le renchérissement de la vie. Les troubles ont même pris sur quelques points un caractère grave, parce que l'habitude s'est établie chez nous, depuis quelque temps, de faire intervenir la force et la violence toutes les fois qu'on a ou qu'on croit avoir à se plaindre de quelque chose. Les vignerons de la Marne et de l'Aube ont fait école : à leur tour, les ménagères du Nord parlent de « Révolution » parce que le beurre et les œufs coûtent plus cher que d'habitude.

Elles ne se rendent pas compte des causes du phénomène ; elles ne voient que le fait et elles s'insurgent contre lui en brisant les œufs, en jetant le beurre au ruisseau, en attaquant les boucheries et

même les bouchers, enfin en détruisant un certain nombre d'objets alimentaires, sans se douter qu'elles en augmentent encore la rareté et par conséquent le prix. Le mal grandit, se propage; la troupe intervient enfin pour rétablir l'ordre; mais elle le fait trop tard, quand beaucoup de dégâts ont été commis et qu'un peu de sang a déjà coulé. Les mêmes incidens se sont produits sur plusieurs points du territoire, avec des caractères analogues, et la succession n'en paraît pas encore terminée : Paris même a été légèrement atteint. Naturellement, la Confédération générale du Travail, la fameuse C. G. T., voit dans ces échauffourées une occasion pour elle d'intervenir. Toutes les fois que des manifestations d'anarchie se produisent quelque part, elle sent qu'elle sera là dans son élément, et elle y envoie ses représentans pour augmenter le trouble et le désordre. On pense bien que le citoyen Yvetot, par exemple, n'a pas un moment l'idée de s'enquérir de la cause de la crise et d'exercer un bienveillant et impartial arbitrage entre les petits vendeurs et les ménagères : son rôle est de souffler sur le feu pour le faire flamber davantage et, quand son but est atteint sur un point, il va opérer sur un autre. Une note d'origine officieuse a paru dans les journaux pour signaler nominalement un certain nombre d'agitateurs appartenant à la C. G. T., et coupables de délits caractérisés. C'était fort bien de les dénoncer à l'opinion publique, mais il fallait les dénoncer du même coup aux parquets. On l'a fait sans doute, ou bien les parquets se sont spontanément saisis de l'affaire, comme c'était leur devoir; des mandats d'arrêt ont été lancés contre Yvetot et quelques autres. Nous n'étonnerons sans doute pas beaucoup nos lecteurs lorsque nous dirons qu'on n'a plus trouvé ces messieurs au moment de procéder à leur arrestation. Le parquet, lui aussi, s'était mis trop tard en mouvement et les agitateurs de la C. G. T. avaient pris le large en négligeant de donner leur nouvelle adresse. On a arrêté, poursuivi, condamné quelques malheureux qui avaient obéi à leurs suggestions: quant à eux, ils courent encore et, quand on les rattrapera, nous aurons d'autres préoccupations. Cependant, aux dernières nouvelles, nous apprenons que le citoyen Broutchoux a été arrêté à Denain où, dans une réunion publique, il avait insolemment prêché le sabotage en temps de paix et la crosse en l'air en temps de guerre: est-ce un commencement ?

L'exhaussement des prix tient à plusieurs causes dont quelques-unes sont très sérieuses. Il n'est pourtant pas impossible que les vendeurs aient profité de l'occasion plus que de raison et si les ména-

gères s'étaient contentées de se mettre d'accord entre elles pour pratiquer ce qu'on a appelé « la grève des consommateurs » et ramener les prix à un taux inférieur, personne n'aurait trouvé à redire à leur attitude ; on l'aurait, au contraire, approuvée. Chacun a le droit de marchander l'objet qu'on lui offre et de ne pas l'acheter, s'il le juge trop cher : il est vrai que, dans le cas dont il s'agit, cette liberté est limitée par l'implacable besoin de manger pour vivre. Quoi qu'il en soit, la résistance de l'acheteur est légitime; ce qui ne l'est pas de sa part, c'est la violence, la menace, les coups, la destruction des marchandises. Quant aux causes du renchérissement des objets de consommation, on n'a pas besoin d'aller la chercher dans l'accroissement de la production de l'or, qui a été extrêmement considérable depuis quelques années ; les économistes ne croient pas que, au moins maintenant, il y ait là une explication de la cherté des vivres, cherté dont l'augmentation, si elle se produisait là pour ce motif, devrait aussi se retrouver ailleurs et partout ; mais tout le monde sait que l'année agricole, après avoir bien commencé, continue mal et que la sécheresse anormale dont nous souffrons diminue notablement la production d'un grand nombre d'objets alimentaires, notamment du lait et de ses succédanés et de tous les légumes à peu près sans exception. La betterave est atteinte en France et en Allemagne ; le sucre à son tour augmente et augmentera; toutes les ménagères pourraient se mettre en insurrection, elles ne changeraient pas une loi de la nature et n'en empêcheraient pas les effets. Ajoutons que la sécheresse n'a pas seulement atteint les foins, les légumes, etc. ; les animaux en souffrent eux aussi, et c'est à elle, du moins en partie, qu'il faut attribuer l'épidémie de fièvre aphteuse et de charbon qui s'est répandue dans le pays. On cherche des remèdes; le gouvernement en a plusieurs fois délibéré ; il n'a pas jusqu'ici trouvé grand'-chose. Il a imaginé de municipaliser certaines industries de production, non pas encore pour créer des monopoles, mais pour donner de bons exemples, influer sur le taux des prix, le régulariser. Nous sommes surpris qu'un gouvernement présidé par M. Caillaux, qui professe des principes économiques généralement sains, propose de recourir à de pareils expédiens, dont le moindre défaut serait d'ailleurs de n'avoir aucune application immédiate. Et pourquoi s'arrêter aux communes? Pourquoi ne pas remonter jusqu'à l'État pour lui faire concurrencer les industries privées avec l'argent des contribuables? Il est si bon producteur, si habile administrateur ! Il en a donné des preuves si éclatantes ! Tout cela est du désordre mental ajouté au

désordre matériel. Le seul remède à la situation actuelle est la diminution provisoire des droits de douane. Tout le reste est inefficace et donnerait au consommateur des illusions bientôt déçues. On ne peut rien contre le renchérissement des prix quand, les besoins de l'acheteur restant les mêmes, et même allant en augmentant, les marchandises diminuent en quantité : ce sont ces quantités qu'il faut augmenter en ouvrant plus ou moins largement la porte aux marchandises du dehors.

On ne s'attendait pas, en plein xxe siècle, à voir se reproduire, même accidentellement et en petit, ces émeutes produites par le renchérissement des vivres qui étaient si fréquentes dans des temps où l'ignorance des lois économiques était plus grande et où les moyens de communication étant beaucoup moins rapides, il était plus difficile et plus lent de se procurer ailleurs les objets de consommation dont on manquait chez soi. Ce qui vient de se passer dans les départemens du Nord montre que l'humanité est moins changée qu'on aurait pu le croire, qu'elle est peut-être aussi ignorante aujourd'hui qu'autrefois, et que, en tout cas, son premier mouvement est toujours d'obéir à ses instincts primitifs de destruction. Mais ce qui apparaît comme une leçon non moins manifeste de ces derniers événemens est la faiblesse du gouvernement en présence de ces manifestations d'anarchie spontanée. La prévision est nulle, l'action utile est insuffisante, la répression est tardive. M. Caillaux nous avait pourtant promis de gouverner.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.